10/1

R. W. Webb.

EX LIBRIS
JOHN FARQUHAR FULTON

L120

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Open Knowledge Commons and Yale University, Cushing/Whitney Medical Library

http://www.archive.org/details/lourdeshistoirem00unse

LOURDES

HISTOIRE MÉDICALE

DOCTEUR BOISSARIE

LOURDES

HISTOIRE MÉDICALE

1858-1891

L'HISTOIRE DE LOURDES A ÉTÉ ÉCRITE PAR LES MÉDECINS — TROIS CENTS CERTIFICATS DE GUÉRISONS — COMMENT ON CONSTATE UN MIRACLE — LA CLINIQUE DE LOURDES — LE PÈLERINAGE NATIONAL ET SES MILLE MALADES — L'HYSTÉRIE A LOURDES — LA SUGGESTION ET LE MIRACLE

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

90, RUE BONAPARTE, 90,

1891

a.

R506
L8
891b

PRÉFACE

Je veux résumer le récit des faits merveilleux qui se répètent depuis plus de trente ans autour de la Grotte de Lourdes.

La tâche est difficile ; elle est même périlleuse pour un médecin.

Au milieu de ces guérisons étranges qui échappent à toute règle, à toute loi, il en est un très grand nombre qui présentent des garanties scientifiques, irrécusables, et défient toute critique. Mais dans ces matières, trop souvent, on ne connaît ni tolérance, ni droit au libre examen.

Dans nos Académies, nos écoles, Lourdes est un mot mal sonnant. On ne le prononce qu'avec réserve. C'est une question jugée d'avance par tous ceux qui conduisent à notre époque le mouvement des opinions et des

idées: Question de foi, nous disent-ils, qu'il faut abandonner à l'enthousiasme, à l'entraînement des foules.

Ce n'est pas du haut d'une chaire, sans aucun élément d'information, que l'on peut donner la signification d'un fait inconnu. On nous donne l'écho d'une doctrine, d'une conviction déjà faite, d'une idée préconçue.

Le véritable témoin et le seul juge c'est le médecin du malade. Il parle en clinicien, en homme d'expérience; il parle de faits qui lui sont familiers, de résultats qui se passent sous ses yeux. Écrite sur ses indications et sous sa dictée, l'histoire de Lourdes repose sur des bases indiscutables.

L'opinion s'est émue devant des témoignages aussi importants que nombreux. Les écoles de la Salpêtrière et de Nancy, rompant avec les traditions du passé, ont compris qu'il fallait sortir d'une négation systématique.

Elles ont reconnu qu'il y avait autour de la Grotte des guérisons capables de frapper d'éton-

nement les spectateurs les plus instruits, mais ces guérisons, disent-elles, doivent trouver dans les théories de la suggestion une explication décisive.

J'ai voulu lire et vérifier les observations relevées à Lourdes depuis 1858 par des médecins instruits, consciencieux; j'ai compris que ces médecins avaient retracé, en narrateurs fidèles, des faits qui s'étaient passés sous leurs yeux, et que ces faits sortaient absolument du cadre habituel de nos études.

A ceux qui pourraient me dire : On ne discute pas les miracles, on passe à côté en soulevant les épaules, en détournant la tête, je répondrai par cette parole de Diday : « Entre tout croire et tout nier, sans vouloir regarder, il n'y a que l'épaisseur de la plus mince circonvolution cérébrale ; c'est dans l'un et l'autre camp que se recrutent les armées de l'intolérance. »

Le médecin est l'homme de l'observation. Avant de s'occuper de la doctrine, il doit

grouper tous les éléments qui peuvent servir de base à ses conclusions.

J'ai demandé à mes confrères de me renseigner sur les guérisons dont ils avaient été les témoins. J'ai pu surprendre moi-même, sur des malades de ma clientèle, ces modifications instantanées, et les juger en connaissance de cause. Pendant cinq ans, durant les pèlerinages, assis au Bureau des médecins, j'ai vu ces interminables défilés de malades, de guéris, de ressuscités; je me suis habitué au bruit, à l'enthousiasme des foules. J'ai pu distinguer l'illusion qui console, la foi qui ranime et toutes ces modifications passagères, effort suprême de la volonté.

J'ai vu des guérisons qui ne pouvaient recevoir aucune interprétation scientifique, et ce que j'ai vu, cinquante, cent médecins l'ont vu comme moi.

C'est moins une œuvre personnelle qu'un travail de critique et de compilation que je vais écrire. Je prends les faits tels que les

exposent les hommes les mieux placés pour les bien connaître. Je les groupe, je les rapproche de faits analogues, et je cherche s'ils peuvent recevoir par quelque côté, une explication naturelle. Les différences profondes qui séparent ces résultats de ceux que nous observons sont d'une évidence telle, qu'ils doivent frapper tous les esprits.

Les miracles de nos hôpitaux, qui marquent le dernier degré de la puissance de la nature ou de l'art, ne sont qu'un jeu à côté de cette force mystérieuse qui se révèle à Lourdes. Là où finit l'action de l'homme, commence à peine l'action surnaturelle. Le médecin, qui assiste pour la première fois au bouleversement de toute loi, s'arrête étonné, interdit, et cherche vainement des points de repère.

Mais, si les faits ont cette réalité, cette évidence, comment soulèvent-ils de pareils doutes et de telles protestations?

A moins que le malade ne soit un de vos clients, de vos proches ou de vos amis, il est

bien difficile de vous faire en quelques instants une opinion sur la nature et l'importance des modifications qui s'opèrent sous vos yeux. Il faut une enquête approfondie, il faut que le temps consacre ces résultats.

J'ai attendu 14 ans avant de publier l'observation d'une de mes malades; cette sagesse, cette lenteur, ces enquêtes longuement conduites, ne sont pas du goût de la foule. De là souvent des notes discordantes sur une même question.

Dans notre société positive et sceptique, il se fait un étrange retour vers le mystérieux. Le XIXe siècle finit au milieu de manifestations et d'idées, qu'il reléguait naguère dans le domaine des impostures. Que penseront nos successeurs de l'action des médicaments à distance, des phénomènes de transfert, de la puissance de l'aimant?

Les guérisons de Lourdes élèvent notre pensée plus haut, mais ne soulèvent pas de plus difficiles problèmes. Elles sont plus faciles à

apprécier comme fait. Une plaie qui se ferme, une tumeur qui s'efface, sont en effet plus faciles à constater qu'une suggestion à échéance fixe ou un changement de personnalité. Sans doute, pour interpréter ces guérisons, il faut sortir des conditions qui régissent la matière. Mais la conception de l'univers, et les harmonies du monde soulèvent aussi d'insolubles questions ; et, dans la notion de l'infini, il y a plus de surnaturel que dans tous les miracles de toutes les religions.

C'est cette pensée que Pasteur développait dans un magnifique langage, dans son discours de réception à l'Académie française :

« Au delà de cette voûte étoilée qu'y a-t-il? de nouveaux cieux étoilés, soit : et au delà ?

» L'esprit humain, poussé par une force invincible, ne cessera jamais de se demander : qu'y a-t-il au delà?

» Veut-il s'arrêter soit dans le temps, soit dans l'espace? Comme le point où il s'arrête n'est qu'une grandeur finie, à peine com-

mence-t-il à l'envisager, que revient l'implacable question.

» Il ne sert rien de répondre : Au-delà sont des espaces, des temps et des grandeurs sans limites. Nul ne comprend ces paroles.

» Celui qui proclame l'existence de l'infini, et personne ne peut y échapper, accumule dans cette affirmation, *plus de surnaturel qu'il n'y en a dans tous les miracles de toutes les religions :* la notion de l'infini a ce double caractère de s'imposer et d'être incompréhensible.

» La notion de l'infini dans le monde, j'en vois partout l'inévitable expression. Par elle, le surnaturel est au fond de tous les cœurs. L'idée de Dieu est une forme de l'idée de l'infini. »

Que pouvons-nous ajouter à ces paroles du plus grand maître de la science moderne ? Elles sont la réfutation aussi éloquente qu'autorisée de toutes les doctrines matérialistes, dont nous subissons depuis trop longtemps la loi.

J'ai hésité longtemps avant de publier mes

premières observations. Un médecin ne peut s'engager sans crainte sur un terrain où tout est pour lui surprise, inconnu. Le vénérable P. Sempé, le dernier supérieur des Pères de Lourdes, comprit mes incertitudes; il me tendit la main :

« Je fais appel, me dit-il, au concours de tous les hommes spéciaux. Je voudrais qu'il y eût ici, auprès de nous, une clinique toujours ouverte pour étudier les guérisons qui se produisent. C'est le vœu que formulait Louis Veuillot pendant la dernière visite qu'il nous fît. C'est le but que je poursuis. J'ai eu le bonheur de le voir en grande partie réalisé. Nous avons auprès de nous un médecin, savant interprète, qui est en permanence auprès de la Grotte : il recueille les observations que lui envoient ses confrères.

» La moisson est abondante, venez avec nous, étudiez, observez en toute liberté ; vous nous ferez part de vos impressions. »

Je serrai la main qui se tendait vers moi;

et pendant quatre ans, j'ai pu suivre, interroger les nombreux malades qui venaient faire constater leur guérison.

Les Pères de Lourdes ont facilité mes recherches. Le Dr de Saint-Maclou m'a donné tous les éléments d'information. J'ai lu tout ce qui a été publié. J'ai analysé deux ou trois cents certificats. C'est le résultat de ces études que je vais essayer de résumer dans les pages qui suivent.

HISTOIRE MÉDICALE

DE

LOURDES

LIVRE PREMIER

I

HISTOIRE ET LÉGENDE

Les historiens de Lourdes. — Incrédules et croyants. — Les maladies et les guérisons. — Grâces et miracles. — Les maladies organiques et les maladies nerveuses. — Chacun écrit à sa guise l'histoire de Lourdes.

L'histoire de Lourdes a été écrite bien souvent. Elle a été écrite par des hommes témoins des premiers événements, ayant en main tous les éléments d'appréciation, ayant vécu dans le commerce, dans l'intimité de Bernadette, par des historiens d'un talent consommé, par des savants et des médecins.

Tout le monde a lu le livre d'Henri Lasserre, livre

qui a été traduit en 22 langues et tiré à plus d'exemplaires que les ouvrages les plus vantés ou les plus bruyants du siècle (1). Avec les *Annales,* dont la publication remonte à 1868 et qui forment aujourd'hui un recueil de 22 volumes, nous avons le bulletin officiel de l'œuvre : œuvre si considérable que nul historien ne pourra désormais l'embrasser dans son entier. Il faudra, pour l'étudier, remonter à cette source d'informations où sont recueillis, jour par jour, tous les événements dans leur ordre de succession et avec toutes les couleurs fugitives que l'on ne peut reproduire à distance.

Cette succession, un peu monotone, de faits qui se répètent avec les mêmes caractères, finit par s'imposer à l'attention et entraîne la conviction. Les rédacteurs, les témoins, les personnages changent : les faits conservent la même physionomie. La Vierge, qui avait ravi Bernadette, avait gravé dans son esprit le souvenir d'un type parfait, immuable, et la main de cette Vierge, depuis plus de trente ans, semble laisser une empreinte égale dans ses manifestations.

En faisant dans les *Annales* le relevé des observations les plus importantes, on trouverait les matériaux d'une œuvre considérable.

On y trouverait la preuve, éclatante comme la lumière, que les faits de Lourdes n'empruntent pas aux sciences

(1) Drumont, *La dernière bataille.*

humaines leurs moyens d'action, leur méthode toujours lente, graduelle, et leurs résultats souvent mal assurés.

Ce travail sera certainement fait. On reprendra dans ces archives toutes ces observations pour les classer, les mettre en regard et les placer sous le patronage de tous les médecins qui les couvrent de leur autorité. On aura, de la sorte, un travail clinique du plus grand intérêt. On aura dégagé de cette œuvre aux aspects multiples un des côtés les plus surprenants.

Nous sommes encore trop près de ces événements pour leur donner cette consécration dernière que le temps seul apporte. Il est encore impossible de dégager cette étude des préoccupations, du choc des opinions, des jugements préconçus. Chacun écrit à sa guise son histoire et se fait une opinion personnelle.

D'après l'incrédule, à Lourdes, la raison perd ses droits. L'homme le plus sensé s'égare ; on vit dans un milieu suggestionné, et la folie en commun règne à l'état endémique. C'est une tache sombre dans notre siècle de progrès. C'est une évocation, une tradition du Moyen âge et de ses préjugés. Semblable à ces grandes ruines qui nous transmettent d'âge en âge les souvenirs du passé, Lourdes, dans sa grotte et sur les bords du Gave, tend la main à cette forteresse, à ce château féodal qui domine sa vallée, conserve aussi intactes dans les esprits toutes les erreurs des siècles précédents,

que, dans les murs de son donjon, les appareils et les grandes lignes de l'architecture du moyen âge. Le soleil éclatant, qui depuis 89 refoule les ténèbres accumulées du passé, n'a pu détruire cette ombre épaisse qui se profile dans le contrefort des montagnes.

Aussi n'hésite-t-on pas à nous dire qu'il faut se hâter de renverser les œuvres des préjugés et de l'ignorance. « Les foyers de superstition, nous dit le docteur Diday, sont comme les foyers d'épidémie ; s'ils ont leur mode de propagation commun, ils ont aussi leurs communes mesures répressives. Un intérêt supérieur commande de les détruire, même au prix de quelques souffrances infligées à ceux qui, pour n'importe quel motif, s'obstinent à les entretenir. »

C'est bien là la maxime pratique des libéraux : déclarer sa liberté propre chose sacrée, usurper celle du voisin — même au prix de quelques souffrances — c'est-à-dire par la violence, les tribunaux, l'amende ou la prison, et défendre ainsi les intérêts supérieurs de la raison menacés.

Pour les pèlerins qui viennent de toutes les parties du monde, pour les foules qui se pressent sur les bords du Gave, Lourdes est la terre des miracles, et quiconque foule son sol sacré en retire des bienfaits signalés. On va plus loin, on affirme que toutes les guérisons ont un caractère surnaturel. On analyse et on discute les faits. On leur donne une interprétation contestable. On néglige

parfois une guérison importante, on souligne à côté un fait d'ordre naturel.

Ces impressions sont reproduites par la presse, dans les conversations, commentées de cent façons différentes, et il est souvent difficile de reconnaître le fait discuté, tant sa physionomie première a été altérée en passant de bouche en bouche.

Ainsi, tandis que chez les incrédules on nie d'avance et sans examen, à l'autre extrémité de l'échelle, on affirme sans preuves suffisantes, et on apporte dans ces études un esprit mal préparé pour la solution de ces questions.

De là est née, autour de l'histoire de Lourdes, une légende reproduite de cent façons différentes, accommodée aux goûts, aux principes de chacun. De là une confusion qui, de nos jours, n'est pas encore dissipée, et entretient souvent dans l'esprit des méfiances insurmontables.

Les médecins pensent généralement qu'il n'y a dans l'histoire de Lourdes qu'une question de foi et d'entraînement religieux. Les guérisons les plus extraordinaires en apparence ne sont que des troubles nerveux mal interprétés. Parmi les catholiques, nous trouvons des préoccupations d'un autre ordre : l'intérêt de la religion, qui leur est cher, leur paraît compromis dans ces grands mouvements de propagande, dans ces élans de foi, qui

laissent rarement l'esprit entièrement libre pour l'appréciation des faits.

Il importe de mettre cette question à son véritable point, de la dégager de toute interprétation erronée.

La plupart de ceux qui critiquent ou jugent les événements de Lourdes ne les connaissent pas, ou les connaissent mal; ils les jugent d'après leurs théories, leurs systèmes, ou sur quelques exemples qui circulent sans garanties suffisantes. Les adversaires les plus irréconciliables ne se sont jamais mêlés à ces foules qui se pressent autour de la grotte; ils n'ont jamais voulu remonter à une source sérieuse d'informations.

Il nous paraît utile, tout d'abord, d'indiquer quels sont les malades que l'on rencontre à Lourdes. Quel est le caractère des guérisons qu'on y observe. Quelles sont les garanties que nous présentent les observations publiées ?

Il est essentiel de bien établir les conditions de milieu et de faire connaître les moyens de contrôle; c'est sur ces bases que va s'édifier le récit des événements qui vont suivre.

Les malades de Lourdes ressemblent aux malades que l'on trouve dans tous les hôpitaux. Pendant le pèlerinage national, 1 000 ou 1 500 malades sont réunis autour de la grotte; c'est une population supérieure à celle de l'Hôtel-Dieu de Paris.

Supprimez les maladies aiguës, fièvres éruptives,

pneumonies, fièvres typhoïdes, vous avez autour de vous toutes les variétés des maladies chroniques, la phtisie et le cancer, les maladies de l'estomac sous les formes les plus diverses, les maladies nerveuses dans toutes leurs manifestations. Vous avez la femme du monde, qui a suivi toutes les eaux thermales, consulté toutes les sommités médicales, et jusqu'à la malheureuse pensionnaire de la Salpêtrière qui, couchée dans la salle des grands infirmes ou classée dans les incurables, a servi de sujet d'étude et subi tous ces traitements qui se renouvellent ou se modifient chaque année.

Il ne se fait parmi ces malades aucune sélection de parti pris. — Ceux qui prétendent que l'on ne rencontre que des maladies nerveuses n'ont jamais vu ces grandes agglomérations. Il y a la reproduction de toutes nos misères physiques; l'enfant lymphatique, avec ses tumeurs blanches, ses caries et ses plaies, les malheureux poitrinaires qui semblent toucher au terme de leurs souffrances, toutes les affections de la moelle, les sourds-muets de naissance, les aveugles.

Il y a ce que vous trouverez partout où les malades viennent chercher un soulagement. A côté des infirmités physiques, il y a les infirmités morales. Il y a le type de toutes les épreuves, de toutes les misères qui peuvent affliger l'humanité. C'est un sombre tableau qui nous rappelle que, dans la vie de l'homme, la félicité tient moins de place que la souffrance; tableau bien

intéressant pour celui qui, oubliant toute idée préconçue, cherche les grands enseignements qui se dégagent de ces multitudes assemblées; tableau triste, mais coloré pourtant d'une douce lumière, car une confiance sans bornes soutient et fait mouvoir tous ces malheureux qui semblent renaître à la vie, en retrouvant un rayon d'espérance.

Voilà donc les clients de Lourdes. Ils sont de tous points semblables à ceux que nous trouvons à chaque pas devant nous.

On affirme trop souvent que les malades atteints de troubles fonctionnels ou nerveux peuvent seuls éprouver une commotion salutaire, et que les autres, victimes d'une illusion passagère, ne retirent jamais un bénéfice durable de leur pèlerinage.

On obtient dans les hôpitaux, sur des hystériques, des modifications surprenantes; on détermine des phénomènes curieux. C'est un terrain si fécond en surprises que l'hystérie! On cherche si, par analogie, tous les faits de Lourdes ne pourraient pas entrer dans ce cadre. Et si quelques-uns paraissent se prêter à ce rapprochement, on condamne tous les autres sans examen. — C'est là une exécution sommaire, un procédé de discussion en dehors des règles.

Il se produit à Lourdes un très grand nombre de guérisons qui ne sont pas contraires aux lois naturelles.

Pour le malade, elles peuvent être une grande grâce, une faveur insigne : la main de Dieu peut effacer la souffrance sous toutes ses formes. Mais pour le médecin, elles ne présentent aucun caractère surnaturel. Ces faits mal interprétés par les foules, auxquels on accorde parfois une importance exagérée, donnent lieu à des confusions. Mais on oublie qu'ils n'ont pas d'éditeurs responsables, ou qu'on ne les donne pas comme exemples de guérison surnaturelle.

M. le Dr de Saint-Maclou, dans un article sur *la grâce et le miracle,* nous dit combien il est important de distinguer ces deux ordres de faits; combien il importe de ne pas assimiler aux miracles des guérisons, surprenantes peut-être, mais que les médecins voient partout se réaliser dans les hôpitaux ou ailleurs, sans l'intervention d'aucune cause surnaturelle. Faute de se préoccuper assez de cette distinction, beaucoup de nos amis, nous dit-il, aident ainsi les médecins plus ou moins entachés de naturalisme, à présenter, comme le résultat d'une illusion, que la science actuelle a combattu victorieusement, la croyance aux miracles de Lourdes. Ils font ainsi servir nos erreurs à la propagation de leurs doctrines, preuve d'habileté chez les uns, de légèreté chez les autres : leur coutume est de prendre, dans les livres pieux, dans les publications religieuses, où malheureusement elles abondent, des grâces transformées en miracles éclatants, et de montrer que ces préten-

dus miracles s'expliquent naturellement sans trop de difficulté.

C'est ainsi que souvent on prend un fait mal observé, dénaturé, et on se prévaut de la confusion que l'on signale.

Sous la plume d'un médecin, on relève une erreur et on ne veut plus rien voir, rien entendre.

Si les guérisons sont l'œuvre de Dieu, l'interprétation est l'œuvre de l'homme, et l'homme est toujours faillible. Qui peut compter les erreurs commises dans les divers ordres des connaissances humaines?

En réalité pourtant, on rencontre à Lourdes des guérisons de toutes sortes de maladies. Il y a les guérisons des maladies organiques, des tumeurs, des plaies, et pour ces faits, on ne peut trouver aucune explication naturelle. Il y a sans doute des guérisons qui ne sont pas absolument au-dessus des lois de la nature, mais elles se produisent dans des conditions que nous n'observons pas d'ordinaire. Elles se produisent avec une fréquence insolite, et elles méritent par cela même une mention spéciale. Enfin, il y a toutes les guérisons d'accidents nerveux, guérisons souvent fort intéressantes, qui peuvent donner lieu aux considérations les plus élevées, mais qui imposent à nos jugements la plus grande réserve.

Ces résultats sont appréciés, discutés par les foules qui se pressent sur les bords du Gave. Les médecins

qui se trouvent à Lourdes étudient avec soin toutes les modifications qui se passent sous leurs yeux; mais le médecin du malade peut seul se prononcer avec une entière compétence et une autorité indiscutable.

Entre des témoins d'ordres si divers, les divergences sont inévitables.

Assurément, il serait désirable que tout le monde pût parler le langage de la raison et de la science. Mais cet idéal cherché n'est réalisé nulle part.

Avant que l'histoire ne fixe, par des lignes sévères et dans un cadre exact, le récit d'un événement, la légende a pris naissance et s'est accommodée aux goûts, aux passions de chacun. La presse religieuse peut quelquefois mal interpréter les faits qui lui sont soumis, elle peut les admettre sans contrôle, sans données suffisantes; elle attend rarement l'épreuve du temps. Mais elle est l'écho de la foule que l'émotion ou l'enthousiasme soulève, qui comprend mal le langage scientifique et qui ne peut attendre ni la critique, ni la discussion du fait. — A chacun son rôle. Laissons aux malheureux, aux infirmes, une espérance fondée ou une illusion qui console; laissons aux journaux de propagande, leurs affirmations prématurées, leurs diagnostics sommaires. Nous devons recommander la prudence : mais sur ce terrain, notre responsabilité n'est pas engagée, aucun principe n'est compromis.

Les médecins qui se trouvent à Lourdes peuvent aussi se tromper.

Je me suis surpris souvent moi-même au milieu d'erreurs involontaires; peut-il en être autrement, en présence de malades que nous ne connaissons pas, de guérisons dont nous ne pouvons apprécier exactement ni l'importance, ni la durée? Je dois dire pourtant que les précautions les plus grandes sont prises pour nous mettre à l'abri de toute confusion. Mais, parfois, les éléments d'information nous font défaut. Les certificats délivrés par les médecins sont d'un laconisme désespérant, et laissent souvent ignorer tout ou partie de la vérité.

On cherche même à nous induire en erreur. Je me souviens d'avoir vu, pendant le pèlerinage national, une femme forte, robuste, haute en couleur, qui voulait nous faire constater qu'elle avait été guérie de trois maladies mortelles : un cancer, un kyste de l'ovaire, une tumeur blanche de la hanche. Son médecin, un juif, déclarait avoir constaté sur elle ces trois maladies. C'était beaucoup, c'était trop. Son embonpoint, sa bonne mine, tout nous indiquait que si cette femme avait été malade, il y avait longtemps. Le piège était grossier; nous eûmes quelque peine à l'éconduire, elle voulait absolument être classée dans les miraculés.

Cette question des certificats mérite de nous arrêter un instant. Les malades qui viennent à Lourdes deman-

der leur guérison vont d'ordinaire trouver leur médecin pour avoir le nom de leur maladie et le récit de ses diverses manifestations. Le médecin refuse souvent toute déclaration, et, s'il donne un certificat, il le rédige en termes vagues, ambigus. Comme dans les oracles de l'antiquité, il y a une double clef qui correspond à deux solutions opposées. Que le malade guérisse ou qu'il conserve ses infirmités, le résultat a été plus ou moins prévu.

Mais, avant de blâmer mes confrères, je dois dire que j'ai fait comme eux; j'ai partagé leurs préoccupations j'ai refusé de donner des certificats. En racontant avec quelques détails un fait qui m'est personnel, je donnerai une idée assez exacte de la position prise par le corps médical.

CHAPITRE II

LES CERTIFICATS MÉDICAUX

Les médecins refusent de constater les guérisons; — de constater la maladie; — de prononcer le nom de Lourdes. — Les certificats de complaisance. — Comment se produisent les erreurs et comment on peut les éviter. — L'histoire de Lourdes n'est pas une légende.

Dans les derniers mois de l'année 1871, peu de temps après la guerre, la supérieure d'une communauté de Saint-Vincent de Paul vint me demander de constater dans un certificat la guérison d'une de ses religieuses. Pendant un pèlerinage, cette religieuse avait été guérie d'une façon subite, et dans des conditions absolument extraordinaires. Elle était là, devant moi, et elle portait bien sur sa figure l'empreinte visible d'une santé parfaitement affermie.

Cependant la proposition qu'on me faisait me parut étrange et je dissimulai mal la surprise ou l'ennui qu'elle me causait. Je ne pouvais me faire à l'idée d'apposer mon nom sur une pièce de cette nature. D'abord cela ne me regardait pas, n'était pas de mon domaine. Que le clergé portât tel ou tel jugement, c'était son affaire; mais moi, me mêler de semblables questions, c'était une folie!

Je connaissais pourtant cette jeune sœur, et je ne pouvais douter de sa sincérité ; je l'avais soignée pendant de longs mois, et tous mes efforts, tous mes traitements avaient été inutiles. Elle avait une maladie grave de l'estomac ; elle vomissait absolument tous les aliments et même une seule cuillerée d'eau ; elle était arrivée aux dernières limites de la faiblesse, du marasme, et je la voyais devant moi, transformée, pleine de forces, animée d'une vie nouvelle. Comment ce changement si prompt, si complet avait-il pu se produire ?... Ah ! je n'étais pas curieux et je ne tenais pas à le savoir ! Du moment où le procédé sortait de notre méthode, cela ne me regardait pas. Que diraient d'ailleurs mes amis, mes confrères, en lisant mon nom au bas d'un certificat de ce genre ?

Je voyais déjà leur sourire moqueur. Je ne pouvais décemment m'engager dans une voie qui semblait marquer la première étape de ma décadence intellectuelle. Mes souvenirs d'école, mes traditions, mon passé, tout était compromis ; j'étais un homme fini !

— Madame, dis-je à la supérieure, je ne puis vous donner le certificat que vous me demandez. D'abord, il ne vous apporterait aucune garantie : je n'ai pas été témoin du fait ; je ne connais pas les détails de cette guérison. Que puis-je ajouter à ce que vous savez déjà ? Vous êtes parfaitement en mesure de fournir tous les renseignements nécessaires ; vos affirmations suffisent ;

je ne puis m'aventurer sur un terrain qui n'est pas le mien et me prononcer sur une question qui échappe à ma compétence.

La supérieure voulut insister encore; tout fut inutile, ma résolution était inébranlable.

Après le départ des sœurs, je me sentis soulagé d'un grand poids. Je venais d'échapper à un péril réel. Mettre mon nom au bas d'un certificat constatant un miracle, voir ce certificat reproduit dans les *Semaines religieuses* et dans les journaux catholiques, n'était-ce pas compromettre et ma position et ma renommée, faire mon deuil de ce que j'avais de plus cher? Je fermai donc volontiers le livre de son observation pour ne plus le rouvrir.

Cependant, la question avait de l'intérêt. Pendant six mois, j'avais soigné cette religieuse. Elle avait des vomissements incoercibles, des désordres et des troubles de tous genres, un amaigrissement extrême; elle ne pouvait se tenir debout, et elle avait retrouvé, en un instant et sans transition, ses forces et sa santé, alors que jusque-là, toutes les ressources de la médecine avaient été vaines. Ces accidents pouvaient être d'origine nerveuse, mais encore fallait-il s'en assurer. Non! je ne voulais rien savoir, et surtout j'entendais ne pas me compromettre en pareille aventure.

Et pourtant je n'étais pas incrédule, loin de là! Étais-je de l'école libérale? Je ne sais! mais j'étais dans cette disposition d'esprit où nous sommes tous en

quittant les bancs de l'école, après avoir vécu dans les salles de l'Internat, liés par une solidarité qui nous enchaîne, prenant pour un dogme l'enseignement reçu.

Le temps a consacré la guérison que je n'avais pas voulu constater. Sœur Cécile est aujourd'hui en Espagne, supérieure d'une maison de son Institut. Sa guérison, obtenue en un instant, s'est maintenue depuis lors intacte et sans rechute.

Je viens de dire comment je refusai mon certificat. Depuis, on a été plus loin. Je refusai de constater la guérison ; on refuse aujourd'hui de constater la maladie. La guérison sortait de nos procédés, de nos lois : j'avais un prétexte. Mais la maladie est absolument et uniquement de notre ressort : nous n'avons aucune raison pour nous dérober.

Cependant les malades qui viennent à Lourdes obtiennent bien difficilement un certificat de leur médecin. Les malheureux qui sortent des hôpitaux ne peuvent se procurer une pièce officielle. Ils ont recours aux combinaisons, aux stratagèmes les plus compliqués. Ils quittent les divers services quelques jours avant le départ des pèlerinages ; ils s'adressent à tous les médecins qui les ont soignés depuis le début de leur mal ; ils invoquent tous les prétextes : question de secours à solliciter, de position à obtenir, intérêts de famille, placement des enfants, que sais-je ? Après

mille démarches, ils obtiennent quelques phrases ou quelques mots, écrits à la hâte et sans conviction par des médecins qui, parfois, conservent à peine le souvenir des soins qu'ils ont donnés.

Ces certificats sont des modèles en leur genre. Ils ne disent absolument rien et ne peuvent, en aucune façon, compromettre leurs auteurs.

Je me souviens de la note que nous apportait Céleste Mériel : « Je déclare, disait son médecin, que cette malade ne parle pas, n'entend pas, et qu'elle peut se déplacer sans danger pour sa vie. » — Or, il y avait cinq ou six ans qu'elle était couchée dans la salle des grandes infirmes, à la Salpêtrière, sans voix, sans mouvement, et ayant perdu l'ouïe *à la suite d'une longue suppuration des oreilles et d'une perforation des deux tympans*. Tout cela était renfermé dans ces trois mots : Quant à la cause, à la nature de sa maladie, à nous de deviner si nous le pouvions.

Ce certificat avait pourtant encore un mérite ; il disait quelque chose et ne renfermait aucune indication fausse. Que de malheureux malades, surtout pendant le pèlerinage national, ont sollicité leur médecin sans pouvoir obtenir seulement de connaître le nom de leur maladie !

Constantin James nous dit que le Dr Charcot n'a jamais prononcé le mot de Lourdes dans ses leçons. Cependant, ce professeur a écrit personnellement à

notre confrère en lui disant : « L'hospice de la Salpêtrière envoie chaque année une cinquantaine ou une soixantaine de malades à Lourdes, et je les étudie tous avant leur départ et après leur retour. »

Le Dr Constantin James ajoute : « Quant à savoir ce que le Dr Charcot pense des miracles de Lourdes, ceci c'est son affaire; seulement j'ai cru comprendre qu'il *ne se propose pas de le faire connaître de sitôt.* »

Si, depuis quinze ou vingt ans, cinquante ou soixante malades de la Salpêtrière viennent à Lourdes chaque année, quelle source féconde d'enseignements et de faits doit renfermer cet hôpital ! Sous les yeux des maîtres les plus célèbres, ces observations doivent s'éclairer de bien vives lueurs. Elles sont analysées, fouillées dans tous leurs détails. En donnant aux malades l'histoire détaillée de leurs souffrances, en contrôlant leur état à leur retour de Lourdes, on pourrait mettre au grand jour les résultats obtenus; il n'y aurait ni erreur ni méprise, et chacun pourrait se prononcer en pleine connaissance de cause. Et cependant, avec une connaissance si approfondie du sujet, on hésite à parler; on garde pour soi son opinion, on ne veut pas se prononcer.

Pourquoi tant de circonspection, de réserve ?

Pourquoi cette conspiration du silence ? Ne croirait-on pas que l'on craint de s'aventurer sur un terrain inconnu, plein de périls ou de surprises ?

Il serait plus loyal et disons-le, plus scientifique, de reconnaître que l'on ne peut tout expliquer par des effets de suggestion, et qu'en dehors des troubles nerveux, il y a des affections profondes de l'organisme, des lésions matérielles instantanément guéries. Mais, pour échapper à la rigueur d'une démonstration qui pourrait s'imposer, on refuse de constater la maladie au départ, afin de ne pas constater la guérison au retour.

J'avais refusé le premier certificat qui me fut demandé il y a près de vingt ans. Ces jours derniers, j'en ai refusé un second, mais dans des conditions bien différentes.

J'avais soigné, il y a dix ou onze ans, une jeune fille qui était atteinte d'un *purpura hemorrhagica* extrêmement grave. Son sang sortait par la bouche, les oreilles, les yeux, le nez, les reins, par tous les pores. Elle avait des taches bleuâtres sur tout le corps. Son état était des plus alarmants. J'avais mis tout en œuvre pour arrêter ces accidents, mais tous les médicaments étaient sans effet.

Je demandai en consultation un de mes confrères, le docteur R., de P. Nous fîmes ensemble des injections d'ergotine, et les hémorragies cessèrent brusquement, un ou deux jours après. Depuis cette époque, cette jeune fille s'est toujours bien portée ou, du moins, n'a

jamais eu de nouvelles hémorragies. Ce dénouement si rapide, si subit, m'avait un peu surpris, mais on l'observe quelquefois dans le purpura, et je ne voyais dans ce fait rien d'absolument insolite.

Le 22 mars dernier, je recevais une lettre de la mère de la jeune fille.

« La semaine dernière, me disait-elle, j'étais à P. et je rendais visite au docteur R., que je n'ai jamais oublié depuis le 2 juin 1879. J'ai été extrêmement heureuse de lui présenter ma fille, cette fois très bien portante. Il s'est parfaitement rappelé les graves circonstances dans lesquelles il l'avait vue, il y a dix ans.

» Tout en causant de ces souvenirs lointains, je lui exposai, avec autant de simplicité qu'il me fut possible, le but de ma visite ; ce que je désirais obtenir de lui, dans la croyance intime que j'avais que la guérison de ma fille était absolument miraculeuse. Je lui exposai que dix ans s'étaient écoulés, sans que sa santé se fût jamais démentie ; qu'il avait pu faire souvent l'expérience de sa médication, que la simple raison disait que la reconstitution du sang décomposé et perdu en si grandes proportions, devait bien être la guérison la plus difficile et la plus longue au point de vue humain.

» Je m'aperçus bientôt que je prêchais un converti ; je trouvai le docteur R. admirablement disposé et me disant qu'il avait souvent fait usage des mêmes remèdes et qu'il n'avait jamais obtenu les mêmes résultats.

Il ajoutait, qu'une guérison instantanée, dans de semblables conditions, ne pouvait se produire si Dieu n'y avait mis la main.

» Je serais heureuse, disait en terminant Mme X., de pouvoir rendre ce témoignage à la vérité et de produire votre certificat avec celui de votre confrère, pour attester la guérison miraculeuse de ma fille. »

Je répondis à Mme X. :

« J'étudie, depuis longtemps déjà, l'histoire des guérisons de Lourdes. C'est vous dire que mon esprit est bien préparé pour la solution de la question que vous me posez. Cependant, je le crains, ma réponse ne sera pas conforme à vos désirs. Pour déclarer que la guérison de votre fille est miraculeuse, il faut deux choses : 1° qu'elle soit manifestement au-dessus des forces de la nature ; 2° qu'elle ait été obtenue en dehors de toute médication destinée à combattre utilement la maladie. Or, ces conditions ne sont pas remplies. Le purpura n'est pas une maladie incurable, il guérit au contraire le plus souvent et parfois d'une façon assez brusque ; d'un autre côté, les moyens les plus énergiques étaient mis en œuvre pour le combattre.

» Dans ces conditions, il m'est absolument impossible de vous délivrer le certificat que vous me demandez. Si mon confrère conclut dans un sens différent, son opinion doit être pour vous d'un grand poids. Vous aurez ainsi la preuve qu'il peut y avoir doute dans un sujet aussi

grave et aussi délicat. En outre, vous verrez que les médecins catholiques, retenus par des scrupules légitimes, sont souvent plus sévères que leurs confrères pour admettre dans une guérison le caractère surnaturel. »

Mme X. est une femme intelligente, une chrétienne aux sentiments élevés, et, sans insister davantage, elle accepta ma décision. Cependant, je le répète, il serait intéressant de soumettre cette guérison au jugement d'un homme aussi compétent que le docteur R. Les médecins qui discutent ces questions avec un sens clinique exercé et une entière bonne foi, apportent toujours, dans la solution de ces difficiles problèmes, de précieux enseignements.

Si les guérisons de Lourdes ne reposaient que sur des données contestables, si elles étaient affirmées sans preuves, si elles n'étaient pas l'objet des enquêtes les plus rigoureuses, on n'invoquerait pas contre elles les lois immuables qui régissent l'univers ; on ne parlerait ni d'hypnotisme, ni de suggestion. On laisserait de côté les théories. On prendrait une à une nos observations, pour les discuter, les mettre à néant, pour montrer que sur les bases fragiles où elles sont placées, elles ne peuvent résister à un contrôle sérieux.

Mais on ne procède pas ainsi.

Dans la réserve, dans la circonspection de nos adversaires, dans tous ces certificats donnés de si mau-

vaise grâce, nous trouvons un hommage involontaire rendu par les ennemis du Surnaturel à cette grande enquête qui se poursuit depuis plus de trente ans à Lourdes.

Tous ces certificats reflètent les opinions personnelles de leurs auteurs. On retrouve, en les lisant, la trace des préoccupations et des doctrines qui les inspirent, et l'on s'aperçoit aisément que l'esprit n'est pas libre pour la recherche ou la démonstration de la vérité. L'histoire du malade, l'exposé de ses longues souffrances, l'inutilité de tous les traitements employés, tout cela est à peine indiqué. Quant à la guérison qui survient en un instant, complète et sans rechute, on considère ce résultat comme un fait d'observation usuelle, qui peut exciter l'étonnement du vulgaire, mais qui est indigne de fixer l'attention d'un homme de science. En présence de juges aussi sévères, d'un parti pris si évident, les médecins de Lourdes sont d'une réserve extrême. Sans hésiter, au milieu des matériaux si nombreux qui passent sous leurs yeux, ils laissent de côté toutes les observations qui paraissent présenter quelques lacunes, qui, par quelque côté, peuvent donner prise à la critique. Leur prudence peut paraître excessive ; mais, ayant pris en mains la défense de principes et de faits trop généralement méconnus, ils veulent arriver à la démonstration du surnaturel par la science. Sur le terrain élevé où ils cherchent à maintenir la dis-

cussion, leurs intentions et leurs méthodes doivent être au-dessus de tout soupçon, à l'abri de toute objection fondée.

Il nous arrive parfois que le temps ne consacre pas nos premières espérances.

Un religieux, paralysé depuis de longs mois, se redresse et marche au sortir de la piscine ; quelques mois après il est repris des mêmes accidents. C'était un cas de paralysie nerveuse.

Un malade, atteint depuis cinquante ans d'une double hernie, vient nous faire constater sa guérison. Tous les organes nous paraissent en place : les orifices même nous semblent fermés. Bien plus, un médecin du bureau de bienfaisance de Paris, qui soigne ce malade depuis plusieurs années, l'examine avec soin à son retour, et lui délivre un certificat concluant sans réserve dans le sens de la guérison. Toutes les garanties semblaient ici réunies. Nous écrivions dans les *Annales* (tome XX, p. 105) : « La guérison de ce vieux pèlerin, » *si elle résiste à l'épreuve du temps,* comptera parmi » les plus importantes. » Elle n'a pas résisté à cette épreuve. Dans le courant de l'hiver, j'ai voulu revoir le malade, et j'ai constaté que la hernie descendait de nouveau. Quelques renseignements d'ordre moral m'ont fait, d'autre part, suspecter l'intention ou la bonne foi du pèlerin.

Les malades nous apportent parfois des certificats contradictoires, et au milieu d'avis différents nous ne pouvons nous faire une opinion personnelle. Nous sommes ainsi obligés de laisser de côté des observations importantes.

Mais tout cela n'atteint pas l'œuvre dans son ensemble. Les faits que nous venons de citer sont exceptionnels. Nous en avons relevé quelques-uns, dans le cours de plusieurs années, au milieu d'un nombre très considérable de guérisons. On nous oblige à nous prononcer d'une façon hâtive, et avec des éléments d'information incomplets. L'opinion impatiente nous presse; de là, des erreurs de détail qui ne peuvent guère se produire que dans les grands pèlerinages et sous la plume de médecins qui ne connaissent pas les malades.

Mais si vous demandez à un de nos confrères de se prononcer sur un malade qui, depuis des mois ou des années, est sous sa direction, dont il connaît le tempérament et tous les antécédents, vous aurez des renseignements sûrs, et qui pourront défier toute controverse. Le médecin n'arrive pas avec son seul témoignage : il parle devant tous les témoins du fait, et sa parole est contrôlée par tous les médecins appelés avec lui.

Là, tous les rapprochements théoriques, hypnotisme et suggestion, ne sont pas de mise. Il faut discuter pied à pied avec des hommes compétents, et, sur

ces bases, l'histoire des guérisons de Lourdes est inattaquable.

Les adversaires du surnaturel et du miracle s'attachent à prouver que ces guérisons ont été mal interprétées, et qu'elles ne sont pas en opposition avec les lois naturelles. Ils choisissent pour cela quelques exemples qui paraissent venir à l'appui de leur démonstration, et les présentent sous un jour favorable à leur thèse.

Mais cette façon de raisonner n'est pas concluante.

Il ne s'agit pas de prouver, en effet, que quelques observations, relevées dans le groupe si nombreux des guérisons de Lourdes, peuvent s'accommoder d'une explication scientifique. — Nous sommes tous d'accord là-dessus.

Il s'agit d'établir si, parmi ces guérisons, il en est un certain nombre, cent, vingt ou dix, peu importe, si même il en est une seule, qui présente des preuves irrécusables d'une action surnaturelle. Il s'agit de savoir si nous pouvons arriver à la démonstration scientifique du miracle. Ce n'est pas une question de nombre, mais une question de principe. — On pourra relever contre nous toutes les erreurs d'observations que l'on voudra; nous ne serons pas atteints, si, par un seul exemple clair, précis, indiscutable, nous montrons que toutes les lois physiologiques admises sont renversées, et que les résultats obtenus sont absolument en dehors de la portée des forces physiques, telles que nous les connaissons.

L'histoire de Lourdes n'est pas une pieuse légende, et, pour la mettre à néant, il ne suffit pas de démontrer que quelques faits ont été mal interprétés. C'est une étude qui renferme de graves enseignements, et qui s'impose aux méditations de tous les hommes sincères.

Le corps médical s'est engagé plus complètement qu'on ne le croit dans ce grand débat : il y a dans ces enquêtes des garanties scientifiques, qu'on ne peut méconnaître, et qu'il importe de bien mettre en lumière. C'est ce que nous nous proposons de faire, dans le cours de ce travail.

CHAPITRE III

PREMIERS TÉMOINS DE LOURDES

Les médecins, premiers témoins des événements de Lourdes. — L'histoire de Lourdes repose sur une base scientifique. — Bernadette. — Les médecins étudient son état mental. — Leurs appréciations contradictoires. — Encore le surnaturel dans notre siècle. — Division du sujet.

Quand on étudie, avec soin et dans ses détails, l'histoire de Lourdes, depuis 1858 jusqu'à nos jours; quand on cherche sur quelles bases scientifiques reposent les guérisons dont les *Annales* nous ont conservé le récit, on est frappé de voir avec quelle méthode rigoureuse chaque fait est exposé, discuté, élucidé.

Depuis les premières apparitions, le contrôle médical n'a jamais fait défaut à cette œuvre, qui devait être l'événement religieux le plus considérable de notre siècle.

Venus à une époque où la science proclame son infaillibilité, époque d'indifférence et de doute, ces événements semblent faits à notre mesure et mis à notre portée. Ils semblent demander moins à la foi qu'à la raison ; ils empruntent à nos moyens actuels de contrôle toute leur rigueur, toute leur précision.

Les médecins, dès les premiers jours, ont suivi Bernadette dans tous les détails de sa vie. Sa famille,

son enfance, son éducation, tout a été analysé, percé à jour; il n'y a pas une heure dans son existence qui ait pu échapper à la critique ou à l'examen. Nous savons qu'elle était d'une santé délicate, qu'elle n'a reçu aucune instruction. Dans son passé, on ne relève aucune note saillante, elle paraît à tous égards au-dessous de la moyenne des enfants de son âge.

Au moment des apparitions, elle sort sans transition, sans préparation, de cette obscurité, pour devenir l'objet de l'attention générale.

Je ne connais pas de figure qui ait été plus fouillée, plus étudiée que celle de cette enfant. Diday, de Lyon, la déclare hallucinée. Voisin, de la Salpêtrière, affirme qu'elle est enfermée dans une maison d'aliénés. D'un autre côté, Dozous se complaît à nous décrire tous les dons de son cœur, toutes les qualités de son esprit. Il écarte toutes les hypothèses qui peuvent mettre en doute l'équilibre parfait de ses facultés. Le médecin de Nevers, qui la voit chaque jour, nous a laissé sur elle une page désormais historique, page d'une importance capitale.

Toutes ces affirmations contradictoires projettent sur cette physionomie des lueurs assez vives pour ne laisser aucun trait dans l'ombre, pour nous permettre de tracer aujourd'hui son portrait d'une main sûre, jamais le corps médical n'a été mêlé plus directement et avec plus de suite à des événements de cette nature.

En limitant nos études à cette première période, entièrement remplie par Bernadette, nous pourrons établir que les apparitions ne furent ni une illusion de ses sens, ni le résultat d'un trouble de son esprit. Nous pourrons arriver à la démonstration scientifique du surnaturel en mettant en parallèle, d'un côté, les facultés de cette enfant, si ignorante, si bornée; de l'autre, la vision de cette Vierge idéale, création d'un type inconnu que le génie des plus grands artistes n'avait pas entrevu et a eu de la peine à reproduire.

Le nom de cette Vierge, les paroles qu'elle a prononcées, tout est en disproportion avec l'entendement du sujet.

En nous rappelant ce principe formel, admis par tous les maîtres: « L'hallucination n'est jamais que la réminiscence d'une sensation déjà perçue », il est évident que jamais l'esprit et la mémoire de Bernadette n'avaient pu recevoir l'image ou entendre l'écho de ce qu'elle a vu et entendu à la Grotte.

Sans nous appuyer sur la connexité qui existe entre les apparitions et les guérisons, sans rappeler que si les guérisons portent un cachet divin, l'apparition doit être divine, puisque c'est elle qui en a été le point de départ, et qu'il y a une liaison étroite entre ces deux ordres de faits; nous pouvons déjà montrer que la médecine ne peut donner une explication matérielle et plausible des apparitions.

Mais si, portant nos regards plus loin, nous voulons apprécier dans leur ensemble les événements qui se sont accomplis à Lourdes, alors la question s'agrandit et prend une importance considérable.

Depuis le 25 février 1858, jour où, sous la main de Bernadette, l'eau avait commencé à sourdre d'abord, à jaillir ensuite du fond de la Grotte, plus de trente ans se sont écoulés, et, depuis lors, les guérisons les plus extraordinaires n'ont cessé de se produire autour de cette source, au contact de cette eau bénie.

« Ces guérisons étonnent également par leur nombre déjà incalculable ; par leur continuité, qui en fait comme les anneaux ininterrompus d'une longue chaîne s'étendant jusqu'à nous; par la violation, le bouleversement complet de toutes les méthodes thérapeutiques; par cette espèce de dédain avec lequel elles se jouent de l'ancienneté et de la résistance du mal.

» Il y a là certainement une force supérieure à celles qui ont été départies à la nature, une force étrangère à l'eau dont elle se sert pour les manifestations de sa puissance (1). » Nous ajouterons : Il y a, dans cet ensemble de faits, qui se succèdent ainsi depuis plus de trente ans, un spectacle bien étrange pour notre âge.

Dans un siècle où l'esprit humain est si fier de ses

(1) Rapport du Dr Vergez.

conquêtes; alors que la médecine apporte, dans l'étude et le contrôle des maladies, des moyens d'une précision mathématique; au lendemain des découvertes de Pasteur, nous voyons en France, dans les pays les plus cultivés et les plus instruits, se produire et se renouveler chaque jour des faits surprenants, absolument en contradiction avec ce que nous avons l'habitude, nous, médecins, d'observer et surtout d'obtenir.

Les savants nous avaient promis d'éclairer d'un jour si vif notre époque, que toute autre lueur en serait effacée; ils nous disaient que les superstitions suggérées par la foi devaient disparaître comme des ombres, sous le flambeau de la vérité scientifique.

C'est à ce rendez-vous qui nous est assigné, c'est à ce point culminant, qui devait marquer le dernier triomphe de l'intelligence humaine, que les guérisons de Lourdes sont venues élever un obstacle dont la raison ne peut triompher. Le surnaturel n'est plus seulement dans les ténèbres du passé : il est là, sous nos yeux, dans une lumière qu'on ne saurait méconnaître.

L'œuvre de Lourdes était bien humble dans ses débuts. C'était la voix d'une enfant qui appelait les foules, c'était le contrôle d'un seul médecin qui venait appuyer la voix de cette enfant. Le Dr Vergez est venu bientôt après apporter dans ces questions le poids de son autorité. Enfin, de nombreux médecins, sans entente préalable, aussi différents de pays que de doc-

trines, ont été les témoins des premiers prodiges et ont raconté les guérisons extraordinaires qu'ils avaient observées chez leurs malades.

Les *Annales* ont conservé les récits de ces faits merveilleux, enregistré deux ou trois cents certificats.

Sous l'impulsion du docteur de Saint-Maclou, un dernier et important progrès a été réalisé.

On avait la tradition écrite, on a la tradition par la parole et par l'enseignement; on a l'étude, qui saisit chaque fait sur le vif, au milieu du cadre qui l'entoure, des circonstances qui le complètent, des nombreux témoins qui lui donnent force et autorité.

Il y a loin de là à une œuvre de pur enthousiasme, sans moyen de contrôle ou de discussion.

Lourdes, du reste, comme toutes les œuvres de grande portée, a dû à la contradiction, à la négation systématique, ses meilleurs moyens de propagande, les preuves les plus sûres, les mieux établies. De nos jours, lorsqu'on a voulu confondre les miracles avec l'hypnotisme, les plus indifférents ont regardé, étudié de près ces questions qui jusqu'alors leur étaient restées étrangères.

L'hypnotisme, théorie éphémère, un instant à la mode, aura depuis longtemps disparu de nos préoccupations, tandis qu'il nous restera les travaux remarquables de Constantin James, de Méric, de Bonniot, de Franco.

Il nous restera des études plus approfondies des

grandes manifestations de Lourdes. Désormais chacun voudra se faire une opinion personnelle, et les médecins surtout, suivant en cela la parole et l'exemple du docteur Dozous, voudront étudier attentivement ces phénomènes et juger à fond, non pas de parti pris, mais par expérience et de leurs propres yeux, cette grande question du surnaturel.

Ils seront heureux de trouver dans ces études les noms de nombreux confrères qui ont été leurs devanciers, et qui leur ont tracé la voie où ils peuvent sûrement s'engager à leur suite.

L'histoire de Lourdes s'étend depuis le 11 février 1858 jusqu'à nos jours. Elle se divise en quatre périodes principales :

1° La première est remplie par les apparitions et par Bernadette.

2° La seconde comprend toutes les guérisons qui se sont passées sous les yeux des docteurs Dozous et Vergez : Le travail de la commission d'enquête.

3° La troisième commence avec la publication des Annales en 1868 et arrive jusqu'à nos jours.

4° Dans la quatrième, nous avons les dernières études faites au bureau des constatations sous la direction du docteur de Saint-Maclou ; nous avons l'ouverture de la clinique de Lourdes pendant les grands pèlerinages.

CHAPITRE IV

BERNADETTE ET LES APPARITIONS

Récit des apparitions. — Antécédents, caractère, intelligence de Bernadette. — Objet de la curiosité générale. — Elle répète son récit devant des milliers de témoins.

Sur une grande plaque de marbre blanc magnifiquement encadrée, scellée dans le rocher, à côté de la Grotte, on lit l'inscription suivante :

DATES DES DIX-HUIT APPARITIONS
ET
PAROLES DE LA SAINTE VIERGE.
« L'AN DE GRACE 1858,
DANS LE CREUX DU ROCHER OU L'ON VOIT SA STATUE,
LA SAINTE VIERGE APPARUT A BERNADETTE SOUBIROUS
DIX-HUIT FOIS :
LE 11 ET LE 14 FÉVRIER ;
CHAQUE JOUR, DEUX EXCEPTÉS, DU 18 FÉVRIER AU 4 MARS ;
LE 25 MARS ; — LE 7 AVRIL ; — LE 16 JUILLET. »
LA SAINTE VIERGE DIT A L'ENFANT, LE 18 FÉVRIER ;
« VOULEZ-VOUS ME FAIRE LA GRACE DE VENIR ICI PENDANT QUINZE JOURS ?
JE NE VOUS PROMETS PAS DE VOUS RENDRE HEUREUSE
DANS CE MONDE, MAIS DANS L'AUTRE ;
JE DÉSIRE QU'IL VIENNE DU MONDE. »
LA VIERGE LUI DIT PENDANT LA QUINZAINE :
« VOUS PRIEREZ POUR LES PÉCHEURS ; VOUS BAISEREZ LA TERRE POUR LES PÉCHEURS.
PÉNITENCE ! PÉNITENCE ! PÉNITENCE !
ALLEZ DIRE AUX PRÊTRES DE FAIRE BATIR UNE CHAPELLE.
JE VEUX QU'ON Y VIENNE EN PROCESSION.
ALLEZ BOIRE A LA FONTAINE ET VOUS Y LAVER.
ALLEZ MANGER DE CETTE HERBE QUI EST LA. »
LE 25 MARS LA VIERGE DIT :
« JE SUIS L'IMMACULÉE CONCEPTION »

Telle est, en quelques mots, l'histoire entière des apparitions.

(1) Une enfant de 14 ans, connue sous le nom familier de Bernadette, sans aucune instruction, ne parlant que l'idiome de son pays, fille de parents très pauvres, était occupée, le 11 février 1858, à ramasser des débris de bois sur le bord du Gave avec sa sœur et une de ses compagnes.

Un coup de vent éclate à côté d'elle, et l'enfant se lève, étonnée de cet ébranlement soudain dans ce calme parfait de l'air. Pas une branche ne remue aux peupliers de la rive. Le souffle passe une seconde fois; l'enfant se redresse avec anxiété et regarde la Grotte. Un magnifique églantier croissait alors dans la niche et penchait jusqu'à terre ses branches dépouillées.

Tout à coup, la niche et le rosier s'illuminent, et au milieu de la clarté, sous l'arcade du rocher, elle aperçoit une dame brillante, jeune, admirablement belle. Bernadette, saisie d'abord d'une grande frayeur, terrassée, éblouie, s'affaisse sur elle-même, ploie pour ainsi dire tout entière et tombe à deux genoux.

Elle reste là, immobile, les mains jointes, le chapelet entre les doigts, pâle, les yeux fixes, regardant cette femme mystérieuse, si douce et si belle, le regard cons-

(1) C'est dans les deux premiers livres des *Annales* et dans l'histoire de M. Lasserre que nous avons pris les détails et les termes mêmes du récit qui va suivre.

tamment attiré par cette céleste apparition. D'un geste grave et doux, l'apparition fait le signe de la Croix, et la main de Bernadette fait en même temps le signe sacré. Un quart d'heure environ se passe dans cette contemplation. La dame s'incline doucement, sourit et disparaît.

Bernadette revoit le rocher froid, l'églantier nu, la niche vide. Elle se relève et aperçoit ses compagnes qui jouent. Celles-ci l'avaient bien vu tomber à genoux et se mettre en prières, mais, occupées à leur besogne, elles n'y avaient fait nulle attention.

Après un moment d'hésitation, Bernadette raconte à sa sœur ce qu'elle a vu et lui décrit en son langage sa merveilleuse vision.

L'apparition se reproduit le 14 et le 18. Le 18, la dame parlant à Bernadette lui demande de venir à la Grotte pendant 15 jours consécutifs : « — Je vous le promets, répond Bernadette. » Et cette enfant timide, dépourvue jusque-là de toute initiative, reste fidèle à cet engagement. Elle vient chaque jour à la grotte jusqu'au 4 mars. Elle y vient sans autre appui que l'attrait mystérieux qui l'appelle, au milieu d'obstacles de tout genre, malgré la défense, les menaces de la police ; alors que tout semble ligué contre elle, alors que le clergé lui-même se montre plutôt hostile que favorable à sa mission.

Pendant cette quinzaine, elle recueille précieusement les paroles que lui adresse la « *Dame au vif éclat* »,

paroles dont le retentissement doit être sans égal et qui, toutes, auront leur exécution absolue, comme des ordres venus du ciel.

La quinzaine terminée, l'apparition cesse. Bernadette vient vainement chaque jour à la Grotte suivie d'une foule nombreuse ; elle ne voit rien. Elle prie à cette même place, la dame ne se montre pas.

Le 25 mars, la Dame reparaît et, à l'enfant, qui, par trois fois, lui demande son nom, elle répond : *Je suis l'Immaculée Conception :*

Nom que la bergère n'avait jamais entendu, qu'elle ne pouvait comprendre et qu'elle répétait tout le long du chemin pour ne pas l'oublier, disant à chaque pas « *Immaculée Conception* », afin de pouvoir porter au curé de Lourdes les paroles exactes de la vision.

Cette dernière apparition devait laisser dans l'esprit de Bernadette une empreinte ineffaçable. En reproduisant cette scène auguste, elle mettait dans ses gestes tant de noblesse, de dignité et de grâce, son regard prenait une telle expression qu'on ne pouvait se défendre d'une admiration involontaire et d'un respect religieux.

La mission de Bernadette est terminée.

Commencée le 11 février, elle s'arrête au 25 mars. Il y aura encore deux apparitions ; mais, comme dans les deux premières, la Vierge ne parlera pas, elle semble

vouloir donner un encouragement, un dernier adieu à sa messagère.

Au bout de six semaines, disons-nous, sa mission est terminée. Jamais, dans tout le cours de la vie, Bernadette n'aura ni visions, ni apparitions.

Elle rentre dans la foule. Rien ne la distingue désormais de ses compagnes. Si son esprit est droit, son jugement sûr, elle n'a pourtant aucune des qualités brillantes qui mettent en relief; c'est avec peine qu'elle pourra recevoir les éléments d'une instruction limitée.

Voilà donc la messagère choisie par Dieu pour nous transmettre ces ordres qui depuis 30 ans ont remué la France et le monde entier, qui ont fait revivre ces grands pèlerinages oubliés depuis les croisades : messagère dont le rôle est si court, instrument bien débile et qui ne conserve aucun reflet de la haute mission qui lui fut un moment départie.

Sous cet humilité, sous cet abaissement voulu, elle aura pourtant un rayon de grandeur que rien ne pourra ternir. Pendant huit ans, à Lourdes, objet de toutes les curiosités, rien ne pourra troubler la simplicité de son âme ; toujours elle reproduira son récit avec le même sens et les mêmes termes ; jamais on ne la trouvera en défaut. Toutes les subtilités viendront échouer devant la sûreté et la fidélité de ses souvenirs.

Quel singulier témoin pourtant! C'est une enfant qui voit, qui entend ce que personne ne voit ni n'entend

autour d'elle. Ses affirmations sans preuves, sans garanties matérielles vont, comme un levier puissant, tout soulever autour d'elle. Comme tout cela confond les données ordinaires de la sagesse humaine !

Ah ! je comprends le grand mouvement de doute et d'incrédulité, de raillerie et de dédain qui est venu faire écho à ces grandes manifestations de foi, inouïes pour notre âge. Je comprends que les incrédules, que les savants, en grand nombre, aient tout nié ; je comprends que les catholiques aient hésité avant de donner leur sanction à la réalité des apparitions ; je comprends toutes les réserves et tous les doutes ; je les ai longtemps partagés. Rarement pareil défi a pu paraître jeté à la raison. Dans Bernadette il y a pour ainsi dire deux personnalités, deux intelligences distinctes et opposées? D'un côté une enfant sans culture, d'une intelligence médiocre ; de l'autre, une enfant d'un sens rare, d'un jugement que rien ne trouble et que l'on ne pourra jamais prendre au dépourvu, ni trouver en défaut.

— Leçon apprise ! direz-vous... — Prenez garde !

Bernadette reste huit ans à Lourdes. Pendant huit ans, elle sera soumise à des interrogatoires, à des examens de tous les instants ; elle devra vingt fois par jour faire le récit de ce qu'elle a vu et entendu ; elle devra répondre à toutes les objections, à tous les doutes. Jamais, au milieu de tous les pièges qui lui seront tendus, elle ne variera dans ses explications ;

son esprit restera inébranlable dans ses souvenirs, comme son cœur saura résister à toutes les séductions.

Pendant huit ans, elle a été le champ et le thème de toutes les discussions; elle a été le livre ouvert dans lequel chacun a pu lire. Jamais âme d'enfant ou de jeune fille n'a été disséquée de la sorte.

Ses historiens nous disent (1): Bernadette était à Lourdes, mais elle ne s'appartenait pas; les étrangers se disputaient ses heures et lui enlevaient sa liberté. Personne, peut-être au monde, en ce temps-là, n'était visité comme cette chétive et indigente enfant. Il y avait comme une passion de la voir. Paraître, paraître encore, raconter les apparitions, répondre à des milliers de questions; subir la contradiction, l'importunité, la louange, l'humiliation, c'était sa vie. Il lui en coûtait de se montrer toujours, à toute heure. Elle souffrait de sa liberté perdue, mais elle se prêtait sans murmure, sans marque d'ennui, et quoique son souffle laissât sentir la fatigue de ses poumons, elle ne ménageait ni sa personne, ni sa parole.

Elle faisait sa narration, mille fois répétée, nue, sèche, puis se taisait. Mais à toutes les questions, elle avait des réponses satisfaisantes, parfois lumineuses, la contradiction la rendait intéressante, et elle avait des traits frappants de soudaineté et de justesse.

(1) *Les Annales,* (petite histoire de Notre-Dame de Lourdes).

Cette jeune bergère étonne et réduit au silence, par des éclairs de bon sens et d'esprit, les hommes les plus instruits qui luttaient contre elle, avec l'avantage d'une parole exercée.

Oui, Bernadette, devenue le témoin vivant des apparitions, n'était plus l'humble et timide bergère des coteaux de Bartrès. Si on essayait de combattre ses affirmations, un rayon, un reflet surnaturel, venait subitement éclairer son intelligence. Il se faisait une étonnante métamorphose dans cette enfant sans vivacité, lorsqu'elle avait à défendre la vérité et l'honneur des souvenirs dont elle était la dépositaire. Cette transformation, nous pourrions dire cette dualité, a frappé tous les esprits réfléchis; elle donne à sa physionomie une expression singulière et bien intéressante.

Bernadette était pauvre, et cette pauvreté pouvait être un péril, une tentation. La fortune l'a sollicitée sous toutes les formes. Pour se faire accepter, elle a été délicate, affectueuse, rien n'a pu faire fléchir son désintéressement, même l'extrême besoin. Jamais, pour ses parents dans la gêne, elle n'a voulu accepter aucun don.

Quelle garantie morale n'apporte pas cette vertu portée à un degré si élevé? Ces notes exquises ne sont pas l'apanage des natures faussées par l'hystérie. Chez les hallucinés ou les folles, on n'observe pas cette délicatesse de sentiments qui indique une harmonie

parfaite entre tous les ressorts de la vie physique et les facultés de l'âme.

L'hallucination et la folie ont été les grandes objections des médecins. Deux hommes l'ont particulièrement étudiée à ce point de vue : les Drs Dozous et Diday. Nous allons les suivre sur ce terrain et traduire, dans un langage accessible à tous, les développements fournis à l'appui ou à l'encontre de cette thèse.

CHAPITRE V

BERNADETTE EN PRÉSENCE DES MÉDECINS

Les médecins de Lourdes. — Dozous se sépare de ses confrères. — Le miracle du cierge. — L'extase. — Extase des hystériques. — Extase expérimentale. — Bernadette extatique et hystérique 18 jours dans sa vie entière. — Elle est traitée de folle. — On n'ose pas la faire enfermer dans un asile. — Les médecins les plus hostiles refusent un certificat dans ce sens.

Les apparitions avaient provoqué dès les premiers jours une émotion considérable. Les médecins interrogés, consultés, par leurs amis, leurs clients, par les autorités administratives et judiciaires, durent prendre position et se prononcer.

Ils étaient tous incrédules; leur éducation, leurs études les rendaient absolument réfractaires à toute idée de surnaturel ou de miracle. Leur témoignage ne pouvait être, dans ce sens, suspect de partialité.

Leur première parole fut une condamnation, et une condamnation sans examen. Ils *nièrent tout*. Avec eux la bourgeoisie, la société éclairée ne prit pas même la peine d'arrêter sa pensée sur ces enfantillages.

Mais la rumeur, qui n'avait d'abord agité qu'une humble société d'enfants, grossissait comme un flot qui monte et pénétrait peu à peu dans les couches popu-

laires. Sous la pression des événements, il fallut sortir de cette négation systématique. La jeune fille fut accusée de *supercherie.* « Indigne comédie, disait-on, secondée par les parents qui spéculent sur la crédulité du peuple. Le clergé devrait arrêter un charlatanisme sacrilège. »

Sur le terrain étroit où se passaient ces événements, en présence d'une famille honnête que tout le monde connaissait, l'accusation de supercherie n'était pas sérieuse. Il fallut changer de thèse. D'hypocrite habile, l'enfant devint *malade,* hallucinée, cataleptique.

Nier d'abord les faits, lorsque les faits s'imposent; accuser la sincérité des acteurs ou des témoins; et si la supercherie ne peut être établie, se retrancher sur un terrain inconnu du vulgaire, faire appel à la science et prononcer en son nom une condamnation sans appel: tel est bien d'ordinaire le programme adopté pour arriver, non pas à la solution, mais à la négation de ces questions.

En outre, les médecins de Lourdes, comme tous les médecins du reste, qui depuis trente ans ont marché sur leurs traces, refusaient de parti pris toute enquête. Si on leur proposait d'étudier le fait, d'examiner l'enfant, d'aller à la Grotte, de suivre dans tous les détails ces phénomènes étranges, ils se contentaient de sourire et de détourner la tête. Nous savons tout cela par cœur, disaient-ils, il n'y a pas de surnaturel, la science

en a fait justice, la science explique tout, elle ne connaît que les faits ; le surnaturel était bon dans les siècles d'ignorance, alors que le monde était abruti dans la superstition, et que l'on ne savait pas observer. Et de nos jours encore, nous dit M. Bernheim, que de superstitions, suggérées par l'aveuglement d'une foi grossière, disparaîtront comme des ombres sous le flambeau de la vérité scientifique! Toujours le même mirage, toujours le culte de la raison vers lequel on s'achemine malgré les déceptions du temps présent, les expériences du passé.

Un des médecins de Lourdes, le Dr Dozous, se séparait pourtant sur ce point de ses confrères. Incrédule comme eux, insouciant, sceptique par caractère, il a passé la plus grande partie de sa vie éloigné de la religion; mais sa curiosité et sa droiture naturelle le poussèrent à tout contrôler par lui-même. Il était, le 21 février, auprès de Bernadette, et il y resta jusqu'à la fin, étudiant avec soin toutes les circonstances des apparitions. Dozous était un des médecins les plus répandus de Lourdes, il avait concouru pour l'agrégation à la Faculté de Montpellier, il était dans la force de l'âge. Très au courant des habitudes et du caractère des gens du pays, médecin de la famille de Bernadette, sa parole devait avoir dans ce débat une importance considérable.

En se séparant de ses confrères, il leur dit nettement:

« De tels phénomènes sont rares, et, pour mon compte, je ne manquerai pas cette occasion, de les analyser avec soin; les partisans du surnaturel les jettent trop souvent à la face de la médecine pour que je ne sois pas curieux, puisque les voilà aujourd'hui à la portée de mes yeux, de les étudier attentivement, et de vider à fond et par expérience cette célèbre question. »

Pour bien déterminer l'état réel de cette jeune fille, Dozous s'attache à ses pas avec une extrême persistance; avant de s'engager dans l'étude et la discussion des apparitions, il veut connaître mieux encore l'éducation, les tendances, le caractère de l'enfant. J'examinai, dit-il, avec une grande attention, son intelligence, ses dispositions morales; les longues études que je fis dans ce sens ne me donnèrent que ce résultat: c'est que Bernadette était douée d'une sage raison, d'une rare bonté de caractère, d'une intelligence ordinaire, qui ne pouvait en aucune façon la disposer à l'exagération d'idées et de pratiques religieuses. Ces faits étant bien établis, afin de détruire toutes les impressions que l'on cherchait à accréditer contre Bernadette, Dozous put se rendre à la Grotte l'esprit libre de toute préoccupation étrangère, observer et analyser tout ce qui se passait sous ses yeux. Il fut témoin du miracle du cierge, du jaillissement de la source; témoin chaque jour de l'état extatique de Bernadette, que des milliers de personnes ont constaté avec lui.

« Il prenait le pouls de l'enfant qui ne portait la trace d'aucune agitation intérieure ; Bernadette jouissait là, comme partout ailleurs, de l'usage de tous ses sens, des mouvements soumis à l'action de sa volonté. En quittant la Grotte, elle n'éprouvait ni fatigue, ni lassitude; pendant les apparitions, elle conversait avec ses compagnes, elle a répondu souvent à leurs questions, et leur a fait part de ce qu'elle voyait. »

La durée de ses stations, qui n'a été que d'environ 18 jours, mérite, nous dit Dozous, d'attirer l'attention. Si elle avait été atteinte d'une maladie de cerveau donnant naissance à des hallucinations de la vue et de l'ouïe, cette maladie n'aurait pas cessé exactement après la dernière de ses stations, sans laisser la moindre trace de son existence.

Ces apparitions elles-mêmes ont fait défaut au milieu de la quinzaine, alors que Bernadette les attendait, les désirait, et se retirait triste de n'avoir rien vu. Depuis lors, elle s'est souvent transportée devant la Grotte, et elle n'a jamais été favorisée d'aucune apparition.

Un cerveau malade ne peut cependant apporter ainsi une règle et une méthode aussi précise dans le jeu de son imagination ou le trouble de ses sens. Dozous nous a laissé le récit du miracle du cierge, dont il a été témoin, et qu'il interprète à sa signification exacte.

L'enfant, à genoux, tenait d'une main un cierge allumé, qui s'appuyait à terre ; pendant l'extase, elle

rapprocha ses mains, et ses doigts se croisèrent faiblement au-dessus de la flamme, qu'ils enveloppèrent dans l'espèce de voûte qui les séparait. Le cierge brûlait; la flamme montrait sa pointe entre les doigts, activée en ce moment par un courant d'air assez fort. Mais cette flamme ne lui parut produire sur la peau, qu'elle atteignit, aucune altération.

Étonné de ce fait étrange, dit-il, j'empêchai que personne ne le fît cesser; et, prenant ma montre, je pus, durant un quart d'heure, l'observer parfaitement. Sa prière terminée, Bernadette se leva. Elle se disposait à s'éloigner de la grotte, je la retins un moment et je lui demandai de me montrer sa main que j'examinai avec le plus grand soin. Je ne trouvai nulle part la moindre trace de brûlure. Essayant alors de placer par surprise la flamme du cierge sous sa main, Bernadette la retira vivement en me disant: « Vous me brûlez. »

Ce fait a été souvent incomplètement interprété. Il renferme deux éléments d'appréciation bien distincts: l'insensibilité et l'absence de brûlure. — Bernadette en extase aurait pu perdre le sentiment de la douleur; c'est un phénomène que l'on observe dans les maladies nerveuses, sous l'influence de l'hypnotisme, avec le chloroforme, la cocaïne, etc. — L'anesthésie ne renverse pas les lois ordinaires de l'observation. Elle peut être produite dans des conditions physiques déterminées, interprétée d'une façon naturelle; mais la brûlure, la destruction des tissus, par la chaleur, se

produit toujours fatalement et sans tenir compte de la douleur. Approchez un fer rouge d'un cadavre, vous carbonisez les tissus ; un fer rouge d'une personne endormie par le chloroforme, vous la brûlez ; mettez pendant un quart d'heure votre main en contact avec la flamme d'une bougie, que vous en ayez conscience ou non, l'épiderme, la peau, les parties profondes même seront noircies, détruites, brûlées. Que l'on cherche toutes les explications ; que l'on accumule les hypothèses, on ne pourra nous démontrer d'une manière plausible comment, dans ces conditions, les mains de Bernadette ont pu rester intactes.

Non seulement le Dr Dozous a été témoin de ce fait, qu'il décrit en détail, mais toutes les personnes présentes, qui pouvaient atteindre Bernadette de leurs regards, virent la flamme monter par-dessus ses doigts entrelacés, et, sans l'intervention de Dozous, les personnes les plus rapprochées de l'enfant lui auraient retiré le cierge des mains. Ce fait, nous le rapportons en détail, parce qu'il a été souvent mal compris, mal interprété, et qu'il était nécessaire de lui conserver sa signification véritable.

Dozous nous parle encore de la découverte de la fontaine, et nous dit : « Peut-on penser que tous les actes accomplis par Bernadette, pour arriver à ce résultat, soient le produit d'un cerveau malade ? L'aurait-on vue, sous l'influence de la maladie, quitter la place

qu'elle occupait au haut des grottes, puis se diriger d'abord vers le Gave, afin de boire et de laver son visage, pour revenir vers la fontaine quand la Dame l'avertit de son erreur. — Quel trouble mental put lui indiquer avec précision l'endroit où devait surgir la source destinée à tant de célébrité?

Bernadette, en arrivant à la Grotte, entrait en extase et son visage se transfigurait sous les yeux de la foule. Cette transfiguration était même le seul effet sensible et appréciable des apparitions. — On voyait sa physionomie s'élever, immobile et comme tendue par une attraction délicieuse. Ses joues devenaient extrêmement pâles, et ses deux yeux fascinés semblaient cloués par un rayon de lumière. Sur tout son visage se lisaient le respect et l'admiration. — Ce reflet extérieur n'était que l'empreinte, que le rayon de la vie intérieure qui éclairait sa physionomie et lui donnait cette indicible expression de calme et d'élévation.

Cette extase externe, seule visible des spectateurs, ne lui faisait pas perdre, comme on l'observe dans l'hypnose, sa personnalité, sa volonté propre. Elle parlait, elle donnait des ordres, elle faisait rallumer son cierge; elle n'oubliait rien au réveil. Son extase interne qui fixait à ce point son regard, sa pensée, toutes les facultés de son être, était une concentration puissante, exclusive de son attention sur un unique objet; elle

n'avait pas ces hallucinations folles, cette mobilité de sentiments et d'idées apanage de l'hystérie, cette excitation désordonnée que l'on observe avec l'hypnotisme, cette sorte d'ivresse que donnent les poisons; l'opium, le hachisch. Il y avait chez elle une évolution puissante, régulière, ordonnée des opérations de l'esprit.

L'extase externe était moins complète puisqu'elle laissait intacte la personnalité de l'enfant; l'extase interne conservait à son intelligence son libre jeu, et n'avait rien de commun avec un trouble morbide du cerveau.

Les attitudes que prennent les extatiques ne peuvent assurément servir de preuve pour établir le caractère surnaturel d'une vision ou d'une apparition. Elles expriment l'étonnement, l'admiration, la frayeur, et chacun traduit ses sentiments avec les moyens dont il dispose.

« L'extase hystérique, dit Charcot, ne possède par elle-même aucun caractère spécial, qui puisse permettre de la distinguer des autres variétés d'extase. Pour la reconnaître, il faut étudier le sujet dans l'intervalle des crises, analyser tous les phénomènes qui précèdent ou qui suivent. Si l'on rencontre les stigmates de l'hystérie, si l'on observe des phénomènes appartenant aux périodes de la grande attaque, alors seulement on est fixé sur sa nature, car la physionomie extérieure de l'extase ne suffit pas à la caractériser. Pour rendre (ajoute encore

le professeur Charcot) les expressions variées de l'extase, les peintres ont pu trouver dans les sujets hystériques d'inappréciables modèles. »

Nous reconnaissons volontiers que les hystériques, avec leur talent d'imitation, leur impressionnabilité si vive, peuvent exprimer toutes les passions en artistes consommés. J'ai vu, chez le Dr Luys, à la Charité, un premier sujet qui entrait en extase lorsqu'on lui joignait les mains dans l'attitude de la prière, et traduisait parfaitement le recueillement, la ferveur.

Ce premier phénomène n'avait rien de bien surprenant, mais si on venait à diriger son regard vers un angle du plafond, elle voyait aussitôt Notre-Dame de Lourdes qu'elle décrivait, avec quelques variantes, lui donnant une robe bleue au lieu d'une robe blanche, etc. C'était l'extase expérimentale avec hallucinations suggérées; c'était le résultat de l'entraînement, un fait clinique à mettre à côté du miracle expérimental. Mais tout cela était la réfutation la plus complète de la thèse soutenue par nos adversaires. Cette femme récitait une leçon, chez elle tout était automatique, cherché ou imposé.

On trouvait bien dans sa physionomie le reflet d'un sentiment intérieur, mais rien de naturel, de spontané ou de libre; au réveil, tout était oublié.

L'angle du plafond donnait invariablement Notre-Dame de Lourdes, et pendant la vision, l'état hypnotique était évident, le sujet était étranger au monde exté-

rieur, et toutes ses impressions étaient provoquées ou apprises.

Quand un médecin a été témoin de ces expériences, son jugement est fait. Il ne confondra jamais ces manifestations hystériques avec les phénomènes observés chez Bernadette.

Bernadette, pendant ses extases, conservait la possession d'elle-même, n'était pas étrangère au monde extérieur. Il ne suffisait pas de la mener devant la Grotte, comme l'hystérique devant son plafond, pour lui faire évoquer à son gré ses apparitions. Elle est bien souvent venue prier à la Grotte, et la Vierge n'apparaissait ni au gré de ses désirs, ni à la place qu'elle avait choisie.

Bernadette n'avait aucune trace, aucun stigmate d'hystérie; elle était arrivée à l'âge de 14 ans sans que rien eût fait soupçonner chez elle une prédisposition de ce genre. Dans l'espace de deux mois, elle a 18 extases, et puis tout cesse, elle rentre dans la vie commune, et jamais, dans tout le cours de son existence, elle n'aura d'autres manifestations.

Mais peut-on devenir ainsi pour un jour, sans préparation, hystérique et extatique? et retrouver ensuite, sans le moindre faux pas, un équilibre parfait dans son économie? Une diathèse ne se prête pas aussi docilement à un programme arrêté d'avance; elle ne naît pas sans causes et ne disparaît pas sans laisser de traces; c'est une hystérie commode et d'un genre nouveau,

trouvée bien à propos pour venir à l'appui d'une théorie qui a précédé l'étude sérieuse des faits.

Si Bernadette a eu des extases, comme en témoignent des milliers de témoins, si dans ses extases elle a eu des visions, comme en témoignent son récit, les paroles qu'elle a rapportées, les ordres donnés et tous les événements qui ont suivi ; si, d'un autre côté, elle ne présente aucun signe d'hystérie, comme le prouvent sa vie entière et les affirmations des médecins qui l'ont étudiée, il y a une inconnue qu'il faut dégager, un troisième facteur qu'il faut rechercher.

Extase et vision ne peuvent se comprendre dans de pareilles conditions. L'esprit de Bernadette, bien somnolent jusque-là, a dû recevoir un choc, eutrevoir une lueur dont elle n'avait en elle ni le point de départ ni le foyer.

Comment cette pauvre bergère, atteinte à la fois et d'extase maladive et d'hallucination, aurait-elle pu conserver une sûreté de mémoire, une sagesse, une puissance de conception bien au-dessus de son âge, de son éducation et de son entendement ? Ne faut-il pas se mettre l'esprit à la torture pour ne voir dans tout cela qu'un phénomène naturel d'observation usuelle.

Comment cette extase, trop faible pour absorber les manifestations des sens, pouvait-elle donner au cerveau une orientation fixe, puissante, élevée, bien supérieure à la force ordinaire de la pensée ?

Ah ! s'il n'était pas admis dans un certain monde que pour parler du surnaturel, il faut être atteint de névrose; que si l'on s'engage sur ce terrain on retombe dans les ténèbres du moyen âge, on pourrait chercher une explication plus haute et en dehors des conditions physiques départies à cette enfant ; mais avant de tirer cette conclusion, nous sommes obligés de prouver, en nous plaçant sur le terrain scientifique, que les visions de Bernadette ne peuvent s'expliquer ni par l'hystérie, ni par l'hallucination, ni par la folie.

Dans ces problèmes qui nous paraissent si complexes, nous devons comme dans les diagnostics difficiles procéder par exclusion pour arriver à la vérité ? Nous devons éliminer successivement toutes les hypothèses, rétrécir le cercle de toute conjecture et aboutir ainsi à une conclusion qui s'impose à notre raison ? Ainsi nous placerons notre solution sur une base scientifique ; nous pourrons arriver par le raisonnement à la démonstration du surnaturel, en établissant que jamais une intelligence malade ou troublée, que jamais l'esprit d'un enfant de 14 ans et d'une bergère ignorante n'a pu s'élever à la contemplation d'un idéal aussi pur, aussi bien défini et n'a pu prêter à cette Vierge, aux proportions si harmonieuses, un langage d'une portée si haute.

En discutant la thèse de l'hallucination, nous pourrons préciser davantage les termes et la solution d'un pro-

blème que nous ne faisons qu'indiquer en ce moment. Nous pourrons établir que la maladie n'engendre que le désordre et ne peut créer le talent ou le génie. Pour recevoir l'empreinte d'une semblable vision et remplir le monde de ces retentissants échos, le génie de l'homme lui-même, abandonné à ses propres forces, eût été impuissant, au-dessous d'une semblable tâche; que pouvait l'esprit sans culture d'une enfant de 14 ans? — La disproportion qui s'accuse entre le moyen et le résultat indique suffisamment l'intervention d'une puissance étrangère et supérieure, seule capable de combler la distance qui sépare, dans ces grandes et surprenantes manifestations, la cause de ses effets.

Dozous étudiait avec méthode, avec précision, Bernadette dans ses stations à la Grotte.

Ses études sérieusement poursuivies l'amenèrent à des conclusions inattendues.

Pendant ses visions, elle ne présentait ni la raideur de la catalepsie, ni le trouble, ni la fatigue que ces accidents laissent après eux; l'équilibre parfait de son esprit se prêtait mal à la théorie de l'hallucination.

Ces indications rapides, esquissées à grands traits, mais rigoureusement déduites, donnaient au docteur Dozous la certitude que les actes accomplis par cette enfant devant la Grotte ne pouvaient être la conséquence d'une affection cérébrale ou d'un trouble nerveux. —

Le médecin de la famille qui étudie et juge ainsi des faits dont il est le témoin, qui les expose devant les parents, les amis, qui connaît les antécédents du sujet, le médecin a une autorité bien grande, surtout lorsque ses convictions personnelles l'inclinent à donner à tous ces faits une interprétation différente. — Oui, la parole de Dozous pèse d'un grand poids dans cette question. Il est difficile de s'inscrire en faux contre des assertions portées ainsi en plein jour.

Pendant que Dozous poursuivait ses études, la lutte des opinions était vive autour de lui. Aux affirmations sans cesse répétées du miracle, répondaient les négations des incrédules. La presse entrait en ligne sur ce champ de bataille nouveau et deux camps bien tranchés se formaient autour de Bernadette. Les confrères du docteur Dozous reconnaissaient la sincérité et la bonne foi de l'enfant ; mais ils déclaraient bien haut qu'elle était folle, hallucinée. Si on leur proposait d'étudier le fait, d'examiner, d'aller à la Grotte, ils se contentaient de sourire. « Nous savons tout cela, disaient-ils, avant un mois cette enfant aura complètement perdu la raison ». — Et avant un mois, ces mêmes médecins, invités par le préfet à examiner Bernadette, à formuler un avis conforme à leurs théories, ces médecins, disons-nous, reconnaissent dans un certificat, dans une pièce officielle, que son état est sain et normal. Et, tout

en faisant des réserves au point de vue de l'hallucination, ils n'osent conclure dans le sens de la folie.

Sous sa forme évasive leur témoignage est précieux à retenir. Conforme aux grandes traditions médicales, il nous montre que les préjugés ou les opinions philosophiques peuvent obscurcir l'esprit, mais restent impuissants à étouffer la voix de la conscience. Il nous montre encore que les médecins savent souvent faire abstraction de leurs préférences et de leurs systèmes et résister même à la pression de l'opinion : opinion ardente, impatiente et qui dans un groupe d'opposants voulait une solution immédiate et conforme à ses désirs.

En résumant ces premières études, un contraste frappant s'offre à nos regards. Dès le début, les médecins se divisent. Les uns refusent de voir, ils nient tout et les faits, et leur interprétation ; ils nient de parti pris et sans examen.

Les autres cherchent, analysent, arrivent à une conclusion raisonnée. Le point de départ peut être le même, mais le résultat varie suivant la route suivie. — Depuis trente ans, n'est-ce pas ainsi que l'on procède ? Malgré les progrès de la science, malgré les découvertes modernes, malgré l'hypnotisme et la suggestion et toutes ces études si fécondes en aperçus nouveaux, on se cantonne dans une opposition systématique et on ferme obstinément les yeux. On détourne la tête pour

ne point voir et, malgré la soif d'indépendance qui dévore les esprits dans tout ordre d'idées, sur ce seul point on veut garder ses chaînes. — A mesure que l'on s'éloigne des sources d'information, les préjugés s'accumulent. Les premiers médecins de Lourdes incrédules ou hostiles ne pouvaient absolument fermer les oreilles, et les échos de l'opinion arrivaient jusqu'à eux. Leurs paroles étaient controlées par les témoins des événements. Ils étaient responsables devant la foule, aussi n'ont-ils jamais accusé la sincérité de Bernadette et mis en doute sa responsabilité. — Jamais ils n'ont osé prononcer le mot de folie. — Depuis, on a été moins réservé ; dans les camps où l'on n'accepte ni discussion, ni examen, la folie et l'hallucination ont servi de thème à toutes les réfutations. On a été jusqu'à donner l'adresse de la maison de santé où a été internée Bernadette.

Mais n'anticipons pas sur les événements qui vont suivre ; disons seulement qu'en face de ces négateurs obstinés, de ces irréconciliables, il s'est trouvé une phalange d'hommes vaillants, libres de toute attache, qui ont voulu dans ces études appliquer les règles de la critique scientifique, ramener au grand jour de l'histoire des enseignements méconnus et des événements étrangement travestis.

CHAPITRE VI

BERNADETTE EN PRÉSENCE DES MÉDECINS

(*suite*)

L'hallucination et le docteur Diday. — Insinuations et rapprochements fantaisistes. — L'hallucination scientifique. — Ses principes et ses lois. — Historien et sculpteur. — La Vierge, ses paroles, ses ordres. — Faiblesse de l'instrument, grandeur du résultat.

Les apparitions avaient eu lieu, la source avait jailli, les guérisons les plus éclatantes se répétaient chaque jour; et à toutes les questions, à tous les doutes, les représentants de la science officielle répondaient par un seul mot : *hallucination.*

Les visions, les paroles de la Vierge, les ordres donnés, tout cela n'était qu'un rêve de Bernadette, comparable aux rêves qui envahissent notre esprit pendant le sommeil; ce n'était qu'un songe, mais un songe à l'état de veille. — L'hallucinée, en effet, voit des images, entend des sons, sans qu'il existe un objet extérieur capable de produire ces sensations. Tout cela n'était pas même une illusion ; car « l'illusion, dit Lasègue, est à l'hallucination ce que la médisance est à la calomnie, elle s'appuie sur la réalité, mais elle la

brode; l'hallucination invente de toutes pièces et ne dit rien de vrai. »

Ainsi, d'un mot, la question était jugée et le mot était heureusement choisi. D'un sens mal défini, peu connu du vulgaire, il rendait toute discussion superflue, opposait la question préalable à toute incursion dans le monde immatériel.

En procédant ainsi, on n'étudiait ni le caractère de Bernadette, ni les apparitions, ni les faits dans tous les détails qui pouvaient leur donner une signification exacte. Il y avait une lacune dans ce raisonnement; il y avait matière à objection sérieuse. Le docteur Diday, de Lyon, le comprit; il poussa plus avant son examen et entra dans le vif du sujet.

Il était, du reste, importuné par cette rumeur croissante qui portait en tous lieux le nom de Lourdes. « Poussé par une curiosité bien naturelle, dit-il, je voulus être exactement renseigné. Je pris l'ouvrage de M. Lasserre et je le lus en entier. Emporté par ce récit surhumain tracé en style magique, subjugué par l'étrangeté des guérisons dont il foisonne, un moment je me suis demandé : Mais, la vérité n'est-elle pas là? Un moment, j'ai cru... que j'allais croire... Mais, à côté de l'homme fasciné, le médecin veillait et c'est lui, lui seul, qui avait le droit de tenir la plume. »

Le médecin, en effet, avait parfaitement le droit de faire une enquête sérieuse sur ces événements; et si le

docteur Diday était resté fidèle à son programme, il aurait apporté dans son étude des qualités maîtresses; il aurait maintenu la discussion sur son véritable terrain.

Pour résoudre la question, il suffisait de s'entourer de tous les éléments d'information. Le docteur Diday pouvait demander à ses confrères de Lourdes des renseignements plus explicites, reprendre et discuter tous les éléments du débat, voir Bernadette qui vivait encore, faire répéter devant lui toute l'histoire des apparitions, et, par un rapprochement qui s'imposait, montrer comment il trouvait dans toutes ces données les symptômes bien connus de l'hallucination.

Qu'a-t-il fait? Il a découpé des lambeaux de chapitres ou de phrases dans le livre de Lasserre, il les a rapprochés de phrases, détachées de la même manière, de l'ouvrage du docteur Brierre de Boismont. « Le docteur Brierre, nous dit-il, est un auteur religieux, et son témoignage ne peut être suspect à mes adversaires. » — Nous l'acceptons volontiers, n'ayant pour le choix de l'auteur aucune préférence. Mais le procédé de discussion nous semble puéril ou, tout au moins, peu scientifique.

Lasserre avait dit: « Jusqu'à quatorze ans, Bernadette passait ses journées sur des coteaux déserts où paissait son humble troupeau. Elle ne savait ni lire, ni écrire; elle ne connaissait que son pauvre patois pyrénéen. Quoiqu'elle eût quatorze ans, c'est tout au plus si on

lui en eût donné onze ou douze. » Tout cela vous semble innocent ? Prenez garde ! Avec dix lignes d'un homme on peut toujours le compromettre.

Le docteur Brierre dit, en regard : Que la solitude produit souvent une sorte d'hallucination, que dans les campagnes elle est empreinte d'un caractère de superstition, qu'elle s'observe chez les esprits médiocres comme sur les intelligences les plus élevées et que les sujets sont souvent des enfants fort jeunes. Ce qui ne veut pas dire qu'il suffit d'être *bergère, jeune* et *ignorante,* pour avoir des visions ou des extases. C'est un rapprochement créé et cherché, une insinuation qui n'autorise aucune conclusion.

Dans l'église de Lourdes, dit Lasserre, tous les autels sont dédiés à la Mère de Dieu ; et Brierre nous fait remarquer que les statues, les tableaux répandus dans les édifices religieux sont l'origine des figures des personnages vus dans les apparitions. — La Vierge de Bernadette était-elle, avant cette époque, représentée dans les églises de Lourdes ? Je ne le crois pas. Et le principe rappelé par Diday vient à l'encontre de la thèse qu'il soutient. Nous allons, tout à l'heure, reprendre cet argument pour lui donner le développement qu'il comporte.

Le docteur Diday n'est pas plus heureux dans la citation suivante. A mesure qu'il veut préciser, les contrastes et les oppositions se dessinent. « Le 5 avril,

Bernadette laissa, pendant un quart d'heure, ses mains sur le bout d'un cierge allumé, sans s'en apercevoir. » Hoffmann, répond-il, a constaté que, pendant les accès, les sujets devenaient insensibles. — A notre avis, un médecin n'a pas le droit de confondre ainsi la lésion avec la douleur qu'elle provoque. On carbonise les tissus d'un cadavre, et le cadavre ne souffre pas. C'est dans l'absence de brûlure et non de douleur, que se trouve le côté inexplicable de l'observation. On regrette de trouver ces confusions sous la plume d'un médecin.

Après quelques emprunts faits dans ces conditions au livre de M. Lasserre, le docteur Diday découpe dans le Mandement de l'évêque de Tarbes les phrases qu'il peut mettre en opposition avec les assertions de son auteur.

L'évêque fait observer que Bernadette a vu, non pas une fois seulement, mais dix-huit fois, et Diday, sans relever cette succession régulière des apparitions qui semblent se reproduire suivant un plan arrêté d'avance, Diday répond que, chez une femme observée par Hoffmann, on a vu des accès d'extase se renouveler plus de cent fois dans l'espace de quarante jours. — De la sorte, il a l'air d'ignorer que ce n'est pas le nombre seulement qui est ici en cause, mais l'ordonnance des visions et leur mode de succession.

L'évêque dit encore : « Elle voyait des choses qu'elle n'avait jamais vues, entendait un langage qu'elle n'avait

jamais entendu et dont elle conservait le souvenir sans en comprendre le sens. »

L'hallucination, affirme Brierre, porte à un très haut degré le développement des facultés intellectuelles. — Mais il nous semble que, d'après la citation qui précède, l'esprit de Bernadette ne s'élevait pas très haut puisqu'elle ne comprenait pas ce qu'on lui disait. Quant à voir ce qu'elle n'avait jamais vu, entendre ce qu'elle n'avait jamais entendu, ceci nous semble absolument supérieur à la puissance d'un rêve même à l'état de veille, rêve qui ne peut parfaire ainsi en un instant notre instruction, apporter à notre esprit les dons qui lui font défaut. Tout cela nous paraît contraire à ce que nous observons d'ordinaire.

Le Dr Diday conclut en disant à M. Lasserre qu'il vient de lui montrer que tout ce qu'il nous présente dans son ouvrage, comme preuve de la réalité de l'apparition, s'explique très naturellement, d'après Brierre, par une hallucination.

Il dit ensuite à l'évêque de Tarbes qu'il a méconnu, dans son Mandement, les caractères propres à cet état mental, et qu'il eût sagement fait, dans l'intérêt de tous, de prendre l'avis d'un médecin spécial, d'un aliéniste.

Ces conclusions ne peuvent se défendre sur les bases fragiles où elles sont élevées.

Un médecin doit donner à son argumentation une

forme plus sévère et mieux préciser les termes du débat. L'hallucination est aujourd'hui une chose bien connue. Dans tous les auteurs, à côté de considérations et de doctrines discutables, nous trouvons des règles et des lois qui définissent parfaitement le champ de l'hallucination scientifique.

Ce n'est pas seulement dans Brierre de Boismont, qui écrivait il y a quarante-cinq ans ; mais dans les ouvrages les plus récents, dans tous les auteurs spéciaux, que nous trouvons ces principes formulés avec une précision, un accord qui ne laissent place à aucun doute. Nous sommes liés par eux ; ils doivent servir de base à nos appréciations. C'est ainsi que nous savons que l'*hallucination n'est jamais que le souvenir d'une sensation déjà perçue*. Elle ne peut donner la représentation exacte d'une chose inconnue. Vous ne pouvez voir Saint-Pierre de Rome si vous ne l'avez visité ; si, par la peinture ou le dessin, son image n'a été gravée dans votre esprit. Vous ne pouvez reproduire un tableau de Meissonnier ou de Corot si jamais ces tableaux n'ont passé sous vos yeux.

L'hallucination ne crée ni n'invente rien ; elle n'existe pas pour l'aveugle-né ou le sourd de naissance. Les yeux du premier, l'oreille du second ne peuvent reproduire un dessin ou répercuter un son. « J'ai cent fois, dit Christian, interrogé les malades qui voyaient

Dieu, la Vierge ou les saints. C'était invariablement sous la forme qu'ils avaient, soit dans les livres de religion, soit dans les tableaux et images qui décoraient l'église de leur village, que ces personnages leur apparaissaient. »

Suivant la culture intellectuelle du sujet, l'hallucination peut être plus ou moins compliquée. Raphaël ou Le Tasse mettent leur génie dans leurs compositions, et doivent retrouver dans leurs rêves les éclairs de ce génie; d'ordinaire, on ne rencontre pourtant chez les hallucinés rien de neuf, rien d'inédit; on est même frappé de la pauvreté d'imagination, de la stérilité d'invention que l'on remarque chez eux. (Nous trouvons ces indications dans le dictionnaire encyclopédique des sciences médicales, dans un Mémoire signé Christian.)

Ces principes, absolument vrais, indiscutés, vont nous servir de règle pour apprécier les visions de Bernadette.

Voilà une petite fille de la campagne qui n'a de remarquable que son ignorance et sa simplicité. Un jour, une vision céleste lui apparaît. Si cette vision est une hallucination, elle sera la reproduction de quelque image peinte ou sculptée qui se sera gravée dans l'imagination de la pauvre bergère. Dans cette composition, nous devrons retrouver des notes en harmonie avec l'intelligence sans culture d'une enfant de 14 ans; il n'en est rien! La grâce, la pureté, la sainteté, la dou-

ceur, une beauté surnaturelle sont admirablement exprimées dans l'image merveilleuse. Raphaël n'a rien conçu qui approche de ce chef-d'œuvre. Comment supposer un instant que la ravissante Vierge de Lourdes soit une création artistique de la pauvre Bernadette? — Dans l'hallucination, l'imagination n'a pas cette précision, cette sûreté de conception; ce sont des formes vaporeuses et changeantes. Ici, dès la première apparition, c'est un type parfait, immuable. Aucun trait ne variera désormais; rien ne pourra modifier le souvenir ou l'empreinte laissée dans l'esprit de la voyante. Observons-la, du reste, en présence du sculpteur Fabisch ou de son historien Lasserre.

Fabisch, sculpteur distingué, avait accepté la mission difficile de faire revivre sur le marbre la beauté qui avait ravi Bernadette. Il vint à Lourdes, soucieux pour son œuvre. Il s'inquiétait du récit que lui ferait cette enfant ignorante; il craignait de ne trouver pour sa Vierge qu'un type vulgaire, avec des vêtements sans grâce et sans dignité. Toute création de cette jeune bergère devait être renfermée dans ces limites. Cette préoccupation dénotait chez l'artiste une connaissance approfondie de son art. La vue de Bernadette ne le rassura guère. Mais dès les premières questions, l'artiste fut délivré de toute sollicitude. Il demanda le mouvement et la pose de la Vierge quand elle disait: « Je suis l'Im-

maculée Conception ! » L'enfant fit ce geste du ciel qui a si souvent étonné et tant fait verser de larmes. — « Ce fut pour moi une révélation, écrit Fabisch ; ma statue était composée. Non, tant que je vivrai, je n'oublierai cette ravissante expression. J'ai vu en Italie et ailleurs les chefs-d'œuvre des plus grands maîtres, des Pérugin, des Raphaël, de ceux qui ont excellé à rendre les élans de l'amour divin et de l'extase. Dans aucun d'eux je n'ai trouvé tant de suavité et de ravissement. Chaque fois que j'ai demandé à Bernadette cette pose, toujours la même expression est venue changer, éclairer, transfigurer sa tête. »

Le sculpteur modifia son travail sur les observations de l'enfant jusqu'à ce qu'elle y reconnût la copie fidèle de l'Immaculée Conception. L'artiste éminent croyait posséder l'idéal divin qui avait posé vivant sous les yeux de Bernadette. Et quand la Vierge de marbre arriva à Lourdes, à sa vue l'enfant s'écria : « C'est bien beau, mais ce n'est pas « elle ». Oh non ! la différence est comme de la terre au ciel. »

Plusieurs années après, mécontente de ces représentations qui lui semblaient impuissantes à reproduire ce qu'elle avait vu, elle devait dire : « Si j'étais peintre, et assez habile pour retracer ce que j'ai dans l'esprit et dans la mémoire ! » — Eh bien ! qu'aurait-elle fait ? — Si elle avait pu jeter sur la toile ou sculpter sur le marbre l'idéal de sa contemplation et de son souvenir,

elle aurait certainement exprimé une figure plus divinisée que celle que la main des hommes n'avait su rendre.

Comment la pensée de cette enfant aurait-elle pu s'élever ainsi d'un élan et d'un coup d'aile à la contemplation d'un idéal aussi pur, idéal que ne pouvait atteindre l'artiste le plus éminent, le plus exercé? Comment, dans un moment d'hallucination et de rêve, aurait-elle vu ce que l'esprit de l'homme ne pouvait concevoir ; si elle n'avait pas vu de ses yeux ce que l'œil du génie lui-même ne sait point voir.

Avec son historien, son récit allait prendre une précision, une lucidité plus grandes. Il ne suffisait plus de retracer des poses, des attitudes ou des gestes ; il fallait reproduire par la parole toutes les expressions de la physionomie, peindre et exprimer d'un mot propre tous les détails des attitudes et des costumes ; il fallait mettre en harmonie les paroles et les gestes de la Vierge. Aussi pendant des semaines et des mois, Bernadette eut-elle à répondre aux mêmes questions, posées sous mille formes par l'esprit le plus investigateur. L'épreuve était rude pour une enfant si jeune, parlant à peine le français, ignorant tous les artifices du langage, n'ayant eu aucun contact avec le monde.

Comment aurait-elle pu, avec des hallucinations fugitives, garder le souvenir d'un type aussi constant et

aussi pur ? Pendant ces interrogatoires, sous des assauts réitérés, elle avait des traits inattendus qui éclairaient son récit de lueurs surprenantes. Jamais elle n'a pris ses points de comparaison parmi les personnes ou les choses qui frappaient chaque jour ses regards. La Vierge avait toutes les apparences et toutes les formes humaines ; mais elle restait toujours un idéal plus parfait, plus pur que tous les modèles qu'elle voyait autour d'elle. La lumière qui l'environnait ne ressemblait pas aux lueurs de la terre. Auprès de sa robe virginale, toute blancheur était pâle et tout tissu grossier. Toutes les nuances du bleu ont passé sous son regard ; elle n'a pas retrouvé la teinte de la ceinture. La nacre et le cristal étaient moins transparents que les grains du chapelet, l'or de la chaîne tout autre et plus beau que notre or. Mais enfin, lui dit un jour Lasserre, la pressant plus vivement de ses questions, quel âge avait donc la Dame ? Et Bernadette, le regardant de son regard si franc, si limpide, répond sans hésitation : « Mais la Dame, Monsieur, elle n'avait pas d'âge. » Parole profonde que l'historien traduit et développe en un magnifique langage : « Dans ses traits aux lignes divines se mêlaient en quelque sorte les beautés successives et isolées des quatre saisons de la vie humaine, l'innocente candeur de l'enfant, la pureté absolue de la vierge, la gravité tendre de la plus haute des maternités, une sagesse supérieure à celle de tous les siècles. »

De même qu'il avait dit : « Les vêtements d'une étoffe inconnue et tissés sans doute dans l'atelier mystérieux où s'habille le lys des vallées, étaient blancs comme la neige immaculée des montagnes et plus magnifiques en leur simplicité que le costume éclatant de Salomon dans sa gloire. »

Quelle disproportion n'y-a-t-il pas entre cette apparition merveilleuse, entre cette Vierge idéale que ni la sculpture ni la poésie ne peuvent reproduire, et cette enfant du peuple qui devient l'interprète devant laquelle se dévoile et se révèle une beauté qu'on n'a jamais entrevue. Même en faisant la plus large part à l'imagination, à toutes les causes de l'ordre physique, Bernadette pouvait-elle atteindre un pareil résultat? — Et pour proportionner l'effet à la cause, ne faut-il pas recourir à des agents distincts de la nature sensible? — Du reste, lorsque les apparitions ont pour témoins des enfants, ne faut-il pas chercher en dehors des témoins des garanties d'un autre ordre? C'est le personnage merveilleux lui-même, ses paroles, ses actes, son but qu'il faut soumettre à la critique. Et nous entrons alors dans un genre de preuves supérieur au témoin.

Les paroles de la Vierge à Bernadette, nettes et concises dans leur expression, ont été accomplies comme des ordres venus du ciel. Le nom de la Vierge transmis à Bernadette n'avait jamais été prononcé devant elle. Elle le répète pour le fixer dans sa mémoire, sans en

comprendre le sens. — Et cette source inconnue qui jaillit des profondeurs de la roche, qui donc a conduit vers elle la pensée et la main de l'enfant?

Enfin, le mouvement qui a suivi les apparitions est un mouvement inouï, inconnu depuis les Croisades. Il y a eu dans tous les temps des hallucinées et des visionnaires; il n'y a pas eu pareil retentissement. Comme nous sommes loin du point de départ! Comme la faiblesse de l'instrument fait mieux ressortir l'intervention d'une force supérieure!

Jamais les apparitions n'ont été soumises dans leur développement à l'action de Bernadette; elles se sont continuées suivant un plan arrêté d'avance, se sont supprimées deux fois, alors qu'elle les attendait. A la dix-huitième, tout a été fini, et Bernadette est rentrée dans la foule sans être favorisée d'aucun don particulier. Elle était le témoin du passé, mais sa mission était terminée, et c'est lorsque l'enfant s'efface que l'œuvre s affirme. Singulière hallucination que celle qui s'empare aussi brusquement de l'imagination d'une enfant, pour disparaître au bout de six semaines sans laisser aucune trace de son passage; hallucination sans proportion avec l'imagination du sujet qui nous laisse le type idéal d'une Vierge inconnue jusqu'alors, et nous transmet des ordres qui remuent le monde entier.

CHAPITRE VII

BERNADETTE EN PRÉSENCE DES MÉDECINS

(suite)

De l'hallucination chez les grands personnages. — La foi et la science. — L'hallucination et la raison, le Dr Diday. — L'hallucination et la folie, le Dr Voisin.

En rangeant Bernadette parmi les hallucinés, on la mettait, du reste, en bonne compagnie. D'après le dictionnaire des sciences médicales, c'est l'hallucination qui, sur le chemin de Damas, change soudain les résolutions de saint Paul; qui, plus tard, triomphe des dernières hésitations de Constantin; qui soutient Jeanne d'Arc, lui donne le courage, la résolution nécessaire pour quitter son village et se mettre à la tête des armées; qui dicte la mission d'Ignace de Loyola. Socrate, Pascal ont été des hallucinés, comme Luther, comme les sorciers du moyen âge. Œuvre de Dieu ou œuvre du diable, il est telle période de notre histoire, où tout un pays, tout un peuple ont semblé vivre dans un état de perpétuelle hallucination. L'article que nous citons est signé d'un maître spécial en la matière, le Dr Christian.

Pour englober ainsi toute l'histoire du monde dans un pareil cadre et se débarrasser des faits qui gênent,

ou des personnages incommodes, le procédé est expéditif.

L'auteur de l'article reconnaît, du reste, qu'il est pénible et douloureux, d'admettre que les idées les plus sublimes, les plans les plus admirables, les entreprises les plus grandes aient été médités, accomplis par des fous hallucinés; qu'il est difficile de ranger sous cette dénomination des personnages historiques, tels que : Socrate, Jeanne d'Arc, Pascal et tant d'autres. Il était, en effet, plus simple d'admettre que les apparitions dans des conditions données ne peuvent s'expliquer que par la puissance divine; mais il fallait faire acte de foi, et la foi, nous dit le même auteur, n'est pas un criterium : il ne faut jamais mêler à une question d'ordre purement scientifique des considérations qui devraient lui rester étrangères.

Nous reconnaissons que l'on ne peut soumettre aux mêmes procédés d'analyse des faits d'ordre si divers : mais, pour éviter toute confusion, il suffit d'établir avec précision les limites de l'hallucination scientifique; il suffit d'appliquer les règles et les lois admises par tous les auteurs, et qui définissent parfaitement le champ de ces visions maladives.

Le Dr Diday nous dit que Bernadette était atteinte d'une forme d'hallucination compatible avec la raison. Mais cette forme n'existe pas au point de vue clinique, elle est admise pour les besoins d'une thèse difficile à

défendre ; jamais un médecin versé dans l'étude des maladies mentales ne pourra l'accepter ou la décrire. C'est pour se débarrasser des faits qui gênent, depuis saint Paul jusqu'à Bernadette, que l'on a créé cette variété. Quant aux préoccupations, aux images ou aux idées fixes qui ont parfois hanté l'esprit de personnages historiques ou de certains savants, nous savons que lorsque ces troubles étaient compatibles avec la raison, ils laissaient au sujet le champ libre pour redresser son jugement et se rendre parfaitement compte de ce que ces visions avaient d'imaginaire.

Les hallucinations envahissent rarement tous les sens à la fois : celles de la vue, de l'ouïe ou du tact, sont d'ordinaire isolées. Mais une hallucination aussi complète, qui aurait envahi tous les sens de Bernadette, eut certainement laissé dans son esprit une empreinte profonde, ineffaçable, et amené une perturbation sans remède : elle serait devenue folle.

Le Dr Voisin, médecin de la Salpêtrière, très compétent en ces matières, prenant les apparitions de Lourdes pour des hallucinations, affirme sans enquête que Bernadette est devenue folle. Il va plus loin : il va jusqu'à nous donner l'adresse de la maison de santé où elle est enfermée. Son affirmation est par trop téméraire ; nous aurons occasion de la relever, mais ici elle vient, pour une part, à l'appui de la thèse que nous soutenons.

Le Dr Voisin reconnaît, bien plus, il affirme *a priori* et sans examen, que le cerveau d'un enfant ne peut, dans des conditions normales, subir de pareils troubles, et qu'il est impossible d'admettre que Bernadette ait conservé l'intégrité de ses facultés : un sens droit, un jugement sûr, un équilibre parfait de son esprit. Si donc elle a joui jusqu'à la fin de sa vie de tous ces dons, c'est qu'elle n'a été que le témoin d'apparitions bien réelles, dont elle a conservé le fidèle souvenir. Pouvons-nous dire encore que la Dame au vif éclat, qui se montrait à la Grotte, n'est que la reproduction des statues qui décoraient les églises du pays? qu'elle n'est qu'une pâle copie de ces images grossières reproduites avec cette pauvreté d'imagination et cette stérilité d'invention que l'on remarque chez les hallucinés? Les paroles de la Vierge, son nom, les ordres donnés, les résultats obtenus, tout cela est-il en proportion avec l'entendement du sujet? Comment le cerveau de cette enfant, éclairé de semblables lueurs et conservant intact le reflet de ses hautes visions, a-t-il pu garder son équilibre et le jeu de ses fonctions? Problème absolument insoluble avec la théorie de l'hallucination, et que la médecine ne peut résoudre, sans faire appel à l'intervention d'une force étrangère et supérieure au monde matériel.

Ces déductions, rigoureusement tirées de principes universellement admis, nous semblent s'imposer à

l'attention de tous les hommes sérieux. Quand il s'agit de juger, ou même de combattre la religion, le surnaturel ou le miracle, il n'est pas permis d'affirmer sans preuve, au mépris de toute loi et de toute règle; de méconnaître la bonne foi et la vérité : il n'est pas permis enfin de se prononcer sans voir, regarder ou étudier. Il n'y a pas deux méthodes distinctes, opposées de discussion : la méthode scientifique peut nous suffire pour établir d'une façon précise les limites des forces naturelles.

CHAPITRE VIII

BERNADETTE EN PRÉSENCE DES MÉDECINS

(*suite*)

Le Dr Voisin affirme qu'elle est enfermée dans un asile d'aliénés. — On lui donne la preuve de son erreur. — Il refuse de se rétracter. — Le Dr Robert Saint-Cyr déclare que Bernadette est un modèle de raison. — Le Dr Voisin n'a jamais vu Bernadette. — Le Dr Robert Saint-Cyr la voit chaque jour pendant les 10 dernières années de sa vie. — Bernadette et Jeanne d'Arc. — Leur mission providentielle.

L'*Union médicale* du 27 juin 1872 reproduisait une des conférences du Dr Voisin, sur les maladies mentales. Dans cette conférence le Dr Voisin, médecin de la Salpêtrière, développait la thèse que presque toujours les hallucinations aboutissent à la folie, et pour preuve il disait: 1° Le miracle de Lourdes a été affirmé sur la foi d'une enfant hallucinée, qui est maintenant enfermée dans le couvent des Ursulines de Nevers. 2° J'ai encore aujourd'hui, dans une de mes salles, une femme qui, depuis son adolescence, voit la Sainte Vierge dans le ciel, et qui a ainsi rempli le principal rôle dans le miracle de La Salette.

Aussitôt Monseigneur l'Évêque de Nevers adresse au journal *L'Univers* la lettre suivante:

« Cher Monsieur,

» Comme vous le savez très bien, un professeur de la Salpêtrière, en développant ses théories sur les hallucinations, a prétendu, il y a déjà quelque temps, que Bernadette Soubirous, en religion sœur Marie-Bernard, était enfermée comme folle dans le couvent des Ursulines de Nevers. Seriez-vous assez bon pour publier cette lettre par laquelle j'ai l'honneur de déclarer:

» 1° Que la sœur Marie-Bernard n'a jamais mis le pied dans le couvent des Ursulines de Nevers;

» 2° Que résidant à Nevers, il est vrai, dans la maison mère des Sœurs de Charité et de l'Instruction Chrétienne, elle y est entrée et y reste tout aussi librement que n'importe quelle autre sœur;

» 3° Que loin d'être folle, c'est une personne d'une sagesse peu commune et d'un calme dont rien n'approche;

» De plus je me permettrai d'inviter le susdit professeur illustre à venir vérifier en personne l'exactitude de cette triple affirmation.

» S'il avait la bonté de me faire connaître le jour de son arrivée, je me chargerai de le mettre en rapport avec la sœur Marie-Bernard, et, pour qu'il ne puisse concevoir aucun doute sur son identité, je prierai Monsieur le Procureur de la République de vouloir bien la lui présenter. Il lui serait ensuite octroyé de l'envisager, de la questionner aussi longtemps qu'il lui plairait.

» Personnellement, je promets la plus aimable figure d'hôte.

» AUGUSTIN, évêque de Nevers.
» 3 octobre, 1872. »

M. Artus, homme de caractère et d'action, négligeant les formes académiques, adressa sous le nom de *Défi*

public (1), une sommation impérative à tous les négateurs du surnaturel et du miracle. Son pamphlet, œuvre d'esprit et de verve intarissable, est un des plus curieux documents que l'on puisse consulter. — Au Dr Voisin il disait:

« J'ai déposé dix mille francs chez M. Turquet, mon notaire, offrant de prouver : 1° Que Bernadette, la voyante de Lourdes, n'est pas et n'a jamais été enfermée dans le couvent des Ursulines de Nevers; 2° Que Mélanie, qui a rempli le principal rôle dans le miracle de La Salette, n'est pas et n'a jamais été dans vos salles d'hôpital. »

Cette lettre fut inséré dans *Le Monde* du 16 août 1872, et dans *L'Univers* du 18 du même mois. M. Voisin ne répondit pas ; pas plus qu'il n'avait répondu à l'évêque de Nevers. Les journaux, *Le Siècle* et autres, qui avaient bruyamment commenté les assertions du Dr Voisin, n'insérèrent pas la réponse de M. Artus. M. Artus écrivit vainement une seconde lettre qui se terminait par ce dernier appel à la conscience du savant:

« Eh bien, Monsieur, lui disait-il, je ne vous propose pas de pari, je fais mieux; je souscris l'engagement de vous payer la somme de dix mille francs, si, après enquête faite par trois de vos confrères de la faculté de Paris, tirés au sort, il n'est pas démontré:

» 1° Que Mélanie, la bergère de La Salette, n'a jamais mis le pied dans vos salles;

(1) E. Artus, *Défi public* à la libre pensée.

« 2° Que Bernadette, la voyante de Lourdes, n'a jamais été enfermée dans le couvent des Ursulines de Nevers.

» N'allez pas, Monsieur, pour refuser cette enquête, prétendre que vous n'avez que faire de mes dix mille francs. Vous traversez chaque jour des quartiers pauvres; l'hôpital de la Salpêtrière est plein de malheureux. On ne refuse pas une somme qu'on pourrait employer si utilement. Votre prétexte ne tromperait ni moi, ni personne. Je suis résolu à ne vous laisser aucun faux-fuyant.

» Ou un aveu pur et simple
Ou un silence équivalent à un aveu
Ou une enquête qui vous confonde.

» Vous ne pouvez sortir de là. »

M. le Dr Voisin resta muet, ne voulant ni rétracter ni répondre, et donnant ainsi le droit à M. Artus de lui adresser ces paroles sévères:

« Permettez-moi, Monsieur, de terminer par une réflexion qui s'adresse à tous ceux qui, comme vous, par la parole ou la plume, ont l'honneur de parler au public. Tout homme qui, dans ces conditions, affirme ou nie des faits d'une telle portée, sans les avoir vérifiés ou étudiés, commet un crime social; car il fausse ou trouble la conscience de ces classes innombrables, qui n'ont ni le temps ni la faculté de faire par elles-mêmes un semblable examen et qui s'en rapportent en leur ignorance à ceux qui se donnent la mission de les enseigner. »

Dans les questions de doctrine, toutes les opinions peuvent être soutenues ou défendues. Toutes, dans

une certaine mesure, peuvent être respectées. Dans les questions de fait, il n'en est pas ainsi; la vérité est facile à établir et dès lors elle s'impose. On ne peut dire d'un homme qu'il est mort s'il est vivant, d'une personne qu'elle est aliénée et enfermée dans un asile, alors qu'elle est attachée à une maison d'enseignement et qu'elle jouit de la plénitude de ses facultés.

Si le Dr Voisin avait eu des doutes après la lettre de l'évêque de Nevers, les affirmations avec preuves de M. Artus, il n'avait qu'à consulter son confrère Robert Saint-Cyr, de Nevers, médecin de Bernadette. — Le Dr Damoiseau, président de la Société des médecins de l'Orne, avait écrit à son confrère le Dr Robert Saint-Cyr, président de la Société des médecins de la Nièvre, pour le prier de lui donner des renseignements positifs sur l'état d'esprit de Bernadette. Il reçut la réponse suivante:

Nevers 3 septembre, 1872

« Mon cher confrère,

» Vous ne pouviez vous adresser mieux pour avoir sur la jeune fille de Lourdes, aujourd'hui sœur Marie-Bernard, les renseignements que vous désirez. Médecin de la Communauté, j'ai donné des soins pendant longtemps à cette jeune sœur, dont la santé très délicate nous a donné de vives inquiétudes. Aujourd'hui, cet état s'est amélioré; et de malade, elle est devenue mon infirmière, s'acquittant dans la perfection de sa besogne.

» Petite, d'apparence chétive, elle a vingt-sept ans. Nature calme et douce, elle soigne ses malades avec beaucoup d'intelligence et sans rien omettre des prescriptions faites; aussi jouit-elle d'une grande autorité, et, de ma part, d'une entière confiance.

» Vous voyez, mon cher confrère, que cette jeune sœur est bien loin d'être aliénée. Je dirai mieux: sa nature calme, simple et douce, ne la dispose pas le moins du monde à glisser de ce côté.

» Je suis heureux, mon cher confrère, de cette occasion de causer avec vous et de vous être agréable, en vous fournissant les renseignements demandés, etc. »

Signé : Robert Saint-Cyr,
Président de la Société des médecins de la Nièvre.

Cette lettre mettait fin au débat, et pour tout homme sérieux la question était jugée. Les affirmations si téméraires du Dr Voisin laissent une fâcheuse impression, et l'on cherche vainement une explication, une circonstance atténuante pour en interpréter le sens ou en saisir le mobile. Mais dans un sujet si vaste, si plein d'intérêt, notre unique souci est de rétablir la vérité; et, sans nous arrêter à des opinions personnelles, voyons en résumé quel a été le jugement porté par les médecins sur Bernadette.

Dozous, avons-nous dit, a rendu sur cette enfant un témoignage public d'une portée indiscutable. Il l'a rendu en présence de tous les témoins des événements, en présence de tous les médecins de Lourdes. Le moment

était certainement favorable pour poser les bases d'une enquête sérieuse, et cette enquête a été poursuivie pendant plusieurs années, alors que les premiers mouvements d'agitation et de controverse étaient depuis longtemps apaisés.

Les confrères du Dr Dozous n'avaient voulu voir dans ces apparitions que le jeu d'une imagination malade : ils formèrent le premier groupe d'opposants, et protestèrent au nom de la science dont ils étaient les dépositaires. Mais à Lourdes, ils ne pouvaient absolument rester étrangers aux événements qui se déroulaient autour d'eux : malgré eux, ils furent les témoins et les juges des guérisons qui se répétaient chaque jour. Devant ces faits étranges, sans cesse renouvelés, qui renversaient toutes les lois, tous les principes connus, ils reconnurent franchement leur erreur et vinrent rendre hommage à la vérité. Comme leur confrère Dozous, mais plusieurs années après, ils s'inclinèrent devant le nombre et l'évidence des preuves qui leur étaient données. Combien de médecins ont imité leur exemple ! Après avoir protesté bien haut au nom de la science, ils n'ont pas craint de reconnaître, dans des certificats clairs, explicites, sans réserve, que les guérisons de Lourdes étaient contraires à toutes les lois connues.

Les adversaires du surnaturel ont mis tout en œuvre pour expliquer les apparitions d'une façon naturelle. Et l'on sait combien les idées préconçues nous rendent

ingénieux et persévérants, dans l'étude et la discussion des faits qui viennent à l'encontre de nos théories.

On a essayé de reproduire par des jeux de lumière des apparences humaines sur le seuil de la Grotte ; on a voulu que l'eau de la source pût renfermer des principes minéraux. Un pharmacien de la ville a fait une analyse concluante dans ce sens ; mais Filhol, le chimiste le plus expert pour l'analyse des eaux, a prouvé que cette source était de tous points semblable à l'eau du Gave.

Cette grande enquête, poursuivie par tant de témoins divers, a démontré la sincérité de Bernadette, l'équilibre parfait de toutes ses facultés. Et plus tard, pendant sa vie religieuse, elle a été attachée au service de l'infirmerie, en contact journalier avec le médecin de la maison, le Dr Robert Saint-Cyr ; la lettre que nous avons reproduite nous montre l'impression que cette nature, calme et douce, pleine de sens et d'esprit pratique, avait laissée dans l'esprit de notre confrère.

Ainsi tous ceux qui ont vu et connu cette enfant, depuis Dozous, Vergez, jusqu'à Robert Saint-Cyr, tous ses contemporains, tous les hommes instruits qui l'ont approchée, tous ont été unanimes pour rendre hommage aux qualités de cette humble bergère, qui, placée brusquement au premier plan des préoccupations générales, avait conservé les vertus les plus difficiles, les plus rares : la simplicité et le désintéressement.

Si tous ceux qui l'ont vue et connue l'ont appréciée de la sorte, comment a-t-on pu à distance porter sur elle des jugements opposés et tout aussi affirmatifs ? Comment, sans étude préalable, sans aucun élément d'information, a-t-on pu l'accuser d'hallucination et de folie ?

Pour comprendre les divergences profondes qui séparent des hommes également instruits, il faut quitter la question de fait et remonter aux principes qui ont inspiré ces jugements différents ; il faut se rappeler que parmi les médecins, un certain nombre considèrent les pratiques de la vie chrétienne comme les symptômes d'une névrose : névrose aiguë dans certains cas qui tranchent sur le cours ordinaire de la vie ; névrose chronique qui se confond avec l'hystérie et est endémique dans les couvents.

« Les miracles, dit Littré, sont dans ce domaine particulier où la médecine confine à l'histoire ; on les range dans la catégorie des troubles du système nerveux. Toute révélation est une hallucination. La religion relève de la médecine. Ses fondateurs, ses grands personnages sont des malades. »

Gardons-nous de croire que ces principes ne répresentent que des préjugés disparus. Voici le texte d'une affiche collée sur les murs de Paris, dans les premiers jours de septembre 1889.

SCIENCE VULGARISÉE

ANTHROPOLOGIE

Aujourd'hui il est acquis que toutes les religions ont été créées par les hommes.

MM. Broca, de Mortillet, Karl Voght (sic), Herbert Spencer, etc. etc.., anthropologues, l'ont établi d'une façon irréfutable.

Il ne reste plus aux prêtres catholiques, protestants, israélites et autres, qu'à se renfermer dans l'enseignement de la morale ou dans l'étude de *l'austère* religion du devoir formulée par Castelar.

LES PROFESSEURS D'ANTHROPOLOGIE.

861. Paris, imprimerie P. DUBREUIL, 18 et 18 bis, rue des Martyrs.

Avec des points de départ si différents, une entente ou même une discussion paraît difficile ; cependant, à côté des questions de doctrine, il y a toujours, nous l'avons dit, les faits qui s'imposent dans toute leur rigueur et n'admettent pas de divergences. Le Dr Voisin en a fait à ses dépens l'expérience cruelle. Comment se fait-il que dans des questions si graves, qui touchent par tant de côtés à la dignité de l'homme, qui soulèvent de si nombreux, de si difficiles problèmes, comment se fait-il que nos éducateurs et nos guides ne veuillent les

entendre que d'un esprit distrait et d'une oreille inattentive? Nous voyons ces mêmes maîtres apporter chaque jour dans l'étude de nos sciences et dans leurs applications une précision, une méthode, une conscience admirable. Et si une lumière plus haute semble vouloir éclairer les limites du monde matériel, ils refusent de relever la tête. Ils se sont enfermés dans un cercle tracé par eux et dont on ne peut les faire sortir.

C'est ainsi que des hommes éminents, oubliant leur mission, refusent de soumettre à leur analyse des faits, des événements sur lesquels ils laissent s'engager des confusions regrettables. Mais si l'on traitait ainsi devant eux les questions médicales, avec quelle énergie ne nous rappelleraient-ils pas au respect de nos traditions et de nos procédés scientifiques. Pourquoi faut-il que ces grands esprits aient ainsi des défaillances voulues et des résistances insurmontables?

Nous devons reconnaître pourtant qu'il s'est fait dans ces derniers temps un mouvement considérable parmi nous. Chaque année, nous voyons de plus nombreux confrères, secouant le joug de préjugés surannés, venir étudier, observer par eux-mêmes ces intéressantes questions. Aujourd'hui on ne pourrait plus impunément traiter Bernadette de folle et la placer dans un asile d'aliénés. On ne pourrait découper dans un traité de maladies mentales des phrases détachées, pour les mettre en regard de sa biographie et conclure qu'elle

devait *être hallucinée parce qu'elle a gardé les troupeaux et habité la campagne.*

Aujourd'hui un grand souffle d'indépendance a passé sur nous. Chacun peut, en ces matières, se faire une opinion personnelle. Chacun peut soutenir et défendre ses convictions. Les aveugles de parti-pris ne sont plus de saison et ne font plus école.

Aujourd'hui, — nous l'établirons dans le cours de cette étude, — plus de deux cents médecins ayant en mains tous les éléments d'information se sont prononcés sur ces questions avec une entière indépendance et une compétence indiscutable.

L'histoire de Bernadette, sa vie, sa mission providentielle, le bruit qui s'est fait autour de son nom, tout confond, tout surprend dans ce récit merveilleux qui sort des conditions de la vie réelle.

Son exemple pourtant n'est pas sans précédent dans notre histoire.

« Il y a plus de 3 siècles, une jeune fille âgée de 16 ans, ne sachant de son propre aveu ni A ni B, occupée dès son bas âge, à coudre, à filer, à mener paître son troupeau, affirme qu'elle est envoyée de Dieu pour sauver le royaume de France. Son affirmation ne rencontre que l'incrédulité dans sa famille, le dédain parmi les hommes d'épée, la défiance chez les gens d'église. Elle triomphe de tout... Étrangère à l'art de

la guerre, auquel elle n'entend rien, elle fait lever le siège d'une grande ville à des généraux expérimentés, elle fait reculer une armée toujours victorieuse jusque-là. Elle ramène enfin la victoire sous nos drapeaux.

Quelques années après, il ne restait plus un étranger sur le sol de la patrie, la France était libre, indépendante, et de cette lutte de tout un siècle il ne restait que le souvenir d'un drame gigantesque dénoué par la main d'une enfant (1). »

Comme Jeanne d'Arc, Bernadette, à peine âgée de 14 ans, ignorante, timide, sans aucune instruction, occupée jusque-là à la garde des troupeaux, devient la messagère choisie par Dieu pour faire entendre au monde les plus graves enseignements. Elle nous convie à la pénitence, à la prière; elle proclame le dogme à peine connu de l'Immaculée-Conception. Elle soulève des élans de foi dignes des premiers âges de l'Église ; elle couvre la terre de Lourdes d'une végétation d'édifices sacrés et de maisons religieuses. Il n'y a pas un peuple dans l'univers qui ne connaisse, ne bénisse et n'implore la Vierge dont elle nous a laissé la ravissante image.

Michelet, en écrivant la vie de Jeanne d'Arc, fait une réflexion bien profonde :

Ce qui m'a le plus frappé chez cette jeune fille, c'est son rare bon sens.

(1) Discours de Mgr Turinaz, évêque de Nancy.

Alors que tout le monde avait perdu la tête, que le roi doutait de lui-même et de sa mission, que les généraux n'avaient plus confiance, Jeanne remit toutes choses en place ; elle rendit le courage à l'armée, l'espérance au roi et trouva pour chacun le langage qui lui convenait.

La timide enfant de Lourdes, en présence des savants et des incrédules, avait aussi des éclairs de bon sens qui réduisaient au silence tous ses contradicteurs.

Ni Jeanne, ni Bernadette ne purent s'imposer à la foi comme à l'admiration de leurs contemporains.

Les simples se rendirent vite ; ces surprenantes apparitions leur semblaient venues du ciel ; tant de pureté unie à tant de simplicité les subjuguait. Mais les grands personnages, les docteurs se tenaient sur la réserve, les théologiens eux-mêmes délibérèrent longtemps.

Pour expliquer leurs deux vies on aura beau multiplier les hypothèses, il y aura toujours du merveilleux dans leur histoire.

Le curé de Domrémy, cité en témoignage dans le procès de révision, disait en parlant de Jeanne : « Je ne connus jamais sa pareille. »

L'abbé Peyramale, curé de Lourdes, a dépensé toutes les énergies de sa vie, toute la puissance de son âme, à défendre et à protéger son humble bergère.

Voilà donc deux bergères qui jouent un rôle bien

surprenant dans notre histoire. L'une délivre la France et termine la guerre de cent ans ; l'autre, au milieu d'une société qui semble vouloir retourner au paganisme, qui nie le Christ et ses Apôtres, qui depuis un siècle divinise la raison, l'autre, disons-nous, fait fléchir le genou à tout un monde et semble mettre le ciel en communication directe avec la terre.

Jeanne meurt sur le bûcher, méconnue, trahie, mais après plus de trois siècles sa mémoire excite parmi nous un enthousiasme général et tout un peuple se retourne vers elle : son nom devient un cri d'espérance, et le souvenir de cette gloire nationale se réveille à la fois dans tous les esprits.

Bernadette a connu l'épreuve : les murmures de la contradiction, les sarcasmes de l'impiété sont arrivés jusqu'à elle, mais l'outrage ne l'a pas abattue. La science l'a combattue par tous les moyens, on a déclaré qu'elle était menteuse, folle, hallucinée, mais les médecins qui l'ont connue ont proclamé sa sagesse et sa raison ; ils ont rendu un public hommage à toutes ses qualités : modestie, simplicité, désintéressement. De son vivant elle a vu ses prédictions réalisées, comme des ordres venus du ciel. Elle a vu les foules se presser sur les bords du Gave, et les guérisons les plus éclatantes nous ont donné la preuve de sa mission surnaturelle. C'est une page bien surprenante pour notre âge que celle qui s'écrit depuis plus de trente ans à Lourdes !

Il faut remonter jusqu'à l'histoire du peuple de Dieu pour trouver des pages comparables à celle-là.

Jeanne d'Arc, Bernadette nous rappellent les grandes figures des femmes de la Bible : messagères choisies par Dieu pour manifester plus ouvertement sa puissance, pour converser plus familièrement avec nous, pour nous transmettre ses ordres ou ses enseignements :

LIVRE SECOND

I

LES PREMIÈRES GUÉRISONS

Les guérisons surnaturelles confirmant la réalité des apparitions. — Louis Bourriette et le Dr Dozous. — La Commission d'enquête et le Dr Vergez. — Blaisette Soupenne, blépharite. — Bouhohorts, athrepsie. — Henri Busquet, plaie lymphatique. — Théorie de la formation des tissus. — Le Dr Diday cherche une explication naturelle. — Son embarras. — Ses distinctions subtiles. — Maladies organiques et maladies nerveuses. — Le Dr Diday reconnaît que ces guérisons dépassent la portée des moyens naturels.

Si l'histoire de Lourdes s'arrêtait à cette première période, entièrement remplie par les apparitions et par Bernadette, elle n'aurait pas reçu cette consécration solennelle que devaient lui donner les faits extraordinaires survenus depuis trente ans, au pied de la Grotte.

Sans doute, en interprétant la mission de Bernadette et le caractère des apparitions, nous avons pu donner à ces premiers événements leur véritable signification. Nous avons pu démontrer que l'hallucination, résultant

d'un trouble cérébral, précurseur ordinaire de la folie, n'est jamais que le reflet des préoccupations ordinaires du sujet, et ne peut éclairer de semblables lueurs l'esprit borné d'une enfant de 14 ans. Nous avons pu faire la preuve du surnaturel en nous enfermant dans les données de ce premier problème. Mais il n'en est pas moins vrai que les apparitions et les guérisons miraculeuses doivent se servir mutuellement de preuves. Si l'apparition, en inspirant la confiance aux malades, a été l'origine des guérisons, réciproquement les guérisons, si elles sont reconnues pour un effet surnaturel, attestent le caractère divin de l'apparition.

Du reste, l'écho des visions serait bien affaibli, s'il n'était effacé; la polémique, toujours ardente sur cette question, serait depuis longtemps apaisée, si chaque jour des faits importants et nombreux ne venaient apporter aux premiers enseignements une actualité nouvelle. En outre, comment pourrions-nous comprendre le plan ou le but des apparitions? Comment une volonté supérieure pouvait-elle se manifester sans donner une sanction durable à sa parole? Les apparitions ne pouvaient être un objet de pure curiosité. L'œuvre de Lourdes serait incomprise si elle se limitait à cette première période; mais elle devait recevoir une consécration profonde et durable.

Les guérisons qui se succèdent depuis plus de trente ans forment dans notre siècle un événement considé-

rable. Si on peut les discuter, essayer de les faire rentrer dans les lois naturelles, on ne peut contester leur existence. Elles vont se présenter devant nous, appuyées de ces garanties, de ce contrôle sérieux, que nous avons déjà signalé dans la première partie de cette histoire. C'est sous les yeux des médecins que ces modifications surprenantes s'opèreront, et c'est une page de clinique bien curieuse à étudier que nous allons parcourir.

La première guérison est celle de Louis Bourriette, un des plus anciens clients de Dozous. Quelque vingt ans auparavant, Bourriette travaillait dans les environs de Lourdes avec son frère Joseph, à extraire de la pierre. Une mine, mal dirigée, avait fait explosion à côté d'eux. Joseph était tombé raide mort. Louis, violemment renversé sur le cadavre de son frère, resta plus de deux heures sans connaissance, les mains et le visage affreusement brûlés. Ce malheureux fut atteint d'une méningite violente, accompagnée *d'un délire furieux*.

L'affection cérébrale dura trois mois; mais une agitation nerveuse incessante le contraignit, pendant deux ans, à mener une existence vagabonde. Lorsqu'il voulut reprendre son travail, il s'aperçut que sa vue saisissait d'une manière si confuse les objets de petite dimension qu'il lui était impossible de se livrer à la

taille de la pierre. De nouveau, il se rendit chez le Dr Dozous, le priant d'examiner ses yeux, et d'améliorer sa vue par tous les moyens possibles. Le docteur constata que l'œil droit avait été blessé profondément sur le bas de la circonférence de la cornée, à son point de jonction avec la sclérotique; et que la pupille, fort dilatée, était à peine sensible à l'action de la lumière. Enfin, quelle que fût l'intensité de l'éclairage, on ne retrouvait que quelques lueurs confuses. Après bien des essais infructueux, le docteur dut faire comprendre à Bourriette que l'œil droit était perdu, et qu'il devait en prendre son parti. En effet, dit Dozous, l'accident survenu était tellement grave qu'il devait faire penser que la mort en serait la suite. L'amaurose consécutive à la blessure de l'œil, et à cet ébranlement nerveux considérable n'était curable par aucun moyen à la disposition de la science humaine. « Peut-on comprendre, dit-il, que cet œil, privé de vision, depuis plus de vingt ans, ait pu reprendre en un instant l'intégrité de ses fonctions. Il y a là un fait de la plus grande importance, fait visible pour tous, et qui peut nous faire apprécier la puissance de l'agent curatif employé par ce malheureux ouvrier. »

Ayant entendu parler de la source miraculeusement jaillie à la Grotte, Bourriette appelle sa fille : « Va me chercher de cette eau, lui dit-il, la Sainte Vierge, si c'est elle, n'a qu'à le vouloir pour me guérir. » Une demi-

heure après, l'enfant apportait un peu de cette eau, encore bourbeuse. Le père en lave son œil malade, et, presque aussitôt, il pousse un grand cri et se met à trembler, tant son émotion était grande. Pendant qu'il lavait son œil avec cette eau bienfaisante, le jour grandissait sous son regard et il distinguait nettement les objets.

Le lendemain, il rencontre le Dr Dozous et il court à lui : « Je suis guéri, lui dit-il. — Pas possible! s'écrie le médecin, vous avez une lésion organique qui rend votre mal absolument incurable. » En même temps, le docteur tire un agenda de sa poche et écrit quelques mots au crayon ; puis, d'une main, il ferme l'œil valide de Bourriette et présente à l'œil droit, qu'il savait entièrement perdu, la petite phrase qu'il vient d'écrire: « Bourriette a une amaurose incurable, et il ne guérira jamais. » Et, Bourriette, de son œil naguère mort, regarde et lit sans la moindre hésitation.

La foudre tombant aux pieds du savant médecin ne l'eût pas plus stupéfait que la voix de Bourriette lisant sans effort une écriture fine, tracée au crayon.

Mais, le Dr Dozous était plus qu'un homme de science: c'était un homme de conscience. Il reconnut et proclama, sans hésiter, dans cette guérison soudaine, l'action d'une puissance supérieure.

« J'examinai, dit-il, les deux yeux de Bourriette, qui ne me parurent offrir, dans leur forme et l'organisation de

leurs diverses parties, aucune différence. Les deux pupilles fonctionnaient régulièrement sous l'action de la lumière. Sur l'œil droit, la cicatrice existait encore : c'était la seule trace qui restait, sur cet organe, de l'action de l'agent vulnérant (1). »

« A partir de ce moment, nous dit encore Dozous, je m'attachai d'une manière particulière aux malades qui se rendaient chaque jour par centaines devant les roches. J'ai étudié avec un soin infini et une grande persistance toutes les guérisons qui se sont produites sous l'action de l'eau de la fontaine, et ce sont ces guérisons qui doivent rendre parfaitement évident pour tous les hommes de bonne foi, le caractère surnaturel des apparitions. Sans ces exemples répétés, mon esprit, peu enclin à accepter une explication miraculeuse quelconque, n'aurait cédé que bien difficilement même sur un fait si remarquable sous tant de rapports. »

L'histoire des guérisons merveilleuses date du jour où la source avait commencé à jaillir. De ce jour, le récit de plusieurs guérisons merveilleuses commence à se répandre de tous côtés.

« Au milieu de versions contradictoires, dit M. Lasserre, en présence de la sincérité des uns, de l'exagération involontaire des autres, de l'absolue négation de plusieurs, des hésitations et du trouble d'un grand nombre, de l'émotion universelle, il était difficile de discerner le vrai du faux parmi tous les faits miraculeux que l'on racontait de diverses sortes, tantôt en confondant les personnes, tantôt en mêlant les circonstances de plusieurs épisodes différents et étrangers l'un à l'autre. »

(1) Nous avons pris le texte de cette observation et des observations qui vont suivre, dans l'histoire de Lourdes de M. Lasserre.

Le moment n'était pas encore venu d'analyser tous ces faits avec les données de la science et de la raison.

Huit mois se passèrent ainsi, pendant lesquels un certain apaisement put se faire dans les esprits. Et à l'entraînement des premiers jours put succéder une observation plus attentive et plus éclairée. Pendant huit mois, ces guérisons, devenues le thème de toutes les discussions, furent jugées et appréciées par les témoins des faits.

Le clergé hésitant se tenait à l'écart. Avec une merveilleuse sûreté de vue, l'évêque comprenait que l'agitation même des populations nuirait à la maturité de l'enquête. Il eut la difficile sagesse de résister à la pression universelle. Ce ne fut que le 17 novembre, que la Commission, nommée par Mgr Laurence, se rendit à Lourdes, pour faire un examen approfondi sur toutes les guérisons extraordinaires accomplies par l'eau de la Grotte.

A ce moment, nous voyons entrer en scène un médecin entouré d'une autorité et d'une considération incontestées : le docteur Vergez, inspecteur des eaux de Barèges, professeur agrégé à la faculté de Montpellier. Barèges offrait à cette époque une clinique sans rivale pour l'étude des maladies chroniques. Vergez avait porté très loin l'éclat de son nom et de sa renommée. Observateur très apprécié, il allait faire preuve

dans cette enquête de qualités supérieures. Pendant plus de vingt ans, il est resté le témoin et le juge de ces grands événements.

Surpris par des faits si nouveaux pour lui, son esprit s'est éclairé de lueurs surprenantes, et il a traduit dans un magnifique langage ses premières impressions. On avait remis entre ses mains les rapports faits par les médecins particuliers sur les guérisons les plus importantes. Il sut distinguer : 1° Les cas qui n'offraient que des probabilités de miracles ;

2° Ceux qui pouvaient recevoir par quelque côté une explication scientifique ;

3° Ceux qui, sans contestation, étaient hors des lois ordinaires de la vie.

Après ce travail, il partit avec les commissaires pour aller dans les villes et les bourgs étudier à nouveau auprès des sujets eux-mêmes, et, sur les attestations des témoins oculaires, l'histoire de leurs maladies et de leurs guérisons.

Dans cette enquête à domicile, on ne s'occupa que des faits jugés d'avance surnaturels, par l'autorité de divers médecins. Parmi la multitude des événements extraordinaires, qui, dans la seule année de 1858, avaient fait crier au miracle, la Commission choisit sept cas qui lui parurent au-dessus des lois de la nature et des procédés au pouvoir de la science médicale.

Le 1er était celui de Louis Bouriette.

Le 2me celui de Blaisette Soupenne, de Lourdes. Son observation peut être facilement interprétée par les personnes étrangères à la médecine.

Blaisette, âgée de 50 ans, était atteinte depuis 3 ans, d'une inflammation de la conjonctive avec renversement des paupières. Les paupières éraillées, dépouillées des cils, étaient couvertes d'une multitude d'excroissances charnues ; les larmes s'écoulaient continuellement sur les joues. Elle avait cet aspect particulier, repoussant, que présentent ces malades avec leurs deux yeux constamment ouverts et entourés d'un cercle cicatriciel formé de chairs saignantes et violacées.

Cette malade avait vainement demandé sa guérison aux eaux de Barèges, Cauterets et Gazost. Ces affections exigent un traitement longtemps continué, et sont extrêmement rebelles. Deux lotions d'eau de la Grotte, faites à quelques heures de distance, suffirent pour amener une guérison complète. Les yeux cessèrent d'être larmoyants, les paupières s'étaient redressées ; les excroissances charnues avaient disparu. A partir de ce jour, les cils revinrent.

La déclaration de cette femme a été confirmée par son médecin, qui avait vainement combattu cette grave infirmité et avait été témoin de sa guérison. Du reste, tous les médecins appelés à examiner la malade ont reconnu que sa guérison présentait un caractère surnaturel. La lésion matérielle était profonde et parfai-

tement appréciable, et au rétablissement des tissus dans leurs conditions normales est venu s'ajouter le redressement des paupières, reprenant en un instant leur jeu, leur mobilité, leur souplesse. Cette infirmité réclamait pour guérir ou l'excision de la muqueuse des paupières ou tout au moins la cautérisation énergique des bourgeons charnus de cette membrane. Il avait suffi de deux lotions d'eau pour faire disparaître toute trace du mal.

Le 3me, le jeune Bouhohorts, est un enfant de deux ans, chétif, malingre, d'une maigreur extrême et d'un teint cadavéreux. Il n'a jamais pu faire un pas, et il semble n'avoir qu'un souffle de vie. On le plonge le 18 février 1858, par un froid très vif, dans le bassin glacé qui remplissait l'eau de la Grotte. Sa mère l'y maintient un quart d'heure au grand étonnement de la nombreuse assistance qui ne savait trop qu'attendre de cette apparente cruauté. Et voilà qu'une vraie résurrection s'opère en lui. Dès le lendemain, l'enfant se lève sans le secours de sa mère et se met à marcher pour la première fois de sa vie, à la stupéfaction des parents et des voisins.

On a beaucoup disserté dans ce fait sur l'influence de l'eau froide dans les affections adynamiques graves; mais on n'emploie guère l'hydrothérapie sur des enfants de deux ans, et dans tous les cas on ne l'emploie pas de cette façon. « Jamais, dit Vergez, un médecin n'aurait prescrit à un enfant épuisé, presque mourant,

un bain d'eau glacée de la durée d'un quart d'heure, au mois de février. » La femme Croisine a demandé la guérison de son fils à des procédés condamnés par l'expérience et la raison. Et non seulement la guérison a été instantanée; mais l'enfant, qui n'avait jamais marché, s'échappe du berceau et fait ses premiers pas avec l'assurance que donne l'habitude. Il est guéri parfaitement et sans convalescence, c'est-à-dire en dehors de toutes les règles connues.

Le 4me, c'est Catherine Latapie, qui depuis deux ans a une très grande faiblesse dans le bras droit, faiblesse consécutive à une luxation de l'épaule. Les deux derniers doigts de la main sont fléchis et repliés d'une façon permanente. Elle plonge sa main dans l'eau de la Grotte, et à l'instant ses doigts s'ouvrent sans effort, son bras retrouve sa souplesse et sa force perdues.

Il ne s'agissait pas ici d'une paralysie nerveuse, mais d'une paralysie consécutive à une luxation de l'épaule. Aussi les membres, depuis longtemps contracturés ou immobilisés, n'eussent-ils dû reprendre leurs mouvements et leurs fonctions que d'une façon lente et graduelle.

Le 5me, est le fait d'Henri Busquet de Nay, un des plus importants. Ce jeune enfant avait eu, à la suite d'une fièvre thyphoïde, une série d'abcès ganglionnaires du cou. Ces abcès en se renouvelant avaient fini par

déterminer une vaste plaie qui avait les caractères d'un ulcère scrofuleux. Elle s'étendait sur tout le haut de la poitrine. Depuis deux ou trois ans, les moyens employés étaient restés sans résultat. Le 28 avril 1858, cette plaie est lavée et recouverte d'un linge imbibé d'eau de Lourdes.

Busquet est trop souffrant pour se rendre à la Grotte.

L'enfant s'endort. A son réveil, on trouve la plaie entièrement guérie. Le sommet de la poitrine porte la trace du mal terrible qui, pendant deux ans, avait sévi sur ce pauvre enfant, mais la cicatrice ne laisse rien à désirer.

Les médecins qui examinent Busquet nous disent : « Les affections de cette nature sont lentes à guérir. Elles se rattachent à la diathèse scrofuleuse. La soudaineté et la permanence de la guérison démontrent que ce fait s'écarte absolument des lois scientifiques. »

Bourriette avec son œil perdu depuis vingt ans, sa pupille dilatée et immobilisée par la cicatrice ; Blaisette Soupenne avec ses deux yeux entourés d'un demi cercle de chairs violacées et saignantes ; Busquet avec son vaste abcès scrofuleux, qui depuis trois ans résiste à tous les traitements, nous fournissent des observations concluantes.

En présence de lésions matérielles bien constatées, que tout le monde peut apprécier, la discussion est facile

à conduire. On sait à quelles lois sont soumises dans leur évolution ces plaies et ces altérations profondes. Sur ce terrain, les merveilles opérées par l'imagination ont une limite, et cette limite n'est pas loin ; c'est d'abord la loi même de la formation des tissus organiques. Le tisseur, nous le voulons bien, est un ouvrier mystérieux dont les nerfs semblent constituer l'outillage principal. Mais il ne travaille pas à vide ; il lui faut une matière première. Et cette matière première, il ne la crée pas : elle lui vient du dehors par les aliments.

Les nerfs ne peuvent seuls restaurer les tissus ; il leur faut des matériaux nouveaux apportés par le sang. Dans certaines circonstances, la restauration est absolument impossible aux forces ordinaires de la vie. Un membre amputé ne peut se reproduire ; un œil enlevé ne se reforme pas. Dans ces conditions, la guérison est toujours miraculeuse.

Mais pour les tissus qui peuvent se régénérer comme la peau, les muscles ou les os, une restauration instantanée est encore supérieure aux lois de la nature, à la puissance de l'organisme. Les tissus se reforment, comme ils se sont formés, au moyen de cellules nouvelles engendrées sur place. Et, pour cette opération, il faut deux choses qui demandent du temps. Il faut que le courant sanguin apporte des matériaux ; il faut que les cellules vivantes s'en emparent et les transforment, qu'elles se dédoublent elles-mêmes en une multitude

d'autres cellules. Rien de tout cela ne peut être instantané. Voilà pourquoi une plaie étendue, ancienne, dont on ne peut rapprocher les bords, ne peut guérir en quelques heures.

Ces pertes de substance, ces ulcérations profondes se comblent par un travail qui se fait de la circonférence au centre, travail lent, progressif et dont il est possible de suivre la marche graduelle. — Attribuer ce résultat à des émotions morales, comme le font quelques médecins en parlant des guérisons de Lourdes ; croire que l'imagination a une puissance médicatrice assez forte pour modifier les lois de la formation des tissus : c'est se mettre en opposition avec les principes les plus incontestés de notre science. Autant vaudrait imiter Bacon qui se proposait de rechercher si l'imagination ne parviendrait pas à mûrir des nèfles en 24 heures. L'illustre chancelier ne paraît pas avoir réussi dans sa tentative. Nous ne pensons pas que personne, même parmi ses plus fervents disciples, ait continué ses recherches.

Le Dr Diday, en voulant combattre le caractère surnaturel des guérisons de Lourdes, a parfaitement compris le danger qu'il y avait pour lui à s'aventurer sur ce terrain; afin d'éviter cet écueil, il a recours à une argumentation subtile et qui montre bien son embarras. — « Ce sont, dit-il, les maladies nerveuses qui devront être les plus influencées par le contact de

l'eau de Lourdes. » Et il se garde bien de parler des maladies organiques. Alors il élargit à son gré le cadre des maladies nerveuses et englobe sous cette dénomination tous les cas qui le gênent, tous ceux qui par une synonymie éloignée peuvent avoir un lien de parenté avec ces maladies. « Je comprends par là, ajoute-t-il, tous les cas qui sont de purs troubles nerveux, ou ceux qui ont *une origine résidant dans le système nerveux.* » Ainsi un coup de revolver dans la tête, un abcès ou des tubercules qui détruisent une partie du cerveau, une surdité ou une cécité de naissance : maladies ayant une origine résidant dans le système nerveux. La formule ou la définition sont par trop élastiques. Bourriette, nous dit-il négligemment, a une amaurose, affection nerveuse, et il oublie que ce malheureux dans un éclat de mine a failli perdre la vie, qu'il a eu une méningite des plus graves, que son œil a été profondément blessé, et qu'il est resté aveugle vingt ans. Tout cela méritait au moins mention. *Maladie nerveuse :* telle est la sentence sans appel.

Mais voici venir les plaies de tous genres, les tumeurs, etc... Comment le Dr Diday va-t-il concilier ces guérisons instantanées avec les lois de restaurations des tissus que nous énoncions plus haut? Il va plaider les circonstances atténuantes, chercher chicane au bon Dieu sur la manière dont il opère. Car, malgré toutes les ressources de son esprit, il commence évidem-

ment à s'embarrasser. « Tandis que chez les sujets atteints de maladie nerveuse, dit-il, la guérison a été instantanée, au contraire, chez les derniers sujets, là où le mal était matériel, l'effet a été moins prompt. Chez la femme Cazeaux, il a fallu un ou deux verres d'eau; une nuit pour Busquet. » Pour le vaste ulcère qui date de trois ans, une nuit! Une nuit, une minute ou une heure ne change rien à la donnée de ce problème; il faudrait des mois pour combler cette vaste perte de substance. Deux jours pour la femme Soupenne, pour refaire des paupières détruites et les refaire sans opération, sans traitement! C'est encore un délai qui serait insuffisant pour le médecin ou pour la nature réduite à ses seules ressources. Quant à cet enfant de deux ans, qui retrouve la vie dans un bain d'eau glacée d'un quart d'heure, cette guérison, dit Diday, s'explique par une cause toute naturelle, par un agent qu'emploie chaque jour la médecine ordinaire. Je doute que ce moyen ait été souvent conseillé dans ces conditions. Le système nerveux d'un enfant si jeune me paraît bien délicat pour subir avec avantage de pareilles commotions.

Comment se fait-il, nous dit encore Diday, qu'il soit plus difficile à la puissance divine de guérir une plaie, une dartre, que de faire cesser un spasme. — Question indiscrète sans doute; mais qui est ici sans application. En conservant à chaque fait son caractère et sa portée,

il n'en reste pas moins établi que ces guérisons sortent des procédés qui nous sont habituels, et qu'une question d'heures, de minutes ou de jours, ne suffira pas pour les interpréter.

Diday est importuné par la persistance des cicatrices ou des traces que ces guérisons laissent après elles. « Si la main a été divine, le vestige est tout humain, nous dit-il dans un style dont il a le secret. » Il ajoute : « Si les traces matérielles de l'ancien traumatisme avaient disparu chez Bourriette ; si chez le scrofuleux, l'ulcère s'était fermé sans laisser de cicatrice, toute enquête devenait superflue ; à moins de nier qu'il n'y eût eu ulcère, on ne pouvait nier qu'il n'y eût eu miracle. » — A moins de nier qu'il n'y eût eu ulcère ! — C'est peut-être pour cela même que Dieu a voulu qu'il restât une preuve ineffaçable de son intervention. Car enfin il faudrait s'en rapporter aux témoignages du malade, de son entourage ou de son médecin. Et ce témoignage pèse souvent d'un faible poids dans la balance. Que de motifs de récuser des faits dénués de preuves encore visibles !

Diday demande comme le curé de Lourdes la floraison de l'églantier en plein hiver. Si l'arbuste eût fleuri, il ne l'aurait certainement pas constaté. C'était bien loin, sans intérêt pour lui en ce moment. Ces fleurs, depuis longtemps effeuillées, ne changeraient guère les conditions de l'enquête que nous poursuivons.

Malgré tout, néanmoins, les conclusions du Dr Diday ne ressemblent pas à ses prémisses. « Je l'avoue, dit-il en terminant, et il ne m'en coûte pas de le répéter, les guérisons racontées par M. Lasserre sont surprenantes, extraordinaires, dépassent, et de beaucoup, ce que nous avons l'habitude, nous médecins, d'observer et surtout d'obtenir. Assurément il y a là de quoi frapper d'étonnement les spectateurs les plus instruits, je le déclare sans arrière-pensée. Si les récits sont conformes à la réalité, cet ensemble de résultats offre un vaste champ à la méditation des physiologistes. Et je comprends à merveille la stupéfaction des témoins, la reconnaissance des heureux privilégiés. »

De telles conclusions s'imposent en effet pour tout homme sérieux et découlent du plus grand nombre d'observations relevées à Lourdes. — Mais à côté des faits nombreux, rangés sous les lois qui dépassent ce que nous observons d'ordinaire, il y en a qui sont en opposition absolue non seulement avec les règles de notre art, mais avec la puissance de l'organisme.

Nous savons qu'avec le temps, les soins, l'aide de la nature, presque toutes les maladies sont curables. Mais, supprimons ces trois agents ; ayons sous les yeux de véritables résurrections ou des reproductions instantanées de tissus détruits, notre pensée devant ces sortes de créations nouvelles, s'élève malgré nous. Elle cherche en dehors du cercle ordinaire de nos observations, en

dehors du monde matériel, la cause et le secret de ces modifications inconnues.

En vain pour échapper à la rigueur de ce raisonnement, Diday cherche-t-il une distinction plus subtile encore : « une maladie peut être incurable pour la médecine et n'être pas au-dessus du pouvoir de la nature. Si le mot miracle vient de « mirari » admirer, la qualité de miracle est admise sans conteste pour la plupart des guérisons de Lourdes. Il y a là des résultats surprenants et même quelques effets qui paraissent hors de proportions avec ce que la science médicale peut réaliser par ses méthodes de traitement. Dans son sens littéral, je le déclare, dit-il, le mot miracle serait lui-même au-dessous de l'expression qui seule convient en présence de tels phénomènes. Admirer ne suffit pas ; on se sent, on s'avoue presque stupéfait. »

Voilà pourtant l'aveu que l'on rencontre sous la plume de l'homme qui a le plus combattu les guérisons de Lourdes. Le médecin, vaincu par l'évidence, rend hommage à la vérité, et le même médecin, retenu par ses préjugés et ses doctrines, use de distinctions subtiles pour se soustraire à la logique des faits. Cette opposition a été fort bien mise en relief par M. Artus, dans sa polémique avec notre éminent confrère.

« Eh bien! oui, monsieur, lui dit-il, autant je reconnais la compétence du médecin, quand il s'agit de constater la réalité matérielle d'un fait, autant je nie celle du

libre-penseur. Ce n'est pas que je ne considère le libre-penseur comme des plus intelligents. Il est très habile, trop habile même. Mais je connais ce phénomène du philosophe tuant le savant, et du libre-penseur étouffant le médecin, phénomène qui s'est produit chez un trop grand nombre de vos collègues ».

CHAPITRE II

LES PREMIÈRES GUÉRISONS

(*suite*)

Mme veuve Rizan, paralysée depuis 25 ans. — Les maladies internes. — Les guérisons chez les hystériques. — Le Dr Vergez résume ses impressions.

Dans ces derniers temps, les applications nouvelles de l'hypnotisme, la connaissance plus approfondie des maladies nerveuses, ont ouvert devant nous des voies inexplorées. Sur ce terrain, on a cru trouver l'explication des guérisons de Lourdes. Charcot, Bernheim ont affirmé la chose d'une façon plus ou moins explicite. Et à leur suite, un grand nombre de médecins ont accepté cette thèse comme chose jugée, démontrée. Mais la démonstration n'a jamais été faite. Il y a eu souvent, à Lourdes, des observations mal interprétées et classées d'une façon hâtive. Dans une enquête aussi étendue, il ne peut en être autrement. Lorsque nous les rencontrerons, nous nous empresserons de les signaler ; mais dans les faits étudiés d'une façon méthodique, la confusion n'est pas possible. Entre les malades de Lourdes et les malades de la Salpêtrière et de Nancy, il n'y a rien de commun, il n'y a aucun point de comparaison à établir.

Dans la première enquête dirigée par Vergez, nous trouvons la guérison de la veuve Rizan de Nay, celle de Mlle Moreau, — exemples importants à retenir. C'est sous cette forme que les guérisons se produisent souvent à Lourdes ; ce sont les faits d'observation usuelle, dont l'analyse est souvent délicate. Ces guérisons portent tout le poids des objections de nos adversaires.

Nous allons résumer, d'après M. Henri Lasserre, l'histoire de la veuve Rizan (1).

Depuis 24 ou 25 ans, la vie de cette femme n'avait été qu'une longue suite de douleurs. Frappée en 1832 par le choléra, elle était demeurée paralysée de tout le côté gauche ; l'une de ses mains était entièrement atrophiée, son tempérament général ne s'était guère moins ressenti que ses membres des suites du terrible fléau ; elle était en proie à de continuels vomissements de sang. L'estomac était hors d'état de supporter les aliments. Depuis 18 mois, son état s'était aggravé ; elle ne pouvait quitter le lit ; elle ne pouvait même y faire un seul mouvement tant elle était infirme. On était obligé de la retourner de temps en temps et de la changer de position. Elle n'était plus qu'une masse inerte, ses membres s'étaient pour ainsi dire ramassés et repliés sur eux-mêmes. La position constante que son

(1) *Notre-Dame de Lourdes*, par Henri Lasserre, livre IX.

malheureux corps était obligé de garder, avait fini par produire une double plaie, l'une au creux de la poitrine l'autre à l'aine. Sur le côté, en plusieurs endroits, sa peau était usée par le long frottement du lit, et laissait voir la chair toute dénudée et sanglante. La malade ne parlait presque plus, une teinte livide se répandait sur ce visage amaigri, et, le 16 octobre, le docteur Subervielle en la quittant dit à la famille: « Elle mourra dans la nuit ou au plus tard à la naissance du jour ».

Vers minuit, au milieu d'un silence profond et qui n'était interrompu que par la respiration pénible de la malade, la mourante appelle sa fille: « Va chez notre amie Mme Nassans, demande-lui un verre d'eau de la Grotte. C'est cette eau qui doit me guérir ; la Sainte Vierge le veut.

— Ma mère, répondit la fille, il est trop tard, j'irai demain matin dès la première heure. « La malade rentra dans le silence, la nuit se passa et fut longue. Le matin l'enfant courait chez la voisine, et rapportait aussitôt une bouteille d'eau de la Grotte. Mme Rizan porta le verre à ses lèvres et en avala quelques gorgées.

« O ma fille ! s'écria-t-elle, c'est la vie que je bois. Il y a la vie dans cette eau. Frotte-moi le visage, le bras, tout le corps. »

Et à mesure que l'enfant épongeait, à l'aide d'un linge mouillé, les membres paralysés et tuméfiés de la malade, elle voyait l'enflure énorme s'affaisser et

disparaître sous le mouvement rapide de sa main, et la peau, violemment tendue et luisante, reprendre son aspect naturel.

Subitement, pleinement, sans transition, la santé, la vie renaissaient sous ses doigts. Tout cela s'était accompli en un instant ; en une minute ou deux, le corps agonisant de Mme Rizan, épongé par sa fille, avait retrouvé la plénitude de ses forces. « Je suis guérie, s'écriait la bienheureuse femme » ; puis se tournant vers sa fille. « J'ai faim, dit-elle, je veux de la viande et du pain, je n'en ai pas mangé depuis 24 ans. » Il y avait là quelques viandes froides, un peu de vin. Mme Rizan but et mangea. « Et maintenant, dit-elle, je veux me lever. » Elle demanda ses vêtements. Ils étaient depuis bien des mois repliés et mis à leur place dans l'armoire d'une pièce voisine : on pensait qu'ils ne serviraient plus. La jeune fille sortit pour aller les chercher. Mais en rentrant, arrivée sur le seuil de la porte, elle aperçut sa mère qui avait sauté du lit, et était allée s'agenouiller devant une statue de la Vierge. Il était environ 7 heures du matin. Plusieurs personnes amies ou voisines entrèrent dans la maison pour soutenir ou consoler l'enfant. Et en voyant la figure de la jeune fille bouleversée : « Elle est donc morte, votre bonne mère, vous la reverrez au ciel, lui dirent-elles. — Ma mère est ressuscitée, répondit l'enfant d'une voix étranglée par une émotion indicible ; et Mme Rizan qui s'était habillée, s'avançait à son tour

en disant : Je suis guérie, remercions tous la Sainte Vierge. » Deux jours après, son fils arrivait de Bordeaux, et sa mère courait à lui alerte et vive pour se précipiter dans ses bras quand il descendait de voiture. Le Dr Subervielle reconnut sans hésiter le caractère surnaturel et divin de cette guérison extraordinaire, et dans le rapport des médecins, nous lisons :

« Il est impossible d'échapper à cette conviction, lorsque, d'un côté, on considère la longue durée d'un mal qui remonte à 1834, la force de la cause qui l'a engendré, le choléra, l'inutilité des traitements employés, l'abaissement progressif des forces ; et que, d'un autre côté, on met en regard, l'efficacité de l'eau naturelle employée seulement une fois, et l'instantanéité du résultat obtenu ».

En résumant cette observation, nous voyons d'abord qu'il est difficile de caractériser d'un mot l'ensemble des symptômes qui forment la maladie de la veuve Rizan.

Elle a des troubles du côté des voies digestives, peut-être un ulcère à l'estomac, des paralysies partielles et incomplètes, un peu d'hydropisie dans les membres inférieurs, des plaies résultant de la faiblesse générale et de la position constante qu'elle a été obligée de garder. Chacun de ces symptômes séparés peut se rattacher à une perturbation fonctionnelle, à des troubles nerveux ; la dyspepsie et la paralysie peuvent disparaître brusquement dans certaines conditions données. Mais, si nous faisons œuvre de clinicien, pouvons-nous détacher

ainsi chaque symptôme et détruire l'entité morbide? Ne devons-nous pas conserver à ce fait sa physionomie propre, le juger dans son ensemble, pour mieux constater de quels efforts la nature est capable, pour remettre sur ses bases cette économie profondément troublée.

Voilà une femme âgée de 58 ans, dont la vie semble atteinte dans ses sources; qui, depuis 25 ans, subit une déchéance organique sans arrêt. Chez elle, la nutrition ne se fait plus; il y a des paralysies avec atrophies, des hydropisies et des plaies. Elle garde le lit depuis des années. Elle est repliée sur elle-même au point que sa poitrine s'appuie sur ses genoux.

Tout cela peut-il disparaître en un instant, comme ces douleurs fugaces qui disparaissent avec la rapidité de l'éclair? Cette femme peut-elle sauter à bas de son lit et retrouver sans transition une santé qui paraissait à jamais perdue? Pas un médecin, ayant quelque expérience de son art, ne vous répondra d'une façon affirmative.

Quant à nous parler ici des merveilles de l'hystérie ou de l'hypnotisme, l'argument n'est pas sérieux. Chaque jour il faut en rabattre de ces merveilles. Il y a quelques mois, je demandais des renseignements sur l'hypnotisme à un homme dont la parole fait autorité sur ces questions, à un des plus brillants élèves de Charcot, au doyen d'une importante faculté de province.

« L'hypnotisme, me disait-il, a été étudié sans règle et sans méthode par des hommes peu préparés à ce genre d'études, par des hommes de loi, par des savants étrangers à la médecine, et par des empiriques, il en est résulté des études un peu fantaisistes et des données contradictoires. Nous n'observons pas dans nos hôpitaux toutes ces merveilles que l'on nous signale comme des phénomènes d'observation usuelle. L'hypnotisme a encore du roman dans son histoire.

» Quant à ces guérisons instantanées, à ces surprises que nous réserve l'hystérie, à ces modifications à vue qui renversent toutes les lois, il faut en rabattre aussi. Nos hystériques guérissent mal et, malgré la suggestion, les aimants et toutes les ressources nouvelles, elles restent comme dans le passé longtemps dans les salles d'hôpital, elles conservent toujours ou le germe, ou les manifestations de leur diathèse. Les cures merveilleuses et les changements à vue sont une illusion ou une espérance, mais bien rarement une réalité. »

C'est néanmoins sur de pareilles données que l'on a voulu édifier toute une théorie pour expliquer les guérisons de Lourdes.

Sans doute, dans des exemples semblables à celui de la veuve Rizan, nous n'avons pas de lésion matérielle qui tombe sous les sens, comme une plaie ou une tumeur. Et encore, nous avons des plaies résultant d'un séjour trop prolongé dans le lit, l'hydropisie qui s'efface à vue d'œil, etc... Mais, même en faisant abstraction de ces lésions secondaires, il n'y a là pour celui qui consent à étudier les faits et pour le médecin qui rencontre chaque jour des maladies semblables, qu'un problème

dont la solution lui est connue. C'est une affection dont l'issue est fatale et qui se jouera de tous nos efforts. Pour l'enrayer brusquement, il faut une puissance supérieure à la nôtre, supérieure à tous nos moyens d'action.

Ce sont là les exemples probants fournis par des guérisons que l'on critique à la légère, sans les apprécier ou sans les connaître. Le médecin seul pourtant peut leur donner leur signification véritable et il importe, pour éviter toute erreur, qu'elles ne soient pas abandonnées à l'appréciation de la foule. Elles sont alors, en effet, présentées sous de fausses couleurs, avec des traits mal agencés. Elles perdent leur caractère ou leur signification, et sont le germe, en apparence fondé, de toutes les méfiances, de tous les jugements de parti-pris.

Mais ce n'est pas uniquement dans les rangs des incrédules que l'on rencontre les adversaires du surnaturel ou du miracle. — Dans les rangs des catholiques, il y a de nombreux réfractaires, non pas en principe, mais en fait. Il y a des hommes qui croient que les intérêts de la religion sont compromis dans l'étude des miracles et que non seulement les malades, mais les médecins eux-mêmes, ne peuvent se prononcer avec une autorité suffisante. Et, de la sorte, ils jugent des questions qu'ils ne veulent même pas connaître.

Il importe de dissiper un malentendu dont on ne peut préciser la cause ou le sens.

Dans ces guérisons qui semblent dépasser la portée de l'esprit humain, il y a matière à de graves enseignements pour le théologien, pour le philosophe et pour le médecin; chacun peut apprécier les faits à sa manière, mais en restant sur son terrain. — Si le théologien vient nous dire, quand nous reconnaissons une maladie nerveuse, qu'il s'agit d'une affection organique, s'il veut discuter nos appréciations et réformer nos jugements, nous lui disons : Prenez garde, vous sortez de votre domaine et vous n'avez plus grâce d'état pour parler. — A notre tour, si nous voulons affirmer un miracle, le déclarer authentique et réel de notre seule autorité, nous devenons singulièrement téméraires et notre sentence n'a ni force ni sanction.

Une pareille inversion dans nos rôles respectifs entretient des confusions regrettables et parfois des doutes invincibles. Les entraînements de la foule, les récits fantaisistes, les conclusions prématurées, voilà la justification de tous ces irréconciliables qui se sont groupés autour des événements de Lourdes.

Mais précisons davantage les points de ce débat, qui nous semble instructif entre tous.

Nous venons de voir que, parmi la multitude des faits extraordinaires qui dès les premières années avaient été signalés, les médecins avaient choisi sept cas qui leur avaient paru sortir absolument des règles établies,

être en dehors ou au-dessus de toute explication scientifique.

Il y avait des plaies guéries instantanément. Et ces premières guérisons n'ont pu être infirmées ni par les explications du Dr Diday ni par les théories de la suggestion.

Il y avait des maladies de tout l'organisme, des paralysies, des cachexies si profondes qu'elles semblaient échapper à toute action médicatrice. Moins faciles à interpréter pour le vulgaire, elles étaient pour le médecin manifestement au-dessus des ressources de l'art. En décomposant les symptômes, en les étudiant isolément, on pouvait bien démontrer que ces troubles, dans certaines conditions données, étaient susceptibles de disparaître spontanément ; mais on ne faisait pas œuvre de clinicien, on détruisait l'entité morbide, on déplaçait les termes du problème et on ne donnait pas la solution demandée.

Que de nuances distinctes et délicates dans la position de ces questions! Et par qui devaient-elles être résolues, sinon par des hommes compétents?

A l'heure où nous sommes parvenus, les médecins seuls du reste ont été appelés à se prononcer sur les premières guérisons.

Le curé de Lourdes, l'abbé Peyramale, défendait à tous ses prêtres de paraître à la Grotte et se tenait lui-même dans une grande réserve. Quand il reçut, pour

la première fois, Bernadette qui l'invitait de la part de la Dame à bâtir une chapelle au lieu des apparitions : « Je ne sais, lui dit-il, qui est cette Dame et avant de m'occuper de ce qu'elle désire, je veux savoir si elle y a droit. Demande-lui de me donner quelque preuve de sa puissance. L'apparition, me racontes-tu, a sous ses pieds un rosier sauvage, un églantier, qui sort des roches, dis-lui de ma part que si elle veut la chapelle, elle fasse fleurir le rosier. » Et il congédia l'enfant.

L'évêque de Tarbes refusait aussi de se prononcer ; il hésitait même à ordonner une enquête. Et plus tard, devant tant de faits éclatants, si soigneusement et si publiquement avérés, il demanda une sanction nouvelle aux guérisons, la sanction du temps.

Il laissa s'écouler trois années.

Une seconde enquête fut faite alors. Nul ne vint ni retirer son témoignage, ni contester les faits. Ce fut après cette surabondante série de démonstrations, de preuves et de certitudes, que Mgr Laurence rendit enfin le jugement qu'on attendait de lui.

Pendant que le clergé restait ainsi sur la réserve, Vergez, en présence de faits si nouveaux, si inattendus, voyait s'effondrer autour de lui, et principes reçus, et convictions assises ; il ne trouvait plus ses points de repère habituels, il faisait l'aveu de l'impuissance de son art, et du bouleversement de ses lois.

Il a résumé ses premières impressions dans une page

éloquente, que nous devons reproduire ici, car jamais ces grands et difficiles problèmes n'ont été éclairés de plus vives lueurs :

« En jetant, disait-il, un coup d'œil d'ensemble sur les sept faits de guérison qui précèdent, on est frappé tout d'abord de la facilité, de la promptitude, de l'instantanéité avec lesquelles ils sortent du sein de leur cause productive. Ne dirait-on pas une violation ouverte, un bouleversement complet des méthodes thérapeutiques, une contradiction déclarée des préceptes et des prévisions de la science? C'est avec une sorte de dédain qu'elle se joue de l'ancienneté, de la profondeur et de la résistance du mal. Ce soin caché, mais réel néanmoins, avec lequel toutes les circonstances sont arrangées et combinées, montre bien qu'il y a dans la guérison qui s'opère, un événement en dehors de l'ordre de la nature. De tels phénomènes dépassent la portée de l'esprit humain. Comment comprendrait-il en effet de telles oppositions : la simplicité du moyen et la grandeur du résultat ; l'unité du remède et la diversité des maladies, la courte durée de l'application de l'agent curatif, et la longueur des traitements indiqués par l'art ou la science ; l'efficacité soudaine du premier, la longue inutilité des seconds, la chronicité du mal et l'instantanéité de la guérison ?

» Il y a là certainement une force contingente supérieure à celles qui ont été départies à la nature ; étrangère, par conséquent, à l'eau dont elle se sert pour manifester sa puissance. »

C'est ainsi que Vergez, surpris par ces révélations inattendues, l'esprit tout ébloui d'une lumière nouvelle, préludait à ces grands enseignements dont il devait

conserver la direction jusqu'à la fin de sa vie ; dès les premiers jours, il marquait d'un trait ineffaçable le véritable caractère de ces événements, et vingt ans plus tard, il devait dire encore : « Si on me demande ce que j'ai vu à Lourdes, je puis répondre :

» Par l'examen des faits les plus authentiques, placés au-dessus du pouvoir de la science et de l'art, j'ai vu, j'ai touché l'œuvre divine, le miracle.

» J'ai vu de l'eau naturelle, dotée d'une vertu contingente, supérieure aux forces dont peut disposer la nature et d'une divergence d'action absolue. Cette eau, toujours la même, invariable, je l'ai vue produire des effets surnaturels très différents, sans analogie entre eux.

» Arracher un enfant agonisant à la mort ; rétablir la vue dans un œil insensible à la lumière par suite d'une lésion traumatique profonde ; rendre la plénitude des mouvements à des membres paralysés ; guérir un ulcère chronique, étendu, très rebelle ; telles ont été ses premières opérations.

» Celles qui les ont suivies ne sont ni moins étonnantes ni moins concluantes.

» Quelques-unes ont porté sur des maladies réputées incurables ; phtisie élevée à sa période ultime ; cancer ; ataxie locomotrice.

» La moisson a été riche, abondante et de longue durée. Elle continue, s'exécutant sous le contrôle d'un savant interprète, en résidence auprès de la Grotte. C'est toujours le miracle passé à l'état de permanence. »

L'âme du chrétien se révèle tout entière dans cette déclaration. Du reste, le Dr Vergez profitait de chaque occasion pour professer ouvertement sa foi.

Ses affirmations rencontrèrent à l'origine, des méde-

cins d'abord incrédules, hostiles, mais qui devaient bientôt s'incliner sous la logique des faits. Elles rencontrèrent aussi des négateurs obstinés, car elles froissaient trop directement les principes et les préjugés de l'école. Ces négateurs allaient nous contraindre à jalonner la route que nous devions parcourir, à donner à notre argumentation une forme plus sévère. Mais il n'y a pas d'étude sérieuse sans controverse. C'est en reprenant, sous vingt formes diverses, le récit des mêmes événements, en discutant dans tous les détails les maladies et leur guérison, c'est en faisant un faisceau de toutes les preuves que nous avons pu donner à ces faits une consécration à l'abri de toute critique.

CHAPITRE III

APERÇU GÉNÉRAL SUR LES GUÉRISONS DE LOURDES

Trois grandes divisions : 1° les tumeurs et les plaies. — Mlle Montagnon, hydropique : le Dr Chétail. — Pierre de Rudder, jambe cassée, instantanément soudée après 8 ans. — Marie Marcellin, tumeur volumineuse : le Dr Audibert. — 2° : les maladies organiques. — Mlle Coupel phtisique et le professeur Regnault, de Rennes. — Mlle de Laverrie et le Dr Jouon, de Nantes. — 3° troubles fonctionnels et maladies nerveuses. — Chouat, paralysie. — Mlle Moreau et le Dr Petit, amaurose. — James Tonbridge, mal de Pott. — Marie Souchet, ulcère de l'estomac.

Vergez avait choisi sept cas de guérisons qui lui semblaient encore bien caractériser, dans leur ensemble, les faits d'ordres divers que l'on observe à Lourdes.

A chaque page, dans les *Annales*, nous rencontrons des faits plus surprenants peut-être que ceux relevés par Vergez.

Au milieu des plaies, des tumeurs, de toutes les lésions matérielles, nous constatons des résultats qui échappent à toute interprétation scientifique. Ils sont non seulement supérieurs aux forces naturelles, mais contraires à toutes les lois connues. Leur caractère surnaturel s'impose. Pour les interpréter il n'est besoin ni d'études préalables ni de connaissances spéciales ; ils

frappent les foules d'étonnement, et donnent à l'histoire de Lourdes le caractère le plus merveilleux.

Le Dr Chétail, de Saint-Étienne, soigne depuis 12 ans une jeune hydropique, Mlle Montagnon. Il a pratiqué 11 ou 12 ponctions et retiré chaque fois 22 litres d'eau; efforts inutiles, le ventre se distend de nouveau après chaque ponction.

La jeune fille commence une neuvaine, met une compresse d'eau de Lourdes, s'endort presqu'aussitôt, et se réveille guérie. Son ventre, tout à l'heure si volumineux, si tendu, est absolument vide. Cependant il n'y a pas d'eau dans son lit, sur le plancher, et personne ne s'est aperçu de rien.

Qui me dira, écrit le Dr Chétail, où est passé, sans laisser aucune trace, ce volume considérable d'eau? Et ce ventre et ces côtes qui reprennent leur place; cet estomac refoulé qui retrouve sa position, ces douleurs terribles instantanément arrêtées, et tout cela pendant une nuit et un sommeil bienfaisant?

Je ne crois pas qu'il soit possible de rencontrer une guérison plus étonnante, plus en désaccord avec toutes les lois connues que celle de Pierre de Rudder, ouvrier belge. De Rudder a eu la jambe cassée il y a huit ans par la chute d'un arbre, et depuis huit ans il n'y a pas de soudure, la jambe dans son milieu est mobile dans tous les sens. Au fond d'une vaste plaie en suppuration, on

aperçoit les deux fragments de l'os cassé distants de trois centimètres.

Après quelques minutes de saisissement et de prières, Pierre se relève seul et suit les exercices du pèlerinage.

Sa jambe est guérie, les parties disjointes sont soudées, les plaies ont disparu. Un large sillon indique seul la place de la fracture. Ce fait mérite plus qu'une simple mention, nous le reprendrons pour lui donner le développement qu'il comporte.

Le Dr Audibert, chef de clinique des hôpitaux de Marseille, se trouve à Lourdes, en 1886, à l'arrivée de Marie Marcellin, qui vient demander la guérison d'une énorme tumeur ovarique.

Il nous décrit avec soin le volume, le siège de cette tumeur, et, quelques instants après, tout disparaît, tout s'efface. C'est sous ses yeux que la guérison s'opère, et il ne reste aucune trace de toutes les lésions qu'il vient de constater.

Ah! l'esprit a de la peine à se faire à la réalité de pareils récits, je comprends que les hommes qui, dans le cours ordinaire de leurs études cherchent à trouver la cause et l'enchaînement de tous les faits, ne puissent accepter sans transition le bouleversement de toute loi. Pour détruire ainsi des convictions arrêtées, il faut plus que le récit décoloré, incomplet

d'une guérison, récit transmis souvent par la bouche ou par la plume d'un homme incompétent : il faut voir par soi-même, étudier sérieusement, appliquer toutes les puissances de son raisonnement à l'analyse de ces observations.

Il est bien rare que l'on procède ainsi. Le Dr Talamon était le voisin, l'ami de la veuve Rizan; il devait connaître tous les détails de sa maladie, de sa guérison. Lorsque M. Lasserre se présente chez lui pour lui demander ses impressions :

« Il y a longtemps, dit le docteur, que cela s'est passé; ma mémoire ne se souvient que d'une manière fort vague de ce dont vous me parlez, et puis je suis un vieux médecin. Je sais que les lois de la nature ne sont jamais bouleversées. Pour vous parler franchement, je ne crois pas à tous ces miracles.

— Mais enfin, lui dit M. Lasserre, la médecine est une science expérimentale, l'expérience est sa loi, et vous avez manqué à cette loi fondamentale qui vous ordonne d'affronter l'étude des faits pour en tirer des enseignements. Si vous étiez absolument convaincu de l'erreur commise et de la fausse interprétation que l'on donnait de la guérison de la veuve Rizan, pourquoi refuser d'en faire la preuve et de convaincre ainsi d'imposture un miracle qui mettait tout le pays en émoi?

— Je n'y avais pas songé, répondit le Dr Talamon,

mais peut-être, en me plaçant au point de vue que vous exprimez, eussé-je mieux fait d'examiner. »

Aveu tardif, que la plupart des médecins ne consentent même pas à faire, et qui nous montre avec quelle indifférence on reste d'ordinaire le témoin de ces guérisons soudaines et inexplicables.

Dans le second groupe, nous avons les maladies internes, les affections organiques.

Là les guérisons demandent une étude préalable, la connaissance approfondie du sujet; les médecins seuls peuvent nous renseigner avec certitude, et le temps doit confirmer les premiers résultats acquis.

Il n'y a pas ces changements à vue que l'on observe avec des plaies qui se ferment en un instant, des tumeurs qui disparaissent dans la piscine, des paralytiques qui se redressent, abandonnant leurs béquilles et marchant d'un pas assuré.

Cependant, lorsqu'un poitrinaire, consumé par la fièvre, arrive se soutenant à peine, ne pouvant supporter aucune nourriture; avec ces yeux caves, cette face amaigrie, cet aspect si caractéristique, et que dans ces conditions, il a le courage de se plonger dans l'eau glacée, on ne peut le suivre sans un étonnement mêlé d'effroi. Les médecins de Lourdes cherchent toujours à le détourner d'une tentative imprudente; mais pourtant, s'il sort de la piscine transformé, avec des forces

et une énergie depuis longtemps perdue, si une vie nouvelle semble circuler en lui, n'est-ce pas une résurrection surprenante et bien capable de frapper d'étonnement tous les témoins de sa guérison? Et qu'on ne croie pas que ce tableau que nous traçons ici soit fait à plaisir. Il est pris sur nature et copié sur le vif. Écoutez le Dr Régnault, professeur à l'école de Rennes, et le Dr Jouon, professeur à Nantes. Ce sont des maîtres autorisés, et personne ne peut suspecter leur témoignage.

« Mlle Coupel, nous dit le Dr Régnault, gardait le lit depuis trois ans; elle avait des tubercules au sommet des deux poumons; elle était arrivée au dernier degré de la faiblesse et de l'épuisement. Le lendemain de son pèlerinage à Lourdes, on put s'assurer, par un examen attentif de la poitrine, que tout état maladif avait disparu. »

Mlle Emilie le Maignan de Laverrie a une pleurésie très grave; des douleurs rhumatismales paralysent ses jambes, le cœur est très atteint; elle arrive à Lourdes dans le plus triste état; elle se plonge deux fois dans la piscine. Au point de vue médical, un bain froid avec une pleurésie, une maladie du cœur, des douleurs rhumatismales, c'était une folie. La guérison est instantanée, complète. « Cette guérison, dit le Dr Jouon, est une grâce insigne que la Sainte Vierge obtient quelquefois pour ses serviteurs dévoués, et, à ce titre, cette jeune fille était bien désignée pour une telle faveur. »

L'année dernière, je rencontrais pendant le pèlerinage national M. le Maignan de Laverrie, le père de l'heureuse miraculée. Après m'avoir rappelé dans ses principaux traits tous les détails de cette magnifique guérison, il me disait : Ma fille est aujourd'hui mariée, mère de famille ; sa santé parfaitement affermie ne nous a jamais causé d'inquiétude. Dix ans se sont écoulés depuis cette époque, et le temps a donné sa consécration à un fait si remarquable sous tous les rapports.

Nous ne pouvons voir dans ce résultat, une amélioration momentanée, une coïncidence fortuite, une surprise faite à l'économie ; c'est une guérison définitive et complète, produite par un bain froid, contrairement à toutes les règles, à tous les principes admis.

Le troisième groupe est celui qui a servi de plate-forme à toutes les objections, à toutes les critiques.

L'on ne cesse de dire et de répéter que les maladies nerveuses sont les seules dont la guérison a été obtenue à Lourdes, et que ces maladies sont également et facilement curables par les moyens dont la médecine dispose. C'est une double erreur.

Dans le groupe des affections nerveuses, on confond les lésions organiques les plus graves et les mieux constatées, et l'on suppose qu'il suffit d'un mot, d'un geste, d'un ordre, pour effacer toutes les manifestations de ce

genre. Comment se fait-il alors que les malheureuses victimes de cette cruelle névrose passent la plus grande partie de leur vie dans les hôpitaux? comment se fait-il alors que les soins persévérants des maîtres les plus habiles ne puissent apporter un soulagement à leurs souffrances? Les médecins ne sont pas dupes de ces théories et ils savent parfaitement qu'il faut faire un triage, une étude séparée, de tous les cas qui se présentent, pour leur conserver leur véritable caractère; ils savent que les maladies nerveuses forment un groupe bien complexe, composé d'éléments divers, et que ces maladies sont souvent des plus rebelles, des plus difficiles à guérir.

Mais le public, qui généralise volontiers et conclut vite, admet cette thèse en son entier, comme chose démontrée et consacrée par la science. Il n'admet ni discussion, ni examen.

Parmi les exemples de guérisons miraculeuses citées par Vergez, deux ont été particulièrement critiquées, celles de Catherine Chouat et de Mlle Moreau.

Catherine Chouat avait les doigts rétractés dans la main, et une si grande faiblesse qu'elle ne pouvait se livrer aux soins de son ménage. Cette raideur et cette faiblesse dataient de deux ans et étaient consécutives à une luxation. Elle plonge la main dans l'eau, et aussitôt ses doigts s'ouvrent, elle retrouve dans son bras la souplesse et la force perdues.

Mlle Moreau, âgée de 16 ans, fut atteinte, en janvier 1858, d'une amaurose. L'un des deux yeux paraissait tout à fait perdu; l'autre était très malade. Toutes les médications avaient échoué, et le Dr Bermont, oculiste distingué de Bordeaux, avait vainement essayé tous les traitements usités en pareil cas.

La jeune fille commence une neuvaine le 8 novembre, met une compresse imbibée d'eau de Lourdes sur ses yeux : le lendemain, à son réveil, la guérison était complète et la vision absolument normale. Ainsi l'objection est nettement formulée et pour lui conserver toute sa force, nous avons copié, dans l'ouvrage même de Bernheim, ces deux observations avec les termes mêmes dans lesquels elles sont reproduites.

Ces deux exemples nous montrent des troubles fonctionnels ou nerveux effacés en un instant par des applications d'eau de Lourdes, comme ils pourraient l'être par une impression très forte, par l'hypnotisme et la suggestion.

Ces exemples peuvent-ils infirmer la démonstration que nous poursuivons et ne contiennent-ils pas un enseignement utile à dégager ?

C'est ce que nous allons étudier.

Pour infirmer notre thèse, pour détruire les bases sur lesquelles repose notre appréciation, il faudrait que tous les faits fussent calqués sur ce modèle.

Nous avons démontré le contraire.

Est-il bien certain que ces accidents pouvaient et devaient disparaître comme un trouble nerveux, superficiel ? Est-il même bien certain qu'il n'y avait là que de purs accidents hystériques sans aucun mélange de lésions, d'altérations matérielles ?

La paralysie de la veuve Chouat était consécutive à une luxation de l'épaule; elle datait de deux ans; il y avait atrophie musculaire, et dans ces conditions, nous n'avons pas trop de tous nos moyens d'action, électricité, massages, douches, pour effacer ces paralysies traumatiques.

Mlle Moreau pouvait avoir une amaurose nerveuse, mais pour l'affirmer, il ne suffit pas d'une hypothèse, il faut juger d'après les éléments d'appréciation que nous possédons. Son médecin, le Dr Bermont, de Bordeaux, oculiste distingué, ne l'avait pas jugé ainsi, et nous voudrions, à 20 ans de distance, réformer le jugement de notre confrère; refaire l'histoire clinique de cette malade et la présenter sous un jour favorable à nos préoccupations et à nos doctrines. Tout cela nous paraît singulièrement téméraire.

Nous pouvons tout au plus raisonner par analogie et en raisonnant ainsi, nous disons que les symptômes observés chez Mlle Moreau pouvaient être sous la dépendance d'une lésion de la rétine.

Dans des conditions semblables, comme tempérament, comme âge et symptôme, le fils du Dr Petit,

professeur à Rennes, avait une maladie du fond de l'œil, une lésion du nerf optique avec transparence troublée, teinte diffuse bien constatée par Giraud-Teulon dont le nom fait autorité en ces matières.

Le Dr Giraud-Teulon avait dit au père de l'enfant : « Je n'ai jamais vu qu'on se remît bien vite de l'injection du tissu connectif des papilles optiques et je ne suis pas tranquille tant qu'elle se maintient. » Voilà une donnée bien précise, bien catégorique et cependant l'enfant porte sur ses yeux son mouchoir mouillé d'eau de Lourdes, et tout d'un coup, subitement, tout cesse, et les lésions et les troubles fonctionnels ! La vision redevient parfaite et l'enfant lit sans fatigue, sans effort, les caractères les plus fins, à la distance voulue. Il a pu reprendre et continuer ses études et il n'a jamais souffert d'aucune fatigue de la vue.

Si nous n'avions pas ici les affirmations si nettes du Dr Giraud-Teulon ; si le malade n'était pas le fils d'un médecin, qui a pu suivre jour par jour la marche de cette affection, en interpréter la nature et le point de départ ; sans hésiter, on classerait cette observation dans le groupe des maladies nerveuses et on la jugerait indigne de retenir un instant l'attention.

A notre tour ne pourrions-nous pas dire avec quelque raison que, puisque chez le fils du Dr Petit et chez Mlle Moreau les symptômes sont identiques, les lésions peuvent l'être aussi ?

N'est-il pas téméraire de se prononcer sans examen, de condamner à distance l'opinion d'un confrère mieux placé que nous pour donner à un fait sa véritable signification.

Pour nous, nous écartons impitoyablement tous les exemples douteux, ou susceptibles de recevoir par quelque côté une explication scientifique.

Nous préférons passer sous silence cent observations importantes, plutôt que d'en admettre une sans un fondement suffisant; qu'il n'y ait pas d'erreurs commises — je me garderai bien de le dire, je mettrai même quelque complaisance à les signaler quand elles se présenteront devant moi. Le médecin peut se tromper, et il se trompe souvent, malgré les meilleures intentions et avec toutes les précautions prises.

Mais le médecin n'est pas seul à se faire l'historien et le juge de ces événements. Les foules jugent aussi; et dans les foules il y a des hommes de toutes conditions, des chrétiens convaincus et des incrédules obstinés, chacun colore son récit de lueurs personnelles, présente les faits sous la forme la plus favorable à sa doctrine, laissant telle partie dans l'ombre et mettant en relief tout ce qui vient à l'appui de sa thèse. Pour éviter ces confusions, il faut remonter aux sources et s'appuyer sur le témoignage des hommes compétents.

On considère aussi les paralysies comme des troubles

fonctionnels, accidents transitoires de leur nature, et ne pouvant servir de preuves pour établir l'incurabilité d'une maladie. Et cependant il nous semble bien difficile d'interpréter suivant les lois naturelles l'observation suivante. — Le Dr Payan, d'Aix, membre correspondant de l'Académie de médecine, nous dit que Mlle Vachier, atteinte d'une paralysie des membres inférieurs, garde le lit depuis 17 ans. Elle a des eschares, des plaies profondes, une paralysie des sphincters avec toutes les infirmités qui en résultent ; et voilà qu'au sortir de la piscine, ses membres retrouvent le mouvement et la vie, ses plaies sont cicatricées, toutes ses fonctions sont rétablies dans des conditions normales.

Le Dr Thorens, protestant, médecin du bureau de bienfaisance; son collègue, Mac Greven, également protestant, nous racontent que leur client James Tonbridge est aussi paralysé des jambes. On le porte à Lourdes sur un brancard ; il a un mal de Pott avec des abcès, des plaies étendues, sa poitrine est profondément atteinte et une toux incessante indique l'usure organique qui s'est faite chez lui.

On le plonge mourant dans la piscine et il se relève, s'habille seul. — Il était arrivé couché dans un wagon et il repart portant son sac et sa couverture et marchant d'un pas ferme et décidé.

Pouvons-nous ne pas accorder une mention à toutes ces affections de l'estomac qui se présentent en si grand

nombre et dont la guérison subite a parfois le caractère d'une véritable résurrection?

Mlle Marie Souchet arrrive de Cochin (août 85). Elle est atteinte depuis six ans d'une gastrite chronique à forme ulcéreuse; elle a des vomissements de sang noir. Depuis deux ans, elle n'a pas quitté son lit et, pendant le trajet de Paris à Lourdes, elle est mourante.

En sortant de la piscine son appétit est revenu, ses forces se sont retrouvées. Toute la journée, elle suit les processions sans fatigue.

Elle est arrivée, réduite à cet état de maigreur extrême, conséquence d'une inanition prolongée et, au moment de son départ, deux jours après, elle paraît revenue à un degré normal d'embonpoint. Les médecins, les personnes qui l'accompagnent sont unanimes dans l'appréciation de ce fait. La nature ne procède jamais ainsi, ne répare pas en un jour les désordres produits par dix ou vingt ans de maladie et de souffrance.

Nous avons terminé l'étude des premières guérisons opérées sous les yeux des Drs Dozous et Vergez; ces guérisons ont souvent servi de thème à toutes les polémiques, à toutes les discussions, mais elles ont reçu la consécration du temps; elles appartiennent désormais à l'histoire. Ce n'est plus autour d'elles que s'agitent les opinions opposées.

On ne les discute plus au point de vue du fait, de ses

nuances, de ses détails. La plupart des malades, les principaux témoins ont disparu de la scène. On les juge par analogie, en les comparant aux observations récentes, en leur appliquant les théories et les doctrines que des courants nouveaux font surgir chaque jour autour de nous.

Les faits qui vont suivre présentent plus d'intérêt. Nous allons retrouver les noms de médecins bien connus, de collègues qui furent nos condisciples, qui sont restés nos amis, ou devenus nos maîtres.

Nous retrouverons peut-être l'histoire de malades que nous avons soignés, et dont nous connaissons déjà l'observation dans ses principaux traits. Sous le contrôle d'hommes autorisés, avec des indications précises et nettes, nous allons pouvoir étudier, discuter tous ces faits, les soumettre à une critique rigoureuse et scientifique. Nous allons, j'en ai la confiance, pouvoir faire la lumière dans une question trop longtemps obscurcie à dessein, et autour de laquelle les malentendus sont accumulés.

Nous ne reproduirons pas ici toutes les observations dont les Annales nous ont conservé le récit. Nous ne pouvons que résumer les faits les plus importants, mettre sous les yeux des lecteurs les certificats des médecins qui n'ont pas craint de mêler leur nom à ces études, et de faire connaître sans réserve leurs opinions.

Nous ne pouvons faire qu'une analyse sommaire des

principales guérisons ; mais ce travail, fait par un médecin, peut offrir des garanties plus grandes. La lecture sera peut-être moins attrayante, le récit plus aride ; mais on reconnaîtra plus aisément dans ces guérisons le point de départ et l'empreinte d'une action surnaturelle.

Depuis longtemps, on demande de tous côtés une enquête sérieuse ; c'est le vœu formellement exprimé à diverses reprises par notre Saint-Père le Pape Léon XIII. Nos adversaires nous reprochent à tort d'abandonner la solution de ces questions à l'enthousiasme des foules.

Vergez a consacré sa vie à l'étude de ces grands enseignements. A Lourdes, le Dr de Saint-Maclou, véritable bénédictin par la science et le travail, continue l'œuvre de son prédécesseur.

Des professeurs, des élèves de nos Facultés libres, des médecins catholiques de tous pays descendent dans l'arène. Nous ne faisons que marcher sur leur trace, et tous nos efforts réunis arriveront certainement à consacrer l'alliance de la science et de la religion.

LIVRE TROISIÈME

LES ANNALES — PRINCIPALES GUÉRISONS

I

De 1868-1871. — Le P. Hermann; glaucome. — Mme Clotilde de La Rivière, poitrinaire. — Macary François, ulcère variqueuse. — Hanquet, de Liège, maladie de la moelle. — Dr Béraud. — Lourdes pendant la guerre.

Mêlé depuis plusieurs années au mouvement religieux et scientifique de mon temps, j'ai voulu étudier de près l'histoire des guérisons de Lourdes; j'ai voulu comme médecin et comme catholique avoir une opinion personnelle; sans parti pris et sans idée préconçue, analyser, discuter chaque fait.

Cette étude, je dois le dire, a eu pour moi un irrésistible attrait. Amis ou adversaires de Lourdes, peu d'hommes connaissent ces questions, peu d'hommes ont pris le soin de fixer, de retenir quelque temps leur esprit sur ce sujet.

Il ne suffit pas, en effet, de passer quelques heures au pied de la Grotte, au milieu des foules qui se

succèdent sans interruption. Il ne suffit pas de lire le récit plus ou moins détaillé des principales guérisons ; ces récits sont toujours incomplets par quelques côtés ; ils peuvent laisser dans l'ombre des détails importants. Il faut retrouver le malade, reconstituer avec lui son histoire, mettre en regard les certificats des médecins, édifier une observation médicale complète.

Une pareille étude peut avoir de l'aridité, hérisser le sujet de détails techniques, mais elle est indispensable pour l'interprétation et la discussion des faits.

En parcourant à grands traits les pages des *Annales*, en reprenant les principales guérisons pour fixer d'une façon plus précise leur sens et leur portée, indiquer tout ce qui va à l'encontre de l'évolution naturelle et possible d'une maladie, nous éviterons à ceux qui voudront étudier ces questions, des recherches longues, difficiles, des confusions regrettables.

D'ailleurs, quelque forme que revêtent nos affirmations, notre prétention ne sera jamais de nous faire juges de la réalité d'un miracle ; les décrets de l'Église interdisent cette témérité. Nos réserves seront surtout prudentes pour les faits qui ne se seront pas passés sous nos yeux. Si les noms et l'autorité de confrères connus, si l'exposé des circonstances fait par des témoins oculaires dignes de foi, ne peuvent nous mettre à l'abri d'une illusion ou d'une erreur, ce sera pour nous un regret bien vif ; mais la meilleure volonté ne peut abso-

lument mettre à l'abri de ce péril, dans une question d'observation. Nous en avons chaque jour la preuve dans l'exercice de notre profession. Du reste, quant à la nature miraculeuse des événements, nous ne courons aucun risque de nous tromper, puisque jamais nous ne l'affirmerons d'une manière absolue.

Parmi les faits publiés de 1868 à 1871, quatre surtout ont attiré notre attention. Nous allons les résumer en faisant ressortir les notes principales qui les caractérisent.

Une des premières guérisons publiées par les *Annales* est celle du P. Hermann. Ce religieux, fatigué par le travail, voit depuis un an sa vue s'affaiblir de jour en jour. Le repos absolu, l'air de la montagne ne peuvent arrêter les progrès du mal. Toute lecture devient impossible, même celle du bréviaire. Il part pour Bordeaux et va consulter un oculiste célèbre, le docteur Sous ou Guépin. On examine ses yeux avec la plus sérieuse attention, et on les trouve dans un état fort alarmant; il y a des obnubilations, une *excavation des papilles optiques,* une teinte grisâtre sur le fond de la lame criblée. De l'ensemble de ces faits, le médecin conclut formellement à l'existence d'un *glaucome.* Il propose de recourir à l'excision de l'iris ou iridectomie. Le frère du P. Hermann, Louis Cohen, a été opéré lui aussi d'une cataracte avec excision de l'iris par de Graefe.

Au retour de Bordeaux, le mal empire chaque jour,

la lecture devient impossible, et l'organe de la vision ne peut plus supporter l'éclat de la lumière. C'est à ce moment qu'on lui suggère l'idée d'une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes. La neuvaine, commencée le 24 octobre, se termine le 1er novembre, dans la Grotte, auprès de la fontaine où tous les symptômes du mal disparaissent complètement. « Depuis lors, dit-il, j'écris et je lis tant que je veux, sans lunettes, sans précautions, sans efforts, sans fatigue. Je fixe le regard sur la lumière du soleil ou du gaz, sans ressentir la moindre lésion ; j'ai obtenu tout ce que je désirais ; je suis radicalement guéri. »

C'est à la Grotte, le jour de la Toussaint, pendant qu'il disait à genoux le dernier chapelet de la neuvaine, qu'il sent tout à coup un sentiment vif et profond envahir son âme. Il n'en est pas le maître; sans calculer ce qu'il fait, il se tourne vers les personnes qui l'entourent et leur dit: « Je sens que la Sainte Vierge me guérit tout à fait en ce moment. »

Voilà une observation bien précise, bien claire, qui ne prête à aucune ambiguïté et que tout le monde peut interpréter. Le Père Hermann est atteint d'un glaucome, affection facile à constater. Un habile oculiste de Bordeaux le déclare sans réserve en décrivant les lésions caractéristiques, en proposant le seul moyen capable d'enrayer le mal.

Le glaucome chronique, c'est ici le cas, a une marche

fatalement progressive, nous dit Abadie. Tantôt la maladie s'aggrave lentement, tantôt elle évolue par crises, par poussées. Abandonnée à elle-même, le résultat est toujours funeste; il survient une cécité absolue et irrémédiable. Le glaucome, en effet, révèle un trouble de nutrition profond dû à une compression exagérée; c'est une sorte d'hydropisie de l'œil qui devient dur comme une bille.

C'est dans ces conditions que le Père Hermann, n'ayant encore rien fait pour arrêter cette affection jusque-là fatalement progressive, voit tout à coup tous les accidents disparaître et passe sans transition, sans convalescence, de la maladie à la santé. Ses yeux qui, depuis un an, ne peuvent supporter la plus faible lumière, condamnés à un repos forcé et absolu, retrouvent immédiatement leur acuité normale. Ils supportent la lecture et l'écriture, sans fatigue, l'éclat de la lumière la plus vive sans en être importunés. Nous ne sommes pas habitués, nous médecins, à des guérisons aussi complètes, aussi instantanées; elles sortent absolument des règles et des traditions de notre art. Pour mon compte, je cherche vainement par quel côté on peut matériellement contester ou interpréter ce fait.

Le Père Hermann s'est complu souvent à répéter tous les détails de sa guérison. Nous les trouvons toujours reproduits dans les mêmes termes. C'était une physionomie bien connue et bien sympathique que celle du

Père Hermann. Il était Allemand d'origine, mais Français par le cœur. Lorsque la guerre fut déclarée, ne pouvant servir sa patrie d'adoption dans nos ambulances, il demanda et obtint du gouvernement prussien le service religieux des prisonniers français internés à Spandau. Il se dévoua au milieu d'une épidémie meurtrière avec toute la générosité de son cœur. Il mourut en deux jours de la petite vérole noire en soignant nos soldats; il mourut martyr de la France, martyr de la charité. Sur ces âmes d'élite, qui représentent les hauts sommets de l'humanité, les rayons du ciel s'arrêtent plus volontiers.

L'observation de Mme de La Rivière a pour nous un intérêt particulier. Elle a été recueillie, annotée par le Dr Regnault, professeur à l'école de médecine de Rennes. Le Dr Regnault est un de nos anciens collègues d'internat dans les hôpitaux de Paris; un des hommes les plus instruits, les plus importants de notre génération médicale. Son autorité est indiscutable ; sa bonne foi au-dessus de tout soupçon.

Le Dr Regnault soignait Mme de La Rivière, en religion sœur Marie de Saint-Paul, qui était atteinte d'une tuberculisation pulmonaire, remontant déjà à plusieurs années.

A diverses reprises, elle avait eu des hémoptysies abondantes. Une hémorrhagie plus grave se déclare

le 11 octobre 1869, se renouvelle le 12 avec une extrême violence et jette la malade dans une faiblesse excessive.

Le 13 octobre, aux accidents liés à l'état du poumon, à une fièvre ardente, vint se joindre un épanchement occupant tout le côté gauche de la poitrine.

Le 14, l'état de la malade s'était aggravé à tel point que le pouls était devenu imperceptible, la figure, les doigts et les ongles avaient pris une teinte violacée; tout le corps était couvert d'une sueur froide, la respiration ne venait que de loin en loin et, à chaque instant, on attendait le dernier soupir. Le Dr Regnault crut devoir prévenir la Supérieure que la malade ne passerait pas la nuit.

Le lendemain 15, le médecin retrouve la malade dans d'excellentes conditions : la guérison s'est effectuée avec une rapidité tout à fait inattendue, la respiration est libre, la physionomie excellente, la fièvre a disparu.

« Que s'est-il donc passé? Alors que l'on attendait son dernier soupir et que l'asphyxie était aux dernières limites, la malade fit un suprême effort et prononça Lourdes ». On lui porta une petite cuillerée d'eau de la Grotte sur les lèvres; aussitôt, s'asseyant sur son séant, le râle de sa poitrine cessa, la respiration devint libre, elle put parler et répondre aux litanies de l'Immaculée Conception. « Je suis guérie, dit-elle, la Sainte Vierge achèvera son œuvre ». Trois jours après, on ne

trouvait plus de traces de cet épanchement qui occupait tout le côté gauche, et, sans aucun traitement, les forces étaient revenues avec la santé. »

Sans pouvoir affirmer dans ce cas l'existence évidente d'une intervention de la Sainte Vierge, je ne puis m'empêcher de constater, dit le Dr Regnault, que la rapidité extraordinaire du rétablissement sépare complètement ce fait des faits analogues et que, selon les prévisions qu'autorisait la science, on devait bien plutôt s'attendre à une terminaison funeste.

Conclusion pleine de sagesse, à laquelle nous nous associons pleinement. Nous devons conserver à chaque fait sa physionomie propre et ne pas mettre dans nos affirmations une certitude, un absolu qui ne se retrouve pas dans le sujet. Le Dr Regnault écrivait du reste à une date trop rapprochée de la guérison pour pouvoir engager l'avenir. Narrateur fidèle, il enregistrait simplement les faits dont il avait été le témoin.

En relatant cette observation, nous avons voulu montrer qu'au milieu de toutes les guérisons observées à Lourdes, il en est de très importantes par les modifications obtenues, par les témoignages qui les accompagnent, par les noms des médecins qui s'en portent garants, et qui, cependant, ne peuvent se prêter à une démonstration mathématique. Dans ces cas, la réserve des médecins catholiques est extrême. Elle dépasse certainement les garanties que nous demandons d'ordi-

naire à nos observations purement médicales, et tous les médecins étrangers sont frappés de la méthode sévère, de la rigueur avec laquelle les enquêtes sont poursuivies.

Les exemples qui vont suivre apportent au contraire avec eux des garanties qui s'imposent, une démonstration claire comme la lumière.

VARICES ULCÉRÉES GUÉRIES INSTANTANÉMENT PAR L'APPLICATION DE L'EAU DE LOURDES

Le fait que nous résumons ici est un des plus importants dont les *Annales* aient conservé le récit. Il est attesté par les trois médecins de Lavaur, les Drs Ségur, Rossignol, Bernet. Il est du reste d'une constatation assez facile pour que tout témoin puisse s'en porter garant.

Le Dr Bernet examine pour la première fois Macary (François), de Lavaur, en 1852. A la partie interne du genou et de la jambe gauche, se trouve un ulcère variqueux profond, avec engorgement considérable des tissus. Les veines dilatées le sont en outre en si grand nombre et à un si haut degré, que tous les moyens chirurgicaux sont contre-indiqués.

Dix-huit ans plus tard, le même docteur constate que le mauvais état de la jambe a beaucoup empiré. Il conseille un repos prolongé et absolu au lit.

Le 15 août 1871, le Dr Bernet trouve l'ulcère parfaitement cicatrisé. Il n'y a pas l'ombre d'un engorgement; les paquets variqueux ont entièrement disparu. A leur place on ne sent que des cordons petits, durs, vides de sang, roulant sous les doigts. La veine saphène a retrouvé sa direction et son volume normal. — Le certificat du Dr Bernet est assez important pour être reproduit dans son texte.

Macary (François), âgé de soixante ans, menuisier à Lavaur, membre de la Société de Saint-Louis, nous consulta, il y a environ vingt ans, pour des varices qui occupaient le creux poplité et la partie interne du genou et de la jambe gauches. — On observait alors vers le tiers inférieur de ce membre un ulcère variqueux à bords calleux, avec engorgement considérable et douloureux des tissus. Il existait en outre, en dehors et en dedans de la partie supérieure du mollet, deux larges et anciennes cicatrices qui n'avaient rien de commun avec l'affection qui nous occupe et qui étaient le résultat d'un coup de feu reçu par le malade, vingt ans auparavant. Les veines dilatées l'étaient en si grand nombre et à un si haut degré, que, pour nous, les moyens chirurgicaux que l'on oppose à cette maladie étaient formellement contre-indiqués.

Macary nous parut donc voué à une infirmité perpétuelle; et nous ne conseillâmes que les moyens palliatifs, que, du reste, avaient déjà conseillés plusieurs de nos confrères.

Dix-huit ans plus tard, il y a deux ans, Macary se représenta à notre consultation. Le mauvais état de sa jambe avait beaucoup empiré. — Nous lui confirmâmes notre premier pronostic, et lui déclarâmes qu'il était urgent, pour amener l'ulcère à la cicatrisation, de se soumettre,

comme unique moyen, au repos absolu et prolongé au lit, et à l'application de pansements méthodiques.

Aujourd'hui 15 août 1871, Macary se présente pour la troisième fois. — L'ulcère est parfaitement cicatrisé. — Aucun appareil ne comprime la jambe, et pourtant il *n'existe pas l'ombre d'un engorgement.* — Ce qui nous frappe surtout, c'est que *les paquets variqueux ont entièrement disparu;* qu'à leur place la palpation fait percevoir des cordons petits, durs, vides de sang et roulant sous les doigts. *La veine saphène interne a sa direction et son volume normal.* — L'examen le plus attentif ne fait découvrir aucune trace d'opération chirurgicale.

Nous concluons que la science est impuissante à expliquer ce fait. Les auteurs sont tous d'accord sur ces points que les varices abandonnées à elles-mêmes sont incurables; qu'elles ne guérissent pas par les moyens palliatifs, et *encore moins spontanément; qu'elles vont sans cesse en s'aggravant;* et qu'enfin on ne peut espérer la cure radicale, en faisant courir de graves dangers aux malades, que par l'application de procédés chirurgicaux. — Ainsi, le fait affirmé par Macary ne serait pas prouvé par des témoignages authentiques pris en dehors de lui, qu'il n'en resterait pas moins pour nous *un fait des plus extraordinaires, et, tranchons le mot, un fait* SURNATUREL.

En foi de quoi nous signons le contenu du présent rapport.

A Lavaur, ce 15 août 1871.

BERNET,
docteur-médecin de la Faculté de Paris.

Cette cure radicale s'est produite dans l'espace d'une nuit, sous la seule influence de l'application de compresses imbibées d'eau de Lourdes. Écoutons le malade raconter lui-même sa guérison:

« Quand j'eus entre les mains cette eau bénie, je me

hâtai de me traîner à ma chambre. Là je me mets à genoux et je fais à la Vierge une prière courte, mais fervente. J'ôte mes guêtres, mes bandages. Versant l'eau dans le creux de la main, j'en lave mes deux jambes, je bois l'eau qui reste dans le flacon, je me mets au lit, et je m'endors.

» Vers minuit, je me réveille; je ne sens plus aux jambes aucune douleur; je les touche de mes deux mains, les varices avaient disparu.

» Ma femme était dans une pièce voisine communiquant par une porte. — Femme, lui criai-je, je suis guéri. — Tu deviens fou; allons, dors...

» Un sommeil, comme je n'en avais pas goûté depuis longtemps, s'empara de moi.

» Le lendemain, à mon réveil, je m'empresse de regarder mes jambes; varices, ulcères, tout avait disparu; la peau était plus lisse que celle de mes deux mains, comme vous les voyez tout à l'heure. »

Tout surprend également dans cette observation; la guérison de varices absolument incurables, par les moyens ordinaires, et que l'on ne peut attaquer par les procédés chirurgicaux, sans faire courir au malade les plus grands dangers; l'aspect et la direction de la veine saphène entièrement retrouvés, de cette veine qui, pendant vingt ans, a baigné dans le pus et dont on ne rencontre jamais les traces dans ces conditions. Les trois médecins sont unanimes pour déclarer que les

annales de la science ne mentionnent aucun cas de guérison semblable. Le Dr Bernet ajoute que ce fait est véritablement un fait surnaturel. Qui pourrait d'ailleurs contester ou interpréter une cure pareille? — Personne, assurément.

— Je me trompe. — Je lis dans l'examen médical du Dr Diday : « Cet autre est guéri de varices de la jambe ; mais à la place qu'occupaient les veines dilatées, il reste de petits cordons durs, solides. C'est donc par le mécanisme régulier, chirurgical, usité dans l'oblitération des veines que la Sainte Vierge a agi; la main a été divine, je l'accorde, mais le vestige est tout humain. » — J'en demande pardon à mon confrère, mais le procédé chirurgical dont il parle n'est ni régulier, ni usité. J'ai des varices et je n'y laisserais pas toucher par ce joli procédé; dans ma carrière déjà longue, je ne me suis jamais permis pareille tentative sur mes clients.

Pour obtenir l'oblitération des veines, il faut provoquer une phlébite, affection des plus graves, qui peut être mortelle, qui s'accompagne d'inflammations profondes, douloureuses. Mais, en vérité, je ne vois rien de commun entre une guérison qui s'opère dans quelques instants, pendant un sommeil bienfaisant, et un traitement qui durera des semaines ou des mois, et nécessitera l'intervention d'un chirurgien entreprenant. Lorsqu'il s'agit d'une affection matérielle, visible, qui tombe sous les sens, les objections que l'on élève se

retournent contre leurs auteurs quand elles ne sont pas fondées, et accusent plus de parti-pris que de sincérité. M. Diday a eu tort d'attaquer pareil sujet et de traiter d'une main si légère les certificats de ses trois collègues. Ce sont, en effet, ces derniers qui ont bien raison de dire que l'on ne peut guérir les varices qu'en faisant courir au malade les plus graves dangers et, par l'application des procédés chirurgicaux les plus délicats et les moins usités.

Les médecins, dans ces derniers temps, ont contesté toutes les guérisons de paralysies relevées à Lourdes, les classant indistinctement dans le groupe des paralysies nerveuses. Il serait difficile de ranger sous ce chef la guérison de M. Hanquet, survenue le 27 novembre 1890.

Les docteurs Termonia et Daveux reconnaissent formellement que leur client était atteint d'un ramollissement de la moelle épinière ; ils en trouvent la preuve dans la paralysie complète de la sensibilité et du mouvement, dans un dépérissement progressif qui allait jusqu'au marasme, dans cet ensemble de symptômes qui indiquaient clairement qu'il ne s'agissait pas d'un trouble fonctionnel, mais d'une lésion organique qui avait son retentissement sur l'économie entière. Dans ces conditions, la guérison qui suivit les lotions faites avec l'eau de Lourdes, s'est opérée dans l'espace *d'une*

minute et demie. Et chose bien importante à noter, non seulement la paralysie a disparu, mais il n'y a pas eu de convalescence; et le malade a passé sans transition d'un état de marasme à une santé parfaite. Bien plus, la peau qui était rouge, érysipélateuse au niveau du siège, a retrouvé instantanément son aspect normal.

Un pareil fait ne se discute pas. On peut le rejeter, mais l'expliquer d'une façon naturelle, c'est impossible. Pour le rejeter, il faudrait admettre que les huit ou dix médecins qui ont soigné le malade ont menti sciemment et d'un commun accord, que les certificats qui accompagnent cette relation sont absolument faux, que tous les témoignages qui viennent à l'appui de ce fait ont été fournis par de faux témoins. Où serait le mobile et le but poursuivis? Aurait-on jamais vu aussi parfaite entente pour commettre une mauvaise action?

Laissons de côté ces hypothèses ridicules. Concluons avec les Drs Termonia et Davreux :

« C'est un fait inouï dans l'histoire des maladies de la moelle; Hanquet était perdu, sans ressources, et n'a dû sa guérison qu'à l'eau de Lourdes, employée à la fois en boisson et en frictions. »

Dans les quatre premiers volumes des *Annales,* nous trouvons le récit d'un grand nombre de guérisons qui pourraient prendre place à côté des faits que nous venons de citer. Mais nous ne voulons pas recommencer

un travail déjà fait. Nous avons lu les certificats et relevé les noms d'une vingtaine de médecins bien connus. Parmi eux, trois anciens internes de Paris, un agrégé de Montpellier, un professeur de Rennes, un médecin important de la marine.

Ce n'est pas sans émotion que j'ai lu une lettre du Dr Béraud, mon ancien camarade d'internat, enlevé bien jeune à la science et à ses amis. Il écrit d'Amélie-les-Bains : « J'avais depuis dix-sept jours, une hémoptisie épouvantable ; depuis le commencement d'une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes, je n'ai plus craché de sang. » Le Dr Béraud n'était certainement pas guéri. Mais un rayon bien doux était venu ensoleiller sa vie et lui permettre de reprendre force et courage dans le cours de sa cruelle maladie. De pareils exemples ne sont pas rares dans les *Annales* de Lourdes. Ils sortent évidemment du cadre de nos études, mais ils n'en méritent pas moins une mention spéciale.

D'ailleurs ce n'est pas le scalpel de l'anatomiste ou la science du médecin qui pourra découvrir, interpréter tout ce qu'il y a de consolation et d'espérance au pied de cette Grotte. Que d'âmes blessées trouvent là un baume salutaire qui cicatrise leurs plaies!

En relisant les *Annales* de 1870 et 1871, j'ai parcouru l'histoire de ces terribles mois, j'ai senti battre le cœur de la France chrétienne, j'ai retrouvé l'écho des plus généreux sentiments

Un officier de turcos écrit du champ de bataille : « J'ai pris part au combat de Wissembourg, à celui de Reischoffen, puis à l'affreuse bataille de Sedan. Des soixante-cinq officiers de mon régiment, il en reste six. C'est un vrai miracle que j'aie échappé à la mort. Nous étions dans un bas-fond, les balles tombaient sur nous comme la grêle, et les éclats d'obus pleuvaient ; je ne saurais assez proclamer la toute-puissance, la bonté de Notre-Dame de Lourdes qui m'a protégé, m'a sauvé. »

Un cuirassier de Reischoffen écrit aussi : « Je suis encore en vie, remerciez-en le bon Dieu. Notre régiment est massacré ou prisonnier. Notre escadron était de 130 hommes, nous nous retrouvons 13. J'ai eu deux chevaux tués sous moi. Mon portefeuille a été traversé par une balle qui s'est arrêtée devant l'image de Notre-Dame de Lourdes. Remettez le portefeuille à la chapelle et demandez une messe pour remercier la bonne Vierge. »

Un commandant d'infanterie envoie sa croix d'honneur, gagnée sur le champ de bataille, et demande qu'on l'attache au-dessous de la statue de la Vierge, en reconnaissance des grâces qu'il a reçues.

Au début de la guerre, on voit des soldats venir séparément ou par groupes, s'agenouiller devant la Grotte, demander la force, le courage qui doit les soutenir au plus fort du danger.

C'est au sortir d'une retraite à la Grotte que le comte

Henri de Verthamon s'arrache des bras de sa mère, de sa femme, de ses deux enfants, et court s'enrôler sous le drapeau des zouaves pontificaux. Dans son testament il met le repos de son âme sous les suffrages de Notre-Dame de Lourdes et se dévoue pour la patrie avec la même joie qu'il s'était dévoué pour l'Église. Le général de Sonis nous a laissé entrevoir que l'Immaculée Conception de la Grotte vint ravir les yeux de son âme pendant ses longues et mortelles heures de la nuit du 2 décembre, alors qu'il gisait sur le champ de bataille, la cuisse fracassée, perdant tout son sang, couvert de neige comme d'un linceul glacé, au milieu des gémissements et du râle des blessés, des mourants.

Ces exemples nous montrent une fois de plus d'où coule la source des grandes abnégations, et quels Français peut produire la foi catholique et l'amour de la Vierge Immaculée. Vainement, en parcourant ces pages, j'ai voulu me renfermer dans mon rôle de médecin et distraire mon esprit de toute pensée étrangère ; je n'ai pu retenir un cri d'admiration en voyant la sève puissante qui déborde encore dans notre pays et qui vient par mille canaux se déverser à Lourdes. Mais qui donc a osé dire « qu'il fallait neutraliser les influences qui, s'irradiant des centres de pèlerinage, arrêtent l'essor des esprits libres, que de tous les miracles on ne peut espérer un effet moralisateur et que l'intelligence humaine, dans un avenir prochain, placera son bonheur

exclusivement dans les conquêtes de la raison? » Ce n'est certainement pas un soldat sur un champ de bataille. Ce culte de la raison eût été pour lui, à Reischoffen ou dans la nuit de Patay, un bien mince et bien inutile bagage.

Hélas ! c'est encore un médecin (Diday, examen médical, page 82) Diday, qui nous demande, pour admettre les guérisons ou les miracles de Lourdes, une preuve choisie par lui et qui s'impose par l'évidence des résultats. Si vous avez, dit-il, hérité du pouvoir qui toucha Constantin, qui fléchit Attila, il est temps d'en faire œuvre.

La France est mutilée, rendez-lui ses provinces perdues.

Je ne sais s'il est permis de traiter pareil sujet d'une plume légère; mais je sais que ceux qui résoudront cette question auront placé plus haut leurs ambitions et leurs pensées. Le culte de la raison ne sera pas leur plus ferme appui.

Je sais que nos meilleurs soldats auront retrempe leur âme sous le souffle des inspirations chrétiennes. Dans cet échange continuel qui se fait à Lourdes entre les prières de la terre et les grâces du ciel; dans ce regard de miséricorde que la Vierge semble abaisser de préférence sur la France, je trouve le secret de notre force et de nos espérances, le gage assuré du relèvement de mon pays.

CHAPITRE II

1872. — ANNÉE DES GRANDS PÈLERINAGES, DES NOMBREUSES GUÉRISONS

Léonie Chartron, Mal de Pott : Dr Gagniard. — Caral, cancer : Dr Estrémé de Castillon. — Aurélie Bruneau, sourde et muette : Dr de Lamardelle, Poitiers. — Mlle Gilbert : Dr Fabre, de Marseille. — Louise Delpon, paralytique : Dr Chrestien. — Rachitisme : Dr Masurel. — Tumeur blanche : Dr Moreau. — Maurice Lagorce.

Pendant l'année 1872, un instinct mystérieux pousse les populations vers la Grotte de Lourdes ; les trains de pèlerins se succèdent sans interruption.

Au lendemain de désastres sans nom, la France, cette noble blessée dont les plaies saignent encore, vaincue, démembrée, tremblant pour son avenir, retrouve un premier rayon d'espérance. Ces pèlerinages rappellent sa grande mission et lui montrent que sa destinée est encore liée aux destinées immortelles de l'Église.

Les multitudes se succèdent sur les bords du Gave. De nombreux malades y retrouvent chaque jour la santé. Les *Annales* nous ont conservé le récit de plus de cent guérisons observées dans le cours de cette année. Parmi ces guérisons, il en est de très impor-

tantes par les détails précis, circonstanciés qui les accompagnent, par les noms des médecins qui s'en portent garants. Nous ne ferons que résumer ici les principaux faits.

Je trouve d'abord le récit de la guérison de Léonie Chartron, de Lormes (Nièvre).

Son médecin, le Dr Gagniard, d'Avallon, se complaît dans le récit et le commentaire de cette observation véritablement merveilleuse. Il écrit dans la *Revue de l'Yonne* la lettre suivante :

J'ai traité longtemps, dit-il, cinq ou six ans je crois, Mlle Chartron, pour une affection grave de la colonne vertébrale. Les apophyses épineuses dorsales faisaient une saillie considérable, en raison du ramollissement et de l'affaissement de leur corps. Il y eut même collection purulente. Tout ceci constaté par Nélaton, Piorry, Bouvier. Plus d'appétit, amaigrissement complet, fièvre continue, insomnie, la mort était imminente. Mlle Chartron part soutenue, sinon portée, par deux personnes, accompagnée d'un oncle, vénérable prêtre, qui vient de mourir à Lormes en odeur de sainteté. On la met comme on peut en voiture, en chemin de fer, dans un wagon-lit. A Lourdes, elle est conduite près de la fontaine, elle y entre et en sort guérie, n'ayant plus besoin de personne pour marcher, allant, venant, agile et gaie. Sa gibbosité avait disparu instantanément.

Depuis, sa santé a toujours été excellente. Je me suis promené avec elle pendant une demi-heure, et j'étais plus fatigué qu'elle. Maintenant, qu'un médecin instruit

explique une guérison de cette sorte. J'en ai porté vainement le défi à plusieurs de mes collègues.

Cette note se passe certainement de commentaires. Un mal de Pott, c'est-à-dire une carie des vertèbres avec affaissement de la colonne vertébrale, qui dure depuis sept ou huit ans, ne peut guérir en un instant sans laisser aucune trace des lésions matérielles qui caractérisent cette maladie. Le Dr Gagniard a bien raison de conclure que ce fait est absolument inexplicable. Pour lui conserver sa signification et son caractère, nous devons reproduire la relation faite par Mlle Léonie Chartron, et les attestations formelles et décisives du Dr Gagniard, son médecin. Mlle Chartron nous dit :

Je suis venue jusqu'à trente ans sans connaître la maladie. C'était en 1866 : après plusieurs semaines d'un malaise que je ne m'expliquais pas, je fus saisie par une petite fièvre ; ma respiration devint difficile ; mes jambes refusèrent de me porter ; je ne pouvais faire de mouvement sans douleurs ; et je dus prendre le lit. Je fis alors appeler le Dr Edmy Gagniard, d'Avallon (aussi bon chrétien que bon médecin et excellent chirurgien), lequel, après un sérieux examen, constata « une saillie des apophyses épineuses de six ou sept vertèbres dorsales ; » en d'autres termes plus compréhensibles, reconnut une affection de la colonne vertébrale des plus graves, que ces Messieurs nomment : maladie de Pott.

Il m'ordonna un traitement sévère et me prescrivit les eaux de Salies, auxquelles je me rendis peu de temps après, mais sans grand succès. J'y retournai encore deux

ans de suite, et sans plus de résultat. J'allai respirer l'air de la mer qui m'était conseillé comme fortifiant. Je me laissai conduire à Paris, où je fus visitée par les princes de la science, Nélaton, Piorry, Bouvier, qui tous s'accordèrent à reconnaître la gravité de mon état, et me prescrivirent de nouveau, avec le corset à béquilles, les moxas, les badigeonnages iodurés, les cautères...; et pendant trois années bien longues j'endurai ces tortures; et à la fin, mon pauvre dos était tellement labouré, brûlé, que je ne pouvais plus souffrir ces médications trop énergiques, malgré ma bonne volonté.

Et cependant la faiblesse et la maigreur augmentaient. Je n'avais éprouvé un peu de soulagement pendant cette dernière année, qu'à la suite d'une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes... J'en conclus que je ne pouvais être guérie que par elle, et, pleine de foi en sa puissance, comme de confiance en sa bonté, je résolus d'aller lui demander ma guérison.

C'était une grande affaire. Je ne pouvais faire quelques pas qu'appuyée d'un côté sur un bras, de l'autre sur une canne; et il s'agissait d'un voyage de plus de mille kilomètres, et il m'en fallait faire 80 en voiture pour me rendre de Lormes à Nevers, où je devais trouver le chemin de fer... N'importe, la main si bonne de Marie me faisait signe, sa voix si douce m'appelait... Je m'embarquai le lundi, 12 juillet 1869, avec les souhaits des voisins et des amis qui ne pensaient pas me revoir en vie... Nous arrivâmes à Lourdes le lundi soir, 19 juillet.

Le lendemain, je me rendis en voiture à la sainte chapelle, où j'entendis la messe, et d'où je revins sans trop de fatigue. Le mercredi, après la sainte communion, je descendis avec bien des précautions dans la piscine, témoin déjà de tant de prodiges; et j'en avais à peine touché le fond, que, toute seule, au grand ébahissement de mon excellente tante, qui ne m'abandonnait pas, sans

effort et sans secousses, sans pouvoir me dire comment la chose se fit, je me trouvai hors de l'eau. Je ne me sentis nullement incommodée par ce froid glacial qu'on ne peut bien comprendre que quand on l'a éprouvé; j'étais guérie !

Je marchais librement et avec aisance, quoique avec réserve : les jours suivants j'entendis la messe en action de grâces, et le lundi, 26, nous reprenions avec joie et reconnaissance le chemin de Lormes, où j'étonnai tous ceux qui me voyaient marcher si aisément.

Mon bon vieux docteur, mandé et reçu par moi au seuil de la maison, ne pouvait en croire ses yeux; mais après avoir constaté ma parfaite guérison, il me dit d'un ton ferme et résolu : « Quand une maladie aussi dangereuse que la vôtre, compliquée d'une complexion délicate, a résisté aux soins les plus assidus, comme aux efforts des maîtres de la science; quand elle devient de plus en plus grave, quand la cachexie se manifeste, et qu'un beau jour, subitement, et par la simple immersion, pendant une seconde, dans une eau glaciale, elle disparaît entièrement, il faut bien dire avec Ambroise Paré : Dieu l'a guérie; et je dois ajouter : par un miracle. »

Aujourd'hui, plus de deux années se sont écoulées depuis ce jour béni, et je n'ai rien ressenti de mon ancienne maladie; je ne suis toujours pas d'une complexion robuste, ma nature est restée la même; mais la gibbosité a disparu comme toute maladie, je puis marcher, monter et descendre des escaliers, gravir la montagne au sommet de laquelle est située notre église, me baisser et me redresser sans souffrance, ce que je n'ai pu faire pendant les trois années que cette terrible affection a duré.

LÉONIE CHARTRON.

Le Dr Gagniard résumait dans les lignes qui suivent ses impressions sur la guérison de Mlle Chartron :

Avallon, 15 décembre 1872.

Madame,

La guérison subite, instantanée de Mlle L. Chartron, à Lourdes, est certainement miraculeuse et tout ce qu'il y a de plus authentique.

Vous pourrez défier le médecin le plus instruit, le plus fort, le plus expérimenté, d'expliquer la guérison de la maladie de Mlle Chartron, maladie arrivée à la dernière période de paralysie, de fièvre et de marasme, avec suppuration de six vertèbres, en quelques secondes, en dehors de n'importe quel traitement, et d'en citer un seul exemple dans la science.

Veuillez agréer, etc.

E. Gagniard, père,
Docteur-médecin.

Raymond Caral, officier des douanes en retraite, est atteint d'un cancroïde de la face. Trois médecins, les Drs Séméac de Bordeaux, Estrémé de Castillon, Delord de Saint-Girons, le cautérisent vainement avec divers caustiques. Une plaie large, profonde, saignante, s'étend chaque jour davantage. Le Dr Delord adresse ce malade au Dr Rességuet, chirurgien en chef de l'hôpital de la Grave, à Toulouse. « Je recommande, dit-il, ce malade aux soins et à l'habileté de mon savant confrère. Il est atteint d'un cancroïde siégeant sur le front. Deux confrères ont essayé vainement la poudre Rousselot et la pâte de Canquoin; moi-même, j'ai eu recours au caustique sulfocarbonique de Ricord sans

aucun résultat. En présence de ce *statu quo,* j'ai conseillé à M. Caral d'aller consulter le Dr Rességuet, pour une opération chirurgicale qui semble devenue nécessaire. »

Avant de partir pour Toulouse, le malade, sur les conseils de sa femme, vient à Lourdes : « Je me confessai, dit-il, je communiai et je descendis à la Grotte. Ayant enlevé les linges qui couvraient cette plaie affreuse, je commençai à la laver avec l'eau de la fontaine. Je continuai ces lotions; chaque jour, la plaie diminuait et, au bout de huit jours, il n'en restait plus rien, rien que la cicatrice légère que vous pouvez apercevoir encore en regardant de très près. »

Que manque-t-il à la démonstration de ce fait ? Il ne peut y avoir doute sur la nature de la maladie. Un cancroïde qui étend ainsi ses ravages, malgré les efforts de trois médecins, malgré tous les moyens mis en usage en pareil cas, est certainement une affection maligne entre toutes. Ces ulcères, compatibles avec la vie dans une certaine mesure, ne se cicatrisent jamais complètement. Si, dans quelques cas fort rares, ce mode de guérison peut s'observer, ce n'est jamais dans un laps de temps aussi court et avec de simples applications d'eau fraîche que le malade obtient un pareil résultat.

Nous devons ranger les guérisons de sourds-muets de naissance parmi les faits les plus surprenants et

aussi les plus concluants. Plusieurs ont été constatées à Lourdes.

L'observation d'Aurélie Bruneau (1), rapportée par le médecin de sa famille, le Dr de La Mardelle, présente toutes les garanties que le critique le plus sévère pourrait exiger. Cette jeune fille, soumise aux soins du Dr de La Mardelle, offrit dès son bas âge les signes certains de la surdi-mutité de naissance. Le Dr Delot, de Paris, auquel on conduisit l'enfant, déclara que l'infirmité était incurable. La jeune Aurélie fut confiée aux soins des Sœurs de Déols, de Châteauroux, chargées de l'instruction des sourds-muets du département, puis envoyée à Orléans dans une institution de sourdes-muettes.

Rentrée dans sa famille, Aurélie, dont la physionomie révèle une belle intelligence, présente tous les caractères de la surdi-mutité. Elle a vingt ans. La preuve de son infirmité n'est plus à faire; toute pensée d'opération, tout traitement sont depuis longtemps abandonnés. C'est dans ces conditions qu'elle recouvre instantanément l'ouïe, après avoir versé pendant trois jours quelques gouttes d'eau de Lourdes dans son oreille. Le Dr de La Mardelle l'examine avec soin :

Elle entend, nous dit-il, les coups frappés derrière une porte, les accords du piano dans un appartement

(1) Née à Chabris (Indre), le 24 avril 1853, guérie le 11 octobre 1872.

voisin, et non seulement elle entend, mais elle prononce quelques mots, et c'est parce qu'elle entend qu'elle parle.

De ce fait, dit le même docteur, nous sommes obligés de conclure que cette guérison, obtenue en dehors des procédés ordinaires et sans le secours d'aucun traitement, apparaît revêtue du caractère surnaturel.

Les médecins les plus connus, les plus célèbres, donnent ici à un très grand nombre d'observations l'appui de leur nom et de leur autorité.

Le Dr Fabre, professeur à l'École de médecine de Marseille, nous dit qu'une de ses clientes, Mlle Gibert, arrivée au dernier degré de faiblesse, retrouve en un instant, à Lourdes, une santé depuis longtemps compromise.

Le Dr Fabre est une des grandes figures médicales du Midi de la France. Pour tous ceux qui l'ont connu, l'honorabilité de son caractère, sa droiture, l'indépendance de ses convictions sont au-dessus de toute atteinte.

Le docteur Chrestien, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier, nous raconte en détail la guérison d'une de ses clientes. Marie-Louise Delpon, atteinte de paralysie des membres, de déviation de la bouche, d'affaiblissement chaque jour plus prononcé dans les idées. Lorsque la mort paraissait imminente, des lotions d'eau de Lourdes ramènent la vie dans ce corps inerte et effacent en un instant les traces de la

maladie. En terminant son récit, le docteur Chrestien nous dit:

Pourquoi n'attesterais-je pas cette guérison miraculeuse? Pourquoi ne pas braver les facéties de certains forts ou esprits faibles?

Fais ce que dois,
Advienne que pourra.

Le Dr Chrestien sait parfaitement qu'il trouvera chez ses collègues des esprits obstinément fermés à cet ordre d'idées; il sait que ses affirmations provoqueront chez un grand nombre un sourire d'incrédulité. Mais il passe outre. Aucune considération n'a pu arrêter sur ses lèvres l'expression entière de sa pensée, de ses convictions.

Le Dr Masurel, de Lille, raconte la guérison d'une orpheline, âgée de 26 ans, qui depuis 15 ans est privée de l'usage de ses membres. Le professeur Parise, consulté, déclare que cette infirmité est absolument incurable. En effet, sous l'influence du rachitisme, les bras et les jambes sont contournés en arc de cercle, les articulations sont démesurément gonflées, la jambe droite est plus courte que l'autre de dix centimètres.

Et voilà qu'en un instant, après avoir bu de l'eau de Lourdes et récité un *Ave Maria,* les membres se redressent, la jambe droite s'allonge de 8 centimètres, les genoux reprennent leur grosseur naturelle. —

L'orpheline peut marcher, pour la première fois depuis 15 ans !

L'esprit a quelque peine à se faire à la réalité d'un pareil récit; nous sommes évidemment en dehors du monde matériel. Il faut que les garanties les plus sérieuses accompagnent l'exposé de ce fait. Il faut que le Dr Masurel s'en porte garant pour qu'il puisse, avec un pareil dédain de toutes les lois naturelles, triompher de nos doutes et s'imposer à nos convictions.

Le Dr Moreau rapporte, lui aussi, une guérison bien surprenante. Une de ses malades, Simonneau (Philomène), âgée de 20 ans, est atteinte, depuis plus de cinq ans, d'une tumeur blanche de l'articulation tibio-tarsienne. Il y a à ce niveau des abcès nombreux et successifs, des fistules en divers points, des séquestres multiples et volumineux qui sortent péniblement. Le seul résultat prévu et désiré était l'ankylose, si jamais toutefois les suppurations pouvaient se tarir, les os nécrosés s'éliminer.

A la suite d'un voyage à Lourdes, non seulement la cicatrisation des parties molles et des os a été rapide et définitive, mais encore cette articulation privée de tout mouvement a retrouvé son jeu, sa souplesse. Il n'y a pas la moindre claudication dans l'allure d'une personne qui pendant cinq ans n'a pu faire usage de sa jambe.

Je laisse, dit le Dr Moreau, à des maîtres plus habiles le soin d'expliquer, par les données de la science, comment

une articulation si longtemps condamnée à l'immobilité, a pu si rapidement et aussi complètement reprendre son jeu, en ne conservant aucun embarras ni la moindre claudication dans l'allure d'une personne qui, pendant cinq ans, n'a pu faire usage de sa jambe droite. Si ma bonne foi peut rencontrer des sceptiques, si mon affirmation peut susciter des contradicteurs, je les invite, les uns et les autres, à vérifier par eux-mêmes les faits que j'ai racontés, et cela dans l'intérêt même de la vérité que je crois servir; si mes assertions et mes observations sont reconnues fausses ou erronées, je passe condamnation.

En résumé, mon opinion est que la fille Simonneau, à la suite d'une affection scrofuleuse très grave de la jambe droite, devant provoquer une ankylose en admettant une guérison naturelle, est en ce moment parfaitement guérie sans aucune trace permanente autre que les cicatrices osseuses et cutanées, par conséquent sans *ankylose* ni *claudication*. Cette cure surprenante, que j'affirme, s'est, en outre, opérée avec une rapidité que ne comporte pas la lenteur ordinaire des guérisons dans le genre qui nous occupe ; je dois donc avouer, en toute sincérité, dans mon âme et conscience, que la science médicale actuelle ne se prête pas à l'explication absolue de tous les phénomènes de cette guérison qui est authentique, et dont je n'ai encore jamais constaté d'exemple analogue.

Aux Herbiers, 20 octobre 1872.

H. Moreau, docteur.

Si, en parcourant les pages qui contiennent ces récits merveilleux, l'on ne trouvait les noms des médecins les plus connus, les certificats les plus affirmatifs, il serait permis de douter, de récuser toute enquête.

Je le comprends d'ailleurs, ma parole serait vaine, mon autorité sans poids, si je venais seul affirmer que les lois ordinaires de notre art ont été violées, que tous ces faits échappent à une interprétation physiologique. Je pourrais être victime d'une illusion, subir l'influence d'idées préconçues, de convictions déjà faites; je pourrais me tromper.

Mais si, reprenant des observations relevées par cent, deux cents médecins, je viens en narrateur fidèle rappeler des faits consacrés par le temps, entourés des garanties les plus sûres, mon rôle est celui de l'historien et du critique. Je cesse de porter seul le mérite ou le poids de la responsabilité.

Les premiers médecins qui ont parlé des miracles de Lourdes ont soulevé de très vives oppositions. Aujourd'hui, la question perd tout côté personnel et l'on essaye d'échapper à la discussion des faits en se rejetant dans des questions de doctrine, en invoquant la suggestion, l'hypnotisme, et tous ces phénomènes mal définis, mal connus, provoqués sur les organisations maladives ou nerveuses.

L'observation de Maurice Lagorce mérite de nous arrêter un instant. Je crois devoir m'appesantir à dessein sur ce fait pour aller au-devant d'une objection prévue et répondre à des préoccupations bien légitimes du reste. Maurice Lagorce était un de mes clients. Je l'ai

soigné pendant de longues années et tous les détails de sa maladie me sont parfaitement connus.

Maurice Lagorce avait un écoulement purulent par l'oreille gauche, qui s'était déclaré à l'âge de 7 ans et qu'une première saison à Barèges, en 1870, n'avait pu modifier. Il revenait en 1871 à Barèges. L'écoulement purulent était continu et la surdité complète. Le 21 juillet, en passant à Lourdes, il est soumis à de nombreuses lotions dans la piscine, et l'ouïe revient subitement dans l'oreille malade. Le Dr Vergez, qui l'examine le jour même, constate cet heureux changement.

Cette amélioration pourtant n'est que temporaire et reste bien incomplète. Malgré le rétablissement momentanée de l'ouïe, l'abcès et l'écoulement n'en persistent pas moins. J'ai soigné ce jeune malade pendant son séjour au collège, je l'ai adressé au Dr Duplay, professeur à la Faculté de médecine de Paris ; tous les moyens, toutes les médications sont restés sans résultat ; de nombreuses fistules se sont déclarées au pourtour de l'oreille, tout le rocher était carié, nécrosé, et Maurice Lagorce est mort à La Bourboule d'accidents méningitiques développés autour de ce foyer.

Plusieurs malades ont cru trouver à Lourdes une guérison absolue, définitive, et n'ont obtenu qu'un soulagement momentané. Dans leur premier élan de reconnaissance, dans l'ardeur de leur foi, ils ont pris leurs désirs pour des réalités. Quel est le médecin versé

dans la pratique qui n'a pas rencontré dans sa carrière des exemples pareils? L'espérance naît si facilement dans l'esprit des malades!

C'est d'ordinaire avec des faits de ce genre que l'on juge, que l'on condamne toutes les guérisons de Lourdes.

Si l'on veut pourtant étudier de plus près cette observation, on ne tardera pas à reconnaître qu'elle manque des moyens de contrôle, de toutes les garanties que nous devons rechercher. Elle n'est accompagnée d'aucun certificat médical; elle n'est suivie d'aucune note, d'aucun commentaire. C'est le père seul de l'enfant — à son cœur l'illusion était douce et permise — c'est le père qui, plein de joie, exprime toute sa confiance dans la guérison de son fils. Nous écartons soigneusement de pareils faits de nos statistiques.

Nos adversaires auraient tort de s'appuyer sur ces exemples. Ils sont bien peu nombreux dans les *Annales;* ils ne peuvent être mis en parallèle avec les observations remarquables que l'on rencontre à chaque page. Chaque fois que nous trouverons des faits analogues, nous nous empresserons de les signaler et de les mettre hors du cadre de notre travail.

Nous n'avons fait que rappeler ici les guérisons les plus remarquables, observées en 1872. Pendant cette année, on rencontre chaque jour, en grand nombre, des faits intéressants.

En parcourant l'histoire de ces événements déjà lointains, je retrouve ces paroles de Louis Veuillot, qui me paraissent interpréter de haut l'opposition toujours marquée entre les manifestations de la puissance divine et les préoccupations du monde :

« C'est sans doute, dit Louis Veuillot, une chose mortifiante pour notre orgueil, que tant de miracles en plein XIXe siècle. D'autant plus humiliante, que la chose se passe en France, à la barbe de la philosophie incrédule, qui seule dispose des gros bataillons. Oui, tant de miracles après dix-huit siècles de christianisme, c'est un affront que Dieu nous fait. Nous devrions n'en avoir pas besoin, et rien ne prouve mieux combien nous sommes devenus au-dessous de la raison. Que voulez-vous? Il en faut bien passer par-là, et, dans ces preuves multipliées du mépris de Dieu, l'on ne peut guère méconnaître aussi une preuve de son amour. »

CHAPITRE III

1872-73-74. — Mme Ancelin et le Dr Thibault, de Nantes. — Mme de Lamberterie. — Les médecins de la Corrèze et du Lot. — Coxalgie, par le Dr Gallisson. — Les trois médecins de Millau.

En 1873, du mois d'avril au mois d'octobre, les pèlerinages amènent cent quarante mille personnes, près de huit cents par jour. Dans ce nombre ne sont pas compris les visiteurs libres qui arrivent seuls ou en famille, les baigneurs des stations thermales voisines, les touristes, les malades qui ne quittent pas les Pyrénées sans venir s'agenouiller devant la Grotte. Le monde entier se donne rendez-vous à Notre-Dame de Lourdes et marque ce pèlerinage d'un caractère d'universalité.

Au milieu de ces grands courants humains, de ces foules innombrables qui se succèdent, nous relevons chaque jour des faits de guérisons soudaines, qui paraissent s'écarter absolument des procédés de la nature.

C'est dans cette année que nous trouvons la relation de la maladie et de la guérison si remarquable de Caroline Esserteau, de Niort. Quinze ans se sont écoulés depuis cette époque, et depuis lors elle n'a éprouvé ni rechute ni accidents nouveaux. Nous l'avons

vue à Rome, au mois d'avril 1888, supportant vaillamment et sans faiblir toutes les fatigues du voyage. Mgr Pie, évêque de Poitiers, parlant de Caroline Esserteau, déclare que le caractère surnaturel de sa guérison se révèle avec une évidence éclatante. A mon sens, dit-il, ce prodige est un des plus frappants qui aient été opérés par la grâce divine dans le sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes.

Le Dr Eugène Thibault, de Nantes, nous raconte, dans un savant et consciencieux rapport, la guérison de Mme Ancelin, la sœur d'un médecin de l'Oise, le Dr Morillon :

Je donne des soins, nous dit-il, à Mme Ancelin, depuis 1859. Une affection organique du cœur, d'origine rhumatismale, avait déterminé une hydropisie générale. Depuis 1871, sa vie a été un supplice. Les suffocations, les bronchites les hémorrhagies, les sueurs, la fièvre, tout concourait à ses souffrances.

Lorsque le premier pèlerinage de Nantes à Lourdes fut décidé, un ardent désir d'en faire partie s'empara d'elle. Ce projet me parut insensé, irréalisable. Elle n'en persista pas moins dans sa résolution. Le voyage se fit dans de déplorables conditions ; la saison était mauvaise. Sous une pluie continuelle, ses vêtements avaient été constamment mouillés et elle dut les garder en cet état jusqu'à son retour, faute d'avoir pu en changer. Tout concourait donc à augmenter sa maladie, à déterminer même des complications funestes.

Le Dr Thibault ajoute : — Je la vis à son retour ; elle

était transformée. Elle se rendit à pied de la gare de Nantes chez elle ; il n'y avait plus ni fièvre ni oppression, ni malaise d'aucune sorte. L'hydropisie avait entièrement disparu, et, après une maladie si longue, si douloureuse, la guérison avait été soudaine et complète. Il y a eu ici un phénomène évidemment extraordinaire : lorsque les malades comme Mme Ancelin guérissent, ce qui est rare, la guérison est lente et précaire, surtout pendant la mauvaise saison ; dans le cas présent, rien de pareil, et l'heureuse pèlerine continue à jouir de la plus parfaite santé.

Trois médecins, des départements de la Corrèze et du Lot, viennent reconnaître que la guérison de Mme la baronne de Lamberterie s'est produite dans des conditions si extraordinaires, si inattendues, que la médecine ne peut en revendiquer l'honneur et qu'il est impossible de ne pas songer à une intervention surnaturelle. Mme de Lamberterie était atteinte, depuis 1869, de troubles sérieux, dans l'appareil des voies digestives. Le Dr Brun reconnut, par la palpation et la percussion, de manière à en être matériellement certain, une augmentation considérable du volume du foie ; cet organe dépassait par son bord inférieur les fausses côtes, de trois travers de doigt. En 1872, une tympanite développée à l'extrême vint mettre cette malade dans l'état le plus fâcheux et inspira aux médecins les craintes les plus sérieuses.

C'est dans ces conditions que Mme de Lamberterie commença une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes. Au

septième jour de la neuvaine, le ventre mesurait 18 centimètres de moins et, plus tard, à travers les parois abdominales devenues très dépressibles, on pouvait reconnaître et constater que le foie était revenu à ses proportions ordinaires, ne dépassait pas le rebord des fausses côtes. Les organes abdominaux si sérieusement compromis avaient retrouvé leur état normal, et cette guérison s'était opérée sans crise apparente.

Dans cette observation, à côté de la reprise des fonctions rétablies, il y a le volume du foie, lésion anatomique, matérielle et tangible complètement effacée.

Pour moi, il y a encore là des garanties personnelles d'un poids considérable. Les médecins qui ont soigné Mme de Lamberterie viennent, avec une franchise qui les honore, sans parti-pris, sans réticence, rendre témoignage de ce qu'ils ont vu et observé.

Ces trois médecins exercent dans une circonscription voisine de la mienne; j'ai eu avec eux de fréquents rapports professionnels. Je puis me porter garant de leur savoir et de leur honorabilité. Le Dr Pomarel, médecin en chef de l'hôpital de Brives, se place au premier rang parmi les médecins de la Corrèze. Le Dr Brun est le médecin consultant le plus appelé du département du Lot.

Lorsque des hommes de cette valeur viennent reconnaître que la guérison qui s'est produite sous leurs

yeux, subite, inattendue, est en contradiction avec toutes les lois de l'observation, qui oserait mettre en doute leur parole, ou contester leur autorité ?

Les certificats délivrés dans ces conditions ont une importance exceptionnelle.

Il ne s'agit pas ici d'une malade d'hôpital, perdue dans le grand mouvement d'une salle ; c'est une cliente, souvent une amie, dont on connaît le caractère, le tempérament, les antécédents personnels, dont la vie n'a plus de secrets pour son médecin. Il ne peut y avoir ni surprise, ni illusion. Si la guérison n'est pas entière, si une rechute survient, le médecin doit le déclarer ; il a pour témoin et pour juge toute la population ; il est responsable devant l'opinion qui discute ses appréciations et ses jugements.

Des conclusions portées ainsi en plein jour sur des faits si bien étudiés, si parfaitement connus, apportent avec elles toutes les garanties.

Le Dr Galisson, du Maine-et-Loire, rapporte l'observation d'une malade qu'il soigne depuis 27 ans, et qui était atteinte de coxalgie avec raccourcissement, de gonflement du genou droit avec ankylose de cette articulation, de tumeurs ganglionnaires multiples dans la fosse iliaque du même côté.

Le 27 août 1872, cette malade retrouve à la Grotte la souplesse dans toutes ses articulations ; le volume du

genou droit est égal à celui du genou gauche, et il n'y a plus trace de tumeurs dans l'abdomen.

Le récit fait par le Dr Galisson va nous permettre de comprendre l'importance de cette guérison.

La fille Géhier (Marguerite), âgée de cinquante-neuf ans, native et habitante de Rochefort-sur-Loire, arrondissement d'Angers, d'une constitution plus que lymphatique, je dirais mieux, scrofuleuse, fut atteinte dans sa jeunesse de diverses affections strumeuses, conséquence de son mauvais tempérament.

Étant domestique chez ma sœur, elle fit, dans l'année 1846, une chute qui amena à la suite des douleurs vives dans la région de la hanche droite, qui la forcèrent de garder un repos complet pendant quatorze mois.

Tous les signes d'une coxalgie du côté droit parurent alors. Un repos prolongé, des applications de nombreux et larges cautères avec la pâte de Vienne produisirent, avec un traitement interne approprié à la maladie et au tempérament du sujet, un mieux qui lui permit de faire péniblement, pendant quinze ans, un service de domestique chez moi, exerçant la médecine dans la susdite commune de Rochefort-sur-Loire.

Pendant ces quinze années, quoique cette infirme fut déchargée de ce qu'il y avait de plus fatigant dans le travail de ma maison par un domestique attaché à mon service, les douleurs reparurent assez souvent dans le membre inférieur droit.

Au mois d'avril 1872, des douleurs très fortes envahissent la hanche et une hydarthrose plus accentuée que jamais se manifeste avec des souffrances intolérables; des vésicatoires et des badigeonnages d'iodure de potassium et d'opium calment les douleurs et diminuent l'épanche-

ment. Mais le genou reste beaucoup plus volumineux; l'ankylose est plus complète.

Ce triste état restant stationnaire, le 25 août 1872, ladite fille Géhier part pour Lourdes en compagnie de quelques parents et amis. Beaucoup de personnes lui conseillaient de ne pas entreprendre un voyage aussi pénible, qui pouvait être dangereux.

Arrivée à la Grotte dite de l'Apparition, le 27 août, elle se met de suite en prière et y reste pendant dix minutes sur les deux genoux sans la moindre difficulté, sans la moindre gêne, se relève, sent qu'elle peut marcher en s'appuyant sur ses deux jambes, sans le secours de ses béquilles. Elle portait depuis trois ans une genouillère en caoutchouc, pour comprimer l'articulation chroniquement affectée. Dans le trajet de la chapelle à la ville de Lourdes, cette genouillère, qui serrait habituellement le genou, ne tient plus et glisse au bas de la jambe. Elle la laisse à Lourdes ne pouvant plus s'en servir.

Elle repart de Lourdes, le surlendemain, 29 août, avec ses compagnons de voyage.

Le train arrive à Pau; malgré la défense de ses parents, elle se sent si à l'aise pour marcher qu'elle fait avec eux, sans bâtons et sans le secours d'aucun bras, l'ascension fatigante du château d'Henri IV.

Pour rentrer chez elle, après être descendue du convoi à la gare de la Poissonnière, elle fait trois kilomètres à pied sans fatigue.

Depuis ce retour à Rochefort, qui a eu lieu le 30 août, elle n'éprouve, affirme-t-elle, aucune douleur ni dans la hanche, ni dans le genou, ni dans la région iliaque droite qui, depuis fort longtemps, offrait à l'examen une distension considérable et faisait craindre, à la palpation, des engorgements de ganglions de mauvaise nature.

La souplesse et l'agilité de l'articulation fémoro-tibiale droite sont semblables à celles de la gauche. Le volume

du genou droit est égal à celui du gauche; et le 30 août l'état général de la fille Géhier, à son arrivée de Lourdes, était ce qu'il est aujourd'hui.

Pour moi, qui ai suivi, comme médecin, cette pauvre fille depuis *quarante-trois ans*, je la croyais incurable pour le reste de ses jours avec le seul secours des moyens naturels.

Je puis donc affirmer, avec connaissance de cause et dans la sincérité de ma conscience, que l'instantanéité de l'amélioration complète du mal chronique et compliqué décrit ci-dessus me met dans l'obligation de croire à une intervention surnaturelle.

Après avoir attendu cinq mois, pour voir si les heureux résultats de ce fait merveilleux se maintiendraient, je me suis décidé à faire ce rapport.

Rochefort-sur-Loire (Maine-et-Loire) le 30 janvier 1875.

P. Galisson,
exerçant la médecine depuis 43 ans dans la commune.

Une religieuse de Saint-Joseph, paralysée depuis plusieurs années, demande à faire le pèlerinage de Lourdes. La Supérieure générale, pour éviter toute imprudence, prend au préalable l'avis des trois médecins de Millau. Le Dr Lubac répond : « Quant au voyage et au bain dont vous me parlez, je les considère comme absolument mauvais; ce n'est pas la première fois que j'interdis ces déplacements. Un bain froid pourrait aggraver la maladie. » Le Dr Rufin est moins affirmatif et s'exprime du moins d'une façon moins compromettante. « Le moyen dont vous me parlez, dit-il, est un

moyen perturbateur très puissant; en l'employant, on s'expose à faire beaucoup de mal, mais on obtient parfois des résultats surprenants... Un médecin prudent laisse à l'initiative personnelle le choix de pareils moyens. » — C'est la parole d'un sage.

Le Dr Bonneviale seul constate au retour de Lourdes les heureux résultats obtenus; il avoue que la Sainte Vierge a été plus habile que les médecins. La guérison de cette bonne Sœur, survenue après une immersion dans la piscine, est pour lui une guérison miraculeuse.

Nous trouvons encore, dans cette même année, des certificats très concluants des Drs Fabre, de Marseille; Charuau, de Nantes; Puech, de Nimes; Dumas, de Cette; Aubry, de Blois.

Nous trouvons aussi le récit de la guérison de l'abbé de Musy, guérison admirablement décrite par M. Lasserre dans les « *Épisodes miraculeux* » et qui a eu un si grand retentissement.

CHAPITRE IV

1875-1876. — Deux poitrinaires guéries. — Une Jambe cassée non soudée depuis 8 ans. — Hydropisie ; onze nctions par le Dr Chetail.

En 1875, deux poitrinaires sont guéries à Lourdes dans des conditions particulièrement intéressantes.

Le Dr Olivier, médecin de l'hospice de Château-Porcien (Ardennes), nous dit que Julie Jadot était arrivée au dernier degré de la phtisie. On constatait chez elle les symptômes les plus graves : oppression, hémoptysie, crachats purulents, sueurs nocturnes, aphonie, nausées, insomnies. La malade était alitée et pouvait à peine soutenir sa tête. C'est dans cet état que le samedi 4 octobre, à deux heures de l'après-midi, après avoir bu quatre cuillerées d'eau de Lourdes, Julie Jadot recouvre subitement la santé. La malade se lève, va à l'église, remercie Dieu de sa guérison, et depuis ce jour elle n'a cessé de jouir d'une excellente santé.

Mlle Julie Jadot, née et domiciliée à Hauteville (Ardennes), est d'une constitution délicate et s'enrhume pour la moindre cause.

Vers la fin de février 1873, elle fut atteinte de la rougeole ; l'éruption suivit son cours normal, mais la toux persista avec fièvre, crachats mousseux, douleur dans tout le côté gauche de la poitrine.

Malgré un traitement énergique et ponctuellement suivi, vésicatoires volants promenés par toute la poitrine, huile de foie de morue, goudron, iode, sirop de lacto-phosphate de chaux, l'état de la malade s'aggrava de jour en jour.

Aux symptômes primitifs vinrent se joindre d'autres symptômes plus graves. Oppression, hémoptysie, fréquents crachats purulents et abondants, sueurs nocturnes, douleurs entre les deux épaules, aphonie, perte complète de l'appétit, nausées, insomnie, faiblesse générale tellement prononcée que la malade ne peut plus se lever.

Le samedi, 4 octobre, à deux heures de l'après-midi, aussitôt après avoir bu deux cuillerées d'eau de Notre-Dame de Lourdes, la malade, qui avait une extinction de voix depuis quatre mois, appelle sa mère à haute et intelligible voix, en disant : « Je n'ai plus de mal, je suis guérie. »

En effet, Mlle Jadot avait subitement recouvré la santé : car à partir de ce jour, la fièvre, la toux, l'oppression, l'hémoptysie, les douleurs de poitrine avaient tout à fait disparu. La malade put manger ce jour même, dormir, se lever le lendemain et aller seule à l'église pour remercier Dieu de sa guérison inespérée. Depuis ce moment 5 février 1874, Mlle Julie Jadot a continué à jouir d'une bonne santé.

Certifié par le médecin traitant, médecin de l'hospice civil de Château-Porcien.

Olivier, docteur.

Mlle Marie Jean, âgée de 29 ans, était atteinte elle aussi d'une phtisie pulmonaire avancée; elle retrouve à Lourdes une guérison complète. Un des médecins les plus connus de Marseille avait porté sur elle le plus grave pronostic; à son retour, il l'ausculte avec soin,

témoigne une grande surprise et déclare qu'elle est guérie. Mais lorsqu'on lui demande une déclaration écrite, il répond qu'il ne donne pas de ces certificats qu'on lit dans les journaux, et que Mlle Marie Jean doit se contenter de remercier la Sainte Vierge des grâces reçues.

Le médecin, obéissant ainsi à une préoccupation facile à comprendre, ne veut pas se compromettre. Les préjugés, le respect humain paralysent les meilleures volontés. Étonnons-nous plutôt de trouver dans les *Annales* les noms d'un aussi grand nombre de médecins et, avec leurs noms, les attestations les plus précises et les plus décisives dans leurs conclusions.

En 1867, Pierre de Rudder, ouvrier belge, eut la jambe cassée par la chute d'un arbre. L'os était brisé à sa partie moyenne. Malgré tous les appareils, la consolidation ne put se faire. Pendant un an Pierre garda le lit. Trois médecins de Bruges, les Drs Affenaer, Jacques et Verriert, lui donnèrent leurs soins sans résultat.

En 1875, huit ans après l'accident, la partie inférieure de la jambe ne tenait pas à la supérieure et était mobile en tous les sens. Les deux fragments de l'os cassé étaient distants de trois centimètres, et visibles au fond d'une grande plaie, en continuelle suppuration. C'est dans cet état que Pierre, en se traînant, arrive à la

Grotte de Lourdes-Oostaker. Après quelques minutes de saisissement et de prières, il est à genoux, puis se relève seul, sans aide, et suit les exercices du pèlerinage. Sa jambe est guérie, les parties disjointes se sont rapprochées et soudées, les plaies ont disparu; un léger sillon indique seul la place de la fracture. Le Dr Affenaer examinant cette jambe ne peut contenir son émotion : « Vous êtes guéri, dit-il ; votre jambe est intacte ; tous les remèdes étaient impuissants, la Sainte Vierge a fait ce que les médecins n'avaient pu faire. »

Une fracture qui date de huit ans, qui n'a été suivie d'aucun travail de consolidation, qui a laissé les fragments osseux à une distance de trois centimètres, et la jambe mobile en son milieu; une fracture dans ces conditions ne peut guérir en un instant par aucun procédé connu. Une semblable guérison est plus surprenante encore que celle des cancers ou des tubercules, ou du moins elle est plus facile à bien interpréter.

Cette observation doit être publiée dans tous ses détails.

Pierre de Rudder naquit le 2 juillet, à Jabbeke, dans la Flandre occidentale. Ouvrier chez M. de Bus de Gisignies, à Jabbeke, il revenait chez lui le 16 février 1867, lorsqu'il rencontre sur son chemin les fils de Jean Knockaert qui abattaient des arbres. Pierre met le pied sur un de ces arbres étendus sur

la route; soudain, un autre tombe sur le premier et écrase la jambe du malheureux ouvrier. L'os était cassé à neuf centimètres en dessous du genou. On le transporta chez lui au milieu d'atroces souffrances.

M. Affenaer, médecin, à Oudenberg, remit la jambe et appliqua un appareil. Cinq semaines après, une grande plaie se forma au pied, et l'os se corrompit. M. Affenaer, déclarant ses soins impuissants à arrêter le mal, Pierre eut recours à M. le Dr Jacques, de Bruges, et puis, à M. Verriert, médecin aussi de Bruges. Ils ne réussirent pas mieux que leur confrère. Trois autres médecins de Stabille, de Varsena et de Bruxelles ne furent pas plus heureux. Le pauvre ouvrier, après avoir enduré d'affreuses tortures, fut obligé de garder le lit une année entière. Enfin, il put se traîner sur deux béquilles. Cela dura huit ans et deux mois.

Pierre était pieux dès son enfance. Sa confiance en la Vierge Marie n'avait pas de bornes. Ayant entendu le récit des merveilles qu'Elle opère à Lourdes-Oostacker, il sent sa confiance grandir encore et s'écrie : « Puissé-je faire ce pèlerinage ! j'obtiendrai, j'en ai la confiance, ma guérison de cette bonne Mère. »

Mais comment faire ce voyage ? La partie inférieure de la jambe tenait faiblement à la supérieure; le pied tournait en tout sens; le talon pouvait être porté à la hauteur du genou; les deux parties de l'os cassé étaient distantes l'une de l'autre de trois centimètres, et se

montraient à travers les chairs ; une grande et profonde plaie était là en continuelle suppuration.

Pierre met tout son espoir en la Vierge de Lourdes. Il se prépare par des prières ferventes à ce pénible pèlerinage. Le 7 avril 1875, appuyé sur ses béquilles, aidé de sa femme, il se traîne vers la station de Jabbeke, éloignée d'une demi-heure de sa demeure. Il met trois longues heures à faire ce chemin. Trois hommes le hissent dans le wagon, qui le porte à Gand. On le transborde avec peine d'abord dans la voiture du tramway, puis dans l'omnibus de Saint-Amand, qui le dépose sur la voie de Lourdes-Oostacker.

Le pauvre estropié se trouvait sur la route bordée d'arbres que les pèlerins parcourent le chapelet à la main. Epuisé de fatigues et de souffrances, il se traîne sur ses béquilles et, avec le secours de sa femme, vers la Grotte désirée. Enfin il est arrivé, et, n'en pouvant plus, il se laisse tomber sur un banc. La soif le presse; il demande de l'eau de la fontaine; il en boit et se sent un peu remis. Les autres pèlerins font trois fois, selon l'usage, le tour de la petite montagne. Pierre veut se joindre à eux; il prend ses béquilles; et, se traînant péniblement, il fait le tiers de ce pèlerinage, arrive ainsi devant la statue miraculeuse et s'assied sur un second banc en face de laVierge Immaculée.

Alors de son cœur ému montent des prières ardentes. Il demande à Dieu pardon de tous les péchés de sa vie. Puis levant vers l'image de la Vierge un regard de confiance et d'amour, il la supplie de lui rendre la santé afin qu'il puisse, par son travail, gagner le pain de ses enfants et de leur mère.

Tandis qu'il prie ainsi de toute son âme, Pierre sent tout son être saisi par un trouble étrange. Hors de lui-même, il se lève sans béquilles, passe entre les bancs et va se jeter à genoux devant l'image de sa Mère...

Après quelques minutes de saisissement et de prière, l'ouvrier revient à lui, et s'aperçoit avec étonnement qu'il n'a pas ses béquilles et qu'il est à genoux. « Mon Dieu, s'écrie-t-il, où suis-je donc ?. » Puis levant vers la Vierge un regard plein de reconnaissance et d'amour: « O Marie, me voici devant votre image chérie... Merci !... Merci !... » Apercevant ses béquilles, il se lève et les dépose contre le rocher de la Grotte...

Sa femme faillit s'évanouir, les assistants pleuraient. Pierre n'entendait, ne voyait rien autour de lui; tout entier à la prière et à la reconnaissance, il achève les trois tours du pèlerinage.

On l'arrache enfin à la Grotte et on le conduit au château de Courtebourne, où l'on constate que la jambe est parfaitement guérie. Les deux parties disjointes se sont rapprochées, les plaies ont instantanément disparu; à peine une légère marque bleue indique la place de la fracture.

Revenu à Jabbeke, Pierre se rend d'abord à l'église pour remercier Dieu, auteur de tout bien. Il rentre ensuite dans sa pauvre chaumière où l'a précédé la nouvelle de sa guérison. Sa fille Silvie l'embrasse en sanglotant. La pieuse enfant avait de grand matin allumé des cierges devant l'image de Marie. Le petit Auguste ne reconnaît plus son père qu'il n'avait jamais vu marcher sans béquilles.

M. le Dr Affenaer, examinant la jambe de Pierre, laissa tomber de grosses larmes de ses yeux et s'écria : « Vous êtes radicalement guéri; votre jambe est comme celle d'un enfant qui vient de naître. Tous les remèdes humains étaient impuissants; mais ce que ne peuvent les médecins, Marie le peut. »

Chaque semaine, le pieux ouvrier revient à la Grotte bénie, où il passe des heures à remercier la Vierge; et il aime à dire à tous, la puissance et la bonté de sa Bienfaitrice.

Pierre de Rudder est venu à Lourdes en pèlerinage le 9 mai 1879. — C'est un Flamand de pure et sainte race, son interprète a raconté les merveilleuses suites que ce prodige eut à Jabbeke, la patrie de Pierre de Rudder. On célébra en actions de grâces, dans l'église paroissiale, une neuvaine de messes chantées. L'église était pleine chaque jour; on y compta souvent 1 500 assistants sur une population de 2 000 âmes. Ces neuf jours furent chômés presque comme le dimanche. Il y avait à Jabbeke d'assez graves désordres, des danses et beaucoup de libéraux; il n'y a plus de danses ni de libéraux; les compatriotes de Pierre sont devenus bons chrétiens et bons catholiques.

Le bruit de cette guérison merveilleuse s'est répandu au loin. La science s'en est émue: vingt-deux médecins, dont un de Paris, sont venus visiter Pierre de Rudder. On a aussi compté, parmi la foule des visiteurs, trois cents prêtres et quatre évêques, dont deux étrangers.

Pierre fait, presque toutes les semaines, un pèlerinage à la Grotte d'Oostacker. Quand on veut obtenir une grâce, on se recommande aux prières de ce pauvre paysan et on lui demande de faire un pèlerinage à la Grotte.

Il y est allé 117 fois.

Les méchants aussi se sont émus. Un jour ils se sont rués sur ce brave homme et l'ont accablé de coups. Mais la persécution ne trouble pas l'homme qui a mis en Dieu sa confiance. Pierre revient toujours à sa chère Grotte d'Oostacker et il soupire vers le jour où il lui sera donné de revenir, comme cette fois, grâce à la charité des bonnes âmes, visiter de nouveau la vraie Grotte de Lourdes.

Cet homme simple et grand dans sa foi, invincible dans son amour et son dévouement, nous apparaît comme le type de la catholique Belgique.

CHAPITRE V

1876. — Carie costale; le Dr Cochet, d'Avranches. — Paraplégie; Dr Payan, d'Aix, membre de l'Académie de médecine. — Lucie Fraiture; plaie lymphatique. — Dr Sarret.

En 1876, nous trouvons le premier pèlerinage national dirigé par le comité de Paris, sous l'inspiration des Pères de l'Assomption. Ce pèlerinage conduit déjà mille pèlerins et quarante malades; pendant sa durée, les jours et les nuits sont consacrés à la prière; la pensée délicate et touchante d'associer les pauvres, les infirmes à toutes les consolations de Lourdes, attire sur cette œuvre des grâces et des bénédictions sans nombre. Dans le cours de cette même année, vingt mille hommes viennent en pèlerinage de la Bigorre, et deux mille cinq cents du Périgord. Ces grands mouvements, inconnus depuis les croisades, excitent dans notre siècle l'admiration et la surprise.

Le Dr Cochet nous dit qu'il a soigné, pendant 8 ans, l'abbé Guilmin pour une carie des dernières côtes, dont il était atteint depuis plusieurs années. De nombreux trajets fistuleux donnaient issue à une abondante suppuration. L'état du malade lui parut, dit-il, tellement grave, que non seulement il ne conservait aucun espoir

de guérison, mais encore il le considérait comme voué à une mort certaine dans un avenir rapproché.

Le Dr Cochet ajoute :

Le 6 mars 1876, il se présente chez moi et m'annonce qu'il est radicalement guéri ; en effet, les plaies fistuleuses qui sillonnaient la région malade sont fermées et l'on ne trouve plus sur les os affectés qu'une tuméfaction sans caractère morbide. La lésion locale est donc parfaitement guérie ; en outre, M. l'abbé Guilmin jouit d'une parfaite santé.

Vivement intéressé, je lui demande le récit de cette étonnante guérison. M. Guilmin me raconte que, après plus de trente années de souffrances, épuisé par une abondante suppuration, à bout de forces et touchant déjà à la vieillesse (il avait 67 ans), l'inspiration lui vint de faire une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes, et à la fin de cette neuvaine, il se sentit tout à coup soulagé de ses longues souffrances, tellement soulagé qu'il put, le jour même, faire un voyage de quarante kilomètres. Ce soulagement subit ne fut accompagné de la sortie d'aucun fragment d'os carié.

Je déclare hautement, dit le Dr Cochet, et dans la sincérité de ma conscience, que cette guérison, survenue dans de telles conditions, ne trouve pas son explication dans les données de la science, et qu'elle n'est en rien conforme aux lois de la pathologie.

Avranches, le 6 mars 1876.

Docteur Cochet.

Le Dr Fleury, de Ducey, qui a suivi jour par jour tous les progrès de la maladie de M. l'abbé Guilmin, confirme la déclaration de son confrère.

Ce fait est très important. Une carie des côtes est une lésion facile à constater, lésion qui s'efface parfois avec le temps, lorsque toutes les parties malades ont été éliminées. Mais une carie dont le début remonte à trente ans, une carie chez un vieillard de 67 ans, ne peut guérir en un instant. On n'observe pas de résurrections spontanées, qui rendent une santé florissante à un malheureux voué à une mort prochaine. Enfin les certificats si explicites des Drs Cochet et Fleury, donnent au fait toute l'authenticité désirable.

Nous soussigné, Fleury Emile, docteur-médecin de la faculté de Paris, certifions que, pendant onze ans (de 1862 à 1873), nous avons donné nos soins à M. l'abbé Guilmin, pour des abcès multiples, situés sur le côté gauche de la poitrine.

En 1872, au mois de juillet, M. l'abbé Guilmin, épuisé par une suppuration abondante et continuelle, se trouve réduit à une faiblesse extrême : nous perdîmes tout espoir de guérison, et nous lui délivrâmes un certificat d'incurabilité.

Cet état d'épuisement, de marasme, persista jusqu'au mois d'août 1873. Nous regardions notre malade comme voué à une mort prochaine. Ce fut alors que M. l'abbé Guilmin fit une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes. Et aussitôt nous constatâmes un mieux sensible dans l'état général de notre malade; la suppuration diminua progressivement, et ne tarda pas à cesser complètement.

Depuis deux ans, toutes les plaies sont cicatrisées; la guérison se maintient, et M. l'abbé Guilmin jouit d'une excellente santé.

En foi de quoi nous avons délivré le présent certificat que nous déclarons conforme à la vérité.

Ducey, ce 6 mars 1876.

FLEURY, d.-m.

Le Dr Payan, d'Aix, membre correspondant de l'Académie de médecine, et le Dr Prévat, de Lamalou, nous racontent la maladie et la guérison de Mlle Marie Vachier, survenue à Lourdes, le 1er novembre 1876. A la suite d'une fièvre typhoïde, Mlle Vachier avait été atteinte d'une paralysie des membres inférieurs ; elle était clouée sur son lit depuis plus de 17 ans. A la paraplégie étaient venues s'ajouter des eschares, des plaies étendues.

Et voilà qu'au sortir de la piscine ses jambes retrouvent le mouvement et la vie, ses plaies sont cicatrisées, toutes ses fonctions sont rétablies. Le Dr Payan ajoute avec conviction : La prière et les immersions dans la piscine ont été les agents mystérieux de cette guérison qui ne s'est point démentie depuis un an qu'elle a été obtenue.

LUCIE FRAITURE ET LE Dr SARRET

J'ai vu à Lourdes Mlle Lucie Fraiture, dont l'histoire est bien curieuse : je l'ai examinée, il y a trois ans, avec beaucoup d'intérêt. Son médecin était le Dr Sarret, médecin de l'assemblée nationale et d'un bureau de bienfaisance. Le Dr Sarret ne croit pas au miracle : aussi nous dit-il, pour laisser le champ libre à toutes

les interprétations, qu'il croit devoir s'abstenir de tout commentaire sur ce fait. Cependant c'est un homme de bonne foi et il a voulu publier lui-même en détail cette observation qui lui avait paru si extraordinaire.

Lucie, d'un tempérament lymphatique, eut, à la suite d'érysipèles répétés, une plaie sur le devant de la poitrine qui prit les caractères d'un ulcère fongueux. Cette plaie large, profonde, était entourée de ganglions engorgés.

Pendant 5 ans tous les traitements restent sans effet. Désespéré, dit le Dr Sarret, de ne pouvoir guérir cette malade, je ne la voyais qu'à des intervalles éloignés. Au mois de mai, on m'avait appelé pour arrêter une hémorrhagie déclarée spontanément à la surface de la plaie.

Le 30 juillet, Lucie me fut présentée par la Supérieure de la communauté; à son aspect, je fus frappé de son air radieux, de sa bonne mine; je la fis découvrir et je constatai sur le devant de la poitrine, au lieu jadis occupé par la plaie, une belle cicatrice, d'un blanc nacré, de onze centimètres de long, sur six de large; il n'y avait plus ni tuméfaction, ni empâtement, et tout ganglion engorgé dans l'aisselle ou sous la clavicule avait disparu. La guérison ne s'est pas démentie depuis. Lucie avait été subitement guérie, le 21 juillet 1873, devant la Grotte, après avoir versé un verre d'eau de Lourdes sur la plaie.

Le Dr Sarret était, avons-nous dit, incrédule. A la suite de son rapport, très complet et très bien fait, il ne veut pas conclure. Je ne puis, dit-il, terminer cette curieuse observation sans ajouter que, malgré toute ma confiance dans la sincérité de Mlle Lucie, mon peu de crédulité en matière de miracles me fait regretter de n'avoir pas constaté, lors du départ pour Lourdes, l'état de cette malade. Réserve vaine et qui dissimule mal une conclusion qui s'impose. Le Dr Sarret d'ailleurs n'a jamais pu effacer l'impression profonde que ce fait avait laissée dans son esprit

CHAPITRE VI

1878-1882. — Le Dr Constantin James à Lourdes. — Cancer du sein, par le Dr Martel. — Tumeurs blanches, par le Dr Cottin de Paris et le Dr Froidbise. — Poitrinaire, par le Dr Lebon. — Les théories et les faits.

Le Dr Constantin James, après avoir visité, étudié les principales stations thermales de France et d'Europe, voulut aussi visiter Lourdes, se faire une opinion sur la vertu de ses eaux, sur toutes les guérisons merveilleuses dont le récit était venu jusqu'à lui. Il y vint non en croyant ou en catholique, mais avec les préoccupations du médecin et du savant.

Surpris par un spectacle aussi nouveau, aussi inattendu, il ne put retenir l'aveu sincère de son étonnement. Il comprit du premier coup d'œil qu'il n'était plus sur le terrain ordinaire de ses observations. Dans une remarquable étude que publia *Paris-Journal*, il exposa avec une grande netteté et en toute franchise les motifs d'une conviction restée chez lui toujours inébranlable :

« J'ai visité Lourdes, dit-il, avec le même esprit d'observation et la même réserve que j'ai apportés dans toutes mes excursions aux stations balnéaires. Or, pour ne parler que des faits qui me sont personnels, je veux dire qui se rattachent à ma clientèle propre, j'affirme

avoir vu des malades en revenir guéris, alors que mes confrères et moi avions jugé leur état complètement au-dessus des ressources de la nature et de l'art.

» Il suffit du reste de jeter les yeux sur la liste des guérisons que publient les comptes rendus et les bulletins, pour voir que, dans le nombre, il en est beaucoup qui méritent le nom de miracles.

» Je dis « dans le nombre ». C'est que toutes ne le méritent pas. Sous ce rapport, les gens du monde sont en général d'assez mauvais juges, en ce qu'il leur manque les éléments scientifiques voulus d'une saine appréciation. A moins de certains changements à vue, qui rendent le phénomène manifeste pour tous, un miracle n'offre réellement les garanties d'authenticité qu'autant qu'il a reçu l'estampille de la science.

» Mais remarquez que là n'est pas la question. Il ne s'agit pas, en effet, d'un point médical ou canonique à établir; il s'agit simplement d'un fait personnel qui ne regarde que l'intéressé, et pour lequel il est seul compétent. Voilà un individu qui souffrait et qui ne souffre plus, qui n'entendait pas et qui entend; qui ne voyait pas et qui voit. Cela lui suffit; mais vous, cela ne vous suffit pas. De quoi vous mêlez-vous ? Et s'il lui plaît d'appeler sa guérison un miracle, qu'est-ce que cela vous fait?

» Mais je vais plus loin, et je dis : Lors même que la fontaine de Lourdes n'agirait que sur l'imagination — chose que *je nie* — elle rendrait encore de réels ser-

vices. Car enfin, supposons un malade imaginaire et un guéri imaginaire; le second cessera de sentir les maux qu'il a réellement.

» A cela comment répond-on? On répond par des injures, et des plus grossières. Ainsi, pour nos matérialistes et nos athées, tout pèlerin est un clérical, c'est-à-dire un imposteur et un fourbe. Ses maladies sont simulées; leur guérison, une farce. Il y a, à Lourdes, une mise en scène digne de Robert Houdin, et l'enceinte où s'opèrent les prétendues cures miraculeuses n'est qu'une parodie de l'ancienne cour des miracles.

» De toute cette diatribe, je ne relèverai qu'un mot, c'est celui-ci : « Les maladies sont simulées. »

» Veuillez donc me dire comment on simule un cancer du sein; comment on simule une ulcération de la langue; comment on simule une carie, une nécrose, une tumeur blanche, toutes maladies qui, d'après les derniers relevés, ont obtenu leur guérison à Lourdes? Or, si c'étaient des maladies réelles, et il fallait bien qu'elles le fussent, leur guérison doit être regardée comme un miracle, puisque jamais on n'a vu affections de cette espèce guérir spontanément. »

Le Dr Constantin James demande comment on peut simuler un cancer, une tumeur ou une plaie. La chose est évidemment impossible. Dans l'observation qui suit, nous ne pouvons songer un instant à une erreur ou à une illusion.

Le Dr Martel, de Béziers, dans un certificat daté du 10 septembre 1876, nous dit qu'il soignait une religieuse, Marie Moreau, atteinte d'une tumeur du sein droit, tumeur bosselée, inégale, et qui était le siège de douleurs lancinantes, retentissant dans le bras du même côté. Cette tumeur avait fini par s'ulcérer: la nature de la suppuration, le teint jaune paille de la malade, tous les autres signes réunis confirmaient le diagnostic de cancer au sein. Le Dr Martel proposa l'ablation de la tumeur, sans insister pourtant, dans la crainte que le malade ne pût supporter l'opération, vu sa grande faiblesse.

Depuis cette époque, jugeant le mal sans remède et la mort prochaine, le médecin ne prescrivit d'autres traitements que les soins de propreté qu'exigeait cette plaie. Le 14 août 1876, cette malade se présente devant le Dr Martel, en lui disant qu'elle est guérie. En effet, il n'y a plus de tumeur, de suppuration et de douleurs ; on ne trouve qu'une cicatrice linéaire et de fraîche date. La malade, courbée la veille sur son côté, avait une pose naturelle. Elle était réellement guérie comme elle l'affirmait. Le 3 août, toute la communauté, en union avec la malade, avait commencé une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes. La dernière nuit de la neuvaine, on avait placé sur la partie malade une compresse imbibée d'eau de Lourdes. La religieuse s'était endormie sur son séant, et, se réveillant deux heures après, avait

porté la main sur son sein et reconnu que la tumeur avait complètement disparu : « La soudaineté de cette guérison, dit le Dr Martel, suffit pour prouver que ce fait s'écarte de l'ordre de la nature ; on peut le ranger, sans crainte de se tromper, parmi ceux qui possèdent pleinement et d'une manière évidente le caractère du surnaturel. »

Pendant l'année 1879 et pendant les années qui suivent jusqu'à 1882, nous relevons, au milieu d'un très grand nombre de guérisons, les observations suivantes qui, pour le médecin, présentent un intérêt particulier.

M. le Dr Cotin, de Paris, délivre à Mme Duval un certificat daté du 6 août 1878, dans lequel il déclare qu'elle est atteinte d'une tumeur blanche du coude gauche, caractérisée par un gonflement considérable de l'articulation. Cette maladie s'est développée, il y a cinq ans, à la suite d'un coup, et suppure depuis deux ans ; en dedans de l'olécrane, il y a une plaie profonde, dans laquelle on pourrait loger une noix de moyen volume. Elle a été soignée sans résultat par plusieurs médecins.

Dans un second certificat, daté du 13 septembre 1878, un mois après, le même médecin constate que Mme Duval s'est présentée devant lui avec sa plaie complètement fermée et nivelée, et ne portant plus dans cette région

qu'une cicatrice linéaire parfaitement fermée et sans trace de suppuration.

Il ajoute :

La marche de la maladie, loin d'annoncer quelque tendance à la guérison, pouvait faire craindre la nécessité d'une amputation; rien n'explique la disparition complète et rapide d'une affection qui, d'après les lois ordinaires de la médecine, devait demander des semaines et des mois pour guérir, en supposant que la chose fût possible.

Dr Cotin,
rue de Grenelle, 89.

Le Dr Froidbise, observant dans les mêmes conditions, déclare dans un certificat daté du 6 septembre 1878, que Mlle Dehaut, âgée de 29 ans, résidant à Gesves (Belgique), présente :

1° Une luxation de la hanche (côté droit);

2° Un pied-bot varus accidentel;

3° Un ulcère couvrant les deux tiers externes de la jambe droite.

Gesves, le 6 septembre 1878.

Dr G. Froidbise.

Treize jours après, le même médecin, dans un certificat daté du 19 septembre, déclare avoir examiné de nouveau Mlle Dehaut à son retour de Lourdes, et avoir constaté que les lésions mentionnées dans le premier

certificat ont complètement disparu. Une simple rougeur indique la place de l'ulcère.

Gesves, le 19 septembre 1878.

Dr G. Froidbise

Nous ne pouvons reproduire cette observation dans tous ses détails, mais nous allons donner le récit du voyage à Lourdes, et de la guérison dans la piscine.

« Mlle Dehaut rejoint le train des pèlerins à Namur, le mardi, 10 septembre ; elle est accompagnée de tous les siens jusqu'à la gare : elle fait passer dans leurs âmes les flammes de sa conviction, et les dernières paroles de sa mère au moment où le train s'ébranle sont celles-ci : Vous enverrez une dépêche aussitôt que vous serez guérie.

» Le voyage va bien jusqu'à Charleroi. Mais, comment traverser la France entière avec une personne presque mourante et affligée d'une telle plaie ? Elle est d'une infection telle que l'odeur la plus pénétrante ne peut la combattre. Le prêtre qui l'accompagne pense sérieusement à la faire déposer dans un hôtel à Paris ; mais Joachine persiste et finit par triompher. Cet état de souffrance dure tout le jour et la nuit suivante.

» A Paray-le-Monial, elle excitait la pitié d'un des aumôniers du sanctuaire, qui, la voyant se traîner péniblement, lui abrège le chemin, en la faisant transporter directement à la chapelle du Sacré-Cœur. A

Paray, à Agen, en pleine gare, elle renouvelle des pansements douloureux dont sa pauvre jambe malade a si grand besoin, et dont ses compagnons de voyage la remercient, afin de pouvoir rester avec elle.

» Enfin, le jeudi soir, elle arrive à Lourdes. Elle contemple cette image miraculeuse, objet de ses plus chers désirs ; elle salue la Reine du ciel par une de ces prières brûlantes qui se trouvent dans le cœur et sur les lèvres des malheureux.

» Le lendemain, vendredi, à quatre heures du matin, elle prie déjà à la Grotte ; elle se plonge une première fois dans la piscine, et elle en sort tout étonnée de n'être pas radicalement guérie. « Ma mère, dit-elle, me faisait aussi, de temps en temps, demander deux fois ce que je désirais ; je reviendrai. » Elle revint, en effet ; et, à la deuxième immersion, tandis que sa compagne exprime l'eau des bandes qui couvrent la plaie, cette plaie auparavant si sensible au moindre attouchement, elle lui dit : « Mais je ne sens plus rien. » Sa baigneuse presse plus fort, il n'y a plus de douleurs ; elle ôte les bandes, la plaie est complètement cicatrisée ; il ne reste plus qu'une rougeur qui marque la place de l'ulcère. Dans son âme calme et tranquille, elle remercie la Mère de Dieu et attend en silence qu'elle achève son œuvre.

» Nous sommes au samedi, jour de la Sainte Vierge, le jour *où elle doit être guérie*. Après bien des diffi-

cultés, l'accès de la piscine lui est accordé ; elle s'y plonge une neuvième fois en priant avec ferveur. A peine est-elle entrée dans l'eau, qu'elle sent son estomac *s'ouvrir comme un livre.* Une crise épouvantable se déclare : la violence de la douleur lui arrache des cris inarticulés ; ses os craquent de tous les côtés ; il lui semble qu'on lui arrache le pied ; en même temps, elle et sa compagne voient ce pied difforme se redresser avec la *régularité d'une aiguille qu'on fait avancer sur un cadran.* La jambe repliée en deux s'étend, les muscles s'allongent, et le genou, remis en place, reprend sa forme ordinaire. En même temps, la hanche fait un mouvement accompagné d'une douleur inouïe, indicible ; c'en est trop, elle tombe défaillante dans l'eau et reste privée de sentiment un espace de temps assez considérable pour effrayer son aide. Mais elle ouvre les yeux ; toute douleur a cessé ; les membres sont remis à leur place ; elle se relève droite et agile ; le travail de la Sainte Vierge est complet ; son pas est égal et régulier. « Gloire à Marie, dit-elle, je suis guérie, je marche. » Les bras étendus, le regard élevé vers le ciel, elle semble y chercher sa divine Bienfaitrice pour la remercier.

On s'empresse autour d'elle, on entonne le *Magnificat;* et, accompagnée du prêtre qui l'a guidée, elle va comme en triomphe, porter ses béquilles à la Grotte. Elle les dépose aux pieds de la Sainte Vierge et reste longtemps,

près de ce rocher béni, abîmée dans une prière d'actions de grâces. On s'agite autour d'elle ; tout le monde veut la voir; elle seule, calme, tranquille, continue sa prière. Il était six heures du soir, samedi, 14 septembre. Une heure après, elle suit la procession aux flambeaux.

Les jours suivants, tout le monde peut la voir marcher, circuler sans la moindre difficulté, aux environs de la Grotte et de la Basilique, assister à toutes les cérémonies. Les Belges, ses compatriotes, se la montrent avec bonheur et remercient la Sainte Mère de Dieu de ce qu'elle a bien voulu, en sa personne, jeter sur leur pays un regard de miséricorde et de bonté.

Le 19 septembre, M. le Dr Froidbise, d'Ohey, déclare avoir examiné Joachine Dehaut et avoir constaté que les lésions mentionnées dans son certificat du 6 septembre ont complètement disparu ; une simple rougeur indique seulement la place de l'ulcère. Joachine rentre enfin au sein de sa famille à Wanfercée; tout le monde se presse pour la voir ; la voiture qui la ramène est obligée de s'arrêter fréquemment, tous veulent s'assurer si réellement elle marche sans béquilles; les incroyants sont les plus empressés à la visiter, et souvent les plus émus.

Oui, cette fille que l'on voit, d'un pas allègre, circuler dans toutes les rues du village, est bien la même qu'on voyait au mois d'août, se traîner sur des béquilles.

Le Dr Lebon, de Besançon, déclare être le médecin de Mlle Clémence Dordon; depuis 1854, il a constaté chez elle une maladie de poitrine due à des tubercules et caractérisée par des crachements de sang et une toux aussi opiniâtre que permanente; il pensait, avec ses confrères, que tous ses efforts devaient tendre à prolonger l'existence de la malade, sans rêver une guérison impossible. Cette jeune fille, à bout de force et de ressources, avait dû entrer plusieurs fois à l'hospice Saint-Jacques. Là encore, elle fut soumise au traitement des poitrinaires. Malgré sa grande faiblesse, elle avait voulu suivre le pèlerinage de la Franche-Comté à Lourdes. Arrivée le 20 août, elle se plongeait le jour même dans la piscine; elle ressentit pendant l'immersion un soulagement si complet, qu'elle sortit en annonçant sa guérison aux personnes qui l'accompagnaient. Toute lassitude avait disparu, elle éprouvait un immense bien-être. A son retour, le Dr Lebon fut très surpris de la trouver en bonne santé et de constater une entière guérison. Il termine son observation par les réflexions suivantes qui paraissent pleinement justifiées.

Les faits de cette nature, dit-il, n'étant pas du domaine médical, je n'ai pas à me prononcer sur cette question; je ne puis que constater une chose, c'est qu'à la fin de juillet, Mlle Dordon était dans un état regardé comme incurable : véritable champ pathologique. Depuis plus de vingt-cinq ans, la médecine ne pouvait songer à un rétablissement sérieux de sa santé, et le 8 septembre je la

trouvai en parfaite santé. C'est un fait de guérison complète et surtout d'une rapidité telle que la médecine, à mes yeux, ne saurait en aucune façon l'expliquer.

Le Dr Lebon écrit en médecin ; il constate qu'il ne peut, en aucune façon, expliquer cette guérison, qu'elle dépasse les forces de la nature, mais il ne prononce pas le mot de miracle. Nous ne saurions l'en blâmer ; nous n'avons pas qualité pour interpréter le surnaturel. Restons dans notre rôle. Sur le terrain de l'observation, notre compétence est reconnue, indiscutable.

Dans les exemples que nous venons de citer, les interprétations ne changent rien au fond des choses ; les faits s'imposent par eux-mêmes et en dehors de toute théorie. Avant de s'engager dans des considérations générales, il faut les accepter avec leur logique inflexible. Il faut reconnaître qu'une tumeur blanche du coude, datant de cinq ans, compliquée de plaie, de fistule, a pu guérir dans quelques instants ; il faut admettre qu'une luxation de la hanche, une vaste plaie de la jambe, s'est réduite ou s'est cicatrisée sous l'action d'un seul bain, qu'une poitrinaire avancée a retrouvé une santé parfaite. De tels phénomènes dépassent la portée de l'esprit humain, sont en contradictions avec les prévisions de la science. Dans les guérisons ainsi obtenues, il semble s'opérer un événement contre l'ordre de la nature. Aucun médecin

ne peut rester indifférent à ce spectacle, et je comprends que le Dr Vergez, qui avait été souvent témoin de semblables résurrections, ait pu dire :

« Si on me demande ce que j'ai vu à Lourdes, je répondrai : par l'examen des faits les plus authentiques, placés au-dessus du pouvoir de la science et de l'art, j'ai vu, j'ai touché l'œuvre divine, le miracle. »

CHAPITRE VII

Les médecins protestants constatent les guérisons de Lourdes. — Une poitrinaire, par le Dr Regnault, de Rennes. — Une maladie de cœur et un cancer, par le Dr Jouon, de Nantes.

Ce ne sont pas seulement des médecins catholiques qui, à l'exemple du Dr Vergez, viennent reconnaître, dans ces guérisons extraordinaires, l'empreinte d'une force surnaturelle.

Le Dr Vizerie, protestant, chirurgien-major du 10me cuirassiers, en garnison à Niort, déclare avoir examiné à l'hôpital, Caroline Esserteau qui était atteinte d'une affection chronique de la moelle épinière, et se soutenait à peine avec des béquilles ; il la retrouve complètement guérie, marchant et courant, ses membres ayant repris leur volume normal. « Cette guérison insigne me paraît, dit-il, un effet de cette foi qui transporte les montagnes. »

Les Drs Thorens, protestant, médecin du bureau de Bienfaisance, et Mac Geven, également protestant, constatent la guérison de James Tonbridge.

Ce dernier était atteint du mal de Pott, avec des abcès et des plaies étendues ; dans ses longues souffrances, sa poitrine avait été atteinte à son tour, et une toux incessante indiquait l'usure organique qui se faisait

chez lui et semblait devoir aboutir à une fin prochaine. Arrivé à Lourdes le 20 août 1879, il est porté sur un brancard, à la Grotte d'abord, à la piscine ensuite. Là, il sent comme une flamme qui traverse son corps ; une force extraordinaire le pénètre ; il se relève, s'habille seul et marche sans appui. Tonbridge était arrivé, couché dans son wagon, incapable de faire un mouvement, et il repart portant son sac et sa couverture, marchant d'un pas ferme et décidé. A sa vue, sa femme s'évanouit, et les personnes qui l'avaient vu partir mourant et qui le revoyaient libre, bien portant, couraient après lui dans toute l'avenue de la Reine-Hortense, pour s'assurer qu'elles n'étaient pas victimes d'une illusion.

Un membre du pèlerinage, qui décrit la relation de cette guérison, nous dit :

Quelques mois après, au retour de la campagne, j'allai avec Mme H., demander des nouvelles de Tonbridge. Sa femme était seule avec ses enfants, bien habillés, sautant autour d'elle avec joie. Cet intérieur respirait le bonheur et l'aisance. La femme de Tonbridge reconnut Mme H. « Ah ! Madame, s'écria-t-elle, vous souvenez-vous que je ne voulais pas le laisser partir ? Comme vous fûtes bonne ! vous lui donnâtes votre place au wagon !... — Et Tonbridge, demandai-je, où est-il ? — Il est placé. Il est maître d'hôtel, avenue Friedland, 36. »

Nous allâmes le demander. Il était six heures du soir ; il faisait un froid de loup. Tonbridge arriva en courant, tête nue, en grande tenue de maître d'hôtel. « Le reconnaissez-vous, dis-je à Mme H. ? — C'est à ne pas y croire, répondit-elle. »

Quelques jours après, je demandai à Tonbridge de me raconter sa guérison. Il me dit :

« Le lendemain de mon arrivée à Lourdes, le matin, deux Pères vinrent me chercher à l'hospice. J'entendis la messe à la Grotte et je communiai. Ils m'amenèrent ensuite à la piscine et m'y plongèrent par trois fois, me tenant comme un petit enfant. J'éprouvai dans tout mon être une sensation inexprimable de douleur et de joie tout à la fois. Il me semblait que j'allais ou mourir ou guérir. Au dehors, on priait à voix haute ; je me joignais de cœur à ces prières sans pouvoir articuler aucun son ; j'étais comme paralysé. Tout à coup, je sens comme une flamme qui me traverse le corps ; une force extraordinaire me pénètre ; me dégageant des mains qui me tenaient, je me plonge dans la piscine pour la quatrième fois.

» J'en sortis guéri ; je me tenais debout ; je m'habillai seul ; je marchai sans appui, mais si bouleversé que je ne pouvais encore dire un seul mot. Les Pères m'offrirent du vin pour me fortifier et me remettre. Je refusai tout, et marchant seul, j'allai immédiatement à la Grotte.

» Je restai là longtemps à prier ; il me semblait que

l'image de la Sainte Vierge me souriait. Il me semblait aussi que je n'étais plus de ce monde. Maintenant encore, tout cela me paraît comme un rêve. Mais la réalité, c'est ma guérison complète.

» Quand je revins à Paris, ceux qui m'avaient vu emporter mourant et qui me revoyaient marchant et bien portant, couraient après moi dans toute l'avenue de la Reine-Hortense. J'allai à la chapelle de Saint-Joseph faire mon action de grâces. Il me semblait que l'image de la Sainte Vierge me souriait toujours.

— Et les médecins, lui dis-je ? — M. le Dr Thorens, protestant, médecin du bureau de Bienfaisance, qui m'avait donné un certificat, m'a dit : « Vous êtes guéri, tant mieux pour vous. » Il a été toujours très bon pour moi.

» M. le Dr Mac Geven, un autre protestant, s'est aussi montré très heureux de ma guérison.

» Un autre médecin (1) a paru très étonné et très mécontent. Il m'a demandé ce qu'on m'avait fait ; je lui ai dit : « C'est la Sainte Vierge qui m'a guéri. — Ce n'est pas possible ! s'est-il écrié ; il n'y a pas de miracles ; ce sont des sottises. Avouez qu'on vous a fait prendre quelque médicament. — Vous savez bien, lui dis-je, que je ne prenais plus aucun remède. C'est la Sainte Vierge qui m'a guéri en un instant. — Vous

(1) Nous taisons ici son nom.

êtes un imposteur, s'est-il écrié ; ce n'est pas possible, allez vous promener avec votre Sainte Vierge. » Et furieux, il m'a mis à la porte.

» Je pleurai d'être ainsi traité et d'entendre parler ainsi. Il y avait là plusieurs personnes ; l'une d'elles, un ministre protestant, s'avança vers moi. Après m'avoir interrogé avec soin il me dit : « Votre foi vous a sauvé. »

Les médecins incrédules, ennemis du surnaturel et du miracle, sont forcés de reconnaître, avec le Dr Bernheim, de Nancy, que toutes les observations de Lourdes ont été recueillies avec sincérité, contrôlées par des hommes honorables ; ils admettent la réalité des faits ; ils cherchent à les expliquer par des phénomènes de suggestion religieuse. Mais, dans les exemples qu'ils citent, ils écartent avec soin toutes les guérisons de maladies organiques, de tumeurs ou de plaies.

Ils ne citeraient point l'observation suivante, recueillie par le Dr Regnaud, professeur à l'école de médecine de Rennes :

J'ai soigné Mlle Coupel, nous dit le Dr Regnaud, et j'ai constaté chez elle l'existence de tubercules au sommet des deux poumons. J'ai revu Mlle Coupel à son retour de Lourdes, et tout, dans son état extérieur, semblait indiquer une santé parfaitement satisfaisante. Je l'ai vue une seconde fois deux mois après ; elle avait gagné en poids, dix livres, et, à l'auscultation, il n'y avait plus ni râle ni souffle. Cette jeune fille me parut aussi bien que possible.

Le Dr Aubry, de Mohon, qui était le médecin ordinaire de Mlle Coupel, nous dit qu'elle gardait le lit depuis trois ans et demi, et qu'elle était arrivée au dernier degré de la faiblesse et de l'épuisement. Le lendemain de son pèlerinage à Lourdes, il put s'assurer, par un examen attentif, que tout état maladif avait entièrement diparu.

La guérison de Mlle Emilie le Meignan de la Verrie, constatée par le Dr Jouon, professeur de l'école de Nantes, échappe également à toute explication scientifique.

Nous l'avons résumée dans la première partie de notre travail.

Le Dr Jouon constate encore la guérison d'un cancer de la lèvre, chez la veuve Fromond. Ce cancer, qui s'était reproduit après une première opération, avait résisté à toutes les cautérisations faites par le Dr Malherbe et le Dr Az. Après quelques lotions d'eau de Lourdes, toute trace de mal avait disparu, et la lèvre, ayant retrouvé sa souplesse, pouvait se mouvoir librement sans la moindre gêne. Avant le départ pour Lourdes, le Dr O'Neill déclarait que cette malade était atteinte d'un cancer de la lèvre inférieure et devait être admise à l'hospice.

Au retour, le Dr Jouon constate très méthodiquement qu'il n'y a plus dans la lèvre rien qui indique qu'elle eût été atteinte d'un cancer.

CHAPITRE VIII

Tumeur blanche. — Encore une poitrinaire, par le Dr Lacroix, de Béziers. — Goître exophtalmique.

Pendant le pèlerinage national de 1882, une des guérisons les plus importantes fut celle de M. René de Bill.

Son médecin, le Dr Leys, l'apprécie dans les termes suivants :

Je déclare, dit-il, que j'ai donné des soins à M. de Bill, atteint d'une tumeur blanche du genou gauche compliquée d'ulcères fistuleux, de flexion de la jambe sur la cuisse. Cette maladie, qui a résisté pendant cinq ans à tous les traitements, paraissait absolument incurable. Le 13 août dernier, l'avant-veille de son départ pour Lourdes, j'ai examiné le malade et je l'ai trouvé dans le même état, toujours grave. Aujourd'hui, 3 septembre, je constate que tumeur blanche, ulcères et trajet fistuleux ont disparu, que la jambe s'est redressée, et que ce jeune homme marche sans le secours de ses béquilles. Pour moi, comme pour toute personne non prévenue, il est évident qu'une guérison si merveilleuse et si subite ne peut être attribuée qu'à un miracle.

Les indications du Dr Leys sont d'une précision telle qu'il ne peut rester aucun doute dans l'esprit.

Il-voit son malade la veille de son départ pour Lourdes,

l'examine à son retour, décrit avec soin tous les changements opérés. Il soigne, en outre, ce malade depuis cinq ans ; il connaît tous les détails de sa maladie ; il est un juge aussi compétent qu'autorisé. Avec des témoignages de cette valeur, toutes les objections formulées restent sans force et sans portée. Que peuvent d'ailleurs des objections théoriques contre des faits d'une si lumineuse clarté ?

M. le Dr Lacroix, médecin en chef de l'Hôtel-Dieu de Béziers, nous dit que Mme la Comtesse de Massia présentait tous les symptômes d'une phtisie pulmonaire avancée.

Depuis près de deux ans, la voix était absolument éteinte. Des râles crépitants remplissaient le tiers du poumon gauche, expiration prolongée, crachats, fièvre presque continue, diarrhée, amaigrissement considérable.

Tous les médecins qui ont soigné Mme de Massia ont porté le même diagnostic.

Le Dr Puig, de Perpignan, écrit : « Je certifie avoir donné les soins pendant longtemps à Mr la Comtesse de Massia pour une phtisie pulmonaire et laryngée. »

C'est dans ces conditions que Mme de Massia se rendit à Lourdes et qu'elle retrouva en un instant, devant la Grotte, une santé qui paraissait à jamais perdue.

A son retour, le Dr Puig certifie qu'il l'a auscultée

avec soin et qu'il n'a plus trouvé une seule trace de sa maladie primitive.

Le Dr Lacroix donne le certificat suivant:

Je dois à la vérité de dire que j'ai été on ne peut plus étonné, en revoyant ma malade. La voix est très claire, l'embonpoint satisfaisant, et l'auscultation la plus minu tieuse ne découvre pas le moindre souffle anormal.

Voilà l'état actuel.

Je termine en déclarant que cette guérison et par la manière dont elle est survenue, et surtout parce qu'elle est survenue, déroute toutes mes idées en cette matière.

LACROIX,
Médecin en chef de l'Hôtel-Dieu de Béziers.

Parlerons-nous, en terminant, de la guérison de Marie Barret, demeurant à Paris, rue de la Harpe, 49. Cette femme était atteinte, depuis huit ans, de goître exophtalmique, d'hypertrophie du cœur, de paralysie de la jambe gauche, d'ulcère variqueux. Les archives d'ophtalmologie n° 2, janvier et février 1881, décrivent en détail sa maladie, telle qu'elle était au mois de juin 1880.

Les registres de l'Hôtel-Dieu rendent compte aussi de son triste état. Depuis huit ans, elle était à peu près aveugle, ne reconnaissait personne et pouvait à peine se conduire. Elle avait été soignée successivement par les Drs Panas, Barrault, Péan et Folin, mais sans aucun résultat. C'est dans ces conditions qu'elle partit pour Lourdes, le 17 août 1881. Durant le trajet, elle ne prit

aucune nourriture ; à Poitiers, on dut lui donner l'extrême-onction. Le 20 août, on la porte à la piscine, évanouie, mourante. Au sortir de la piscine, elle reprend peu à peu ses sens ; la vie revient par degrés, ses yeux presque aveugles s'ouvrent à la lumière ; elle distingue les couleurs, elle peut lire. Puis elle se lève tout à coup, affirmant son entière guérison. Elle se met à courir vers la Grotte ; elle va chez les missionnaires, monte les marches du couvent, explique elle-même sa maladie et sa guérison. Elle retourne agile, leste, à l'hôpital des Sept-Douleurs. Là, celle qui était aveugle un instant auparavant, écrit à son mari une longue lettre.

« On ne saurait, dit le Dr Vergez, contester le caractère surnaturel de cette guérison. Les lésions organiques qui accompagnent cette maladie, les symptômes qui les révèlent, portent le caractère de la certitude. Les efforts les plus habiles de l'art n'avaient pu en arrêter l'évolution.

» La vie était atteinte profondément dans ses sources, dans ses agents indispensables. En ce qui concerne spécialement le goître exophtalmique, l'expression symptomatique était si complète, si accentuée, qu'un des professeurs les plus distingués de la Faculté de Paris a cru devoir l'invoquer à l'appui de son opinion sur sa pathogénie et sur son siège. »

Dans toutes les observations que nous venons de citer, notre attention doit surtout se concentrer sur la lésion

matérielle. Quelle que soit la nature de ces lésions, la guérison des affections diathésiques exige toujours un temps considérable. La cicatrisation instantanée des plaies, ou plutôt la régénération subite de tous les éléments constitutifs du derme et de l'épiderme, ne saurait appartenir au domaine des forces de la nature.

Chaque année nous apporte ainsi le récit des guérisons extraordinaires obtenues dans cette Grotte bénie. Ne dirait-on pas que le miracle, dispensé par la Providence d'une main toujours avare, est à Lourdes d'une observation habituelle? On a pu lire les noms de maîtres bien connus au bas des procès-verbaux de guérisons; on a vu les sommités médicales de la France et de la Belgique, constater sans réserve la maladie au départ, la guérison au retour. Les Drs Van der Camen, lauréat de Louvain, Regnault, professeur à Rennes, Fabre à Marseille, Jouon à Nantes, et tant d'autres médecins distingués, ont apporté dans cette grande enquête l'appui de leur autorité et de leur talent.

CHAPITRE IX

1883 à 1885. — Notre-Dame de Lourdes en Belgique. — A Constantinople. — Principales guérisons. — Mlle A. Blondel. — Mlle de Pontbriant. — Le Dr Lagasse et Lucie Fauré. — Mlle Pourchet, muette.

En 1883, les pèlerins belges obtiennent les premières et les plus importantes guérisons.

Le Dr Schmitz, médecin d'Anvers, a minutieusement examiné l'état de santé de l'abbé Buurmans, il a constaté combien cet état différait de celui dans lequel l'abbé se trouvait le 27 janvier 1882, trois jours avant son départ pour Lourdes.

En effet, la respiration courte, incomplète, fatigante, la quasi impossibilité de parler même à voix faible, la toux perpétuelle, l'expectoration fréquente surtout le matin, l'intolérance absolue pour toute nourriture, les spasmes de l'estomac et de l'œsophage, les palpitations de cœur, l'œdème des pieds, l'affaissement général, la maigreur extrême ; tout cela a disparu pour faire place à une respiration tranquille, sans toux ni expectoration, à une parole claire et facile, à une faim prononcée, au jeu régulier de l'estomac, à des digestions normales, au calme du cœur, au sentiment d'un bien-être général et de vigueur renaissante. L'œdème lui-même a subi-

tement disparu. Et depuis, l'embonpoint revient manifeste.

En un mot, la santé a tout à coup remplacé une maladie sérieuse, qui remontait à plusieurs années.

Ce retour instantané et complet à la vie normale s'est fait, sans aucune intervention médicamenteuse, à la suite d'un acte de foi en la puissance de la Vierge Marie, après trois immersions successives dans l'eau de la Grotte de Lourdes.

« C'est le caractère d'instantanéité et de perfection de la guérison, surtout la disparition définitive, immédiate et entière de troubles, tels que l'œdème et l'expectoration datant de loin, qui impriment à cette cure un cachet particulier et extraordinaire, et qui doivent faire dire que, si elle persiste complète, elle est due à une puissance supérieure. »

Anvers, le 19 mars 1882.

Dr D. Schmitz.

L'abbé Buurmans était arrivé à Lourdes le 1er février, semblable à un agonisant. Il dut se mettre au lit ; le lendemain était la fête de la Purification. Le pauvre patient se traîne à la Basilique ; recueillant toutes ses forces, il descend à la Grotte, y prie quelque temps et entre enfin dans la piscine. Plein d'une foi énergique, il se plonge dans l'eau jusqu'à trois fois. La troisième fois, sa poitrine se dilate, il respire à l'aise ;

toute douleur, toute enflure a disparu, il est guéri : son visage est transformé, ses forces reviennent avec une rapidité étonnante. Le retour de l'abbé fut un véritable triomphe.

A Paris, le curé de Notre-Dame des Victoires s'informa à deux reprises de tous les détails de la guérison

En Belgique, Tournai et Anvers lui ménagèrent la plus touchante et la plus pieuse des réceptions. Le cardinal de Malines reçut l'abbé Buurmans comme un fils, et lui manifesta sa joie de ce que cette faveur eût été accordée à un prêtre de son diocèse.

Avec la guérison de l'abbé Buurmans, nous pourrions citer celle de Joseph Rebry qui, paralysé depuis plusieurs mois, laisse ses béquilles à la grotte d'Oostacker ; la guérison de Julie Dehaut qui était atteinte d'une luxation de l'épaule droite, d'une paralysie incomplète des bras, et qui retrouve à Lourdes le libre jeu de son articulation. Le docteur Léon Marique, de Selaine, nous dit qu'il n'hésite pas, en présence de ce fait, à reconnaître le miracle opéré à Lourdes par l'intercession de la Très Sainte Vierge.

Le docteur Van Dromas, de Bruges, dans un certificat daté du 16 octobre 1882, déclare que Joseph Viane, âgé de 21 ans, a présenté pendant 4 ans des ulcères résultant de carie des os du bassin, et des plaies à

la partie supérieure de la cuisse. Après un voyage à Lourdes et après un bain dans la piscine, Viane a vu se fermer toutes ses plaies dans l'espace de 48 heures.

Cette guérison s'étant effectuée dans un espace de temps trop court pour pouvoir être attribuée aux efforts de la nature, nous croyons devoir y signaler l'intervention d'une cause surnaturelle; car jamais des ulcérations symptomatiques d'une carie des os ne peuvent s'effacer avec cette promptitude.

Le certificat a été délivré 4 mois après le pèlerinage, et, depuis cette époque, la guérison s'est maintenue complète et radicale.

De pareilles guérisons, opérées en quelques heures, sont en effet au-dessus des forces de la nature et des ressources de l'art.

La Belgique a certainement droit à des faveurs, à des grâces particulières. Le culte de Notre-Dame de Lourdes n'est nulle part ailleurs plus populaire. Les pèlerinages belges sont remarqués entre tous; c'est par milliers que les Belges viennent chaque année à Lourdes. Il se fait en Belgique un effort général pour y rendre la Vierge de la Grotte présente. La piété des Belges tend à se l'approprier, à la naturaliser en quelque sorte dans leur pays.

Le culte extérieur fait explosion de toutes parts. Quelquefois c'est le prêtre, plus souvent le peuple lui-même qui prend l'initiative.

En 1870, le Père Meurisse, de la Compagnie de Jésus, expose à Liège, pendant le mois de mai, une image représentant la 1re apparition. Bientôt l'image est remplacée par un tableau, le tableau par une statue, et enfin une grotte semblable à celle de Lourdes vient abriter la statue et devient le centre d'un pèlerinage.

Ce qui se fait à Liège a lieu en mille endroits : partout l'Immaculée Conception est offerte à l'espérance, aux prières de tout un peuple ; partout ses images sont publiquement exposées.

Le sanctuaire le plus célèbre est celui d'Oostaker, bourg des environs de Gand, inconnu naguère, célèbre maintenant, et que l'on ne désigne que sous le nom de Lourdes. Il y a un concours assidu de pèlerins, « d'ardentes prières, des cierges qui brûlent, des bruits de miracles, une mystérieuse attraction des âmes. »

On a organisé, comme à Lourdes, des pèlerinages de toute cette région. En 1879, on en a compté 120, en 1880, 146 ; en 1881, 182 pèlerinages ont conduit 23 000 personnes. A certains moments, on peut compter à la Grotte d'Oostaker, 6 à 8000 visiteurs par jour, et l'on a vu des processions aux flambeaux de 500 personnes. Enfin, des guérisons nombreuses, étonnantes, s'opèrent souvent dans ce sanctuaire.

Ainsi, la Belgique s'est mis à la tête de ce mouvement qui devait propager le culte de Notre-Dame de Lourdes dans le monde entier. C'est cette Belgique que tant

d'affinités unissent à nous, qui a dû lutter comme nous pour la défense de ses libertés religieuses, et qui, par les efforts unis de tous les catholiques, a mérité de retenir son gouvernement sur la pente révolutionnaire où se laissent entraîner les gouvernements de l'Europe.

Sans doute la Vierge de Lourdes, en étendant la main sur ce pays, lui a accordé des bénédictions spéciales qu'elle tient encore en réserve pour nous, parce que peut-être nous ne les avons pas suffisamment méritées.

Mais ce ne sont pas seulement les pays catholiques qui ont vu germer et grandir dans leur sein le culte de Notre-Dame de Lourdes.

Si en Italie, en Espagne, en Autriche, on retrouve la Vierge de Lourdes; si on la place au foyer domestique, dans les chapelles, dans les églises, dans les cathédrales, partout; si on lui élève des autels ou des grottes; si on célèbre ses fêtes ou ses anniversaires, les nations infidèles ne sont pas moins favorisées. Sur les pas de nos missionnaires, la Vierge de Lourdes a pris possession de l'Inde, de la Chine, de l'Amérique, de l'Océanie, du centre même de l'Afrique.

Le culte public de Notre-Dame de Lourdes à Constantinople date de 1881. Les incessantes guérisons opérées dans la chapelle des Pères Géorgiens amènent une multitude énorme de pèlerins.

Des centaines de cierges brûlent sans cesse devant

l'autel, et chaque jour les Pères Géorgiens font gratuitement des distributions d'eau de Lourdes. La dévotion à la Vierge de la Grotte s'étend bien au-delà de Constantinople et dépasse les frontières de l'empire ottoman ; de Médine, de la grande Mosquée, on demande l'eau de Lourdes pour l'envoyer à la Mecque. Médine et la Mecque se faisant envoyer l'eau et l'huile sanctifiée par la Vierge Immaculée, quel aveu significatif!

Du reste, malgré les anathèmes du Coran, des Turcs de toute condition, souvent du rang le plus élevé, vont prier devant la statue de la Vierge. Les pèlerins sont divers comme la population de Constantinople et de l'empire ottoman. A côté de la femme de l'ambassadeur français, on voit la veuve d'un pacha, d'un ancien ministre, la sœur d'un grand vizir, qui viennent s'agenouiller et prier ensemble. On y voit des schismatiques, des juifs, des musulmans, des arméniens hérétiques. Un pacha nommé à un très haut emploi va faire sa visite à Notre-Dame de Lourdes, avant de prendre possession de son poste.

C'est un musulman, Mustapha, fournisseur des palais, qui semble avoir été l'objet des préférences de la Sainte Vierge. Après neuf mois de cruelles souffrances, il avait complètement perdu son œil droit. Dix-huit jours s'étaient écoulés lorsqu'une dame vêtue de blanc lui apparaît pendant son sommeil et lui dit : « Je suis la Vierge vénérée dans la chapelle des Pères Géorgiens ;

je t'ordonne d'aller immédiatement m'y adresser tes prières et tes actions de grâces. « A son réveil, Mustapha se trouvait radicalement guéri ; il ne connaissait pas la chapelle, mais, abandonnant aussitôt ses affaires, il prend le chemin de fer et arrive à Féri-Keuï, où il entend la messe et raconte sa guérison au Père supérieur.

Son affirmation paraissant insuffisante, on lui demanda des preuves et des témoins; quelques jours après, Mustapha revient avec plusieurs musulmans de ses amis. Tous certifient la maladie, la perte de l'œil, la guérison instantanée. Ces déclarations sont faites en présence d'un melkite, qui dresse un procès-verbal, signé et scellé par tous. Sans doute, nous n'avons pas là les certificats de médecins connus, les diagnostics précis, les mots techniques, l'observation détaillée de la maladie. Mais nous sommes en Turquie, en présence d'un musulman religieux, dans une bonne situation de fortune; son témoignage et celui de ses amis indiquent une conviction sincère et profonde.

Du reste, devant le nombre toujours croissant des guérisons miraculeuses, Mgr Vanutelli a nommé une commission qui examine canoniquement les faits, qui interroge les miraculés, puis écoute les dépositions des témoins. Cette commission a envoyé à Rome les procès-verbaux de ses délibérations. Les murs de la chapelle sont déjà couverts d'ex-voto

Le choix du milieu où s'opèrent ces guérisons mer-

veilleuses est, pour un observateur attentif, un profond sujet d'admiration. Nulle part ailleurs, la cause catholique ne peut avoir besoin d'un plus puissant appui ; là, en effet, toutes les hérésies semblent s'être donné rendez-vous, et se confondent avec la nationalité de ces peuples.

Notre-Dame de Lourdes paraît avoir commencé la rénovation religieuse de l'Orient. Les Turcs, témoins pour la première fois de tant de grâces unies à une puissance surhumaine, s'inclinent avec respect et reconnaissent la supériorité du culte catholique ; ils voient la Vierge faire des prodiges qu'ils ne pensent même pas à demander à Mahomet, leur prophète, dans ses villes saintes.

Tandis que le culte de Notre-Dame de Lourdes se répand et se propage ainsi dans le monde, chaque année les pèlerinages se multiplient sur les bords du Gave, les guérisons deviennent plus nombreuses, plus éclatantes.

Le Pèlerinage national de 1884 enregistre pendant trois jours 62 procès-verbaux sous les yeux de cinq médecins qui assistent à l'examen de tous les malades. Durant le retour, on constate de nouveaux faits qui viennent augmenter de beaucoup le chiffre des guérisons ou des améliorations notables.

Cette année même, M. le comte de Mun conduit les

Cercles catholiques d'ouvriers et deux mille cinq cents hommes, avec leur 169 bannières, viennent derrière lui se ranger autour de la Grotte.

Sur ces bannières on lit des noms bien connus : Belleville, Saint-Antoine, Batignolles ; noms qui réveillent des souvenirs divers et des espérances auxquelles on n'ose encore s'abandonner. Ces ouvriers sont bien la véritable représentation de la France chrétienne ! Ils communièrent tous ensemble à la Grotte ; car ils étaient venus rompre le pain de la grande famille, le pain de l'amitié, de la force et de l'espérance.

Depuis 1884, les guérisons sont étudiées avec un soin plus grand si c'est possible, avec une sévérité qui pourra défier toute critique. Un médecin attaché au service des malades analyse, contrôle tous les faits qui se présentent. Il apporte dans cette grande enquête une méthode et une règle qui pourront servir de modèle à tous ceux qui voudront marcher sur ses traces. Il n'est pas toujours facile de marquer la limite qui sépare les forces matérielles des forces surnaturelles. Les médecins sont le plus souvent étrangers à ces études ; ils auraient besoin de faire une sorte de stage à Lourdes, pendant les grands pèlerinages, pour préparer leur esprit à ces enseignements.

D'ordinaire, ils sont moins sévères que les théologiens et ils admettent trop aisément la violation des lois de la nature.

Nous en trouverons souvent la preuve dans l'analyse des divers faits que nous allons citer.

La relation de la maladie de Mlle Blondel a été écrite par le Dr Amalric, ancien interne des hôpitaux de Paris. Nous la résumons dans ses principaux détails.

A l'âge de 24 ans, Mlle Blondel ressentit pendant l'hiver des crises de laryngo-trachéite qui furent modifiées par des saisons successives à Amélie, à Cauterets et au Mont-Dore. Dix ans après, une poussée rhumatoïde gagna la moelle et détermina une paralysie des membres inférieurs.

Pendant cinq ans on essaya vainement tous les traitements : l'électricité sous toutes les formes, les révulsifs de tous genres. Mlle Blondel fit deux saisons à Lamalou sans résultat. Le Dr Maurice Raynaud, médecin à la Charité, lui fit faire en 1878 une cure d'hydrothérapie à Auteuil. Elle consulta Charcot, partit pour Bourbonne-les-Bains et fit une seconde saison d'hydrothérapie en Suisse. En 1879, troisième saison à Lamalou. C'est à cette époque qu'elle fit un premier pèlerinage à Lourdes, fut plongée deux fois dans la piscine, mais sans *aucun résultat.*

Ce traitement si varié, si énergique, si luxueux, n'avait donné aucun bénéfice. Les muscles étaient atrophiés, la peau terne, décolorée ; les pieds se laissaient tomber à droite et à gauche sans aucune résistance.

Devant un résultat si négatif, Mlle Blondel suspend tout traitement. Elle se rend de nouveau à Lourdes, le 12 juillet 1882, dans l'état que nous venons de raconter, état qui date de six ans et qu'aucun traitement n'a pu modifier. Plongée dans la piscine, après quelques moments elle se sentit guérie. Elle put instantanément sortir, se tenir debout, s'asseoir, marcher, la sensibilité avait regagné tous les tissus.

Nous croyons, dit le Dr Amalric, que la guérison de cette paralysie si complète, dont Mlle Blondel était atteinte depuis plus de six ans, qui avait résisté aux traitements les plus rationnels et les plus énergiques, guérison si facilement, si instantanément obtenue par la simple immersion dans l'eau de la Grotte, est un fait merveilleux, absolument en dehors des moyens de la science médicale, et ne pouvant ressortir que du domaine surnaturel.

Un médecin de Toulouse, le Dr Chamayou, a voulu joindre son attestation à celle du Dr Amalric; elle est absolument conçue dans les mêmes termes.

Le Dr Guy, d'Albi, écrivant à Mlle Blondel, le 25 juillet 1882, lui dit aussi :

Plus on y réfléchit, plus on est forcé d'avouer que la spontanéité de cette guérison dans la Grotte de Lourdes, s'impose à l'esprit comme un fait inexplicable.

Tous les médecins qui ont soigné Mlle Blondel concluent sans réserve à une guérison surnaturelle.

Le médecin de Lourdes est moins affirmatif, il fait des réserves. L'Église, dit-il, est souvent en pareille matière plus difficile que les médecins : elle exige une surabondance de preuves qui rend un doute raisonnable absolument impossible. Il faut que la personne ramenée subitement à la santé le soit d'une façon complète. Or, Mlle Blondel, dans une déclaration faite à Lourdes, le 12 juillet, a écrit : *A part la faiblesse naturelle* après une si longue maladie, je puis dire que je suis redevenue comme autrefois.

Il y a donc une lacune qui ne nous permet pas, dit le Docteur de la Grotte, d'apporter dans ce fait une conclusion absolue. Appréciation sévère, mais pleine de sagesse, et qui nous montre quelles garanties de tout ordre on exige avant de prononcer le mot de « miracle. »

Nous ne pouvons rappeler ici, même en les résumant, toutes les guérisons qui ont été publiées pendant ces trois années.

Parmi les principales, nous pourrions citer celle de Mlle Louise Brin, que le Dr Damour apprécie en ces termes : « Poitrinaire avancée, elle gardait le lit depuis deux ans et ne prenait presque rien ; les deux sommets de la poitrine étaient atteints par les tubercules » ; c'est dans ces conditions qu'elle entreprit le voyage de Lourdes, et le 30 août 1882, en sortant de la piscine, elle fut subitement et radicalement guérie. Le docteur ne trouva rien aux poumons, pas même trace de bron-

cnite, et déclara que cette guérison rentrait dans les faits d'ordre surnaturel.

Le Dr Barbé-Guillard, de Dinan, adressait Mlle de Pontbriant au Dr Galézousky, en lui disant qu'elle avait perdu l'œil gauche et que l'œil droit, atteint à son tour, ne pouvait plus distinguer la lumière des ténèbres. Le Dr Delor, le Dr Bréhier, après avoir examiné cette malade à l'opthalmoscope, avaient également constaté la cécité, à la date du 14 août 1882. Le mal leur paraissait sans remède, et cependant les mêmes docteurs constatent, le 19 septembre suivant, la guérison complète de Mlle de Pontbriant qui, le 30 août 1882, en sortant de la piscine, a retrouvé le parfait usage de ses deux yeux. « Il faudrait être atteint, dit le Dr Vergez, d'une grande mauvaise foi pour refuser à cette guérison le caractère miraculeux et pour se dispenser de la placer dans un ordre de faits supérieur aux puissances de la nature. »

C'est le Dr Lagasse qui nous dit que Mlle Lucie Fauré, âgée de 28 ans, est atteinte d'une double luxation de la hanche, datant de la naissance, et qui donne à sa démarche une attitude particulière; le corps est rejeté à chaque pas d'une hanche sur l'autre; tous les médecins ont considéré cette affection comme incurable, et cependant, au mois d'août 1882, elle passe à peine quelques instants dans la piscine de Lourdes, et elle en sort

transformée; elle marche, droite, sans souffrance et sans fatigue. Le Dr Lagasse termine l'exposé de ce fait par les considérations suivantes, que nous sommes heureux de pouvoir reproduire:

Tout le monde, à Puylaurens, dit-il, ne considère pas ce fait de la même manière. Plusieurs, ne voulant pas se souvenir de l'état d'infirmité de Mlle Lucie Fauré, se dispensent de tout examen et de toute comparaison avec l'état de guérison actuel, nient l'évidence et ne répondent à une affirmation motivée que par une raillerie plus ou moins spirituelle qui les dispense de cet examen, ridicule à leurs yeux. D'autres, et c'est le grand nombre, devant un fait si patent, reconnaissent une guérison miraculeuse. Pour les humbles, comme pour les savants de bonne foi, une chose si extraordinaire ne s'explique par aucun moyen naturel. Il a fallu pour l'accomplir une intervention mystérieuse et surnaturelle. Le fait a existé; il se continue; il est visible pour tout le monde et chaque jour. Je ne veux pas nier l'évidence; je vois, je crois.

Ces réflexions du Dr Lagasse sont bien souvent d'une application pratique, car c'est ainsi d'ordinaire que se partagent les opinions et les avis sur les guérisons de Lourdes.

Le Dr Terrier, de Paris, nous dit que sa cuisinière est atteinte depuis cinq ans d'une hernie qu'aucun bandage ne peut contenir et qui la rend à peu près impropre à son service; elle est complètement guérie dans la piscine de Lourdes, le 8 septembre 1884, et le

docteur constate dans un certificat très affirmatif toutes les phases de cette guérison.

La guérison de Sœur Eugénie est une des plus importantes de l'année 1883.

Elle a été très sérieusement étudiée et discutée ; nous ne saurions, en la résumant, lui conserver son caractère ; elle pourrait prendre place dans un recueil scientifique, et elle fournit matière à des considérations du plus haut intérêt.

Une dernière observation nous semble accentuer encore l'opposition que nous relevons entre les guérisons de Lourdes et les guérisons qui sont du domaine de notre observation usuelle.

Mlle Pourchet est muette depuis l'âge de 7 ans. A cette époque une maladie détermina un mutisme complet et la paralysie d'une partie du corps. La paralysie disparut, mais la parole ne revint pas. Cette femme n'a jamais prononcé une syllabe, elle n'a jamais pu dire oui ou non. Elle a 52 ans ; voilà par conséquent près d'un demi-siècle que cette infirmité existe. Non seulement une lésion primitive a dû altérer les racines des nerfs qui président à la parole, mais une atrophie consécutive à cette longue inaction a dû amener la dégénérescence des fibres nerveuses, et finalement, qu'elle soit primitive ou acquise, il y a une altération organique.

Le 30 septembre 1883, elle était en prière à la Grotte,

lorsqu'un premier cri s'échappa de sa poitrine; saisie d'une émotion indicible, elle s'affaisse sur elle-même. Une de ses voisines lui dit : Vous êtes malade? Non, répond-elle. C'est le premier mot qui sort de sa bouche fermée depuis 45 ans. Bientôt elle prononce : Je vous salue Marie. C'étaient les accents de la reconnaissance et de l'amour. A partir du 30 septembre, sa langue se délie de plus en plus et elle retrouve cette faculté du langage si lente à se développer chez l'enfant et qui, dans l'espace de quelques mois, atteint chez elle le dernier degré de la perfection. Sans doute l'instantanéité de la guérison n'existe pas ici, puisque Mlle Pourchet n'a retrouvé que progressivement l'usage plein et entier de la parole; mais, en pareille circonstance, ce qui constitue le miracle, c'est la guérison elle-même et non pas le mode de guérison,

---

CHAPITRE X

L'HISTOIRE DE LOURDES ÉCRITE PAR LES MÉDECINS

Les théories et les faits. — Trois cents certificats de guérison. — Motifs d'incrédulité, motifs de certitude. — Les malades de la Salpêtrière. — Moyens de contrôle.

Avec les *Annales* dont la publication remonte à 1868, nous venons de parcourir, jour par jour, les procès-verbaux des principales guérisons de Lourdes. Que de matériaux accumulés dans ce recueil qui comprend déjà 32 volumes ! Nous avons relevé 250 certificats délivrés par des médecins différents, qui, sans entente préalable, sont venus rendre témoignage de ce qu'ils avaient vu et observé.

Dans ces certificats, nous retrouvons l'observation entière et détaillée de la maladie. Les médecins les plus connus ont été souvent appelés en consultation, ils se sont prononcés et sur la nature de ces affections diverses et sur leur incurabilité.

Ce n'est pas seulement 250, mais plus de mille médecins qui deviennent indirectement les témoins et les juges des miracles de Lourdes. Ces médecins sont les plus importants, par leur science, leur position officielle, leur notoriété. De plus, ils sont d'ordinaire, par

leurs opinions ou leurs doctrines, les ennemis du surnaturel et du miracle.

Dans ces conditions, la démonstration devrait être acquise, il faudrait admettre dans des circonstances données, l'intervention d'une force surnaturelle.

Il est loin d'en être ainsi :

Les médecins, au récit de ces guérisons, ont détourné la tête avec un sourire d'incrédulité et de dédain; ils ont rejeté en bloc et sans examen toutes les observations qui leur étaient soumises.

Pour les incrédules, le miracle est à la fois l'impossible et l'absurde; pour un groupe important de médecins catholiques, la question du miracle est à peu près insoluble au point de vue médical, ou du moins les faits présentés comme miraculeux n'offrent pas d'ordinaire les garanties voulues. Mais la question ainsi comprise reste dans le domaine théorique. Or, il y a loin souvent des faits aux théories.

Les faits sont ce qu'ils sont, on ne peut rien contre eux. Chercher à les violenter serait téméraire; autant vaudrait entreprendre de changer la nature des choses. Il y a ensuite les théories, œuvres de l'esprit, par lesquelles le savant cherche à interpréter les faits que l'observation a recueillis, à en tirer des conséquences, à formuler les lois qui les produisent.

Lorsque Littré, dans son cabinet, prononçait ses sentences contre le surnaturel, Littré, qui n'était médecin

que de nom, parlait en philosophe. Or, il faut bien le reconnaître, nous sommes des philosophes souvent médiocres et de mauvais théologiens. Mais sur le terrain de l'observation et dans l'appréciation scientifique des maladies, notre compétence est indéniable.

Ainsi nos confrères qui par analogie jugent de haut ou de loin d'une façon sommaire, sans examen suffisant, tous les faits qui leur sont soumis, s'exposent à des confusions regrettables.

Il vient un moment où tous, sans acception de doctrine, matérialistes, positivistes, spiritualistes, nous sommes mis en demeure de nous prononcer en nous renfermant dans les limites d'un problème bien circonscrit. Il nous faut alors descendre des hauteurs de la théorie ou de la doctrine, entrer résolûment dans l'étude et dans la discussion de chaque guérison.

Si l'on nous parle d'une plaie instantanément fermée, d'une tumeur organique qu'un seul bain a fait disparaître, nous ne pouvons répondre en opposant l'exemple d'un trouble fonctionnel, d'un accident nerveux qu'une impression passagère peut guérir ou effacer.

Lorsque des médecins également recommandables par leur savoir et leur honorabilité, lorsque des savants d'une pratique et d'une expérience consommées, nous disent qu'une tumeur blanche, ancienne, compliquée de plaies, de fistules, a guéri en quelques instants; qu'une luxation suivie d'ankylose s'est réduite sponta-

nément; qu'un poitrinaire avancé a retrouvé sans transition une santé parfaite ; il faut d'abord étudier, discuter les exemples qui nous sont soumis. On peut chercher à les interpréter, à les faire rentrer dans les grandes lois de l'observation scientifique ; mais on ne peut les mettre en doute, les récuser de parti-pris.

Le témoignage de nos confrères, dans des questions qui relèvent de leur pratique habituelle, est irrécusable. Ils ont parfaitement qualité pour se prononcer en cette matière.

On ne leur demande pas de remonter jusqu'à la cause de ces phénomènes, de parler de miracle ou d'intervention surnaturelle, il suffit qu'ils reconnaissent que les règles de notre art ont été violées et que toute interprétation physiologique est insuffisante pour expliquer les résultats obtenus.

Cette opposition entre le médecin qui juge, d'un esprit préconçu, des faits dont il n'a pas été le témoin, et celui qui, en présence d'un malade, objet habituel de son observation, cherche vainement ses points de repère, s'arrête étonné, interdit, et ne peut trouver l'explication de phénomènes nouveaux, inattendus, en contradiction avec toutes les données de la science, cette opposition, disons-nous, n'a pas été suffisamment mise en relief. Elle est toute à l'avantage du second; celui-ci, en effet, est bien sur son terrain avec tous les éléments nécessaires d'information, et son esprit est

libre de toute préoccupation étrangère. Le premier, au contraire, insuffisamment instruit, cherche d'avance une conclusion conforme à ses doctrines.

Cette opposition n'a jamais été plus accentuée que dans l'étude et la discussion des guérisons de Lourdes.

Tous les médecins qui ont jugé ces guérisons d'après leurs systèmes et leurs tendances matérialistes, les ont condamnées sans examen. Tous ceux qui se sont trouvés mêlés à ces événements, comme témoins et comme rapporteurs, ont oublié théories et doctrines, et les ont raconté en narrateurs fidèles, avec une entière bonne foi.

TROIS CENTS MÉDECINS ATTESTENT LES GUÉRISONS DE LOURDES

Sans doute les faits observés à Lourdes par centaines ou par milliers, sont en contradiction avec toutes les données de la science médicale. Ils paraissent n'être qu'un défi jeté à la raison ; ils accusent un bouleversement complet des forces de la nature ou, du moins, l'intervention d'une force supérieure. Mais pouvons-nous, à cause de cela, rejeter tous ces faits sans jugement et sans examen, prononcer les grands mots de superstition ou d'ignorance, ou faire entrer en ligne, comme condamnation suprême, l'hypnotisme et la suggestion ?

Voilà que depuis trente ans, depuis Vergez, professeur de la Faculté de Montpellier, inspecteur des eaux de Barèges, jusqu'à Fabre, de Marseille, nous relevons les noms de deux cent cinquante à trois cents médecins, considérables par leur notoriété et leurs travaux, qui se portent garants des faits observés à Lourdes. Dans des certificats détaillés et dans des conclusions sévèrement déduites, ils reconnaissent l'exactitude de ces guérisons et déclarent ne pouvoir les expliquer d'une façon rationnelle et scientifique.

On le voit; la question s'élargit et prend des proportions inattendues.

Lorsque Vergez, mis en présence des premières guérisons constatées à Lourdes, venait déclarer que de tels phénomènes dépassaient la portée de l'esprit humain, sa parole avait une autorité indiscutable et méritait d'être prise en considération.

Un professeur de faculté, un inspecteur de Barèges, un homme versé dans l'étude des maladies chroniques, universellement apprécié par son savoir et son caractère, nous dit que de tels phénomènes dépassent la portée de son esprit. Au lieu d'accorder créance à ses affirmations, faut-il croire qu'un voile est tombé brusquement devant ses yeux, et qu'il n'a plus aucune compétence pour juger les faits de sa pratique habituelle ?

Le Dr Buchanan, professeur à l'Université de Glascow, a visité Lourdes, et a résumé les impressions

de son voyage dans le journal de médecine anglais, *The Lancet.*

Il croit qu'un grand nombre de guérisons doivent être attribuées à la confiance qui produit, dit-il, un effet merveilleux dans certaines maladies indépendantes de toute lésion organique. C'est la théorie de la suggestion; mais il se garde bien d'en abuser. Il n'affirme pas que tous les faits de Lourdes appartiennent à cette catégorie; il déclare au contraire que, du moment où parmi ces faits, on trouverait réellement des guérisons de caries, d'ulcères, etc., en d'autres termes, de lésions matérielles, il renoncerait à les expliquer. La division du Dr Buchanan doit être acceptée par tout médecin sérieux et impartial.

Il a raison de se refuser à voir des miracles dans certaines guérisons de maladies nerveuses, quand on peut les expliquer naturellement.

Nous admettons aussi que l'imagination est capable de causer des effets surprenants; mais il faut se garder, si l'on ne veut faire injure à la science et au bon sens, d'en faire un agent de reconstitution capable d'effacer en une seconde des lésions organiques bien démontrées.

Sur ce terrain, l'accord est facile. Le Dr Buchanan est de bonne foi, et s'il poussait plus loin son enquête sur les guérisons de Lourdes, il trouverait l'occasion d'appliquer le second terme de son raisonnement. Il ne dirait pas comme le Dr Scherer, dans un article sur la

science et le miracle: « Personne n'a le droit, en me parlant d'une guérison inexplicable, de m'enfermer dans ce dilemme, ou révoquer en doute la sincérité du témoin, ou fournir une explication du prodige qu'il rapporte. » Étrange manière de raisonner et qui dénote plus de parti-pris que de logique.

Le Dr Constantin James nous avait dit :

« J'ai visité Lourdes, avec le même esprit d'observation et la même réserve que j'ai apportés dans toutes mes excursions aux stations balnéaires. Or, pour ne parler que des faits qui me sont personnels, je veux dire qui se rattachent à ma clientèle propre, j'affirme avoir vu des malades en revenir guéris, alors que mes confrères et moi avions jugé leur état complètement au-dessus des ressources de la nature et de l'art. »

Du reste, si l'on peut étudier, discuter chaque cas, faire quelques recherches sur des points secondaires, il faut reconnaître que ces guérisons par leur nombre, qui va chaque jour croissant, constituent un véritable prodige.

Comment se fait-il pourtant que ces guérisons aient rencontré jusqu'ici une aussi vive, une aussi constante opposition ? Comment se fait-il qu'avec les garanties qui les entourent, avec les noms de deux cents, de trois cents médecins qui s'en portent garants, elles n'aient pu s'imposer à l'attention, à l'examen des corps savants ?

C'est que l'homme ne croit que ce qu'il veut croire. Pour croire, il faut ne pas fermer obstinément son esprit à un enseignement.

On n'a jamais voulu croire que les faits de Lourdes fussent dignes des discussions de nos académies ou de nos écoles. Dirai-je que Lourdes est un mot compromettant, qu'on ne prononce qu'avec réserve dans certains milieux? Pourtant les médecins sont souvent moins sévères dans l'étude ou l'analyse de certains sujets.

Nous ne voulons pas dire qu'ils soient restés étrangers aux grands événements qui, depuis plus de trente ans, se répètent autour de la Grotte. Jamais question n'a préoccupé davantage le monde savant, n'a provoqué plus de recherches, plus de travaux; jamais enquête n'a été conduite avec plus de précision, plus de rigueur, ne s'est appuyée sur le contrôle de noms plus autorisés?

Nous avons voulu indiquer dans ce travail, à quels camps appartiennent les adversaires et les partisans de Lourdes.

Les premiers jugent en philosophes, les second jugent et apprécient des faits dont ils sont témoins. L'avantage est du côté de ces derniers. Leur compétence est indiscutable. Aussi, voyons-nous souvent le même médecin, sceptique, incrédule ou railleur, vaincu par l'évidence des faits, reconnaître que les lois de son art sont renversées et violées, et que sa raison est impuissante à expliquer les résultats constatés.

PRINCIPAUX MÉDECINS TÉMOINS DES GUÉRISONS

Pendant que les premières guérisons de Lourdes soulèvent les protestations de l'école, ces mêmes guérisons sont appuyées par le témoignage des médecins qui en sont les témoins. Dès la troisième apparition, le Dr Dozous est auprès de Bernadette. Dozous est incrédule, mais de bonne foi ; il veut se faire une conviction ; les faits qui se produisent autour de lui ne laissent aucun doute dans son esprit.

Vergez commence sa grande enquête. Les guérisons se multiplient chaque jour ; chaque malade veut prendre son médecin pour juge des résultats obtenus, et apporte le plus souvent avec lui l'observation détaillée de sa maladie.

C'est ainsi que ce grand mouvement d'information et de contrôle s'étend et se généralise dans toute la France. Les professeurs de nos écoles, les médecins de nos grands centres vont être mêlés plus ou moins directement, et souvent malgré eux, à l'étude de ces questions.

En 1873, le Dr Fabre, professeur à l'École de Marseille, constate la guérison d'une chorée des plus graves, et le médecin ordinaire de la malade, le Dr Duconte, ajoute son témoignage à celui du Dr Fabre. En 1886, le

Dr Maurel nous dit que Marie Marcelin a été guérie à Lourdes d'une énorme tumeur ovarique, et le Dr Audibert, chef de clinique adjoint des hôpitaux de Marseille, qui se trouvait à Lourdes à l'arrivée de Marie Marcelin, nous décrit avec soin le volume, le siège de cette tumeur et, quelques instants après, sa guérison, sa disparition complète. C'est sous ses yeux que la guérison s'opère.

L'École de Montpellier nous avait donné Vergez ; elle nous donne le témoignage du professeur Chrestien et ceux des Drs Caisso et Diffre.

A Rennes, le Dr Régnault, professeur à l'École, est appelé à constater à plusieurs reprises la guérison des malades de Lourdes ; il le fait dans les termes les plus formels.

Le Dr Petit, professeur à la même École, conduit à Lourdes, en 1883, son fils qui a une lésion profonde de la rétine, et qu'il a vainement confié aux soins d'un oculiste très connu. Cet enfant retrouve instantanément à la Grotte une vision à peu près perdue depuis de longs mois. L'année dernière, le Dr Petit nous donnait une très remarquable étude sur l'ataxie, en racontant la guérison de Delannoy.

A Nantes, nous avons, en 1873, les certificats du Dr Thibault, ceux du Dr Charruau, des Drs Mahol et Thoinnet. En 1882, le Dr Jouon, notre ancien camarade d'internat, aujourd'hui maître éminent, constate

la guérison d'un cancer de la lèvre qui avait résisté à tous les traitements. A Nantes encore, le Dr Lebrun donne, en 1886, un certificat des plus concluants.

En dehors de nos Écoles, les médecins les plus distingués viennent apporter dans ce grand débat l'appui de leur autorité et de leur nom.

A Paris, au milieu d'un très grand nombre de certificats, nous pouvons remarquer les déclarations des Drs Buquoy et Constantin James.

En province, celles de Payan, d'Aix, membre de l'Académie de médecine; de Puech, de Nimes; de Cochet, d'Avranches; de Mascarel, de Châtellerault; de Bleynie, de Limoges ; de Grimaud, de Barèges; de Martel, de Béziers ; de Chétail, de Saint-Étienne et du Dr Hellot, de Rouen.

Parfois, deux et trois médecins se réunissent pour donner plus de poids à leurs affirmations; c'est ainsi que les Drs Ségur, Rossignol et Bernet, constatent ensemble la guérison d'un menuisier de Lavaur, et que les Drs Pomarel, Brun, Allégre, viennent affirmer, d'un commun accord, la guérison inexplicable de la baronne de Lamberterie.

Un très grand nombre de médecins étrangers, de médecins belges surtout, constatent dans les termes les plus précis que les guérisons de Lourdes échappent à toute interprétation scientifique.

C'est à chaque page que nous trouvons, dans les

Annales, les noms de nos confrères de Louvain, Liège, Namur ou Bruxelles.

Les professeurs les plus célèbres de nos facultés, adversaires systématiques du surnaturel et du miracle, sont mêlés eux aussi à cette grande enquête ; ils viennent apporter dans ces questions leur témoignage le plus formel.

Les malades de Lourdes appartiennent à tous les degrés de l'échelle sociale. D'après l'aveu de M. le professeur Charcot, l'hospice de la Salpêtrière envoie chaque année un certain nombre de ses incurables. Sur ces malades on observe souvent des reprises inespérées, parfois des guérisons définitives, et cependant ces malheureuses femmes ont été soumises d'ordinaire aux traitements les plus rationnels et les plus variés, sans obtenir même une apparence d'amélioration. Les maladies nerveuses prennent chez elles des formes si graves que toutes les fonctions sont troublées, l'intelligence éteinte ; il leur reste à peine l'apparence humaine. Dans ces conditions, les accidents morbides constituent une sorte d'affection organique, sont souvent le reflet de diathèses profondes et restent, dans tous les cas, au-dessus des efforts de la médecine.

Au mois d'août dernier, Céleste Mériel, pensionnaire de la Salpêtrière, arrivait à Lourdes, paralysée du côté gauche, n'entendant pas, ne parlant pas ; son œil vague

et sans intelligence ne trahissait aucune impression. Trois jours après elle partait absolument guérie : elle marchait librement, s'exprimait parfaitement bien et entendait d'une façon normale. Une vie nouvelle semblait animer la physionomie de cette femme jusque-là si morne, si terne. Nous avons revu deux fois l'hiver suivant Céleste Mériel à la Salpêtrière ; sa guérison ne s'était pas démentie ; elle avait demandé une place de fille de service dans l'hôpital, alors que, depuis cinq ans, elle était couchée dans la salle des grandes infirmes.

Ces résultats sont plus sensibles encore sur les femmes du monde, qui ont pu faire appel à l'expérience, aux lumières des personnalités médicales les plus en vue ; toutes les ressources de la science, tout, chez elles, a été mis en œuvre.

Dans ces conditions, l'incurabilité de la maladie est bien constatée et les données du problème à résoudre sont bien posées par des hommes dont on ne peut mettre en doute l'autorité ni suspecter les intentions.

C'est ainsi que, dans un dernier numéro des *Annales*, nous citions l'exemple de Mlle Blondel qui, pendant cinq ans, avait été traitée vainement par les médecins de Toulouse d'abord, par le docteur Maurice Raynaud, médecin de la Charité, par le professeur Charcot ; qui avait suivi sans résultat toutes les stations thermales et qui avait trouvé à Lourdes, le 12 juillet 1882, une guérison complète, instantanée. « Cette guérison, d'une

maladie qui avait résisté aux traitements les plus rationnels, aux efforts des hommes les plus compétents, est un fait merveilleux, dit le Dr Amalric, en dehors absolument des moyens de la science médicale. »

Tous les médecins, sans distinction d'opinion, sont ainsi plus ou moins mêlés à ces grands événements. Aux deux ou trois cents noms que nous avons relevés à la suite de certificats si explicites, nous pouvons ajouter les noms de tous les médecins consultants, professeurs, chefs d'École, qui ont été appelés à donner leurs soins à ces mêmes malades et ont pu constater sur eux l'inutilité de leurs efforts. Plus de mille médecins, nous l'avons déjà démontré, ont été les témoins ou les juges des miracles de Lourdes. Il y a loin de là à une œuvre de pur enthousiasme, sans moyens de contrôle ou de discussion.

Si le témoignage des hommes est un élément de certitude, si l'histoire entière du monde repose sur cette base, ne pourrons-nous, à notre tour, écrire l'histoire des événements contemporains avec ces mêmes éléments ?

Nous avons pour nous, et le nombre et l'autorité des témoins ; les faits que nous citons se passent sous nos yeux; la plupart des acteurs de ces événements sont encore vivants ; nous pouvons les consulter, les interroger. Quelle garantie aurions-nous à désirer encore?

Comment se fait-il que les adversaires systématiques du surnaturel et du miracle se trouvent si rarement sur le chemin de Lourdes ? Comment se fait-il que la parole, les affirmations de si nombreux et si éminents confrères, des professeurs de nos Écoles, ou des médecins de nos grandes villes ne puissent pas ébranler, je ne dirai pas les convictions du corps médical tout entier, mais au moins exciter sa curiosité ?

Ah ! je l'ai déjà dit : l'homme ne croit que ce qu'il veut croire. Les contempteurs de Lourdes se recruteront toujours parmi ceux qui voudront, non pas croire, malgré les meilleures raisons de le faire, mais juger sans examen, sans étude et de parti-pris, des faits dont ils n'ont pas été les témoins.

Pourtant à ceux qui récusent tous les témoignages : ceux des malades qui ont été guéris, ceux des médecins qui les ont soignés, les affirmations des parents, des amis, de toutes les personnes qui ont été mêlées à ces événements, nous pouvons dire : Il est une dernière preuve, un mode d'information direct, palpable, que vous ne saurez récuser. Vous doutez de la parole des autres, leur dirons-nous, douterez-vous aussi de vous-même, de vos yeux, de vos oreilles, de tous vos sens ?

Venez à Lourdes, pendant les grands pèlerinages, observez, étudiez ; venez au bureau des constatations, interrogez les malades ; ne craignez pas de faire part de vos hésitations ou de vos doutes : vous trouverez

des confrères procédant avec la méthode la plus rigoureuse, ne se prononçant qu'avec la plus grande réserve ; des confrères plus sévères que vous, peut-être, pour admettre que les lois de la nature ont été violées ou dépassées.

Vous sortirez de ce bureau, sinon convaincu que vous avez vu ou touché le surnaturel — les miracles ne sont pas de tous les instants, et Dieu, pour laisser sans doute un plus grand mérite à notre foi, déchire rarement tous les voiles, — mais vous sortirez convaincu que vous avez rencontré des médecins aux intentions loyales, d'une sincérité égale à la vôtre, observateurs scrupuleux des règles de leur art ; des médecins qui n'ont qu'un but : défendre la vérité trop souvent compromise par les entraînements de la foule, ou par les doctrines et les préjugés de l'École.

LIVRE QUATRIEME

I

CLINIQUE DE LOURDES

Le bureau des médecins. — Sa composition, son organisation. — Le Dr de Saint-Maclou. — Les religieux de l'Assomption et les missionnaires de Lourdes. — Ils écrivent sous la dictée des médecins. — Leur prudence extrême. — Ils ne sont pas responsables des erreurs inévitables. — Le programme des guérisons de Lourdes n'est pas écrit de main d'homme. — Tout est imprévu dans le choix et le nombre de ces guérisons.

Depuis quelques années, on a créé à Lourdes « un Bureau des constatations médicales », bureau toujours ouvert pendant les pèlerinages.

Là, sous la direction du Dr de Saint-Maclou, on interroge tous les malades qui viennent d'obtenir une amélioration ou une guérison. C'est une clinique véritable et une clinique d'un intérêt sans égal.

Chaque année, les médecins viennent en plus grand nombre assister à l'examen des malades. Ce service s'est organisé de lui-même et, pour ainsi dire, sans dessein préconçu.

En 1887, pendant le pèlerinage national, douze médecins se sont succédé dans « le Bureau des constatations » et, pendant trois jours, ont étudié les guérisons qui se produisaient sous leurs yeux.

Il y avait parmi eux, des internes des hôpitaux de Paris, des professeurs de nos écoles de médecine et des médecins de nos grandes villes.

En 1888, nous nous sommes trouvés vingt réunis à la même époque. Nous étions venus de tous les points de la France; nous pensions que lorsqu'un mouvement soulève depuis 30 ans tout un pays, s'étend et se généralise dans le monde entier, s'affirme chaque jour par des faits qui provoquent l'examen et la discussion, s'appuie sur des témoignages dignes de foi, il n'est pas permis de détourner la tête ou d'opposer une négation de parti pris.

Venus d'ailleurs sans adhésion préalable, en conservant toute l'indépendance de notre caractère et de nos convictions, nous voulions étudier chaque fait, le soumettre au creuset de l'analyse la plus sévère.

Pendant ces trois jours, nous avons pu reprendre les détails des diverses observations, les discuter un à un, et chercher avant tout à les rattacher aux phénomènes d'observation usuelle. Quoique notre bonne foi fût entière, on pressentait en nous une défiance instinctive, bien légitime du reste : nous cherchions à nous soustraire à toute influence du milieu.

En 1889, nous étions vingt-deux médecins et trente en 1890. Le Dr Gros, ancien médecin de l'hôpital de Boulogne, âgé de 80 ans, avait pris place au milieu des infirmiers volontaires. Il avait traversé toute la France en accompagnant ses malades.

Plusieurs de nos confrères venaient encore pour la première fois, sans opinion arrêtée, mais avec la volonté ferme de se faire une opinion personnelle. Quelques-uns prenaient des notes avec beaucoup de soin et ont emporté de la sorte tous les éléments d'information qui pouvaient leur être utiles.

D'autres voulaient conduire eux-mêmes l'enquête et chacun a pu donner ainsi à son interrogatoire, à son examen, la forme, la direction de son choix ; à ses conclusions, le sens qui traduisait le mieux ses impressions. Le champ est toujours ouvert pour toutes les opinions et c'est au milieu de la discussion la plus courtoise, souvent la plus élevée, que les objections se formulent ou se résolvent.

Nous sommes toujours heureux de nous entourer des conseils de nos confrères, et c'est dans des causeries familières que se traitent ou s'élucident les plus délicates questions.

C'est une petite académie par le nombre et parfois par l'importance de ses membres. Sur le seuil de la salle, on oublie les préoccupations étrangères, les questions de personne toujours irritantes, les préjugés de

l'école. L'esprit est libre pour la recherche de la vérité, pour l'étude et l'interprétation des faits qui nous sont soumis. Qui aurait jamais pu croire que, si la liberté était exilée de nos doctes assemblées, elle trouverait à Lourdes un dernier refuge ?

Le Dr de Saint-Maclou préside le Bureau des constatations. Sa physionomie est une des plus sympathiques et des plus connues de Lourdes. De taille moyenne, d'une soixantaine d'années environ, le regard fin et bienveillant, d'une grande distinction de manières, tout trahit chez lui le savant doublé du gentilhomme.

Dans tout le feu d'une discussion, au milieu des opinions qui se croisent ou se heurtent, rien ne troublera cette correction parfaite qui est un égal don de son cœur et de son esprit. Son abord facile, son accueil affable, attirent chaque année un plus grand nombre de médecins à Lourdes. Tous, convaincus ou incrédules, ne peuvent s'empêcher de rendre hommage à la parfaite sincérité que le Dr de Saint-Maclou apporte dans ses jugements.

Le contact journalier avec tant de malades divers, cette série sans fin de consultations et de certificats qui lui sont soumis : tout a développé chez lui un sens clinique remarquable.

Il excelle surtout à démêler les maladies nerveuses au milieu des symptômes les plus éloignés. Ces maladies nerveuses, il les voit partout et les écarte impi-

toyablement. Le fait suivant donnera une idée de sa prudence en cette matière.

Le 21 août 1887, une femme se présente, en nous disant qu'elle a été guérie dans la piscine d'une hémiplégie droite qui datait de sept ans.

Elle est sortie, il y a quelques jours à peine, de l'hôpital de la Charité. Le Dr Blachez lui a délivré un certificat écrit en entier de sa main, dans lequel il demande son admission à la Salpêtrière, en sa double qualité d'infirme et d'incurable. Cette femme a donc été prise, il y a sept ans, d'une première attaque qui a marqué le début de sa paralysie. Il y a cinq mois, une deuxième attaque aggravait les premiers accidents. La malade est tombée et est restée vingt-quatre heures sans connaissance, la bouche déviée, la parole peu distincte. Une endocardite ancienne, d'origine rhumatismale, explique suffisamment la genèse des accidents cérébraux.

Le cas est classique et semble ne pouvoir supporter aucune controverse. Cependant, le Dr de Saint-Maclou, remontant plus avant dans le passé de cette femme, découvre qu'elle a eu des crises nerveuses, des attaques hystériques. Cette constatation suffit pour lui inspirer la plus grande réserve ; il a des doutes sur la nature de cette paralysie.

Une discussion s'engage alors entre les médecins présents dans le Bureau. Un interne de Paris et le Dr Duplan, de Tarbes, soutiennent énergiquement que

cette paralysie est d'origine cérébrale, tandis que le Dr de Saint-Maclou dit qu'elle peut être essentielle, c'est-à-dire sans lésion. La question devient intéressante mais les rôles sont singulièrement intervertis. Le médecin de Lourdes, retenu par sa prudence, ne veut voir qu'une guérison naturelle. Ses confrères, entraînés par leur conviction, reconnaissent une maladie au-dessus de tous les moyens ordinaires. Qu'adviendra-t-il de cette femme ? Paralysée, on l'avait portée sur un brancard à la piscine, là elle avait retrouvé toute la liberté de ses mouvements ; l'avenir nous dira si cette guérison a pu résister à l'épreuve du temps.

Je me trouvais seul dans le cabinet du médecin lorsqu'une mère de famille entre avec sa fille : « Nous arrivons du Mont-Dore, me dit-elle. Ma fille a une maladie de poitrine qui nous donne de vives inquiétudes et nécessite les plus grands ménagements. Nous avons grand soin de la préserver du froid et de l'humidité. Dans ces conditions, elle veut se plonger dans la piscine ; pouvez-vous l'autoriser à le faire ? — Si vous parlez au médecin, lui dis-je, je ne puis en effet conseiller un mode de traitement qui sort absolument de nos indications. Si votre fille voit dans cette eau toute autre chose qu'une médication ordinaire, si c'est sa foi qui la guide, ceci n'est pas de mon domaine ; soyez juge vous-même de ce que vous avez à faire. » La jeune fille fut

à la piscine une fois, deux fois, et si elle ne fut pas guérie, elle quitta Lourdes plus rassurée, plus confiante dans l'avenir. Le Dr de Saint-Maclou est sur ce point moins accommodant que je ne l'avais été. Si j'avais connu sa pratique, j'aurais probablement arrêté le zèle de la jeune fille : « Je ne permets, me disait-il, les bains aux poitrinaires que dans certaines conditions. Il faut qu'il n'y ait pas de fièvre, pas de crainte d'hémorrhagie et que la réaction soit facile. Il se commet assez d'imprudences autour des piscines pour ne pas encourager ces tendances. Si, dans leur zèle, les malades ne nous prennent pas toujours pour guides, au moins ne soyons pas leurs complices... »

Au moment du pèlerinage national, les PP. de l'Assomption, qui conduisent près de mille malades, préparent à l'avance tous leurs dossiers. Ces dossiers sont extrêmement complets, et parfois très instructifs. Ils renferment des certificats délivrés par tous les médecins qui ont soigné les malades, surtout des certificats délivrés au moment du départ. On y trouve aussi des notes sur la moralité, les antécédents, des lettres des correspondants ou des protecteurs. Toutes ces notes sont classées avec beaucoup d'ordre ; chaque pèlerin porte sur sa poitrine un numéro qui correspond au numéro de son dossier. Enfin un secrétaire spécial est chargé de la tenue et du dépouillement de toutes

ces pièces. Cette organisation évite toute confusion, toute perte de temps. Sans elle, on s'égarerait certainement dans des recherches ou des préoccupations inutiles, et il serait impossible d'interroger avec quelque profit les nombreux malades qui se présentent dans une même journée au Bureau des constatations. En étudiant les principaux faits que nous avons observés pendant le pèlerinage national, nous pourrons exposer plus en détail la méthode suivie, et montrer que les enquêtes sont conduites avec une prudence qui nous paraîtrait excessive dans la pratique ordinaire de la médecine.

Un des religieux de l'Assomption et un des missionnaires de Lourdes assistent à l'examen des guérisons. Ils écrivent, sous la dictée des médecins, tous les détails de l'observation. Comme nous, ils entendent le récit du malade, récit imagé, vivant, qui porte toujours l'empreinte d'une émotion indicible, où se mêlent les souvenirs amers du passé, les espérances radieuses de l'avenir. Mais ils entendent aussi les réserves exprimées, les objections formulées. Dans les notes qu'ils envoient à leurs journaux, ils cherchent à tracer le récit fidèle des modifications dont ils sont témoins, en conservant, autant que possible, les termes scientifiques, en donnant à chaque maladie le sens et la portée qui lui conviennent.

On a souvent critiqué ces exposés sommaires, ces publications hâtives. On a relevé des erreurs commises,

des espérances que le temps n'a pas justifiées. Mais, en ces matières, la critique est aisée; on oublie de rendre justice aux précautions prises pour se mettre à l'abri de toute erreur, à l'admirable organisation qui préside à ces enquêtes.

Sans doute, le médecin va plus loin. Il lui faut l'épreuve du temps; il doit reprendre le fait dans tous ses détails, l'étudier, le discuter avec ses confrères, l'exposer avec une rigueur qui le préserve de toute surprise. Mais le religieux est l'intermédiaire entre l'homme de science et cette foule, que l'enthousiasme soulève, qui proclame toutes les guérisons signalées autour des piscines, qui les commente, les amplifie ou les dénature, qui se presse sur les pas de l'heureux privilégié. Le nom de la maladie circule de bouche en bouche: « Il ne marchait pas; il marche. Il avait une plaie; elle est cicatrisée. Il était aveugle; il voit. » C'est un diagnostic sommaire; mais n'en demandez pas davantage. Quand le cœur vibre, quand la reconnaissance éclate, quand une puissante émotion agite une foule, la raison doit se taire. L'étude et la discussion du fait seraient inopportunes, déplacées.

Le religieux doit, dans quelques instants, en quelques heures, mettre de l'ordre au milieu de ces notes disparates ou de ces qualifications peu scientifiques. Il le fait avec tous les moyens dont il dispose, appelant à son aide les vingt ou trente médecins qui se trouvent

à Lourdes, s'inspirant de leurs conseils, soulignant autant que possible leurs réserves.

Il faut songer que ces religieux ont entrepris une œuvre au-dessus des forces humaines. Réunir 1 000 ou 1 500 malades, les transporter, de toutes les parties de la France, dans 20 ou 30 trains, véritables hôpitaux ambulants; à Lourdes, pendant trois jours, non seulement les entourer de tous les soins matériels, mais encore veiller sur eux avec une sollicitude de tous les instants, les préserver de toute imprudence et de tout excès de zèle ; les rendre à leur famille sans avoir un accident à déplorer, avec une mortalité bien inférieure à celle des hôpitaux les mieux installés, n'est-ce pas un résultat remarquable?

Depuis dix et quinze ans, une expérience semblable est renouvelée, et ce grand pèlerinage se poursuit sans soulever une plainte ou une protestation.

Ah! il est facile, dans le silence du cabinet, de dépouiller les bulletins des guérisons, de chercher les notes faibles, les conclusions prématurées; mais on oublie que, pendant trois jours, les religieux, rédacteurs médicaux improvisés, pliant sous le poids de fatigues et de responsabilités de tout genre, n'ont ni le temps, ni la prétention d'édifier une œuvre scientifique à l'abri de toute retouche.

Prenez ces récits comme une esquisse superficielle

et à grands traits des premières impressions; mais ne leur demandez pas ce qu'ils ne peuvent ni contenir ni donner: une observation complète et technique embrassant tout le passé des malades et engageant l'avenir.

Demandez, au contraire, aux médecins un travail sérieux qui puisse défier toute controverse. Ils peuvent et doivent le donner; mais, pour atteindre ce résultat, il faut procéder différemment.

Quand j'ai voulu publier la guérison de Sr Julienne de Brives, je suis allé voir son médecin ordinaire, j'ai relevé avec lui tous les symptômes de sa maladie. J'ai pris les registres de l'infirmerie, et j'ai suivi, jour par jour, toutes les prescriptions qui me permettaient de constater la nature et les progrès du mal. J'ai comparé tous les certificats et toutes les attestations.

J'ai fait sur la guérison une semblable enquête, notant toutes les circonstances qui pouvaient donner à ce fait son caractère et son importance. Puis j'ai laissé s'écouler une année. J'ai revu la religieuse, j'ai de nouveau consulté son médecin, et j'ai publié son observation.

Avant de donner le récit de la guérison de Mme A. P., qui était ma cliente, que j'avais soignée longtemps avec les principaux médecins de Paris et qui, subitement, avait été guérie à Lourdes, j'ai attendu quinze ans; j'ai voulu mettre le fait à l'abri de toute objection.

Il y avait dans cette observation un mélange d'acci-

dents nerveux et de lésions organiques. Il fallait montrer que non seulement les lésions avaient été effacées, mais que le tempérament lui-même avait subi une modification profonde et définitive.

Pour légitimer mes conclusions, il me fallait des garanties de tout genre, que le temps seul peut donner.

Un travail, fait dans ces conditions, est donc un travail de longue haleine ; on ne peut l'édifier en quelques heures, après un examen rapide, superficiel. Les observations, rédigées par des hommes compétents, portent toujours l'empreinte d'études sérieuses et longtemps poursuivies. Avec elles, l'histoire de Lourdes repose sur des données scientifiques, difficiles à récuser. Trop souvent, on a voulu croire que les guérisons n'avaient pour interprètes que des hommes incompétents, et pour justification que des procès-verbaux faits d'enthousiasme et sous la dictée des pèlerins. C'est une double erreur. Tous les procès-verbaux qui paraissent dans le *Journal de Lourdes* ou dans les *Annales* sont rédigés par un médecin, sont accompagnés de tous les certificats et de toutes les pièces justificatives.

Il y a dans ces notes succinctes les bases d'une enquête qui doit se poursuivre. Mais ces premières indications ont leur valeur. La maladie est bien déterminée, et les résultats obtenus sont appréciés par des hommes compétents.

Dans le Bureau des constatations, plusieurs de nos

confrères ont trouvé les matériaux de travaux importants. C'est là que le Dr Petit a rencontré Pierre Delannoy, cet ataxique dont la guérison merveilleuse lui a fourni le thème d'une étude si remarquée.

Ces enquêtes, si bien conduites, l'ordre et la méthode qui président à l'examen des malades, les certificats de nos confrères, les efforts unis de toutes ces volontés ont eu déjà une influence marquée sur l'opinion.

Il y a quelques années, un médecin ne pouvait prononcer le nom de Lourdes sans provoquer un sourire d'incrédulité ou de dédain, sans être pris à partie. Aujourd'hui, toutes les guérisons qui sont publiées paraissent sous la signature des médecins les plus connus. Avec Petit, de Rennes, nous pouvons citer Hellot, de Rouen, pour ne parler que des faits les plus récents. Depuis quatre ans, je poursuis moi-même mes études sur ce sujet, et nous ne rencontrons ni opposants, ni contradicteurs.

« Les faits de Lourdes, dit Bernheim, appartiennent désormais à la science. La science les accepte, les classe et les étudie : l'interprétation seule reste en litige..... » Et encore : « Toutes ces observations ont été recueillies avec sincérité, contrôlées par des hommes honorables, etc. » Paroles courtoises, mais que leur courtoisie rend particulièrement dangereuses, comme l'observe avec raison le Dr de Saint-Maclou.

Il n'en est pas moins vrai que l'institution de ce

Bureau est une chose unique dans l'histoire des pèlerinages. « Quelques bons esprits ont voulu y voir une formalité inutile et une inconvenance bien déplacée. Pourquoi la froide raison vient-elle mêler ses calculs aux élans de la prière? (1) »

Pendant le dernier pèlerinage, nous lisions dans un compte rendu publié par un journal politique : « Si vous voulez connaître les guérisons, n'interrogez pas les médecins, leur discrétion est terrible; ils ignorent tout. La science avec son scalpel dissèque les fibres, analyse les molécules; mais cette autopsie d'un miracle n'est qu'un pâle rayon de lumière tombé sur un cadavre. L'âme avec ses secrets intérieurs, les épreuves du passé, les avenues de la guérison, voilà le poème divin qui seul fait toucher le miracle et fait couler les larmes. »

Il est certain qu'avec nos réticences, nos enquêtes, nos hésitations et nos doutes, nous faisons souvent fort mauvaise figure au milieu de ces foules enthousiastes qui nous entourent, nous pressent de questions impatientes. Mais il n'en est pas moins reconnu que la présence des médecins à Lourdes a des avantages qui compensent et au delà les inconvénients que l'on signale. L'institution de notre Bureau répond à des besoins de premier ordre.

Léon XIII a souvent hautement approuvé les soins et

(1) *Lourdes devant la science* (R. P. Martin).

les précautions prises par les religieux et les docteurs afin que rien d'incertain ou de douteux ne fût accepté.

Dans ce Bureau que de faits importants à retenir ! Pendant la durée du pèlerinage national, c'est-à-dire pendant trois jours, 100, 150 malades se présentent devant nous, viennent faire constater leur guérison. Pendant cet interminable défilé, la clinique de Lourdes présente une physionomie à part, unique en son genre. Il n'y a pas un hôpital où toutes les classes de la société soient ainsi confondues, où la femme du monde vienne prendre la place de l'infirme de la Salpêtrière ; où les affections les plus diverses se succèdent sans transition et sans choix.

Nous ne trouvons pas à Lourdes une clinique rivale, un nouveau champ d'expérience que l'on peut nous opposer. Les faits qu'on y observe sont inexplicables au point de vue scientifique, et d'avance on ne promet à personne ni guérison, ni amélioration.

Mais je dis plus : *Le programme de ces guérisons n'est pas écrit de main d'homme.*

Si nous choisissions les cas, nous prendrions les tumeurs et les plaies, les lésions organiques les plus évidentes ; nous disposerions tout pour la mise en scène, pour l'effet à produire ; nous voudrions forcer la conviction, donner réponse à toutes les objections.

En outre, nous voudrions faire venir ces guérisons à notre heure, alors que la foule impatiente les demande

que les médecins les attendent, que tout est préparé pour l'enquête.

Pendant les deux premiers jours du pèlerinage de 1890 nous n'avons pas vu un seul fait digne d'être noté. Nous étions pourtant douze médecins réunis, et nos mille malades, qui venaient de toucher Lourdes, c'est-à-dire la Terre Promise..... avaient des élans d'enthousiasme et de foi qui ne pouvaient être dépassés.

Nous attendions des plaies, des lésions extérieures; nous n'avons eu que des poitrinaires, des malheureux qui nous portaient des certificats attestant qu'ils étaient arrivés au troisième degré de la phtisie, et sur lesquels nous trouvions à peine les traces d'une congestion légère. Oui! deux jours sur quatre nous n'avons eu aucune guérison importante, et les jours suivants, les guérisons qui se sont produites étaient en dehors de nos prévisions.

A un de nos confrères qui me demandait une guérison de son choix, je devais répondre: « Si je commandais ici à la lésion de se résoudre, à la maladie de s'effacer, je vous servirais tout ce que vous demandez; mais pas plus que vous, je ne suis acteur. Je ne suis qu'un simple témoin, et vous devez voir, dans la disposition même de ces événements, l'empreinte d'une puissance plus haute. »

J'avais déjà fait ce rapprochement en 1888, pendant le pèlerinage national. Le 21 août, nous étions quinze

médecins réunis dans le Bureau, et de notre salle, nous entendions les chants et les prières qui remplissaient la vallée, le mouvement des voitures et des brancardiers qui transportaient les malades, le bruit, l'enthousiasme de la foule, et tous, sous l'impression d'une même pensée, nous attendions avec impatience les guérisons remarquables et nombreuses qui, d'ordinaire, se présentent dès le premier jour.

Notre attente fut vaine; une seule malade vint se *présenter* à notre examen et cette pauvre femme nous offrait le type le plus accompli des affections nerveuses.

Nous n'avons pas eu ce jour-là d'autres faits à enregistrer. Je recommande ce résultat, je pourrais dire cette déception, à ceux qui croient au jeu toujours facile et assuré des émotions, à l'action infaillible du moral sur le physique.

Mais dans les hôpitaux où l'on fait des séances d'hypnotisme, les sujets ne font ainsi jamais défaut, les résultats répondent toujours au programme; tandis qu'à Lourdes, nous ne pouvons disposer à notre gré les guérisons. Nous ne faisons que les constater.

Avant d'entrer dans le récit des dernières observations, nous devons dire *comment on peut constater un miracle.*

CHAPITRE II

COMMENT ON CONSTATE UN MIRACLE

La femme à l'aiguille, Célestine Dubois. — Médecins consultés sur cette guérison. — Rapport de la Commission nommée par l'évêque de Troyes. — Discussion des médecins. — Il est difficile de voir des miracles. — Comment on conduit une enquête.

Avec des éléments de contrôle aussi nombreux, aussi bien coordonnés, il devrait être facile d'interpréter les nombreuses guérisons qui se produisent à Lourdes; il devrait être facile de *constater un miracle.*

A la fin d'une de ces journées de pèlerinage où les malades assiègent la clinique, en présence de toutes ces modifications instantanées opérées sur les affections les plus diverses, on devrait pouvoir retenir un exemple au-dessus de toute incertitude et de toute objection.

Il n'en est pas ainsi. — Les nombreux pèlerins qui viennent à Lourdes avec le désir de voir des miracles sont le plus souvent déçus dans leurs espérances. Le spectacle même de ces foules enthousiastes peut faire naître de singuliers doutes dans l'esprit d'un incrédule — que dis-je, d'un incrédule! — je ne l'étais certainement pas, lorsque j'assistais, il y a plusieurs années au

pèlerinage national. Mais je n'avais pas vu de miracles et je cherchais vainement à en voir.

Que pouvais-je apprendre ou retenir au milieu de ces notes disparates, de ces qualifications peu scientifiques? Je ne connaissais pas le malade avant son arrivée; je recueillais parfois quelques détails de sa bouche; mais quelles conclusions retirer d'une information aussi incomplète? Il faut entrer dans le bureau des médecins, refaire jour par jour l'histoire de ce malade, jeter ainsi les premiers jalons d'une observation, qu'une enquête ultérieure viendra compléter, consolider, ou mettre à néant.

C'est le 20 août 1886 que j'ai vu, pour la première fois, une guérison surnaturelle absolument inexplicable au point de vue scientifique. Le fait était très simple et pouvait facilement être interprété.

Une femme, Célestine Dubois, avait depuis 7 ans un fragment d'aiguille brisé dans la paume de la main. Il en résultait des souffrances continuelles. La main était gonflée; les doigts contractés et fortement repliés. On avait fait des tentatives pour extraire ce corps étranger. On avait fait des incisions, dilaté la plaie pendant deux ou trois semaines. Tous les efforts étaient restés sans résultat.

Elle venait de plonger sa main dans la piscine et, au bout de quelques minutes, cette aiguille subitement dégagée avait parcouru, avec la rapidité d'une flèche,

un trajet d'environ 8 centimètres. Elle était venue sortir à l'extrémité du pouce.

Cette rainure instantanément creusée formait un sillon rouge, profond à son origine, absolument sous-épidermique dans la dernière partie de sa course. Ce trajet, minutieusement étudié à la loupe, présentait un orifice de sortie et pas de porte d'entrée. Par quel mécanisme l'aiguille, profondément implantée, depuis 7 ans, dans les tissus fibreux de la main, avait-elle pu se dégager, voyager avec une telle rapidité sous la peau, sans arrêt, sans obstacle, en se creusant un sillon de 8 centimètres ?

Ce fait était absolument inexplicable. Il devait laisser dans mon esprit une empreinte ineffaçable.

Je le racontais à quelques jours de là à un de mes confrères, je lui demandais s'il trouvait une explication possible. Je l'embarrassais ; il cherchait vainement une raison à côté : « Après tout, me dit-il, ne cherchons pas plus longtemps, pourquoi parler de surnaturel ? Le bon Dieu ne se dérangerait pas pour une aiguille. »

Le trait était heureux ; mais il ne résolvait par mes doutes. — Cette guérison fit du bruit.

Il était alors question d'une fourchette, que le Dr Labbé venait d'enlever de l'estomac d'un de ses clients ; le *XIXe Siècle* trouva matière à un rapprochement ingénieux. « Nous avions l'homme à la fourchette dit-il, nous avons la femme à l'aiguille. »

Voilà tout ce qui me fut donné pour la solution de mon problème. Ce fait a été l'objet d'une longue enquête. Les médecins interrogés ont *publié* un rapport consciencieux, et nous avons une observation fort intéressante, qui a été insérée dans les *Annales* de Lourdes. Nous allons reproduire cette observation, avec les commentaires dont elle a été l'objet. Dans ces commentaires, nous verrons que l'on a discuté les hypothèses les plus improbables, afin de démontrer l'impossibilité absolue de toute supercherie.

La Commission n'avait pas à prononcer de jugement sur le caractère miraculeux de la guérison de Mlle Dubois; mais il résulte clairement de son rapport que le miracle ne peut être révoqué en doute. Ce sera l'impression de tous ceux qui liront ce récit de bonne foi.

RAPPORT DE LA COMMISSION D'ENQUÊTE, INSTITUÉE PAR MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE TROYES, A L'EFFET D'INFORMER SUR LE FAIT DE LA GUÉRISON A LOURDES DE Mlle DUBOIS.

I. Mlle Célestine Dubois est née à Paris, le 20 juillet 1850. Elle est venue à Troyes à l'âge de 16 ans, pour entrer au service de M. Hériot, alors caissier à la succursale de la Banque de France, et, depuis vingt ans, elle est toujours restée dans cette même maison. Elle est parente de Mme Hériot. Ses maîtres demeurent rue Notre-Dame, 74, à Troyes.

II. Le 6 octobre 1879, Célestine Dubois faisait un savonnage. Une aiguille, qui était probablement dans le corsage qu'elle savonnait, lui entra dans la main gauche et s'enfonça

dans l'éminence thénar, à la racine du pouce, d'avant en arrière et du dedans au dehors. Mme Hériot, qui était avec Célestine à la cuisine, l'entendant se récrier, s'empressa d'essayer de retirer l'aiguille, qui s'était enfoncée tout droit et qui tenait si fortement qu'elle eut grand peine à l'arracher. Elle put cependant la saisir par la partie saillante, qui était encore assez longue ; mais l'aiguille se cassa entre ses doigts, et elle n'en put retirer que la moitié. L'autre moitié resta dans la main de Célestine.

III. Le jour même, Célestine alla deux fois chez M. le Dr Viardin, qui était absent. Elle y retourna le lendemain ; la main était un peu gonflée ; mais on ne voyait plus trace de piqûre, et M. Viardin, ne sentant pas de corps étranger, ne crut pas devoir pratiquer d'incision exploratrice.

Quelques jours après, et plusieurs fois dans l'année qui suivit l'accident, Célestine s'adressa à plusieurs docteurs de Troyes et d'ailleurs, qui constatèrent la présence d'un corps étranger, mais qui ne jugèrent pas à propos de recourir à une opération.

Cependant, deux ans après son accident, sur le conseil des Sœurs de la Charité, Célestine alla voir M. le Dr Hervey. Celui-ci sentit l'aiguille ; mais il ne voulut pas tenter une opération qu'il regardait comme assez délicate.

Sur ses instances, M. Hervey, ayant parfaitement constaté la présence d'un corps étranger, pratiqua une incision. L'aiguille n'ayant pu être extraite dès la première fois, il entretint l'incision avec une racine de gentiane et, pendant cinq ou six semaines, il tenta plusieurs fois l'extraction sans y réussir, et même sans pouvoir faire faire à l'aiguille aucun mouvement de bascule. Pendant tout ce temps, M. Hervey sentit toujours l'aiguille soit à la main, soit avec les pinces, et il constata que c'était un corps métallique. La présence de l'aiguille ne fait pour lui aucun doute.

M. le Dr Hervey a, du reste, délivré à Célestine, le 26 août 1886, le certificat suivant : « J'ai soigné Mlle Céles-

tine Dubois pour une aiguille entrée dans les chairs, il y a sept ans. Dans plusieurs explorations, je l'ai sentie, sans pouvoir l'extraire.

Troyes, le 26 août 1886.

HERVEY. »

D'autres personnes ont constaté, à maintes reprises, la présence de cette aiguille, par exemple, Sr Emilie, fille de la Charité, cloître Saint-Étienne, à Troyes, et M. et Mme Hériot.

IV. Pendant près de sept ans que cet état se prolongea, Célestine Dubois souffrait beaucoup, quoique d'une façon intermittente.

Quand on lui pressait la main, pour sentir l'aiguille, Célestine poussait des cris, en disant de ne pas presser si fort.

Comme il lui était souvent difficile de s'habiller, il fallut lui faire faire un vêtement exprès, afin qu'elle pût introduire plus aisément dans la manche sa main gonflée. Elle travaillait avec beaucoup de peine.

V. La souffrance prolongée, et l'inutilité des tentatives faites pour extraire l'aiguille, décidèrent Célestine, en 1886, à recourir à Notre-Dame de Lourdes.

M. Hériot affirme que, la veille ou l'avant-veille du départ de Célestine pour Lourdes, en 1886, il sentit encore parfaitement l'aiguille, toujours à la même place. Sr Emilie affirme également, conformément à la déclaration de Célestine, que, dans la quinzaine qui précéda le voyage de Lourdes, elle vit plusieurs fois la main malade, et que, chaque fois, elle sentit la présence de l'aiguille. Elle essaya même, deux jours avant le départ, de la faire sortir, en coupant l'épiderme avec des ciseaux, comme elle l'avait déjà fait précédemment.

VI. Le départ de Troyes eut lieu le mardi 17 août 1886.

Pendant le voyage, Célestine souffrait beaucoup, elle pouvait à peine se servir de sa main, et plusieurs des personnes qui firent avec elle le voyage, ou qui la virent à Poitiers, confirment ce témoignage.

VII. Le pèlerinage arriva à Lourdes le vendredi matin, 20 août; Célestine se rendit directement à la Grotte.

Dans l'après-midi, sur le conseil de Mme Vivien-Bertrand, de Troyes, elle se rendit à la piscine. Elle y laissa sa main pendant le temps d'un *Ave Maria,* mais la douleur ne se calma point.

Peu de temps après, vers quatre heures et quart de l'après-midi, Mlle Recoing, de Troyes, rencontra Célestine. La main, toujours contractée, refusait de s'ouvrir. Elles allèrent ensemble à la piscine et entrèrent dans un petit cabinet, parfaitement éclairé, dit Mlle Recoing, appelé la piscine des petits bains, dans lequel il y avait un baquet plein d'eau très froide.

Célestine plongea sa main dans l'eau; mais immédiatement elle la retira, en jetant les hauts cris. Mlle Recoing lui saisit le poignet et lui replongea la main dans l'eau, où elle la tint à peu près deux minutes. Célestine continuait de crier: son visage était couvert de larmes et de sueur. Mlle Recoing lui retira la main; les doigts étaient presque entièrement ouverts; le pouce seul restait encore à moitié fermé. Aussitôt Mlle Recoing chercha à voir si elle apercevrait l'aiguille; mais, quoiqu'elle regardât bien au jour et très attentivement la main de Célestine, elle ne put rien découvrir.

Une seconde fois, elle plongea dans l'eau la main de Célestine et l'y tint à peu près l'espace d'une minute. Célestine continuait de souffrir et de crier, ses yeux étaient inondés de larmes, ce qui explique comment elle n'a rien vu de la marche progressive de l'aiguille. Quand, après une minute, Mlle Recoing lui retira la main, qui était alors parfaitement ouverte, l'aiguille apparut, dans presque toute

sa longueur, sous l'épiderme de la phalangette du pouce. Elle était un peu en biais, la pointe ne sortait pas encore, et la peau était plus épaisse au-dessus du gros bout qu'au dessus de la pointe, comme si l'aiguille sortait des profondeurs des chairs. A ce moment, l'aiguille était encore assez loin de l'endroit où elle sortit ensuite.

Une troisième fois, Mlle Recoing plongea dans l'eau la main de Célestine. Au bout d'une demi-minute, elle la retira et elle vit, tout à l'extrémité du pouce, l'aiguille qui sortait d'environ un centimètre. Elle la retira sans aucun effort.

Tout cela s'était passé dans l'espace d'environ quatre minutes.

D'après la déposition de Mlle Recoing, une dame qui était entrée dans le cabinet, sans qu'on l'eût remarquée, aurait dit qu'elle avait été témoin de tout ce qui s'était passé, qu'elle avait vu d'abord l'aiguille sous la peau et qu'ensuite elle l'avait vue sortir. Cette personne, à qui Mlle Recoing n'a pas demandé son nom et qui était restée longtemps inconnue, est Mlle Antoinette Cornet, membre du Comité de Notre-Dame de Salut, alors directrice de la piscine des petits bains, demeurant à Paris, 22, rue du Cherche-Midi.

« Après que Mlle Dubois se fut mise dans le bain, écrit à la date du 20 mai 1887 Mlle Cornet, l'aiguille a changé de place et a remonté dans la phalange du doigt. Ce fait nous a beaucoup émues toutes les trois. Nous nous sommes mises à prier et j'ai dit à la jeune fille de replacer sa main dans l'eau. Alors l'aiguille a continué à remonter toute seule, comme si quelqu'un la tenait, quoique personne ne la touchât. Quand cet objet s'est trouvé presque entièrement hors du doigt, la compagne de Mlle Dubois l'a pris pour qu'il ne tombât pas par terre.

VIII. « Aussitôt que l'aiguille fut sortie, dit Mlle Recoing, Mlle Dubois me dit qu'elle ne souffrait plus. Elle remuait

les doigts avec une grande facilité. Je lui pressai la main pour voir s'il sortirait du sang ou de l'humeur ; mais il ne sortit absolument rien. »

Après avoir été à la Grotte et à la basilique, Mlle Dubois et Mlle Recoing furent conduites par les Pères de l'Assomption, directeurs du pèlerinage, au Bureau des constatations médicales. Les médecins constatèrent l'existence d'une trace rouge, depuis le point d'entrée de l'aiguille jusqu'à la naissance du pouce et, sur une longueur d'environ deux centimètres et demi, depuis l'union de la phalange et de la phalangette jusqu'à l'extrémité de la pulpe, un soulèvement de l'épiderme. D'après leur observation, la raie noire de la phalangette était coupée par un petit intervalle, comme si l'aiguille, après être sortie de la peau sous l'épiderme, était rentrée sous l'épiderme pour sortir un peu plus loin.

Voici du reste le récit que j'adressais à la Commission le 7 septembre 1887.

« Nous étions quatre médecins dans le bureau, lorsque (Mlle Dubois) vint nous présenter sa main, le D^r^ d'Hombre de Milhaud, un agrégé de la Faculté libre de Lille, le Dr de Saint-Maclou et moi. Un examen minutieux, longtemps continué à l'œil nu et à la loupe, nous permit de suivre exactement le trajet de l'aiguille. Ce trajet, parfaitement visible dans une étendue de six centimètres, se compose de deux parties : 1° une traînée rougeâtre sous la peau, qui, partant de la base de la phalange, va jusqu'à son extrémité ; 2° une ligne rouge sous-épidermique, qui occupe les deux tiers de la phalangette. Cette ligne est interrompue en un point par un petit pont sain. Ce pont semble correspondre à un pli cutané, déterminé par la flexion du doigt. L'aiguille n'a pu suivre ce sillon dans son fond et a sauté d'un bord à l'autre. »

A leur grande surprise, dit encore Mlle Dubois, les médecins ne purent, en pressant le pouce, faire sourdre la

moindre goutte de sang. Cette pression ne causait à Célestine aucune douleur.

IX. Depuis son retour de Lourdes, Célestine ne souffre plus du tout, elle se sert parfaitement de sa main et elle fait tout son ouvrage.

X. Depuis le 20 août, la trace de l'aiguille, constatée à Lourdes par Mlle Recoing et par les médecins, n'a pas entièrement disparu.

Cette trace se composait de deux parties : 1° la traînée rougeâtre sous la peau, qui, partant de la base de la phalange, allait jusqu'à son extrémité supérieure ; 2° le soulèvement épidermique brunâtre, qui occupe la phalangette.

M. le Dr Coqueret et M. le Dr Hervey, que Célestine alla voir quelque temps après son retour de Lourdes, ont été surpris tous deux de voir l'état de son pouce. M. Coqueret dit que, d'ordinaire, les aiguilles, en sortant, laissent plutôt une trace de piqûre qu'une éraflure, comme celle qui existe sur le pouce de Célestine, et cette trace ne persiste jamais après l'extraction de l'aiguille. M. Hervey, de son côté, fait remarquer que jamais un corps étranger, en sortant de la main, ne suivrait une ligne courbe ; il ajoute que, lorsqu'il a vu la main de Célestine, la cicatrice n'avait pas l'apparence qu'elle a aujourd'hui ; l'épiderme n'était pas fendu ; et il ne serait pas surpris que Célestine l'entretînt exprès ; car il lui paraît impossible que, naturellement, cette cicatrice ait pu persister si longtemps. « La persistance de cette cicatrice, depuis un an, je le disais dans mon rapport, est véritablement en dehors de ce que nous observons d'ordinaire. Nous ne chercherons pas à l'expliquer. Devons-nous admettre qu'elle est entretenue et ravivée tous les trois ou quatre jours ? La chose n'est guère possible. La cicatrice changerait d'aspect, s'enflammerait. »

Sur la proposition de M. le Dr Viardin, la Commission a décidé de couvrir, pendant quelques jours, la plaie ou

cicatrice qui restait sur le pouce de Mlle Dubois, afin de la préserver du contact de l'air et de toutes les influences extérieures, pour qu'il fût possible de se rendre compte de la manière dont la cicatrice se comporterait et de l'apparence qu'elle présenterait.

En conséquence, le mardi 20 décembre 1886, en présence de M. l'abbé Nioré, M. le Dr Viardin a placé d'abord, sur toute l'étendue de la cicatrice, un taffetas vert, appelé protective ; pour le fixer, il mit plusieurs tours de bande de baudruche ; par dessus, un taffetas caoutchouté nommé mackintosch ; enfin, pour fixer le tout, de la gaze phéniquée, qui a été recouverte d'une couche de collodion. Le pansement fut surveillé pendant huit jours, par M. le Dr Viardin. Tout était resté en place.

Le mardi 28 décembre, la Commission s'est réunie chez Mgr Robin, et M. le Dr Viardin a enlevé le pansement. Le gonflement de la main était très prononcé. On remarqua que le pansement était très sali. Sur l'observation qui lui en fut faite, Mlle Dubois répondit que c'était peut-être la suppuration du pouce, où elle croyait avoir un abcès. Arrivé à la couche de baudruche, on remarqua que la baudruche était complètement ramollie. Toute la peau du pouce était blanche, comme macérée ; comme si elle avait été quelque temps trempée dans l'eau ou baignée de sueur. La cicatrice paraissait enfoncée, plus profonde; après en avoir pratiqué le nettoyage, on constata que la cicatrice était devenue rosée et que, dans la partie inférieure, la trace brunâtre en avait en partie disparu. Mais depuis lors, la cicatrice a toujours persisté avec les mêmes caractères.

CONCLUSIONS

Dans ses séances des 29 juillet et 31 octobre 1887, la Commission ecclésiastique, ayant examiné de nouveau les faits ci-dessus relatés, et pris connaissance : 1° du remar-

quable rapport de MM. les docteurs Viardin et Forest (1), où sont envisagées, avec la plus entière impartialité et sous tous les aspects, les questions médicales et scientifiques soulevées par l'enquête, à laquelle ils ont bien voulu prendre part assidûment; 2° des lettres ou notes médicales qui lui ont été adressées par deux docteurs de Lourdes, a résumé toute l'affaire en trois questions, sur lesquelles elle a donné son avis motivé, ainsi qu'il suit:

Première question: — LA PRÉSENCE DE L'AIGUILLE DANS LA MAIN DE Mlle DUBOIS PEUT-ELLE ÊTRE REGARDÉE COMME SUFFISAMMENT CONSTATÉE?

La Commission est unanime à répondre affirmativement. Le témoignage de M. le Dr Hervey, qui a constaté, à plusieurs reprises, pendant cinq ou six semaines, soit avec la main, soit avec les pinces, la présence d'un corps métallique à la base du pouce de la main gauche de Mlle Célestine Dubois, ne laisse place à aucun doute, surtout si l'on remarque qu'il est corroboré: 1° par la déclaration de Mme Hériot, qui essaya de retirer l'aiguille au moment même de l'accident, et entre les doigts de laquelle elle se cassa; 2° par le témoignage des diverses personnes qui ont constaté dans la main de Mlle Dubois la présence d'un corps étranger.

Seconde question. — LA SORTIE DE L'AIGUILLE DANS LA PISCINE DE LOURDES, TELLE QUE LE RACONTENT Mlles RECOING ET CORNET, PEUT-ELLE ÊTRE REGARDÉE COMME SUFFISAMMENT CONSTATÉE?

Les témoignages concordants de Mlles Recoing et Cornet, qui ont vu sortir l'aiguille, qui l'ont tenue entre leurs mains dans le moment même, le grand nombre de personnes qui l'ont vue à Lourdes, la production de cette

(1) Dr Viardin, chirurgien de l'Hôtel-Dieu. — Dr Forest, médecin de l'Hôtel-Dieu.

aiguille entre les mains de la Commission, la disparition presque subite de tous les symptômes qui trahissaient sa présence, ne permettent pas de douter de sa sortie, au jour et au lieu indiqués.

On s'est demandé s'il ne serait pas absolument possible que Mlle Dubois, ou toute autre, dans un but de supercherie, eût inséré subrepticement une aiguille sous l'épiderme, soit avant de plonger la main dans la piscine, soit dans la piscine même, et eût fait ensuite adroitement glisser cette aiguille le long du pouce.

Mais l'une et l'autre supposition paraissent inconciliables avec les circonstances constatées par les deux témoins, dont la sincérité est au-dessus de tout soupçon. Car, premièrement, Mlle Recoing, après la première immersion de la main dans la piscine, *chercha à voir si elle apercevrait l'aiguille; mais, quoiqu'elle regardât bien au jour et très attentivement, elle ne put rien découvrir;* deuxièmement, il ne paraît pas possible que Mlle Dubois, dont une des deux mains était hors de l'eau, ait pu tenir l'aiguille, la manœuvrer, l'insérer si rapidement et si secrètement sous l'épiderme et l'en faire sortir en se servant seulement de l'index et des trois autres doigts de la même main; troisièmement, quant à l'hypothèse d'une main étrangère, qui ne pourrait être que celle de Mlle Recoing, outre qu'aucune des personnes qui la connaissent ne la croient capable de tenter une pareille supercherie, opérée de complicité avec Mlle Dubois, il lui eût été impossible de l'effectuer si lestement en de pareilles conditions et sous le regard attentif de Mlle Cornet, à moins que celle-ci ne fût elle-même complice : ce qu'il serait absurde de supposer.

« L'examen du sillon creusé par l'aiguille nous montre qu'il se termine à cul-de-sac, qu'il n'a pas de porte d'entrée, que par conséquent le corps étranger n'est pas venu du dehors, qu'enfin il était impossible, en présence de deux témoins désintéressés, de se livrer à une manœuvre aussi

compliquée et aussi rapide que celle du cheminement de cette aiguille.

» Vérifiée à la loupe par quatre médecins, au moment de la guérison, l'aiguille, venue des parties profondes, a suivi un trajet sous-cutané, qui n'a qu'un orifice de sortie et pas de porte d'entrée. La traînée rougeâtre est plus profonde à la base de la phalange et va insensiblement en se rapprochant de l'épiderme, qu'elle traverse au tiers inférieur de la phalangette. En ce point, à la loupe, on voit très bien l'orifice de sortie. Au contraire, à l'origine de cette traînée, au niveau de la phalange, la peau est saine, il n'y a pas de porte d'entrée, et la traînée vient parfaitement des parties profondes. D'où l'on peut conclure que l'aiguille, qui est sortie à l'extrémité du doigt, venait bien des parties profondes et n'a pu être introduite et guidée intentionnellement dans son trajet. Comment concilier cette hypothèse (celle d'après laquelle une main intelligente aurait guidé l'aiguille dans son trajet) avec l'absence d'orifice d'entrée, constatée à la loupe, et la direction de cette cicatrice, qui émerge visiblement des parties profondes? »

Dira-t-on, en désespoir de cause, que l'aiguille aurait pu, à la rigueur, être enfoncée dans le pouce, par Mlle Dubois, puis retirée par un mouvement rétrograde, et ressortir par l'orifice même par où elle était entrée, c'est-à-dire par l'extrémité de la pulpe du pouce?

Mais cette dernière hypothèse est absolument incompatible avec les faits pleinement constatés. Car : 1° d'après les quatre docteurs de Lourdes, *le trajet de l'aiguille, parfaitement visible, avait une étendue de six centimètres ;* double, par conséquent, de la longueur de cette aiguille, réduite de moitié par sa fracture entre les mains de Mme Hériot.

2° Il faudrait que l'aiguille fût entrée par le gros bout, très fortement poussée par Mlle Dubois, qui l'aurait tenue par la pointe, sans se blesser, sans que Mlle Recoing ni Mlle Cornet se fussent aperçues de la supercherie ; et que,

poussée de la sorte, elle eût pénétré dans les chairs profondes de la phalange, sans qu'aucune goutte de sang ait jailli.

3° Mlle Dubois n'a jamais plongé dans le baquet que la main infirme, la main droite restant hors de l'eau; et dans les courts instants où l'aiguille se mit à cheminer, la main gauche était maintenue dans l'eau par Mlle Recoing.

4° Mlle Recoing ayant retiré de l'eau, une première fois, la main infirme, *regarda, bien au jour, très attentivement, et ne put rien découvrir;* l'ayant retirée une seconde fois, *une minute après, l'aiguille lui apparut, dans presque toute sa longueur, sous l'épiderme de la phalange du pouce;* et enfin, *une demi-minute après,* ayant retiré, une troisième fois, la main de Mlle Dubois, *elle vit, tout à l'extrémité du pouce, l'aiguille, qui sortait d'environ un centimètre, et la retira sans aucun effort.*

Nous sommes donc en droit de conclure, avec le Dr de Saint-Maclou, que « les témoignages formels des demoiselles Recoing et Cornet, ne permettent, en aucune façon, de supposer une supercherie de la part de Mlle Célestine Dubois, dans la piscine de Lourdes. Pour élever des doutes sur la réalité des phénomènes qui se sont accomplis sous les yeux de Mlles Recoing et Cornet, il faudrait admettre chez l'une et l'autre l'existence d'une même hallucination, survenant au même moment : on ne le fera pas (1). »

M. le Dr Forest, après avoir pris connaissance de la lettre de Mlle Cornet et des renseignements fournis, en dernier lieu, par M. le Dr Boissarie, n'hésite pas non plus à déclarer, de son côté, « que toute idée de supercherie, de la part de Mlle Célestine Dubois, relativement à ce qui s'est passé dans la piscine de Lourdes, doit être écartée (2). »

(1) Lettre du Dr de Saint-Maclou, p. 1.

(2) Supplément au rapport des Drs Viardin et Forest, 9 octobre 1887. Signé : Forest.

Troisième question. — SI L'AIGUILLE EST SORTIE DANS LES CONDITIONS DÉCRITES PAR Mlles RECOING ET CORNET, CETTE SORTIE PEUT-ELLE ÊTRE EXPLIQUÉE D'UNE MANIÈRE NATURELLE ?

La réponse à cette question étant principalement du ressort de la médecine, la Commission a dû s'adresser à MM. les Drs Viardin et Forest.

Les deux docteurs font d'abord remarquer que la sortie d'une aiguille n'a, en soi, rien d'extraordinaire : « Non seulement, disent-ils, la sortie de l'aiguille sous la peau, à quelque profondeur qu'elle ait pénétré, est chose toute naturelle, mais elle est de règle constante; et si, dans le cas présent, il y a quelque chose d'étonnant et d'insolite, ce n'est pas la sortie de l'aiguille, mais le temps considérable qui s'est écoulé entre l'époque de sa pénétration et celle de son élimination (1). »

Mais comment cette aiguille, si solidement fixée pendant sept ans, a-t-elle pu se détacher enfin et cheminer pour sortir du pouce? Nous sommes ici en présence de deux opinions.

D'une part, MM. les Drs Viardin et Forest pensent que, « pendant le voyage de Lourdes et par le fait de mouvements de la main plus considérables qu'en temps ordinaire, l'aiguille s'est trouvée ébranlée peu à peu et a fini, à Lourdes même, par se dégager de son point d'implantation. C'est alors qu'elle s'est mise à cheminer, comme il arrive dans les cas ordinaires quand rien ne la retient, et qu'elle est sortie à l'extrémité de la pulpe du pouce, au moment même où Mlle Dubois avait la main plongée dans l'eau de la piscine. Ceci, disent les deux docteurs, n'a rien que de très naturel et de très ordinaire (2). »

(1) Rapport médical de MM. Viardin et Forest, p. 6.
(2) Rapport médical des Drs Viardin et Forest, p. 7, 8.

D'autre part, un des quatre médecins qui ont examiné, à Lourdes, à l'époque même de la guérison, la main de Mlle Dubois, le Dr de Saint-Maclou, de l'Université catholique de Louvain, émet un avis tout contraire. « Dans le cas soumis à notre étude, dit-il, l'aiguille ne pouvait cheminer à travers les tissus que sous l'influence des contractions musculaires, la poussant en avant. Or, la route sous-épidermique que l'aiguille a suivie, sur la portion de la face palmaire du pouce qui correspond à la phalangette, est trop éloignée de tout muscle pour que cette influence ou action motrice ait été possible. Il y a là, par conséquent, un effet sans cause appartenant à la physiologie humaine. Le phénomène est donc surhumain (1). »

« Il est évident, observe encore le même docteur, que les mouvements exécutés par Mlle Dubois, pendant son voyage de Troyes à Lourdes, n'ont pas créé une situation nouvelle. Depuis sept ans, l'infirme avait sans doute remué bien des fois sa main malade, et cependant l'aiguille y demeurait toujours fixée. Et voilà que, précisément à l'heure où l'on invoque la Très Sainte Vierge, dans le lieu même où tant d'infirmes sont guéris, ce corps se met en marche et apparaît au dehors. N'est-ce pas là une de ces coïncidences que la théologie aussi bien que le bon sens proclame miraculeuses (2). »

La coïncidence est, en effet, fort extraordinaire. Mais les circonstances de la sortie de l'aiguille le sont bien davantage encore : « Il y a, disent MM. les Drs Viardin et Forest, une chose qui nous déroute quelque peu et que nous ne saurions expliquer suffisamment, c'est la rapidité peu naturelle et absolument en dehors de l'ordinaire avec laquelle l'aiguille a effectué le trajet d'environ huit centi-

(1) Lettre du Dr de Saint-Maclou, 7 septembre 1887, p. 1 et 2.
(2) Ibid., p. 2.

mètres, qu'elle a dû parcourir entre la base de l'éminence thénar et l'extrémité du pouce (1). »

« Une autre chose, ajoutent-ils, nous semble difficilement explicable, c'est le trajet absolument sous-épidermique suivi par l'aiguille dans toute la longueur de la dernière phalange du pouce. Nous comprendrions que, arrivée sous l'épiderme, au niveau de l'articulation de la première phalange avec la seconde, elle se soit dégagée et ait pu être saisie et extraite; mais ce que nous ne comprenons pas, c'est qu'elle ait continué son chemin sous l'épiderme, qu'elle s'en soit dégagée un peu plus loin, et qu'elle se soit repiquée sous l'épiderme, après un intervalle de presque un centimètre, pour sortir définitivement vers l'extrémité du pouce... Nous renonçons à donner à ce fait une explication naturelle (2). »

La Commission ecclésiastique, prenant en sérieuse considération les documents susvisés, et ne voulant pas trancher la question du miracle, croit néanmoins devoir appeler l'attention de l'autorité compétente sur la rapidité plus qu'extraordinaire avec laquelle l'aiguille est sortie; sur l'étrangeté du trajet qu'elle a suivi pour effectuer sa sortie : deux circonstances très exceptionnelles et très singulières, signalées par les Drs Viardin et Forest (3); et enfin, selon la remarque très sage des Drs de Saint-Maclou (4) et Boissarie (5), sur la coïncidence singulière, providentielle,

(1) Rapport médical des Drs Viardin et Forest, p. 9.

(2) Rapport médical des Drs Viardin et Forest, p. 9 et 10.

(3) Voir ci-dessus.

(4) Voir le passage cité à la page précédente.

(5) « Il n'y a pas une guérison qui ne puisse s'effectuer avec le temps, les soins, l'aide de la nature; mais supprimer ces trois agents et obtenir une guérison instantanée, ceci n'est pas de notre domaine et ne peut être expliqué d'une manière naturelle. (Note médicale du Dr Boissarie, p. 3.)

pour ne pas dire plus, de cette sortie avec le moment précis où Mlle Dubois, implorant sa guérison, a plongé sa main dans la piscine de Notre-Dame de Lourdes.

Troyes, les 29 juillet et 31 octobre 1887.

Robin, vicaire général; Guéneret, supérieur du Grand Séminaire; Ch. Nioré, chanoine, secrétaire de l'Évêché.

En résumé :

Le 20 août 1886, un fragment d'aiguille, implanté depuis sept ans dans des tissus fibreux de la main, s'est dégagé brusquement et a parcouru en quelques minutes un trajet bien visible, de 8 centimètres de long.

Les demoiselles Recoing et Cornet ont vu l'aiguille sortir et ont suivi tous ses mouvements de progression.

Quelques instants après, quatre médecins présents à Lourdes ont étudié toutes les conditions anatomiques de ce trajet, ont examiné le fragment d'aiguille, ont recueilli tous les renseignements et tous les témoignages qui pouvaient donner à ce fait son caractère et sa signification exacte.

A Troyes, les médecins de l'Hôtel-Dieu ont été consultés et ont reconnu qu'ils ne pouvaient expliquer, ni la rapidité avec laquelle l'aiguille a suivi sur un si long trajet, ni son trajet épidermique, ni la persistance de la cicatrice.

Enfin, avant de publier le récit de cette guérison, j'ai demandé de nouveaux renseignements. Après 4 ans, il

était important de savoir : 1° si les garanties morales, présentées par Mlle Dubois, ne laissaient place à aucun doute ; 2° si la cicatrice persistait toujours.

Ces jours derniers je recevais de l'Évêché de Troyes, la lettre suivante :

« Mlle Dubois est très bien portante. Toujours en service dans la même maison, elle s'acquitte de toutes ses occupations sans aucune difficulté. Elle n'éprouve plus aucune souffrance. La trace que l'aiguille a laissée sur le pouce, au moment de la sortie, y est toujours. Je l'ai vue, et elle est aussi marquée et aussi profonde que le premier jour. Mlle Dubois ne s'attendait pas à me voir, et elle n'avait pu creuser ce sillon sur son pouce avant de me le montrer. Cette trace, du reste, n'est pas fraîche; elle garde une apparence ancienne, sauf quand Mlle Dubois tient longtemps ses mains à l'eau pour le blanchissage.

Vous me demandez s'il y a lieu de parler d'hystérie. Un des médecins qui, dans la Commission épiscopale dont je faisais partie, ont examiné Mlle Dubois, avait contre elle de très profondes préventions de ce genre. Il nous a raconté diverses histoires à l'appui de son opinion ; mais je dois dire qu'il ne m'a pas persuadé.

Le maître et la maîtresse de Mlle Dubois, qui l'avaient depuis de longues années à leur service et qui avaient en elle toute confiance, ont protesté contre toutes ces accusations. Enfin, Mlle Dubois a paru, dans tous les

interrogatoires qu'elle a subis, aussi simple et naturelle qu'on pouvait le désirer.

D'ailleurs, la présence de l'aiguille avant le voyage de Lourdes, nous a été attestée par un médecin tout à fait incrédule aux miracles. La sortie de l'aiguille, telle qu'elle est racontée, nous a été attestée par Mlle Recoing, personne digne de la confiance la plus absolue, qui tenait la main de Mlle Dubois lors de la guérison, qui a constaté *de visu* les progrès de la marche de l'aiguille, et qui a elle-même retiré cette aiguille de l'extrémité du pouce. Je ne sais pas comment l'hystérie pourrait intervenir dans cette guérison.

J'ai longtemps hésité à croire au miracle, et dans la Commission, nous avons tout mis en œuvre pour saisir les témoins ou Mlle Dubois en défaut. Nous n'avons rien trouvé. La cicatrice du pouce nous semblait extraordinaire, et l'un des médecins (celui qui parlait d'hystérie), y voyait une fourberie de Mlle Dubois. Il a voulu s'en assurer, et devant moi il a enveloppé le doigt à la cicatrice, de telle sorte qu'il fût impossible d'y toucher sans qu'il s'en aperçut. Le doigt était si serré que Mlle Dubois en a beaucoup souffert ; mais, quand huit jours après le médecin a défait son bandage, la cicatrice était aussi nette qu'au premier jour.

Veuillez agréer, etc...

Troyes, le 23 septembre 1890. C. Nioré,

secrétaire de l'Evêché. »

Ainsi donc, pour le fait le plus simple, pour une guérison qui tombe sous les sens, que l'on peut interpréter sans une étude ou des connaissances spéciales, six médecins sont appelés à donner leur avis, quatre médecins à Lourdes et deux médecins de l'Hôtel-Dieu de Troyes.

Une Commission recueille et discute tous les témoignages, analyse les documents qui lui sont fournis et publie, un an après, un rapport sérieusement motivé sur les caractères de cette guérison.

Sans vouloir trancher la question du miracle, la Commission se contente de relever les circonstances très *exceptionnelles* et très *singulières* signalées par les Drs Viardin et Forest.

Nous-mêmes, avant de publier le récit qui précède, nous avons écrit au secrétaire de l'Évêché, pour savoir si depuis cinq ans, rien n'était venu infirmer ou détruire le résultat des premières enquêtes.

Peut-on dire encore qu'il est facile de se faire l'historien et le juge des manifestations surnaturelles ? Non ! Le miracle n'est pas abandonné au jugement, à l'interprétation des foules. Dans le bureau des médecins, on prononce rarement le mot de miracle, on se contente de marquer la limite des forces naturelles. En étudiant ces guérisons extraordinaires qui se produisent autour de la Grotte, on réunit des documents utiles à con-

sulter, on poursuit des recherches sérieuses et bien intéressantes. On écrit une histoire qui n'a rien de commun avec la légende des ignorants ou des incrédules. Nulle part ailleurs on ne procède avec plus de prudence, plus de méthode; nulle part ailleurs on ne demande ainsi le concours des hommes spéciaux, des savants et des médecins.

CHAPITRE III

LES POITRINAIRES A LOURDES

L'imagination et le miracle. — Impuissance de la suggestion. Les poitrinaires pendant le pèlerinage national de 1890.

« C'est l'imagination humaine qui fait les miracles, nous dit Bernheim ; la suggestion réalise des merveilles que l'ignorance attribuait à la foi. C'est là, et non ailleurs qu'il faut chercher l'explication de ce qui se passe journellement à Lourdes ; n'en déplaise aux fidèles, aux esprits forts, qui ne sont pas toujours de libres esprits. » (Albert Bonjean.)

« Mais, d'autre part, nous dit toujours Bernheim, la suggestion est une thérapeutique fonctionnelle. Vous ne pouvez ordonner à la lésion de se résoudre, à la synoviale altérée de reprendre ses fonctions, vous ne pouvez réduire un membre luxé, restaurer une substance détruite. »

La suggestion ne tue pas les microbes, ne crétifie pas les tubercules.

Les maladies, de leur nature, progressives et envahissantes, telles que l'ataxie, la sclérose en plaques, continuent leur marche. Il arrive un moment où la suggestion ne peut rien. Il importe donc de distinguer les maladies qui résultent d'une altération matérielle

qui tombe sous les sens, des troubles fonctionnels ou nerveux. C'est ce que nous allons faire dans la dernière partie de ce travail: étudiant d'abord les tumeurs, les plaies, les affections organiques qui guérissent à Lourdes; en second lieu, les troubles fonctionnels ou nerveux qui se présentent à chaque pas devant nous, et qui donnent matière aux considérations les plus intéressantes.

Du 21 au 25 août dernier, pendant le pèlerinage national, et parmi les mille ou quinze cents malades qui étaient réunis autour de la Grotte de Lourdes, les guérisons les plus importantes et les plus nombreuses ont été constatées chez des poitrinaires.

Chaque jour se présentaient devant nous des malades qui nous portaient des certificats attestant qu'ils étaient arrivés au troisième degré de la phtisie, et sur lesquels nous trouvions à peine les traces d'une congestion légère. Des poumons, sur lesquels les tubercules ou les bacilles évoluaient depuis des mois ou des années, étaient encore moins perméables à l'air, présentaient parfois quelques râles, mais tout travail morbide paraissait arrêté. Les malades accusaient un bien-être depuis longtemps inconnu.

Ces résultats seront-ils durables? Nous ne pouvons en donner la preuve à l'heure actuelle. Mais, tels qu'ils sont, ils ont leur importance.

Essayez, dans un hôpital, de faire lever quinze ou vingt phtisiques; arrêtez la fièvre, l'expectoration, la sueur, tous les phénomènes de décomposition organique. Faites mieux: Comblez les cavernes, ces lésions profondes, dont vous suiviez, avec l'oreille, tous les développements; remplacez tous ces tissus altérés par un tissu normal, comme vous fermez une plaie par une surface nouvelle.

Faites tout cela en un instant, en une seconde, et dites-moi si vous avez fait une œuvre vaine, qui ne mérite pas d'arrêter l'attention d'un homme sérieux.

Mais je dis plus:

Ces résultats sont d'ordinaire durables, et pour le prouver, nous allons reprendre les exemples des années précédentes, et montrer quelle est la suite et le terme des guérisons qui s'opèrent autour de la Grotte.

On reconnaît aisément une maladie de poitrine. Dans les formes avancées, une erreur de diagnostic ne se conçoit guère. Avec l'auscultation, les médecins suivent et précisent l'étendue des lésions.

Avec l'analyse, ils peuvent retrouver les germes qui produisent le tubercule, et avoir la preuve anatomique certaine de son existence.

Enfin, le public lui-même lit facilement, sur la physionomie des malades, la nature et le progrès de leur affection.

Les poitrinaires au dernier degré ne conservent

guère de chances de guérison. Quand le poumon est détruit, quand il est creusé par des cavernes profondes, quand l'économie est usée et la résistance à bout, la nature et l'art sont également impuissants; la mort est inévitable, dans un délai qu'il est souvent facile de préciser.

La guérison des poitrinaires, à Lourdes, est un fait important entre tous. On ne peut invoquer ici ni un effet nerveux, ni une erreur d'observation.

La suggestion est impuissante, et le diagnostic bien établi.

On nous dit parfois que les faits que nous citons sont déjà bien anciens, que les souvenirs des témoins sont moins précis, qu'une contre-enquête est difficile et que, dans le monde merveilleux où notre esprit s'élève ou s'égare, les points de repère font défaut, les termes de comparaison n'existant plus.

On peut suspecter les témoignages des médecins catholiques. Mais les exemples que nous allons résumer échappent à toutes ces critiques.

Ils ont été observés par des médecins libres de toute attache. Quelques-uns de ces faits se sont passés sous nos yeux.

La guérison de Sr Julienne, des Ursulines de Brives, survenue à Lourdes le 2 septembre 1889, est un fait considérable, bien facile à interpréter.

Six médecins ont constaté la maladie et ont reconnu

qu'elle était incurable ; sept médecins ont constaté la guérison et, depuis plus d'un an, cette guérison instantanée et absolument inexplicable ne s'est pas démentie.

Le temps l'a consacrée. Cependant elle est encore assez récente pour que nous ayons pu consulter les principaux témoins. Nous avons recueilli de la bouche même de Sr Julienne et en présence de son médecin tous les détails de son observation.

Cette observation porte à chaque page la trace évidente d'une action surnaturelle. En la publiant avec tous les développements qu'elle comporte, elle pourra servir de base à la thèse que nous cherchons à établir.

Cependant un seul fait, aussi probant qu'il soit, ne peut avoir l'autorité du nombre; isolé ou exceptionnel, il se comprendrait moins ou perdrait de son importance.

En parcourant les *Annales* de Lourdes, nous avons relevé un grand nombre d'exemples semblables.

Nous avons trouvé trente guérisons de phtisiques dans des conditions pareilles: même gravité, guérison aussi rapide, aussi complète. Cependant nous avons laissé de côté tous les faits qui n'étaient pas appuyés par le témoignage d'un ou plusieurs médecins.

Avec ces trente observations, nous avons les éléments d'un travail clinique très important; nous avons la preuve que ces guérisons se poursuivent et se

répètent, depuis plus de trente ans, en conservant les mêmes caractères. C'est un enseignement qu'on a voulu en vain méconnaître ; il s'impose à nous avec la logique inexorable des faits les mieux établis.

CHAPITRE IV

GUÉRISON DE SŒUR JULIENNE DU MONASTÈRE DE SAINTE URSULE DE BRIVES LE 2 SEPTEMBRE 1889

Poitrinaire au dernier degré. — Transportée mourante à Lourdes. — Guérison instantanée dans la piscine. — 6 médecins ont constaté la maladie. — 7 médecins ont constaté la guérison.

Sr Julienne est née en 1864, au village de La Roque, canton de Sarlat. Le village de La Roque est placé dans un des plus beaux sites de la magnifique vallée de la Dordogne. Resserrées dans un espace trop étroit, ses maisons superposées s'étagent sous une roche grandiose qui leur sert d'abri et se mirent dans la rivière. Le village est habité par une population robuste, énergique, aux mœurs un peu rudes, population de pêcheurs qui vivent sur la Dordogne, ou de cultivateurs, pauvres mercenaires pour la plupart.

C'est là que Sr Julienne a été élevée jusqu'à l'âge de onze ans. Elle est la troisième d'une famille de neuf enfants, tous encore vivants.

A onze ans, Julienne fut placée à l'orphelinat de l'hospice de Sarlat. Le curé de sa commune, le vénérable abbé Gouzot, l'oncle de Mgr l'archevêque d'Auch,

voyant la famille de Julienne plier sous le poids de charges excessives, avait obtenu pour elle une place dans cet établissement.

J'ai vu souvent cette jeune enfant pendant son séjour à l'hospice; elle souffrait d'une inflammation chronique des paupières et de la conjonctive, trace d'un tempérament lymphatique assez accusé.

Elle avait, nous disent les religieuses, une piété particulière pour la Sainte Vierge; chaque jour, elle récitait son rosaire et l'office de l'Immaculée-Conception qu'elle avait appris par cœur. Au moment de ma première Communion, nous dit-elle, je m'étais sentie appelée à la vie religieuse; et, toute enfant, au premier éveil de sa raison, la pensée qu'elle retrouvait dans ses souvenirs les plus lointains, et qui avait d'abord germé dans son esprit, était bien celle de se consacrer à Dieu.

A 19 ans, elle entre au couvent des Ursulines, se sentant un attrait particulier pour le cloître. Mais, à la fin de son postulat, l'évêque de Tulle, premier supérieur du couvent, lui demande de faire le sacrifice de la clôture, la communauté n'ayant personne pour le service extérieur. Elle prend son emploi de tourière qu'elle n'a plus quitté jusqu'à ce jour.

C'est une physionomie bien connue dans la ville de Brives que celle de Sr Julienne; elle est l'intermédiaire officiel et constant entre les soixante-huit religieuses du monastère, monde invisible derrière ses

grilles, et les parents des élèves, les fournisseurs de la maison.

Dans les rues de Brives, qu'elle traverse chaque jour, tout le monde la salue, l'arrête ou lui parle. Sa guérison a eu un retentissement exceptionnel. Toute la population de la ville avait suivi, avec le plus vif intérêt, les phases de sa longue maladie, et son départ pour Lourdes avait donné lieu aux appréciations, aux commentaires les plus divers. On avait vu, généralement, dans ce voyage, une consolation dernière accordée à une mourante.

Sr Julienne était depuis trois ans dans la communauté, lorsqu'au mois d'août 1886, elle ressentit les premières atteintes de sa maladie. Ce furent d'abord les symptômes d'une bronchite, avec fatigue générale. Cette indisposition, qui aurait dû être passagère, se prolongea, en s'aggravant, pendant tout le mois d'août et de septembre, et, au mois d'octobre, elle fut obligée de s'aliter.

Elle reste deux mois couchée, on lui met des vésicatoires, pour dégager la poitrine, mais la maladie semble avoir des racines profondes; la vie est touchée dans ses sources. Tous les symptômes de la phtisie se dessinent, et lorsque la malade se relève, au commencement de décembre, le médecin demande qu'on l'envoie dans sa famille, respirer l'air natal.

Sa famille, c'était l'orphelinat de Sarlat. Je la revis là, languissante, pâle, amaigrie, sous le coup d'une diathèse imminente. Elle se relève pourtant; le repos, l'hygiène, la jeunesse semblent devoir triompher de ces premiers accidents.

Elle rentre à Sainte-Ursule au mois de janvier, et reprend son emploi; elle n'a plus son entrain et ses forces; elle reste néanmoins debout et à son poste, jusqu'au commencement d'octobre 1887.

A ce moment, seconde poussée plus grave que la première ; elle crache le sang en abondance. Le Dr Pomarel, qui a succédé au Dr Lagorce, la couvre de flanelle, lui fait prendre les Eaux-bonnes.

Sr Julienne se relève en novembre et, tout en conservant une petite toux sèche, persistante, elle ne revient à l'infirmerie qu'au mois de mai 1888 : Nouvelles hémoptisies, nouvelle crise.

Au mois de juillet, elle fait sa profession; le médecin, peu rassuré sur l'avenir, donne pourtant un avis favorable, par intérêt pour elle, par bonté et afin de lui éviter le plus cruel des sacrifices.

Enfin au mois de janvier 1889, dernière poussée qui ne sera suivie d'aucune rémission. Sr Julienne s'alite à la fin de février pour ne plus se relever ; elle est aphone, les étouffements sont incessants, très pénibles, la fièvre continue et très élevée. Les crachats sont sanguinolents, on entend des râles dans toute

l'étendue de la poitrine. Le médecin prononce le mot de *phtisie galopante.*

Elle prend de la quinine pendant plusieurs jours pour arrêter la fièvre, mais sans résultat. On applique des pointes de feu à dix reprises différentes et jusqu'à 200 chaque fois ; on lui met successivement 15 vésicatoires, de la teinture d'iode. Elle ne peut supporter l'huile de foie de morue, on lui donne du chloral et de l'opium.

A partir du mois de juillet, les crachats cessent de contenir du sang et deviennent franchement purulents. « Je crachais mes poumons, » disait la Sœur.

La maladie se localise au sommet du poumon droit. A ce niveau, il y a une matité très prononcée et des râles caractéristiques (Dr Pomarel).

La fièvre continue toujours. Tous les moyens sont impuissants pour arrêter les progrès du mal.

Ainsi voilà une maladie qui a débuté au mois d'octobre 1886 par une première poussée qui a duré trois mois ; poussée caractéristique qui, sous le nom de rhume négligé, dissimule mal la gravité de la lésion qui menace d'éclater.

Seconde poussée au mois d'octobre 1887. C'est alors que les hémorrhagies pulmonaires se déclarent.

Au mois de mai et au mois d'octobre 1888, troisième et quatrième crises.

Enfin au mois de janvier 1889, crise finale, pendant laquelle la maladie prend d'abord les allures d'une

phtisie à marche rapide, pour se terminer par une localisation au sommet du poumon droit et par une consomption de l'économie.

Pendant ces trois mois, brûlée d'une fièvre intense, la malade, qui ne se nourrit que de bouillon et de lait, perd rapidement ses forces, ne peut se tenir debout et arrive rapidement à cet état cachectique qui indique la période ultime des maladies de poitrine.

A Pâques, sa mère était venue la voir et, comme elle ne pouvait entrer dans la communauté, on avait porté Sr Julienne sur un fauteuil dans une chambre en dehors de la clôture; mais elle avait eu à peine la force de parler à sa mère et il avait fallu la replacer au plus vite dans son lit.

D'après le récit que nous venons de faire de la marche et des symptômes de cette affection, il est difficile, même pour des personnes étrangères à la médecine, de ne pas reconnaître une maladie de poitrine dont tout trahit l'allure et les progrès.

Sœur Julienne était phtisique.

Six médecins l'ont reconnu et déclaré formellement.

C'est d'abord le Dr Lagorce, le médecin de la communauté, et qui dès les premiers jours n'a pas caché son sentiment.

Après lui, je l'ai vue à Sarlat, lorsqu'elle vint respirer l'air natal; tout trahissait chez elle une diathèse imminente.

Le Dr Pomarel, qui a suivi jour par jour les progrès de la maladie, a pu préciser davantage la nature et l'étendue des lésions. Le Dr Pomarel a bien voulu mettre sous mes yeux le registre de l'infirmerie, pendant l'année 1889. A chaque page, nous trouvions le nom de Sr Julienne, et en regard les prescriptions variées, qui nous permettaient de reconstituer toutes les phases de la maladie et d'en suivre les progrès. Pendant une absence du Dr Pomarel, le Dr Peyrat, de Brives, avait fait appliquer deux vésicatoires à la religieuse, et avait porté le même jugement sur la nature de cette affection, et sa terminaison fatale.

Enfin, le Dr Marfan, de Castelnaudary, et un médecin de Bordeaux, cousin de la Supérieure, avaient confirmé absolument l'opinion et les appréhensions de leurs confrères.

Le diagnostic ne pouvait donc être douteux.

D'après le témoignage de six médecins, d'après tous les symptômes que nous venons de relever : *Sr Julienne était poitrinaire* — d'après les lésions du poumon, surtout avec l'usure organique qui se faisait depuis de longs mois, avec cette fièvre intense et continue, elle touchait au terme fatal. C'était une question de mois ou de jours.

Sr Julienne pouvait-elle guérir? — Si nous nous plaçons sur le terrain de l'impossibilité absolue, mathématique, nous devons reconnaître qu'une démonstra-

tion de ce genre est difficile. Peut-être qu'avec du temps, des soins, un changement de milieu, une reprise partielle au moins pouvait se concevoir.

Mais nous ne sommes pas des mathématiciens, nous sommes des médecins, et si nous parlons en cliniciens, en hommes d'expérience et de pratique, nous devons avouer que la guérison sortait de toutes les prévisions possibles. Une maladie de poitrine qui a envahi progressivement une économie, qui, depuis trois ans poursuit une marche fatale, qui a triomphé de toute résistance organique, ne s'arrête pas d'elle-même.

Mais nous disons plus :

A quelque point de vue qu'on se place, que l'on parle de possibilité relative ou de possibilité absolue, que l'on parle en mathématicien ou en médecin, une guérison instantanée, complète, qui, dans quelques secondes, effacera toute trace de la maladie, est absolument impossible.

Le Dr Pomarel racontait un jour, dans une de ses visites, qu'il venait de voir une malade de Saintes, paralysée depuis de longs mois, qui avait été guérie subitement à Lourdes. Ce nom de Lourdes, prononcé devant Sr Julienne, fit naître en son âme l'intime persuasion qu'elle y serait guérie. Chose étrange ! cette assurance même lui était une raison suffisante de n'exprimer aucun désir. Une religieuse, sa compagne

d'infirmerie, la pressait de faire ce voyage; le médecin revenait quelquefois sur ce sujet, la Supérieure interrogeait la malade pour savoir si elle voulait aller à Lourdes. La Sœur, devant ces sollicitations répétées, paraissait indifférente.

Un Jésuite de Rouen, le P. Duponchel, qui était venu prêcher une retraite, et qui vint confesser la Sœur, le 14 août, à l'infirmerie, lui dit qu'elle devait se soumettre au désir de la Mère et se rendre à Lourdes. « Mais si j'y vais, dit-elle, je serai guérie. — Allez-y, » dit le Père, et le voyage fut décidé.

Cependant, le Dr Pomarel n'avait parlé de Lourdes que pour faire diversion aux préoccupations de la malade et de son entourage, mais il n'avait jamais pensé que la possibilité d'un pareil voyage pût même se présenter à l'esprit. Aux premières ouvertures qui lui furent faites, il ne crut d'abord qu'à un caprice de malade. « Si vous désirez aller en pèlerinage, dit-il, allez aux Grottes de Saint-Antoine, aux portes de Brives. » On essaye de l'y transporter couchée dans une voiture, elle revient très fatiguée.

Devant les instances répétées des religieuses, le médecin finit pourtant par se rendre. Mais il veut alors régler tous ses préparatifs de départ. Il exige un compartiment réservé, de première classe. Il veut accompagner la religieuse à la gare. Sr Julienne désire partir un samedi, jour consacré à la Sainte Vierge.

La veille, plusieurs dames de Brives avaient voulu la voir avant son départ et on l'avait portée dans la chambre où elle avait reçu sa mère à Pâques. Mais elle n'avait pu y rester que quelques minutes et il avait fallu la remettre au lit. Le soir, les religieuses viennent lui faire leurs adieux et lui donner leurs commissions pour Lourdes, mais elle ne peut leur parler, c'est à peine si elle les entend.

Le samedi, 1er septembre, on la descend à la chapelle. A 4 heures du matin elle fait la sainte Communion, soutenue par ses deux compagnes de route, la seconde sœur tourière et une dame de Brives qui lui avait offert de l'accompagner.

La sainte Communion c'était le Viatique : humainement parlant elle courait au-devant de la mort.

A la gare, où elle arrive en voiture pour prendre le train de 5 heures, le contrôleur la porte dans son wagon et la voyant si malade : « Elles sont folles, dit-il, on ne devrait pas permettre pareille témérité. On ramènera certainement un cadavre. »

Elle reste jusqu'à Toulouse sans voix, à moitié évanouie. A Toulouse, on la dépose dans la salle d'attente.

Il y avait à ce moment le pèlerinage de Marseille. Mgr l'archevêque d'Alby, ému de pitié devant cette Sœur si malade, s'arrête pour la bénir, tous les pèlerins s'écartent d'elle avec respect et compassion. Une dame

lui mouille les lèvres avec de l'eau de Lourdes et cette eau semble la ranimer.

De Toulouse à Lourdes, le voyage est un peu moins pénible. Cependant, à la descente du train, la tourière du Carmel qui est venue au-devant des religieuses, recule effrayée en la voyant : « Nous ne l'aurions pas reçue dit-elle, si nous l'avions sue si malade »; et en arrivant au Carmel on fait prévenir l'aumônier qu'il faudra probablement administrer une malade dans la nuit. La nuit fut en effet des plus douloureuses, les étouffements furent continuels.

Nous sommes au dimanche matin, 2 septembre. Sr Julienne n'a pu rien prendre ; on lui donne un peu de bouillon et la tourière du Carmel la prend dans ses bras et la porte dans une voiture.

« Elle ne reviendra certainement pas, dit-elle en la quittant. » Trois personnes l'accompagnent à la Grotte; on la dépose sur un banc en la soutenant de tous côtés. Elle ne peut ni prier, ni penser; elle est à bout. C'est à peine si elle jette un regard sur la Vierge.

Après quelques instants, un brancardier vient la chercher dans une petite voiture à bras pour la conduire à la piscine. Là, nouvel et dernier obstacle.

Le médecin de Brives hésitait à la laisser partir. Le conducteur ne voulait pas la monter dans le train. Les Sœurs du Carmel osent à peine la recevoir et les dames préposées à la piscine ne veulent pas la baigner.

« C'est une poitrinaire que vous nous conduisez, disent-elles, et au dernier degré ; nous ne baignons pas ces malades, nous ne faisons que les éponger. Il nous faut un ordre formel du médecin. »

On rappelle le consentement donné par le médecin de la communauté, on insiste. « Si vous le voulez disent ces dames, restez avec nous et prenez toute la responsabilité de ce que nous allons faire. »

On déshabille Sr Julienne qui est là immobile, sans voix, presque sans connaissance et toute couverte de sueur. On la soulève pour la plonger dans la piscine, et, au moment où elle touche l'eau, sa bouche s'entr'ouvre et ne se referme pas, le souffle expire sur ses lèvres ; sa pâleur est celle d'un cadavre. On la croit morte, on la retire aussitôt. L'eau n'avait pas encore touché le côté gauche de son corps. On la soutient, on la dépose sur la marche qui précède la piscine. Une anxiété cruelle pénètre les personnes qui l'entourent ; on cherche à surprendre un signe de vie. A ce moment, ses joues se colorent légèrement, ses yeux s'entr'ouvrent, sa poitrine se dilate... elle se redresse et se tient debout. « Vous êtes mieux lui dit-on. — Mais oui, je me sens mieux ! » et subitement son regard s'éclaire, une vie nouvelle anime cette physionomie jusque-là morne, immobile et glacée. Sr Julienne refuse de s'asseoir ; elle s'habille seule et bientôt elle veut marcher sans appui et retourner à la Grotte.

« Je sentais, dit-elle, que j'avais la force et cependant je ne savais pas marcher. Je regardais mes pieds s'avancer et je me demandais s'ils étaient à moi.

» J'étais du reste étrangère à ce qui se passait autour de moi. En sortant de la piscine, la foule m'entoure, se presse sur mes pas ; j'avais peine à avancer. J'étais pourtant calme et j'ai pu arriver jusqu'à la Grotte où je suis restée une demi-heure à genoux en prières.

» Là, le prédicateur qui était en chaire, me désignant à la foule, lui dit : « J'allais vous parler de la puissance de Marie ; regardez celle qui passe, sa vue vous en dit plus que mes paroles. »

» On entonne le *Magnificat* et bientôt, pour me dérober à l'enthousiasme, à la curiosité des pèlerins, on me fait monter en voiture, on me ramène au Carmel. Je monte lestement dans cette voiture où j'agonisais naguère. Au Carmel, les tourières m'entourent, toutes les religieuses descendent au parloir pour me voir et je vais prier une demi-heure avec elles à la chapelle. Il est midi, je n'ai encore rien pris, je me mets à table et je fais le premier repas sérieux que j'eusse fait depuis un an. Depuis le mois de janvier, je ne prenais guère que du bouillon et du lait.

» Dans l'après-midi, je reviens à pied à la Grotte, mais il faut encore me ramener en voiture pour me soustraire à la foule qui me suivait et formait un cercle compact autour de moi. Le lendemain, je suis allée

voir le Dr de Saint-Maclou qui m'a auscultée, interrogée, examinée longuement. Il avait auprès de lui un médecin de Béziers, et tous les deux ont déclaré qu'ils ne trouvaient aucune trace de la maladie antérieure.

» Au moment de ma guérison, dans la piscine, je n'avais rien ressenti ; mais dans la journée, j'ai éprouvé de violentes douleurs, des contractions dans la poitrine. Mes pieds, déshabitués à marcher, ont enflé pendant quelques jours. Ce sont là les seules et dernières traces de ma maladie. »

Cependant à Brives, dans la communauté, on priait nuit et jour, on récitait le rosaire à la chapelle les bras en croix.

Le dimanche, on reçoit à midi une première dépêche qui laisse entrevoir la guérison et, le soir, le médecin en apporte une seconde qui dissipe tous les doutes. Le docteur de Lourdes télégraphiait à son confrère : (Nouvelles parfaites, envoyez opinion sur malade.)

Le vendredi, le Dr Pomarel va au-devant de la Sœur jusqu'à la première station ; il a hâte de vérifier cette guérison inexplicable et inattendue pour lui. Il examine la Sœur, tâte son pouls, lui fait faire quelques pas dans le wagon... et devant l'évidence, il ne peut contenir son émotion, des larmes remplissent ses yeux.

Nous ne pouvons, en spectateurs impassibles, suivre

pendant de longs mois les drames intimes et poignants qui se déroulent devant nous. Nous sommes vulnérables par bien des points. Nous laissons une partie de nous-même dans notre vie professionnelle.

A la descente du train, à Brives, le docteur va chercher le contrôleur qui présidait au départ. Il recule stupéfait en voyant la religieuse pleine de force.

Une foule énorme remplit l'avenue de la gare et la Sœur n'ose pas descendre. On la prend dans une voiture pour la soustraire une fois encore aux ovations enthousiastes. Mais à la porte de son couvent, elle trouve la cour, la chapelle remplies d'une multitude compacte qu'elle a peine à traverser.

On entre à la chapelle et, pendant le chant du *Magnificat*, pendant la bénédiction, il faut ouvrir les rideaux de clôture que l'on n'ouvre que les jours de profession et de prise d'habit. La foule les aurait déchirés. Sr Julienne était agenouillée sur un prie-Dieu en avant des religieuses, elle pleurait d'émotion. Après la cérémonie, on se réunit à la salle de communauté. Devant toutes les Sœurs, le médecin, et l'aumônier, la miraculée refait le récit de sa guérison. Il est neuf heures du soir quand on songe à lui faire prendre de la nourriture et du repos.

Quelle différence entre le départ et le retour, entre la miraculée du premier septembre et la malade de la veille !

Il faut reprendre ce récit dans ses lignes principales, pour bien fixer, au point de vue médical, l'enseignement qui s'en dégage.

Voilà une religieuse de 26 ans, dont la première jeunesse a été remplie par des manifestations lymphatiques accusées ; ophtalmie, inflammation chronique des paupières. Dans ses antécédents de famille, on trouve quelque tare héréditaire. Sa mère a souffert d'une coxalgie dans son enfance, elle est restée boiteuse.

Au mois d'août 1886, après un travail excessif, un emploi abusif de la machine à coudre, sœur Julienne est prise d'une bronchite insidieuse qui se prolonge pendant trois mois. L'air natal, le repos, les soins de tous genres effacent incomplètement cette première atteinte. Mais son économie, blessée dans ses sources, ne se relèvera jamais ; elle reste pâle, amaigrie, languissante.

Ce n'est pas une maladie accidentelle, c'est une poussée constitutionnelle ; c'est un germe de phtisie qui a été déposé dans cette poitrine.

Le premier médecin ne s'y trompe pas. Les cinq médecins qui viennent après lui confirment, en le précisant, son diagnostic. Il n'y a pas une seule variante dans les divers jugements qui sont portés sur l'avenir réservé à cette Sœur.

La marche de l'affection est caractéristique. C'est d'abord à l'automne et puis au printemps, que les

poussées se renouvellent. Elles se rapprochent, elles deviennent plus graves.

La maladie prend les allures d'une phtisie à marche rapide, puis la lésion se localise au sommet droit. Il y a de la matité, des râles humides, des crachats caractéristiques, la fièvre est continue, la résistance à bout. Nous touchons au terme de ce drame pathologique. C'est une question de jours.

Et c'est alors qu'en une minute, en une seconde, tout s'efface. Cette poitrine, creusée par les tubercules, infiltrée et congestionnée dans toute son étendue, a retrouvé son intégrité. Il n'y a plus trace d'une lésion quelconque. Cet organisme épuisé, sans résistance, a repris son ressort, a retrouvé le libre jeu de ses fonctions. Il n'est question ni de transitions ménagées ni de convalescence. C'est un changement à vue, une véritable résurrection.

Six médecins avaient constaté la maladie.

Sept médecins constatent la guérison.

D'abord le Dr Pomarel qui s'opposait au départ de la Sœur, qui ne la croyait pas capable de supporter le voyage, va au-devant d'elle pour s'assurer qu'il n'est pas le jouet d'une fable.

Dans le récit que le Dr Pomarel envoie à son confrère de Lourdes, nous lisons : « Le cas de la sœur Julienne paraissait des plus alarmants et des plus désespérés, lorsqu'il y a quelques semaines, cette jeune

Sœur me parla de son désir d'aller à Lourdes ; cela ne me parut pas bien sérieux ni d'une exécution possible ; je crus à une fantaisie de malade. Peu à peu cependant la manifestation du désir se renouvelant sans cesse, j'ai consenti à autoriser le voyage, en faisant accompagner la jeune malade par des personnes aussi intelligentes que dévouées... et le départ pour Lourdes s'effectuait le samedi matin, 31 du mois d'août... Vous savez le reste. »

Le Dr Pomarel ne se contente pas de donner un certificat. Il soignait en ce moment sa sœur gravement malade : il part immédiatement avec elle pour Lourdes.

Il veut trouver le secret de ces guérisons merveilleuses qui surprennent et dépassent son intelligence.

Notre cher confrère n'a pas eu la consolation de ramener sa sœur guérie ; mais il nous a montré, par la spontanéité de sa démarche, que les esprits élevés savent mettre leurs actes en harmonie avec leurs convictions.

Le Dr Peyrat a vu la Sœur, le Dr de Saint-Maclou l'a auscultée avec soin ; je l'ai vue moi-même à diverses reprises. Personne n'a pu trouver dans ses poumons la trace même d'une simple congestion. C'étaient des poumons sur lesquels aucun souffle morbide ne semblait avoir passé.

Si j'avais écrit cette observation sous la dictée de la religieuse, j'aurais pu lui donner une portée plus haute,

montrer la main de Dieu bien visible dans la disposition de ces événements.

La maladie de Sr Julienne est bien facile à interpréter, sa vie est plus facile encore à écrire; elle est transparente comme le cristal. Il n'y a pas eu d'étape distincte dans son existence. A onze ans, elle entre à l'orphelinat. C'est la communauté. Elle n'en sortira plus, le souffle du monde n'a pu ni la ternir ni l'atteindre.

Sa première pensée, aussi loin que remontent ses souvenirs, appartient à Dieu. Elle entrevoit la vie religieuse dans cet éveil de sa raison ; à sa Première Communion, cette même pensée se grave plus distincte dans son esprit. Elle avait une tendresse particulière pour la Sainte Vierge, et plus tard, si elle ne peut satisfaire le désir le plus intime de son cœur, et s'enfermer dans le cloître, si elle doit, par ses fonctions, rester en contact avec le monde, c'est qu'elle doit aussi rendre publiquement témoignage des grâces exceptionnelles dont elle va devenir l'objet.

La maladie survient au moment où elle a fait le sacrifice de sa vie pour les pécheurs, elle y voit l'accomplissement de son vœu, la réalisation d'un désir agréable à Dieu.

Et cependant, pendant trois ans de souffrances ininterrompues, dans des alternatives diverses, avec des rémissions partielles, elle a quelques moments de doute, sinon de défaillance. Il est plus facile de faire le sacri-

fice de sa vie sur le champ de bataille, que de s'immoler, victime volontaire, et d'assister, en pleine jeunesse, à la décomposition de son organisme, sous le poids d'une diathèse qui l'étreint.

Elle écarte longtemps la pensée d'un pèlerinage à Lourdes; elle ne peut ni ne veut demander sa guérison. Si près du but, pourquoi revenir en arrière? Pourquoi rester sur la terre quand le ciel s'entr'ouvre?

« J'aime mieux, dit-elle dans son langage naïf, aller me promener en Paradis, que de courir encore dans les rues de Brives. »

Quand la Supérieure a parlé, elle se soumet. « J'irai à Lourdes, dit-elle, et je suis certaine de guérir. » Elle voit dans cet ordre l'expression absolue de la volonté de Dieu.

Dans ces natures simples et droites, qui toute leur vie n'ont poursuivi qu'un but, qui ont fait abstraction de leur volonté, de leur personnalité, qui ont dirigé leurs pas, sans résistance, dans le sillon tracé par une règle bien définie, vous ne trouvez pas de ressorts faussés, d'équilibre rompu, et cette tension nerveuse, résultat des luttes, des souffrances, du contact et des déceptions du monde.

En écoutant Sr Julienne faire le récit de sa guérison, j'étais frappé de sa parole claire, nette, de cette note toujours juste, qui venait souligner chaque fait.

« Ce récit, me disait-elle, je l'ai fait bien souvent.

Le lendemain de ma guérison, pendant quatre heures, debout, auprès de la Grotte, j'ai dû le répéter à tous les pèlerins de Nantes, de Niort et de Tours. Pendant plusieurs mois, je ne pouvais sortir dans les rues de Brives sans être interrogée. C'était une épreuve chaque jour renouvelée ; aujourd'hui encore, en vous répétant ce que j'ai dit cent fois, ces détails intimes que vous me demandez, j'éprouve une confusion à parler de moi, à livrer à la publicité ma personne et ma vie. Plus que jamais j'aspire à me cacher derrière les grilles du cloître.

Vous pardonnerez, ma chère Sœur, au médecin de votre famille, au premier médecin de votre jeunesse, de venir encore parler de vous ; de soulever le voile derrière lequel vous vouliez abriter votre vie, de se faire l'historien des faveurs divines qui vous ont été si largement départies ; nous travaillons tous deux dans une préoccupation plus haute que toute préoccupation personnelle.

Vous êtes allée à Lourdes, vous avez demandé votre guérison pour rendre témoignage de la puissance, de la bonté de la Vierge Immaculée ; et moi je cherche à faire pénétrer, dans l'esprit des hommes de science ou des hommes du monde, des ignorants ou des incrédules, les convictions qui animent mon âme. Je rends aussi témoignage à la vérité, que j'ai eu le bonheur d'entrevoir en étudiant ces nombreux malades qui retrouvent la santé auprès de la Grotte de Lourdes.

Quand on poursuit ces enquêtes avec le concours de tous les médecins qui ont été mêlés à ces événements, quand une ville entière voit une religieuse, après trois ans de maladie, sortir de son lit et reprendre sans transition, sans convalescence, ses occupations et son emploi, il faut laisser de côté les objections théoriques, la suggestion ou l'effet nerveux, et toutes ces solutions préparées d'avance, mais qui ne peuvent trouver ici leur application; il faut s'incliner et reconnaître les manifestations d'une puissance plus haute.

Du reste, nous le disions en commençant, ce n'est pas seulement la guérison de Sr Julienne qui vient confirmer la thèse que nous développons. Nous avons trouvé, en parcourant les *Annales* de Lourdes, le récit de trente guérisons semblables; aussi surprenantes, aussi instantanées; appuyées par les certificats les plus explicites, et par les noms des médecins les plus autorisés.

Après avoir résumé, en quelques lignes, ces trente observations, nous montrerons quels enseignements se dégagent de cet ensemble de faits.

CHAPITRE V

Guérison d'une de mes malades à Lourdes, au mois d'août 1889. — Trente observations de maladies de poitrine. — Ces guérisons sont contraires à toutes les lois physiologiques. — Cent médecins ont été témoins de ces modifications importantes.

Je trouve dans mes notes personnelles une observation qui pourrait prendre place à côté de la maladie et de la guérison de Sr Julienne.

Mlle C., âgée de 21 ans, a perdu son frère de la poitrine. Dans le courant de 1888, elle crache le sang. Tous les symptômes d'une maladie de poitrine se dessinent et s'accusent chaque jour. Je la vois à la fin de l'hiver 1889. Elle a de la toux, de l'essoufflement, du mouvement dans le pouls ; elle se nourrit mal, les crachements de sang se répètent à des intervalles plus rapprochés. Nous passons l'été dans ces conditions, tous les moyens sont impuissants pour arrêter l'évolution de la phtisie.

Au mois de janvier je conseille une saison à Cauterets ; la malade part le 1er août, le voyage est pénible, Mlle C. a une abondante hémorrhagie dans la gare d'Agen.

Le Dr Rozier, de Cauterets, constate dans un certificat que je copie textuellement :

« A droite, en arrière, dans le tiers de la hauteur du » poumon, des râles sous-crépitants aux deux temps, un » souffle tubaire très intense et de la bronchophonie ; en » avant, sous la clavicule, souffle avec peu de râles.

» A gauche, l'auscultation indique les mêmes phéno- » mènes, mais disposés en sens inverse. C'est dans les » régions sus et sous claviculaires que la voix retentit » le plus et que les râles sont plus abondants et plus » humides ».

Le Dr Rozier n'ose pas dans ces conditions conseiller l'usage des eaux. La malade prend des bains de pied, quelques cuillerées d'eau de Mauhourat et respire l'air de la montagne.

En quittant Cauterets, la jeune fille s'arrête à Lourdes avec sa mère. C'était pendant le pèlerinage national; je me trouvais à Lourdes à ce moment-là et je revois ma cliente. Si je vais mieux me dit-elle, le mérite n'en revient pas aux eaux de Cauterets car je n'en ai pas bu. Le Dr Rozier m'avait écrit de son côté, me disant qu'en présence de la gravité des accidents, il n'avait pas voulu essayer d'une médication active, et que ses craintes étaient très grandes pour l'avenir.

La mère, justement préoccupée, paraît décidée à tous les sacrifices ; s'il le faut elle conduira sa fille passer l'hiver dans le midi.

Mais où aller et quel parti prendre ? 15 ou 20 médecins étaient réunis dans le bureau des constatations, je leur demande conseil. Ils examinent ma malade, le

Dr de Saint-Maclou l'ausculte avec beaucoup de soin et il me dit que dans ces formes actives de phtisie, les climats du midi et du bord de la mer ont souvent des inconvénients, qu'il hésite à prononcer un nom. C'était aussi mon sentiment. J'engage Mlle C. à se reposer un mois ou deux avant de prendre une détermination définitive.

La jeune fille va prier à la Grotte et part par le train du soir, pour rentrer chez elle.

Voilà la première partie de son histoire. — Antécédents héréditaires directs, évolution bien constatée d'une maladie de poitrine, lésions avancées dans le sommet des deux poumons. Le médecin ordinaire, les médecins de Cauterets, les médecins réunis à Lourdes sont unanimes et également affirmatifs dans leur jugement.

Je revois Mlle C. au mois d'octobre. Je ne trouve trace d'aucune lésion dans la poitrine ; souffle, râle, matité, tout a disparu. L'état général est transformé. Il y a une augmentation de poids de 8 ou 10 livres; l'appétit est revenu ; le teint, les couleurs, tout indique une santé normale. Et cet heureux changement n'est pas une modification passagère, mais un résultat définitif, bien acquis. Depuis un an, ni les rigueurs de l'hiver, ni l'épidémie d'influenza n'ont pu l'ébranler ou le compromettre. Depuis cette époque, il n'y a eu ni toux, ni bronchite; l'état général n'a pas faibli un seul instant.

Que s'est-il donc passé? et comment pouvons-nous interpréter ou comprendre cette guérison?

Depuis son retour de Lourdes, cette malade avait éprouvé une amélioration sensible qui s'était affirmée chaque jour; il n'y avait pas eu une résurrection instantanée, un coup de théâtre, comme pour Sr Julienne; mais une reprise graduelle et continue. On ne peut en rapporter le bénéfice ni aux eaux de Cauterets qu'elle n'avait pas bues, ni à un traitement quelconque: elle n'avait pris aucun remède.

Une phtisie qui évolue, depuis 18 mois, avec cette violence, cette intensité sur un terrain bien préparé, qui s'accuse par des lésions avancées aux sommets des deux poumons, qui ébranle l'économie, et trouble toutes les fonctions, ne s'arrête pas d'ordinaire. S'il y a une amélioration, elle n'est ni complète, ni durable, les lésions acquises subsistent, on en trouve la trace en attendant qu'elles reprennent leur marche et qu'elles s'accusent par des désordres nouveaux.

Mlle C. est venue cette année à Lourdes. Pendant le pèlerinage national, elle s'est présentée de nouveau aux médecins qui l'avaient vue l'année dernière, et qui ont pu constater qu'elle était complètement guérie. Un de nos confrères qui la voyait pour la première fois, et qui entendait le récit de sa maladie, la description de tous les signes que l'auscultation nous avait révélés, me disait: Je n'admettrai jamais que cette personne que

je vois là, avec toutes les apparences d'une santé parfaite, soit cette phtisique, dont vous venez de nous faire la description.

Si je pouvais, lui répondis-je, faire renaître la maladie sous vos yeux, et l'effacer à mon gré, refaire en un instant et devant vous, le miracle qui s'est produit l'année dernière, je vous donnerais la preuve que vous souhaitez, et qui seule, dites-vous, pourrait vous convaincre. Ceci n'est pas en mon pouvoir; nous sommes des témoins et non pas des acteurs. Constatez l'état actuel et jugez du passé par les certificats et les affirmations que je mets sous vos yeux. Nous ne pouvons retenir le temps qui s'écoule, embrasser d'un seul regard toutes les pages d'une histoire; nous ne pouvons que contrôler les preuves données, les témoignages reçus. Dans ce fait les garanties les plus sérieuses paraissent réunies.

Nous avons dit que Mlle C., en sortant du bureau des médecins, le 25 août 1889, était allée prier à la Grotte. Cette prière fut le seul acte extérieur visible, de son passage à Lourdes. Elle n'a pas pris de bain de piscine, elle n'est pas venue en pèlerinage, elle ne s'est pas mêlée à ces foules qui, par leurs supplications ininterrompues, nuit et jour, semblent faire violence au ciel. Non, elle s'est agenouillée devant la Grotte, elle a prié quelques instants, elle a demandé et obtenu sa guérison.

Un Père de l'Assomption, qui écoutait le récit de

Mlle C., voulut l'interroger à part, surprendre le secret des voies mystérieuses qui avaient pu mériter à cette âme si simple et si droite une aussi grande grâce. Mais il ne put en savoir davantage.

Tout se réduisait à cette réponse qui renfermait l'histoire de sa guérison : Depuis mon passage à Lourdes, depuis ma prière à la Grotte, j'ai constaté une amélioration progressive qui ne s'est pas démentie. Un mois après j'étais guérie, et jamais depuis un an je n'ai eu d'accident du côté de la poitrine.

Dans cette variété infinie de faits, on trouve ainsi la réponse à toutes les objections formulées contre les guérisons de Lourdes. Si, au milieu du bruit et de l'entraînement des foules, on peut parler de suggestion, que peut-on dire ici ? Quel rapprochement établir entre cette prière si simple et cette guérison, qui arrête brusquement le cours d'une maladie de poitrine qui semble des plus graves.

C'est en rapprochant des résultats amenés par des causes si diverses, c'est en étudiant les nuances, les notes qui différencient tous les faits, que l'on peut conserver à l'histoire de Lourdes, sa physionomie et son enseignement véritable.

PRINCIPALES GUÉRISONS

DE MALADIES DE POITRINE OBSERVÉES A LOURDES

I

Madeleine Latapie, âgée de 18 ans, phtisie avancée, qui date de 4 ans. Le 27 août, à midi, après avoir bu deux verres d'eau de Lourdes, devant la Grotte, elle ressentit un bien-être soudain, et sa guérison, instantanée et complète, ne s'est jamais démentie depuis. Voici la déclaration du médecin qui a suivi toutes les phases de sa maladie :

Annales, tome II, page 66. Dr Larré, Adé, 19 mai 1869.

Cette malade a été vue en consultation par le Dr Dulac et par plusieurs médecins qui la déclarent incurable, et menacée d'une mort prochaine.

« Je, soussigné, déclare que Madeleine Latapie, âgée de 18 ans, atteinte d'une extrême anémie et de *phtisie au deuxième degré*, depuis 4 ans, se trouvait dans un tel état de prostration que les ressources de l'art étaient impuissantes à enrayer le mal, ainsi que l'ont déclaré plusieurs médecins d'accord avec moi.

» Sans savoir par quelle cause, je la revois subitement guérie ; j'affirme que cette guérison excite mon étonnement, au plus haut degré, ainsi que celui de toute la commune.

» Adé, 19 mai 1869.

» Dr C. Larré. »

Le Dr Larré reste sur le terrain médical. Il apprécie le fait en lui-même, sans vouloir

l'interpréter, et dans toute l'indépendance de son caractère.

II

Annales, tome 2, page 133. Mme Clotilde de La Rivière. Dr Regnault, professeur à l'école de Rennes.

Mme Clotilde de La Rivière, en religion, Sr Marie de saint Paul, atteinte d'une tuberculisation pulmonaire, remontant à plusieurs années.

Au moment de son agonie, guérison subite et bien imprévue. Observation publiée.

III

Annales, tome 2, page 187. Sr Jeanne de Jésus.

Monseigneur l'Evêque d'Amiens, par une lettre datée du 15 février 1870, envoie à Lourdes la relation de la guérison de Sr Jeanne de Jésus. Cette religieuse présentait, depuis plusieurs mois, les symptômes d'une phtisie avancée. Dans une neuvaine faite à Notre-Dame de Lourdes, le 24 décembre 1869, elle retrouva subitement la santé.

IV

Annales, tome 5, page 77. Sr Marie Régis. Le médecin de la communauté. Le médecin de Nice.

Soignée longtemps par le médecin de sa communauté, Sr Marie Régis fut envoyée à Nice. Le climat ne put enrayer les progrès de la maladie de poitrine. Elle revient, sur les conseils du médecin de Nice, respirer l'air natal. La maladie s'aggrave à tel point que la mort paraît imminente, pendant qu'on lui porte le Viatique.

Le dernier jour d'une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes, elle sent renaître en elle une force nouvelle, se lève, s'habille

seule, et soudain retrouve la santé et reprend ses occupations.

V

Maladie de poitrine qui date de trois ans et a résisté à tous les traitements. « Je dois déclarer dit le Dr Fabre, qu'à son retour de Lourdes, Mlle Gibert ne m'a plus présenté aucune trace des symptômes que j'avais constatés et que chez elle la santé était pleinement revenue. »

Annales, tome 5, page 280
Mlle Gibert.
Dr Fabre, professeur à l'École de Marseille.

Marseille, 9 août 1872.

Dr Fabre.

« J'ai fait à votre fille, disait le Dr Dugas à M. Gibert, deux visites assez prolongées, j'ai constaté un état d'amaigrissement squelettique, une faiblesse extrême, elle pouvait à peine rester debout, elle avait une horreur profonde pour les aliments, était tourmentée par une toux fatigante, avait des paroxysmes de fièvre, enfin les résultats fournis par l'examen de la poitrine étaient rien moins que satisfaisants.

Dr Dugas, médecin des épidémies, chevalier de la Légion d'honneur.

» Vous m'apprenez la guérison subite, imprévue, spontanée de Mlle votre fille, opérée en quelques minutes à la Grotte de Lourdes, je ne puis que remercier Dieu du fond du cœur de vous avoir donné cette marque de protection spéciale.

» Vous pouvez faire de ma lettre l'usage que vous jugerez convenable, elle est l'expression exacte de la vérité. »

Dr Dugas

VI

Annales, tome 4, page 271. Baptistine Alexis, 33 ans. Dr Fabre, 22 octobre 1873.

Baptistine Alexis, âgée de 33 ans.

Je soussigné, médecin en chef des hôpitaux, professeur de clinique à l'École de médecine, certifie avoir été consulté vers la fin d'août et le commencement de septembre par Baptistine Alexis, atteinte d'une bronchite invétérée extrêmement intense, avec altération douteuse du poumon, œdème de la moitié inférieure du corps. Le 11 octobre 1873, Baptistine Alexis ne présentait plus de signes de cette très grave maladie.

Marseille, 22 octobre 1873.

Dr Fabre.

Le 4 octobre, cette malade était entrée dans la piscine de Lourdes, en sortant, son hydropisie avait disparu en quelques secondes et il ne restait plus trace de cette longue et grave maladie.

VII

Annales, tome 7, page 49. Mlle Marie-Jean, 22 juillet 1875.

Poitrinaire avancée, soignée par deux médecins de Marseille. Guérie subitement à la fontaine de Lourdes, le 22 juillet 1875.

Au retour, son médecin l'ausculte avec soin, témoigne une grande surprise et déclare qu'elle est guérie.

Marie demande une déclaration écrite. Il répond : « Je ne donne pas de ces certificats colportés ensuite dans les journaux; vous devez vous contenter de remercier la Vierge dans votre cœur pour la grâce que vous avez reçue. »

VIII

Annales, tome 7, page 255. Célestine Bon, 17 août 1873.

Célestine Bon, de Lacaune (Tarn), 29 ans, malade depuis deux ans, le Dr Roumegous, de Béziers, constate que le poumon gauche est très malade. Elle arrive à Lourdes, exténuée, avec des crachements de sang continuels. Après avoir bu deux verres d'eau, elle est subitement guérie. A son retour à Castres, le médecin recule de surprise et constate, avec un de ses collègues, qu'il s'est passé quelque chose d'extraordinaire en elle ; sa voix, perdue depuis quelque temps, avait retrouvé son timbre normal.

IX

Annales, tome 9, page 35. Eulalie Bourges, du Mans. Dr Lecachard, Angers, 5 janvier 1875.

Eulalie Bourges, du Mans, âgée de 21 ans. Sa mère et sa sœur aînée sont mortes poitrinaires. En 1871, elle a une pleurésie qui met ses jours en danger. Deux ans après, tous les symptômes de la phtisie se déclarent. Elle se traîne mourante à Lourdes avec le pèlerinage du Mans, mais sans résultat. La phtisie fait des progrès rapides, se généralise, et une méningite mortelle se déclare ; on commence une neuvaine et on applique sur le front une compresse trempée dans l'eau de la Grotte. La malade éprouve d'abord des douleurs atroces, puis une douceur ineffable ; elle se sent guérie, elle se lève, et reçoit les nombreux curieux qui viennent la visiter.

Son médecin, appelé en toute hâte, arrive, reste stupéfait, pâlit. « Je croyais, dit-

il, que vous m'appeliez pour constater la mort; mais tout signe de mort a disparu. Toutefois, soyons prudents. » Et le prudent docteur refuse de donner un certificat qui pourrait, dit-il, servir la cause religieuse.

Mais son confrère, après avoir sérieusement étudié le cas, écrit: « Cette guérison est incontestablement miraculeuse. Elle est d'autant plus remarquable qu'elle a trait à la phtisie parvenue au 3e degré, à la période ultime. Le septicisme le plus complet doit s'incliner devant l'instantanéité de la guérison, devant la résorption des tubercules, soit dans les méninges, soit dans les poumons, devant le retour complet et normal du bruit respiratoire constaté par un homme de l'art, et devant le retour des fonctions nutritives et des forces musculaires.

X

Annales, tome 7, page 94. Julie Jadot, Dr Ollivier, médecin de l'hospice de Château-Porcien (Ardennes) 5 fév. 1874.

Observation publiée.

XI

Annales, tome 9, page 209. Constance Laurisson, 6 avr. 1876. Dr Peeters le Lierre (Anvers)

J'ai été appelé, nous dit le Dr Peeters, en juin 1875, chez la fille Laurisson, pour un prétendu rhume qui prit bientôt la forme d'une bronchite tuberculeuse. La mère de Constance était morte phtisique.

Pendant dix mois la fièvre, la toux, les transpirations nocturnes, la diarrhée n'ont pu me laisser de doutes sur la nature de la maladie. A mesure que les tubercules se ramollissaient, les crachats caractéristiques, les gros râles humides, le dépérissement considérable.

Les moyens médicaux étant épuisés et croyant la fin prochaine, je ne donnais plus à Constance que quelques gouttes de teinture de digitale pour la contenter.

Après avoir constaté la maladie, le même médecin constate la guérison dans les termes suivants :

« Un matin, le 8 avril, le beau-père vint me dire que sa fille s'est sentie la nuit tout à coup guérie. Vers minuit, à la fin d'une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes, elle a éprouvé un tressaillement inaccoutumé: elle s'est levée, a pu descendre à la cuisine ne conservant aucune trace de ses longues souffrances. Je fus la voir dans la matinée, dit le Dr Peeters; la toux avait disparu, les forces et l'appétit étaient revenus, je ne trouvai à *l'auscultation aucun râle :* Constance était comme avant sa maladie. »

C'est avec le plus vif intérêt que nous avons parcouru ce récit dans tous ses détails; ce fait n'a pas besoin de commentaires, le rapport du médecin est absolument concluant et ne peut laisser aucun doute dans l'esprit.

XII

Annales tome 13, page 44.
Mlle Clémence Dordon.
Dr Lebon de Besançon, 19 octobre 1879.

« Je soussigné, Eugène Lebon, déclare être le médecin de Mlle Clémence Dordon depuis 1854. Depuis cette époque, cette jeune fille a été constamment souffrante. Elle a eu trois pneumonies, des crachements de sang, suite d'une toux aussi opiniâtre que permanente, due à des tubercules. En juillet dernier est survenue une péritonite qui a achevé d'altérer une constitution depuis si longtemps ébranlée.

» Un de mes confrères, qui plusieurs fois m'avait remplacé, avait la même opinion que moi sur cette malade. Ayant été obligé de m'absenter pendant le mois d'août, je fus très surpris de la trouver en bonne santé, lui ayant demandé qui l'avait si heureusement traitée en mon absence, elle me répondit qu'elle était allée à Lourdes et qu'elle en était revenue parfaitement guérie.

» Les faits de cette nature ne sont pas du domaine médical, je ne puis que constater une chose, c'est qu'à la fin de juillet, Mlle D. était dans un état regardé comme incurable : véritable champ pathologique depuis plus de vingt-cinq ans, la médecine ne pouvait songer à un rétablissement sérieux de sa santé et, le 8 septembre, je la trouvais en parfaite santé. C'est un fait de guérison complète, surtout d'une rapidité telle que la médecine à mes yeux ne saurait en aucune façon l'expliquer.

» Fait à Besançon, le 19 octobre 1879

» Dr Lebon »

XIII

Le Dr Régnault a constaté chez Mlle Coupel l'existence de tubercules au sommet des deux poumons. Il la revoit le 24 août 1880; elle a gagné 10 livres en poids. A l'auscultation, il ne trouve ni râle ni souffle caverneux. La respiration du côté droit en arrière et au sommet est peut-être encore un peu rude, voilà tout. Cette jeune fille me semble aussi bien que possible.

Le Dr Aubry, médecin ordinaire de la malade, confirme le témoignage du Dr Régnault.

Annales, tome 13, page 254
Mlle Coupel, 12 mai 1880.
Dr Régnault, de Rennes.
Dr Aubry, de Mohon.

XIV

Le Dr Lacroix, médecin en chef de l'Hôtel-Dieu de Béziers, nous dit que Mme de Massia présentait tous les symptômes d'une phtisie pulmonaire avancée.

Tous les médecins dont elle a réclamé les soins ont porté le même diagnostic. M. le Dr Puig, de Perpignan, écrit : « Je certifie avoir donné des soins pendant longtemps, pour une phtisie pulmonaire et laryngée, à Mme la Ctesse de Massia. Le Dr Cayla, de Ginestas, avait aussi reconnu la maladie. Pendant l'été de 1880, les médecins du Mont-Dore avaient déclaré que la phtisie était à la seconde période. C'est dans ces conditions qu'elle arrive à Lourdes, le 10 juillet 1881. Elle y était depuis quatre jours sans aucun résultat, lorsqu'au moment du départ, faisant une dernière

Annales, tome 14, page 265.
Ctesse de Massia, 15 Juillet 81.
Dr Puig
Dr Cayla
Dr Lacroix
Dr Vergès

prière à la Grotte, un violent frisson l'agite, il lui semble que quelque chose se brise dans sa poitrine et qu'elle va mourir ; mais aussitôt, elle sent la vie qui revient et elle s'écrie : Je suis guérie. Elle l'était en effet, et les quatre médecins constatent que cette guérison a été instantanée et complète. Le Dr Couroy, médecin à Saint-Honoré, le Dr Puig, de Perpignan, enfin le Dr Lacroix, qui déclare que l'auscultation la plus minutieuse ne dénote pas le moindre souffle anormal, et que cette guérison déroute toutes ses idées en cette matière.

XV

Annales, tome 15, page 28. Guérison de l'abbé Buurmans, 2 février 1882. Dr Schmitz, d'Anvers.

Le Dr Schmitz, d'Anvers, nous dit dans un certificat détaillé qu'il a vu et examiné l'abbé le 27 janvier 1882, trois jours avant son départ pour Lourdes. La respiration était courte, la voix éteinte, la toux constante, l'expectoration abondante, les pieds enflés, l'affaiblissement général et la maigreur extrême.

Au retour de Lourdes, tout cela avait disparu pour faire place à une respiration tranquille, à une parole claire et facile. Plus de toux, plus d'expectoration. L'œdème lui-même a subitement disparu et l'embonpoint revient manifeste. En un mot, la santé a tout à coup remplacé une maladie sérieuse. Ce retour instantané à la vie normale s'est fait sans aucun remède, à la suite d'un acte de foi et après trois

immersions successives dans l'eau des piscines de Lourdes.

« Le caractère d'instantanéité et de perfection de la guérison ; la disparition définitive, immédiate et entière de troubles tels que l'œdème et l'expectoration datant de loin, impriment à cette cure un cachet extraordinaire et qui doivent faire dire qu'elle est due à une puissance supérieure.»

Anvers, 19 mars 1882.

Dr Schmitz.

XVI

Annales, tome 15, page 142. Elise Seisson, diocèse d'Aix, 18 septembre 1882. Dr Pigeon.

Le Dr Pigeon de Rogonas soigne depuis six ans Elise Seisson pour une bronchite chronique, qui lui avait toujours paru incurable. Après un pèlerinage à Lourdes, il ne trouve plus chez elle aucun symptôme de maladie. Tous les accidents ont disparu subitement.

XVII

Annales, tome 15, page 259. Louise Brin, diocèse de Luçon, 30 août 1882. Dr Damour.

Le Dr Damour nous dit que cette jeune fille, âgée de 21 ans, était malade depuis huit ans. Bronchite chronique, crachats muco-purulents, parfois mêlés de sang. Depuis deux ans et demi, elle gardait le lit et ne prenait presque rien. Tous les remèdes restaient sans résultat et la faiblesse augmentait chaque jour. C'est dans ces conditions qu'elle entreprit le voyage de Lourdes. Le 30 août, en sortant de la piscine pour la 3e fois, elle fut subitement et radicalement guérie.

Aujourd'hui, 14 octobre, il n'y a plus rien au poumon, nulle trace de bronchite et, pour moi, conclut le Dr Damour, cette guérison rentre dans les faits d'ordre surnaturel.

XVIII

Annales, tome 16, page 199 Joséphine Pérard, 21 août 1884.

Phtisie datant de 6 ans. — Maladie et guérison constatées par le médecin ordinaire.

Guérison constatée à Lourdes par cinq médecins.

XIX

Annales, tome 19, page 70. Joséphine Chavée, 25 avril 1886.

Ici, c'est le père de l'enfant, le Dr Chavée, qui reconnaît une infiltration tuberculeuse généralisée des deux poumons. Il fait appeler ses confrères en consultation et tous partagent son avis, ils déclarent que le terme fatal est proche. Le dernier jour d'une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes, cette jeune fille est subitement et complètement guérie.

XX

Annales, septembre 1890, page 123. Alphonse Grandon. Dr Lecomte, de Saint-Quentin.

Pendant le dernier pèlerinage national, nous avons vu un malade qui nous portait le certificat suivant de son médecin.

« Je soussigné, certifie que Grandon, âgé de 35 ans, est atteint de tuberculose pulmonaire au troisième degré : compliquée de phtisie laryngée, cette maladie remonte à deux ans.

» Saint-Quentin 7 mai 1890.

» Dr Lecomte. »

Ce malade arrive à Lourdes le 21 août, et le 24 il vient se présenter devant les 15 ou 20 médecins réunis dans le Bureau d'examen pour faire constater sa guérison.

Il revoit à Saint-Quentin son médecin ordinaire, le Dr Lecomte, qui le 27 lui délivre un certificat dans lequel il constate : 1° que l'aphonie a disparu ; 2° que le malade est engraissé de six livres ; 3° qu'il n'y a plus de fièvre, ni sueurs, etc. ; 4° plus de râles dans les sommets de la poitrine.

XXI

Annales, septembre 1890, page 125.
Sr Joséphine.
Dr Levaillant, de Beauvais.

Le 2 août 1890, le Dr Levaillant, de Beauvais, déclare que la Sr Joséphine du Sacré-Cœur, de Saint-Aubin, est atteinte de pthisie pulmonaire avec lésions profondes au sommet gauche.

Le 21 août, à la piscine, Sr Joséphine est subitement guérie.

Le 28 août, le Dr Levaillant déclare qu'il n'y a plus aucune trace de tuberculose.

La respiration est partout normale, plus de râle, plus de souffle, en aucun point. L'état général de la Sœur, qui était très mauvais, s'est amélioré au point de ne plus laisser reconnaître la malade alitée depuis dix-huit mois.

XXII

Journal de Lourdes 7 septembre 1890.
Sr Dominique.
Dr Coqueret.

Le Dr Coqueret, de Troyes, dans un certificat daté du 15 juillet, avait constaté que Sr Dominique du Bon Pasteur était atteinte de tuberculose à forme hémorrhagique et que son état était grave.

Le 21 août, Sr Dominique a été guérie dans la piscine de Lourdes.

XXIII

Journal de Lourdes, 3 août 1890.
Marie-Thérèse Guignes, 19 ans.
Dr Giraud, lauréat de la Faculté.

Le 25 juillet 1890, le Dr Giraud, de Saint-Laurent-du-Cros, déclare que Marie-Thérèse Guignes, malade depuis trois ans, présentait les signes d'une phtisie avancée. A son retour de Lourdes, tous les symptômes avaient disparu et elle jouissait d'une excellente santé.

XXIV

Journal Le Pèlerin 1890, p. 570.
Mme Oppeneau.
Dr Deletang, d'Arcy.

Mme Oppeneau avait, nous dit son médecin, une pleurésie purulente avec nécrose partielle du côté gauche; elle a été guérie subitement dans la piscine de Lourdes.

XXV

Annales, août, page 90.
Mlle Le Bourlier.
Dr Helleu.

Mlle Le Bourlier arrivait à Lourdes avec un certificat du Dr Helleu, de Paris, qui certifiait qu'elle était atteinte de bronchite tuberculeuse. Le 23 août, au sortir de la piscine, elle se présenta devant le Bureau des médecins et il nous fut impossible de trouver chez elle aucun signe certain de phtisie pulmonaire.

XXVI

Journal Le Pèlerin 1890, page 510.
Pierre Rodier.
Dr Bastard.

Le Dr Bastard, de Paris, portait le même jugement sur Pierre Rodier, qui a été guéri pendant le dernier pèlerinage national.

Ces derniers faits pourtant sont encore trop récents pour présenter les garanties nécessaires. Nous ne pouvons les citer que pour mémoire sans pouvoir encore préjuger l'avenir.

XXVII

Annales, tome 22, page 238
Anna Catry.
Dr Lefebvre.
Dr Dumont,
14 sept. 1887.

Mais voici un fait bien concluant et qui a été étudié par deux médecins qui ont soigné Mlle Anna Catry, de Bousbecque (Nord), pendant 28 mois.

Le Dr Dumont nous déclare que cette jeune fille est atteinte d'une caverne bien manifeste au sommet du poumon gauche. Le Dr Lefebvre, professeur à l'université de Louvain, porte le même jugement que son confrère.

La malade part le 11 septembre 1887 pour Lourdes. Après quatre immersions, elle retrouve immédiatement la santé. Le Dr Dumont, dans un second certificat que nous pouvons citer comme un modèle de précision et d'exactitude, nous dit avec une franchise qui ne connaît pas les réticences :

« J'ai soigné Mlle Catry depuis novembre 1886 jusqu'au 11 septembre 1887, pour une tuberculose qui datait déjà d'un an.

» On constatait avec certitude une caverne au sommet du poumon gauche. L'oppression, les crachats purulents, la fièvre, les sueurs, l'aphonie, formaient le sombre cortège des symptômes de la maladie.

» Depuis son retour de Lourdes, tous les

symptômes que nous venons d'énumérer ont disparu. Mlle Catry, qui pouvait à peine quitter son lit, sort à toute heure et sans fatigue, et sa santé depuis cette époque s'est maintenue parfaite.

« Vervicq, le 20 novembre 1889.

» Dr Dumont. »

En relevant les principales observations de maladies de poitrine, nous avons laissé de côté tous les faits qui n'étaient pas appuyés par le témoignage formel d'un ou de plusieurs médecins. Ces derniers faits sont extrêmement nombreux et souvent très importants. Dans les premières années du pèlerinage, dans les premiers numéros des *Annales*, on négligeait parfois les enquêtes médicales, ou du moins on omettait de reproduire les divers certificats qui complétaient les dossiers des malades. C'est ainsi que dans le tome 9, page 270, on trouve le récit très détaillé de la guérison de Mme Arnal, de Paris, subitement guérie d'une affection tuberculeuse des poumons arrivée au 3e degré. On nous dit que le médecin avait constaté la maladie de poitrine, mais sans nous donner le nom du médecin et sans reproduire les termes de son attestation. Nous avons laissé de côté tous ces exemples, et ils se rencontrent à chaque page, dans l'histoire des guérisons de Lourdes.

Nous n'avons pas suivi la tuberculose dans ses

formes si variées et si multiples. Si le poumon est son terrain de prédilection, la tuberculose ne s'en développe pas moins dans tous les organes, dans tous les tissus ! On la retrouve dans le cerveau, dans les os, les articulations, dans les ganglions et dans la peau. Pour être complets, nous aurions dû parler des méningites, des caries, des tumeurs blanches, des abcès ou des plaies, de toutes ces affections si rebelles qui s'effacent et guérissent spontanément à Lourdes.

Le 14 septembre dernier, le Dr Prades, du Tarn, déclarait que Mlle Lucie Séverac était atteinte d'une tumeur blanche au genou gauche et qu'il y avait tout lieu de penser que cette maladie était incurable.

Le 29 du même mois, le Dr Prades disait : Nous avons revu aujourd'hui Lucie Séverac et nous avons constaté, non sans surprise, que son genou ne portait aucune trace de sa maladie antérieure, qu'elle ne présentait ni douleur, ni claudication et qu'elle jouissait d'une santé parfaite.

De tels faits sont extrêmement intéressants, et si nous relevions toutes les formes de manifestations tuberculeuses guéries à Lourdes, nous aurions les éléments d'un travail clinique des plus étendus. Le tubercule est l'aboutissement et le terme de toutes les misères physiques et souvent de toutes les souffrances morales. C'est un traité complet de médecine, embrassant tous les âges, que nous pourrions écrire.

Mais pour rendre notre démonstration plus claire et plus saisissante, nous avons limité nos recherches sur le terrain de la phtisie pulmonaire, Pour donner plus de force à notre raisonnement, nous avons à dessein laissé de côté toutes les observations qui ne s'appuient pas sur le témoignage de tous les médecins qui ont soigné ces malades, témoignage expressément donné dans des certificats qui ne laissent subsister aucun doute.

En agissant ainsi, nous avons cependant conservé trente observations. Dans la première, dans la guérison de Sr Julienne, nous avons vu que six médecins avaient constaté sa maladie et sept ou huit sa guérison.

Plus de cent médecins assurément viennent appuyer de leur témoignage l'enquête que nous poursuivons. Dans ces faits encore récents et dont le retentissement a été considérable, on a pour juges, les parents, les amis, et souvent les hommes les plus réfractaires à toute idée de surnaturel. Ces hommes ont été les témoins des événements. Si, dans notre récit, un seul point, une note, une nuance même étaient contestables, ils seraient immédiatement relevés. Nous pouvons varier dans les questions d'interprétation; mais dans l'exposé et le développement du fait, nous devons être absolument d'accord.

Une histoire écrite de la sorte, sous les yeux des contemporains, abandonnée au jugement, à la critique

de tous les témoins, amis ou adversaires, sera de nos jours une histoire sérieuse et laissera pour l'avenir des pages toujours utiles à consulter.

Nous voilà donc en présence de trente guérisons de maladies de poitrine, les plus graves et les mieux constatées.

Mais si un médecin venait nous dire qu'il a pu guérir ainsi trente malades qui paraissaient voués à une mort certaine, n'exciterait-il pas et l'étonnement et l'admiration de tous ses confrères? A l'heure actuelle, tous les savants cherchent le remède de la phtisie. Si, par des inoculations heureuses, ils obtenaient, non pas trente, mais dix ou vingt succès, ils croiraient avoir dérobé le feu du ciel. Leurs résultats inattendus seraient prônés par toutes les voix de la presse.

Dans les guérisons dont nous venons de faire le récit, il est une chose plus étonnante encore que la guérison elle-même, c'est son instantanéité. Guérir trente phtisiques, qui touchent au terme de la vie, est chose qui dépasse la portée de nos moyens. Mais guérir en un instant, en une seconde, sans transition, sans convalescence ; voir de malheureux agonisants, décolorés, sans souffle, sans voix, sans connaissance, retrouver dans une secousse, rapide comme l'éclair, la vie, la force, la santé, la pleine possession de leurs fonctions et de leur intelligence, voilà bien un résultat qui n'est pas seulement au-dessus de nos moyens, mais qui est

contraire à toutes les lois naturelles, à toutes les règles de l'observation scientifique.

En relisant ces observations, médecins de toute école et de toute doctrine, nous devons reconnaître, dans ces guérisons instantanées, la main d'une puissance plus haute, l'empreinte d'une facture divine. Tous les moyens dont la médecine dispose, toutes les ressources de la nature ne peuvent effacer, avec la rapidité de l'éclair, des lésions graves, profondes, accumulées pendant des mois et des années. Si jamais, grâce aux découvertes modernes, on vient à pouvoir conjurer ou guérir la phtisie, le remède ne sera ni infaillible, ni instantané; on ne ramènera pas ainsi un malade de l'agonie à la santé, on devra suivre une méthode lente, graduelle.

Inclinons-nous ici devant ces résultats merveilleux ! Les sciences humaines, limitées comme notre raison, ne peuvent atteindre à cette hauteur; mais elles peuvent mesurer la distance qui nous sépare du monde surnaturel. Elles peuvent nous constituer juges des garanties de tous genres qui établissent la réalité de ces guérisons surhumaines, C'est sur ce terrain que nous limitons nos recherches ou nos affirmations.

CHAPITRE VI

Pierre Delannoy par le Dr Petit. — Ataxique au 3e degré. — Soigné sans résultat, pendant 6 ans, par 12 médecins des hôpitaux de Paris. — Guéri instantanément à Lourdes, au mois d'août 1889. — Cancers, tumeurs, fractures, plaies, et caries.

Pendant le pèlerinage national de 1889, la guérison de Pierre Delannoy a eu un retentissement exceptionnel.

Sous la plume du Dr Petit, professeur à l'École de Rennes, cette observation est devenue un des grands faits de Lourdes. Il faut la lire en entier dans le tome 22 des *Annales*. Après avoir raconté tous les détails de la maladie et de la guérison, le Dr Petit va au-devant de toutes les objections, et les résout de façon à donner satisfaction aux critiques les plus exigeants.

Il établit d'abord l'identité de Delannoy. L'homme que nous avons vu à Lourdes, du 20 au 22 août 1889, est-il bien le même, qui, depuis 1883 jusqu'en 1889, a successivement passé 16 fois dans différents services des hôpitaux de Paris ? — Une dépêche, envoyée le 1er septembre de l'hôpital de la Charité, dissipe tous les doutes de ce côté.

On télégraphie : « Nous avons vu Delannoy 4 fois cette semaine ; les médecins sont renversés ; il marche comme un facteur rural. »

Les diverses opinions des douze médecins des hôpi-

taux de Paris, qui ont donné leurs soins éclairés pendant ces six années à Pierre Delannoy, ont toutes été consignées sur les feuilles d'observation, et reproduites dans les certificats que l'administration de l'Assistance publique délivre aux malades à leur sortie des hôpitaux. Ces certificats, bien en règle et tous munis de leurs dates et du cachet de l'administration, nous ont été présentés, et ont pu nous aider à reconstituer l'histoire pathologique de Delannoy, comme à en fixer, d'une manière indéniable, les diverses périodes et leur ordre de succession.

Pour établir le diagnostic, il n'y a qu'à lire le tableau ci-après :

ANNÉES	MÉDECINS AYANT TRAITÉ	NOMS DES HOPITAUX	NOM DE LA MALADIE
1883	Pr Charcot.	Salpêtrière.	Ataxie locomotrice.
1884	Dr Gallard.	Hôtel-Dieu.	Ataxie locomotrice.
1885	Dr Rigal.	Necker.	Ataxie locomotrice.
1886	Dr Ball.	Laënnec.	Ataxie locomotrice
1887	Dr Rigal.	Necker.	Ataxie locomotrice.
1887	Dr Empis.	Hôtel-Dieu.	Ataxie
1887	Pr Laboulbène.	Charité.	Ataxie locomotrice.
1888	Dr Rigal.	Necker.	Ataxie locomotrice.
1888	Pr Ball.	Laënnec.	Tabès ataxique.
1888	Dr X.	Beaujon.	Tabès dorsal.
1888	Dr Ferréol.	Charité.	Ataxie.
1888	Dr Gérin-Roze.	Lariboisière.	Ataxie locomotrice.
1888	Dr Bucquoy.	Hôtel-Dieu.	Ataxie.
1889	Drs Sée et Durand-Fardel.	Hôtel-Dieu.	Ataxie locomotrice.
1889	Dr Dujardin-Beaumetz	Cochin.	Ataxie locomotrice.
1889	Dr Mesnet	Cochin.	Sclérose des cordons postérieurs de la moelle.

Si le doute était possible devant une pareille unanimité, les divers traitements suivis par Delannoy pourraient encore nous renseigner d'une façon certaine. Delannoy a été pendu 50 fois, brûlé au fer rouge plus souvent encore, il a eu des cautères. Le diagnostic de sa maladie est écrit sur son dos en caractères indélébiles.

Non seulement ce malheureux était atteint d'ataxie, mais il avait depuis longtemps traversé la première et la deuxième période de la maladie ; il entrait dans la troisième : Période paralytique de Charcot. Dans ces conditions, les lésions de la moelle sont irrémédiables ; les éléments nerveux ont diminué au point de disparaître. La guérison est presque impossible. Dans tous les cas, elle ne pourrait se faire, d'une façon très incomplète, que graduellement pendant des mois et des années.

Cependant Delannoy a guéri subitement le 20 août 1889. Il a guéri non pas dans la piscine ; mais pendant qu'il était agenouillé sur les dalles de la Grotte et que le Saint-Sacrement passait près de lui.

Il était là le front contre la pierre qu'il baisait humblement. Et pendant que la foule criait : Seigneur, guérissez-nous ! cet ouvrier malade disait à haute voix : Notre-Dame de Lourdes ! Guérissez-moi s'il vous plaît et si vous le jugez nécessaire.

Aussitôt il a éprouvé la sensation très nette d'une force qui le poussait à se relever, à marcher. Il s'est relevé, il a marché seul, sans appui, sans plus ressentir

ni trouble ni douleur, avec une complète et définitive coordination de ses mouvements.

Quel est l'homme de bonne foi, ajoute le docteur Petit, le savant intègre qui refuserait de s'incliner devant un fait aussi merveilleux ? Une guérison comme celle de Pierre Delannoy n'a pu s'effectuer que sous l'action directe de Dieu tout-puissant, passant réellement au milieu de la foule, près de cet ouvrier humble et pénitent, prosterné avec confiance dans la poussière bénie de la Grotte.

Il faut lire cette observation dans son entier. Il n'y a pas de fait mieux étudié et plus convaincant. Au mois d'août dernier, pendant le pèlerinage national, Delannoy avait pris rang parmi les brancardiers pour porter les malades des hôpitaux aux piscines et personne n'était plus leste, plus agile que lui.

Nous ne pouvons reproduire tous les exemples de lésions organiques, de plaies, de tumeurs guéries à Lourdes. Nous en avons cité un grand nombre dans le cours de ce travail. Et nous allons résumer, dans un tableau d'ensemble, les faits les plus importants.

PRINCIPALES GUÉRISONS

DE CANCERS, DE TUMEURS, DE FRACTURES ET DE PLAIES OBSERVÉES A LOURDES

I

Guérison d'une tumeur cancéreuse datant de 17 ans.

Cancroïde du front (Epithelioma.)

Observation citée.

Annales, tome 5, page 57. Raymond. Dr Delord (Saint-Girons). Dr Estrémé, (Castillon).

II

Cancer du sein.

Le médecin propose l'amputation du sein; la malade refuse; des compresses d'eau de Lourdes font disparaître la tumeur et les ganglions de l'aisselle.

Annales, tome 5, page 102. Marie Fauguet cancer du sein

III

Carie et nécrose des os de la jambe droite.

La cicatrisation des tissus osseux, dit le Dr Moreau, opérée en quelques instants, est un fait que la science ne peut expliquer.

Mais la guérison d'une articulation malade depuis cinq ans, qui ne laisse aucune trace de raideur ou d'ankylose, est un résultat au-dessus des ressources de la nature et de l'art.

Observation citée.

Annales, tome 5, page 260. Philomène Simonneau. Carie et nécrose subitement guéries. Dr Moreau.

IV

Annales, tome 6, page 38, tumeur cancéreuse.
Dr Ardouin.

Tumeur du sein ayant (dit le Dr Ardouin) les apparences d'un cancer (squirre du sein).

Deux ou trois applications d'eau de Lourdes effacent instantanément cette tumeur.

V

Annales, tome 8, page 197.
Pierre de Rudder.

Jambe cassée, instantanément soudée
Observation citée.

VI

Annales, tome 9, page 12.
Abbé Guilmin.

Guérison de carie des côtes datant de 30 ans.

Observation citée.

VII

Annales, tome 9, page 98.
Madeleine Lancereaux, 4 juillet 1876.
Drs Morineau, Bechillon, Gaillard, de Poitiers.

Malade, âgée de 61 ans, il y a 19 ans, elle tomba dans une cave et se fractura le col du fémur.

Le pied était renversé en dedans, la jambe raccourcie de 10 centimètres, la saillie du grand trochantur était remplacée par un enfoncement. La malade ne marchait qu'avec des béquilles.

Tout cela a disparu en un instant dans la piscine de Lourdes.

Madeleine marche sans fatigue, ni gêne, elle est libre comme il y a 20 ans.

VIII

Depuis deux ans, cette Sœur avait un cancer du sein, avec une glande dans l'aisselle.

4 médecins avaient examiné la tumeur et avaient écarté l'idée d'une opération parce que les adhérences étaient trop étendues et la malade trop faible. Une lotion d'eau de Lourdes fait disparaître la tumeur et la glande.

Annales, tome 9, page 251. Sr Marie-Bernardine, cancer du sein, guérison le 3 juillet. 1874.

IX

Cancer ulcéré du sein droit.

Le Dr Martel, qui décrit avec soin cette tumeur, avait proposé d'en faire l'ablation. Mais la cachexie, déjà avancée, l'avait fait reculer.

La Sœur commence une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes, met une compresse d'eau sur son sein, s'endort, et 2 h. 1/2 après, elle porte la main sur le sein, la tumeur a disparu et, à la place de cette plaie fétide, il y a une cicatrice régulière et bien fermée.

Le Dr Martel dit en terminant son certificat : On peut ranger sans crainte ce fait parmi ceux qui possèdent d'une manière évidente le caractère du surnaturel.

Annales, tome 10, page 14. Marie Moreau, cancer du sein. Dr Martel, de Béziers.

X

Tumeur blanche du coude qui date de 5 ans, avec plaie profonde.

Plaie instantanément fermée à Lourdes. Le Dr Cotin constate que cette affection, qui semblait rendre nécessaire l'amputation du

Annales, tome 11, page 151 M. Duval, carie du coude. Dr Cotin, de Paris.

bras, n'a laissé aucune trace et que l'articulation a tout son jeu et sa souplesse.

XI

Annales, tome 11, page 238 Sr Colette. Dr Vergez.

Abcès profonds, trajets fistuleux, adénites nombreuses, constitution scrofuleuse. Guérison dans quelques heures de tous ces accidents. Ce fait, dit Vergez, appartient à l'ordre surnaturel.

XII

Annales, tome 13, page 136 Mme Delmas, cancer du sein.

Cancer ulcéré du sein qui date de 5 ans. Les médecins proposent l'opération. A Lourdes, le cancer disparaît, les glandes s'effacent et la guérison est complète.

XIII

Annales, tome 13, page 312 Mlle du Ménil. Guérison de tumeur et de plaies

Dans cette observation, dit le Dr Vergez, il faut tenir compte de la lésion matérielle. Quelle qu'en soit la nature elle est diathésique et la guérison d'une affection diathésique exige un temps considérable. En outre, la cicatrisation instantanée d'une plaie ne saurait appartenir au domaine des forces de la nature.

XIV

Annales, tome 14, page 150 René de Bill. Tumeur blanche avec ulcère fistuleux. Dr Leys.

Le 13 août 1882, l'avant-veille du départ pour Lourdes, le médecin constate que la tumeur blanche, qui date de 5 ans, qui est compliquée de plaies, est dans le même état; et le 3 septembre, au retour de Lourdes, le même médecin ajoute que tumeur

blanche, ulcères et plaies ont disparu, la jambe s'est redressée. Ce jeune homme marche sans le secours de ses béquilles.

Cette guérison merveilleuse et subite ne peut, dit le médecin, être attribuée qu'à un miracle.

XV

Annales, tome 14, page 183
Vve Fromond.
Drs O'Neill et Gouord, de Nantes. Cancer héréditaire, opéré sans succès.

Mme Ve Fromond avait perdu son père, mort d'un cancer de la lèvre inférieure, à 39 ans. Elle fut atteinte d'une tumeur semblable. Une première opération fut faite, le mal se reproduisit. Les Drs Malherle et Az, de l'Hôtel-Dieu de Nantes, le cautérisèrent sans succès. On proposait une seconde opération. La malade part pour Lourdes et là le mal disparaît sans laisser aucune trace, aucune empreinte.

XVI

Annales, tome 16, page 20.
Joseph Viane, de Bruges, 7 juin 1882.
Carie de la hanche et plaies guéries en 48 h.
Drs Van Droman, Vergez.

Joseph Viane présentait depuis 4 ans des ulcères étendus, résultant d'une carie des os du bassin. A la partie supérieure de la cuisse, on trouvait des trajets fistuleux qui provenaient de la carie de l'os coxal.

Après avoir été plongé dans la piscine de Lourdes, ce qui lui avait causé une grande souffrance, il avait vu toutes ses plaies se fermer dans l'espace de 48 heures, il n'avait conservé aucune trace de ses caries et de ses plaies étendues,

XVII

Annales, tome 18, page 31. Mme Drossin, de Tongres, cancer du sein. Dr Teuwen.

Mme Drossin, âgée de 44 ans, est atteinte depuis 6 ans d'un cancer du sein et de glandes dégénérées dans l'aisselle.

Après deux bains de piscine, il ne reste aucune trace de son mal. « J'aurais vu repousser une jambe, dit son médecin, que je ne serais pas plus étonné. »

Dr Teuwen.

XVIII

Annales, tome 18, page 96. Marie Marcellin. Dr Audibert.

Tumeur abdominale disparue dans la piscine.

Observation publiée.

XIX

Annales, tome 18, page 158 Mme Dautras, de l'Aude, cancer de l'os.

Le Dr Bouisson, de Montpellier, le Dr Cassan, de Narbonne, avaient reconnu un cancer des os de la jambe droite et proposé l'amputation.

Des applications d'eau de Lourdes amenèrent une guérison complète.

XX

Annales, tome 19, page 142 Goffette, de Liège, tumeur cancéreuse.

Tumeur cancéreuse de l'abdomen datant de plusieurs années, constatée le 13 septembre 1886 à Lourdes; le lendemain 14, quatre médecins se sont assurés qu'il n'en restait pas la moindre trace.

XXI

Mal de Pott, avec compression de la moelle et paralysie des membres inférieurs. Tous ces accidents disparaissent subitement dans la piscine de Lourdes, le 29 septembre 1885.

Annales, tome 19, page 265
Guérison de Mme Ricorne, mal de Pott.

XXII

Le 13 août 1886, le Dr Bonhomme constatait que Mlle Monseur était atteinte d'une carie nécrotique du fémur et que plus de 40 séquestres avaient été extraits.

Le 12 septembre, les fistules soigneusement explorées, conduisaient sur un os malade. Le 15 septembre, en sortant de la piscine, l'orifice de la fistule était remplacé par une cicatrice solide. La marche était facile, exempte de claudication et de douleur, il n'existe aucune sensibilité sur aucun point de l'os.

Annales, tome 20, page 21.
Mlle Monseur, carie et nécrose du fémur.
Drs Duhamel Bonhomme.

XXIII

D'après un certificat, délivré par le médecin de la malade, le Dr Bourrasseau, Mlle Berthe Charron-Gallot était atteinte depuis trois ans d'une volumineuse tumeur abdominale, contre laquelle tous les traitements avaient échoué.

Le 22 août 1889, après une immersion dans la piscine, la tumeur que portait Mlle Charron s'est évanouie sans laisser la moindre trace. Le fait a été constaté par

Annales, tome 22, page 144
Mlle Charron-Gallot, tumeur abdominale.
Dr Bourrasseau.

plusieurs médecins. Mlle Charron, en sortant de la piscine après la disparition de la tumeur, avait perdu 6 livres de son poids. Cependant cette tumeur était solide et il ne s'était produit aucun écoulement liquide extérieur

---

CHAPITRE VII

Maladies des yeux. — M. Henri Lasserre; rétinite. Kératite diffuse. — Décollement des deux rétines. — Vion-Dury.

A côté des maladies organiques, nous devons placer les maladies des yeux, les paralysies, les affections de l'estomac, depuis l'ulcère simple jusqu'à ces dyspepsies graves et rebelles qui mettent l'existence en péril; enfin, les guérisons de sourds-muets de naissance si souvent constatées à Lourdes.

La guérison des aveugles et de toutes les variétés des maladies des yeux forme un des chapitres les plus intéressants de l'histoire de Lourdes. Ces lésions diverses par leurs causes et leurs symptômes nous donnent un abrégé de toute la pathologie humaine.

On a voulu, avec l'amaurose hystérique, donner la solution et la clé de ces modifications surprenantes. Le vice de ce raisonnement se trahit de lui-même et toute réfutation est superflue. Sans doute, il y a des cécités nerveuses. Le champ visuel peut se rétrécir; la notion des couleurs se perdre ou s'altérer chez des hystériques; mais il s'agit bien de cela ! Nous sommes en présence de décollements de la rétine, d'atrophies de la papille, de ces inflammations profondes de la cornée sur laquelle toutes les diathèses, la syphilis, la scrofule viennent marquer leur empreinte.

Il n'y a pas d'organe sur lequel on puisse, avec plus de précision, déterminer la nature et les conséquences des diverses maladies.

La disparition instantanée d'une lésion organique de l'œil est un fait au-dessus des efforts de la science et de la puissance de la nature.

La guérison de M. Lasserre nous a valu l'ouvrage de Notre-Dame de Lourdes.

Nous ne pouvons reproduire ici « ce récit surhumain, tracé en style magique. » (Diday, examen médical.)

Nous allons le résumer en ses parties essentielles.

Henri Lasserre avait une hypérémie, une congestion de la papille. Les deux oculistes les plus distingués de l'époque : les Drs Demarres et Giraud-Teulon, après avoir constaté la lésion de la rétine, avaient mis tout en œuvre pour en arrêter le développement. Le repos absolu des yeux, le séjour à la campagne, l'hydrothérapie, les toniques, tout avait été fait et tout était resté sans effet. Peu à peu la vue s'affaiblissait et les yeux avaient fini par refuser leur service. Plusieurs mois s'étaient écoulés dans ce triste état. Le malade avait de sombres pressentiments et, dans son entourage, on ne se dissimulait pas que la vue était perdue.

C'est alors, que sur les conseils d'un ami, d'un protestant, Henri Lasserre se fait apporter de l'eau de Lourdes. Il mouille successivement ses deux yeux et son front; mais à peine a-t-il touché de cette eau

miraculeuse les parties malades, qu'il se sent guéri tout à coup, sans transition, avec une soudaineté que dans son langage imparfait, dit-il, il ne peut comparer qu'à celle de la foudre. 28 ou 30 ans se sont écoulés depuis sa guérison. Sa vue est parfaite. Ni le travail le plus soutenu et le plus ardu, ni les longues veillées ne l'ont fatigué.

Nous avons publié la guérison du Père Hermann atteint d'un double décollement de la rétine qui fut instantanément guéri à la Grotte. Mais nous avons été témoin d'une guérison plus surprenante encore, plus facile à interpréter pour les personnes étrangères à la médecine.

En 1887, nous avons vu à Lourdes, pendant le pèlerinage national, un enfant de onze ans à peu près complètement aveugle. L'œil gauche ne percevait aucune lueur et l'œil droit distinguait à peine la nuit du jour. Il fallait le conduire par la main, le faire manger.

Il était dans cet état depuis deux ans.

Sa mère, qui nous le conduit, nous dit qu'elle a perdu cinq enfants nés avant terme, ou morts dans la première enfance. Le père est dans un asile d'aliénés. Il ne lui reste que cet enfant, il est aveugle.

Les deux cornées ont perdu leur transparence, elles ont cet aspect piqueté, rugueux, dépoli, qui caractérise la kératite interstitielle ; elles ressemblent à des billes de

marbre. D'après les antécédents, la nature spécifique de la maladie paraissait suffisamment établie.

Au sortir des piscines, cet enfant retrouve subitement la vue. Toutes les personnes qui l'entourent constatent le fait et une foule nombreuse l'accompagne jusqu'au Bureau des médecins.

Non seulement l'enfant peut se conduire seul, mais il distingue les objets les plus fins, le mouvement d'une petite aiguille à seconde. En examinant les yeux à la loupe, nous remarquons que la cornée a retrouvé son poli, sa transparence. Il y a par places quelques taches, quelques légers nuages qui n'ont pas entièrement disparu. Mais la plus grande partie de la cornée est débarrassée. La lumière peut pénétrer jusqu'aux parties profondes.

Si on peut guérir d'une kératite diffuse par un travail de résorption lent, qui dure des mois ou des années, on n'en guérit jamais instantanément.

Nous avons revu cet enfant dans le courant de l'année suivante; il avait été placé à l'asile Saint-Charles, rue de Sèvres; il suivait les cours de l'école, il lisait, il écrivait sans aucune difficulté. Sa vue était absolument normale.

Le 2 août 1890, François Vion-Dury a été guéri d'un double décollement de la rétine qui l'avait rendu absolument aveugle depuis sept ans.

Il raconte sa maladie et sa guérison avec des détails si précis, si circonstanciés, qu'il serait difficile de trouver une observation plus complète et plus concluante, même sous la plume d'un médecin.

Vers le milieu de novembre 1882, je fus désigné pour un service de *patrouille* dans la ville, depuis six heures du soir et par une pluie battante; en sorte que, bientôt, je fus tout mouillé comme mes compagnons. Au milieu de la nuit, un incendie se déclara au café de l'Hôtel-de-ville. Nous fûmes commandés pour travailler à en arrêter les progrès. A l'étage supérieur se trouvaient quatre personnes qu'il fallait arracher aux flammes. Nous volâmes à leur secours, et nous fûmes assez heureux pour les sauver toutes. En ouvrant une porte, je vis une grande flamme m'arriver en pleine figure. Depuis ce moment, mes yeux se sont tellement affaiblis, qu'au bout de trois mois je n'y voyais plus rien. En vain à l'hôpital de Dijon, on essaya divers traitements. On finit par constater le *décollement des deux rétines;* et le 24 mai 1883, on me renvoya dans ma famille, avec une gratification de 180 francs.

Tout le monde plaignait mon triste sort. Je dus faire différentes démarches, soit à Bourg, soit à Belley, pour obtenir une pension suffisante, au lieu d'une simple *gratification renouvelable.*

Le 11 juillet 1884, je recevais la pension de 600 francs avec mon congé définitif. Bientôt on m'engagea à faire quelques démarches pour obtenir une pension plus forte. C'est dans ce but que M. Dor me délivra la déclaration du 16 septembre (1).

(1) Voici cette déclaration : « Je, soussigné, docteur en méde-
» cine, domicilié, 2, Quai de la Charité, à Lyon, déclare que
» Vion-Dury François, soldat réformé de Lalleyriat, canton de

Au mois d'août de la même année, j'allai à Lausanne consulter le Dr M. Dufour, oculiste distingué. En son absence, son adjoint, M. Verret, après m'avoir examiné, me déclara qu'il n'y avait rien à faire.

Je sollicitai mon admission à l'hospice de Confort (près Bellegarde, Ain). J'y arrivai le 16 juillet 1890.

Deux ou trois jours après mon entrée, la Sr Louise me dit : Pauvre Monsieur, vous êtes encore bien jeune (30 ans) pour être complètement aveugle. Si vous avez la foi et si vous aimez bien la Sainte Vierge, vous pourrez obtenir par son intercession de voir assez pour vous conduire.

Tous les jours Sr Louise et surtout Sr Marthe me répétaient les mêmes paroles. Cette dernière ajoutait : « Écoutez, on fera prier les enfants, et la prière des enfants est efficace. Je vous donnerai de l'*eau de Lourdes;* vous vous laverez les yeux par trois fois ; et, si vous avez bien confiance, la Sainte Vierge vous guérira. — Je répondais toujours : « *Je ne suis pas digne !* »

Je commençai cependant une neuvaine qui devait finir le vendredi 1er août. Ce jour-là, je n'avais constaté aucune amélioration. Le lendemain je dis à la Sœur : Vous m'avez parlé d'eau de Lourdes, vous m'en remettrez bien un peu ? En effet, quelques instants après, Sr Marthe est entrée apportant une petite fiole d'eau de Lourdes. Elle l'a déposée en disant : « François, la voilà sur votre table. — Mais, ma Sœur, comment faudra-t-il prendre cette eau

Nantua (Ain), est affecté de décollement des deux rétines. Bien que la rétine se soit rappliquée dans l'œil gauche, cet œil ne » distingue pas le jour de la nuit. Avec l'œil droit, M. Vion-Dury » compte à peine les doigts à 30 centimètres de l'œil. Il ne peut » donc faire absolument aucun travail, et doit être considéré » comme absolument aveugle des deux yeux, sa maladie étant » absolument incurable.

» Lyon, le 16 septembre 1884.

» Dr Dor. »

de Lourdes ? faut-il un linge ? — Non, vous en toucherez simplement votre doigt, et vous le passerez sur vos yeux. — Et que faudra-t-il dire ? — Notre-Dame de Lourdes, ou O Marie conçue sans péché ! — Ah ! ma Sœur, si vous saviez, je ne suis pas digne !... Il y a quelque chose qui se passe en moi... je ne sais pas ce que j'ai... Tenez, laissez-moi tranquille ! »

Je me mis au lit, tant j'étais fatigué... Je prenais le flacon et je voulais le déposer ; mais ma main le retenait toujours sur la table... J'hésitais... C'était un combat indéfinissable : Est-il possible !... lâche que tu es !... le diable ne sera pas toujours maître !... D'un mouvement nerveux, je brisai le bouchon, et enlevai avec effort la partie qui était restée. « Bienheureux Chanel, je ne suis pas digne, demandez pour moi à la Sainte Vierge d'y voir clair. » Par trois fois, faisant toucher l'index de la main droite à l'eau de Lourdes, je l'ai chaque fois passé rapidement sur les deux yeux. A la troisième, j'ai ressenti une violente douleur, comme si l'on m'avait enfoncé un couteau dans les deux yeux. — Mais la Sœur s'est trompée ; c'est de l'ammoniaque qu'elle m'a donnée. Pour m'en assurer, je portai le flacon à mes lèvres, à peine l'eau les avaient-elles touchées, que la vue m'est revenue *tout d'un coup*, aussi promptement *qu'un coup de fusil*. Je distinguais les rideaux, les croisées, etc. « Simon, Simon, je vois ! (c'était mon plus proche voisin.) Allez vite chercher les Sœurs. » Un autre qui n'était pas encore au lit, s'est approché : « Si vous voyez, dites comment je suis habillé. — Vous avez un tricot, une cravate, un chapeau. — Mais, c'est vrai ! il voit ! » puis il court avertir les Sœurs ; elles arrivent à l'instant.

Dans l'intervalle, je m'étais levé. Les Sœurs m'ont trouvé appuyé sur mon lit, tenant la fiole de l'*eau de Lourdes* et disant : « Est-ce possible ! est-ce croyable !... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! Enfin !... ô Sainte Vierge Marie, ma bonne Mère, que vous êtes bonne !... Ah ! ma pauvre mère, elle

qui m'avait tant recommandé de faire cela, si elle me voyait, qu'elle serait contente !... Que j'ai donc eu de bonheur de venir dans cette maison !... Je m'agenouillai, et je dis : Priez, priez, mes Sœurs. » Nous avons fait ensemble une prière.

A la voix, je reconnaissais successivement chacune des personnes présentes. Je dis en particulier à Sr Gabrielle : « Oh ! comme vous êtes habillée ! vous avez un voile blanc comme des religieuses que j'ai vues à Dijon ! — C'est donc vous, ma Sr Marthe ; en vous entendant marcher, je vous croyais plus jeune. — Cachez la lampe, disait la Sr Louise, la lumière pourrait lui faire mal aux yeux. — Non, non, laissez-la, rien ne me fait mal. On me présenta un livre dans lequel je lus plusieurs phrases. — Sr Marthe, voici mes lunettes (1), je n'en ai plus besoin, portez-les à la chapelle ; allons-y remercier le bon Dieu. »

Le dimanche matin, à cinq heures et demie, j'étais déjà à la chapelle pour assister à la sainte messe et faire ma communion. J'ai demandé un livre pour lire les actes préparatoires. Je me levai pour aller à la Table Sainte, le Frère Directeur des Écoles chrétiennes de Confort, ignorant ce qui s'était passé, m'offrait le bras pour me conduire. Je lui fis signe que je n'en avais pas besoin. A la fin de l'action de grâces, M. le Curé fit réciter le *Magnificat*.

Depuis cette époque, *je vois comme à vingt ans*. Le samedi 16 août, j'accompagnai M. le Curé qui se rendait à Bourg. De la gare de Châtillon-de-Michaille, je distinguai parfaitement la croix qui est sur la montagne de *Mentières*, et je fis remarquer à M. le Curé des faucheurs dans les prés, en haut de Confort, c'est-à-dire à une distance d'au moins trois à quatre kilomètres en ligne directe.

(1) Il portait des lunettes, non pour y voir clair, puisqu'il était complètement aveugle, mais pour protéger l'organe des yeux, qui est très délicat.

En foi de quoi, j'ai signé la présente relation, en présence des témoins soussignés, après qu'il leur en a été fait lecture.

FRANÇOIS VION-DURY

CHAPITRE VIII

MALADIES DE L'ESTOMAC, PARALYSIE ET SURDI-MUTITÉ

Ulcère de l'estomac; Marie Jarland; Dr d'Nave, Dr Sarrazin. — Mme Fouré, paralytique; Dr Helot, de Rouen. — Sourds-muets de naissance.

Nous observons à Lourdes toute la série des maladies de l'estomac, depuis le trouble fonctionnel jusqu'à l'ulcère et à la tumeur cancéreuse. Les malades touchent souvent à la cachexie; ce sont des cadavres ambulants. Pour leur rendre leurs forces perdues, il ne suffit plus d'arrêter les accidents dyspeptiques, causes premières du mal. Il faut qu'une véritable résurrection s'opère en eux.

L'exemple suivant nous montrera quel est le sens et la portée des guérisons observées dans ces conditions.

En 1873, Marie Jarland avait 31 ans. C'était une femme robuste, élevée à la campagne, occupée dans son enfance aux travaux des champs. Elle n'avait jamais été malade; elle était même dans des conditions de santé au-dessus de la moyenne. Domestique chez M. de Lavelle, président du tribunal de Sarlat, elle devait rester 17 ou 18 ans dans cette maison, jusqu'à la mort de son maître.

Au mois de mars de cette année 1873, Marie Jarland boit par erreur un verre d'eau de cuivre étendu dans du bouillon ; c'est-à-dire environ 150 grammes d'acide sulfu-

rique dilué. Elle ressent aussitôt une grande amertume, une chaleur brûlante dans l'estomac; mais elle ne vomit pas. Le lendemain, elle éprouve une fatigue générale, des douleurs de courbature dans les membres. Au bout d'un mois, les vomissements se déclarent, elle rejette deux ou trois fois par jour ses aliments. Il doit se faire autour des parties plus profondément atteintes un travail de destruction qui pénètre jusqu'aux vaisseaux et entraîne des hémorrhagies abondantes.

Dans le cours des trois premières années, elle a 29 vomissements de sang noir, coagulé, qu'elle rejette par pleines cuvettes. Au bout de trois ans, les hémorrhagies cessent. Il semble que la cicatrisation tend à se faire. Mais l'économie a été trop ébranlée, pour que ce travail aboutisse à une résolution complète. L'estomac ne peut reprendre ses fonctions. La digestion est très difficile. Les vomissements continuent; le lait seul peut être supporté en petite quantité.

Jusqu'à son pèlerinage à Lourdes, en 1887, c'est-à-dire pendant quatorze ans, Marie Jarland va rester dans ces conditions misérables. On sent au niveau de l'estomac et de la grande courbure une tumeur manifeste, douloureuse, soulevée par les artères profondes de la région. Quelques médecins, trompés par ces apparences, prononcent le mot de « squirre » ou de « cancer ». Évidemment, il s'est formé, autour des points ulcérés, une zone inflammatoire qui épaissit les tissus et forme une tuméfaction visible. La douleur est si vive en ce point que la malade ne peut serrer ou rattacher ses vêtements, et que toute pression est insupportable.

Elle a été soignée par trois médecins, par le Dr Nave, par le Dr Sarrazin et par moi. Je l'ai vue pendant bien des années, alors qu'elle avait ces hémorrhagies si abondantes, que rien ne pouvait arrêter. J'avais porté le diagnostic d'ulcère simple de l'estomac. Sans trouver les traces d'une

affection organique, je ne savais pas quel serait le terme d'une maladie aussi grave. Le Dr Sarrazin, qui l'a soignée en dernier lieu, alors qu'une tumeur volumineuse remplissait l'épigastre, a dû concevoir des craintes sérieuses. La pensée d'une lésion organique s'est présentée à son esprit.

Pendant les quatre ou cinq derniers mois qui précédèrent son voyage à Lourdes, l'état de notre malade s'était sensiblement aggravé. La tumeur de l'estomac était devenue plus sensible. Marie ne se nourrissait qu'avec un demi-litre de lait. Le jour de son départ, elle ne put rien prendre. Elle fit le voyage à peu près à jeun, aussi, sa faiblesse était telle qu'elle avait des syncopes continuelles.

Le 26 septembre, elle arrive à Lourdes, à 7 heures du matin. Après avoir entendu la Messe à la Grotte, elle prend un bain de piscine, sans aucun résultat; un second le soir. Le matin du 27, troisième bain; elle n'éprouve aucune amélioration. Le soir, à 5 heures, dernier bain; dans la piscine, une secousse violente se fait sentir à l'estomac. En sortant, elle ne trouve plus trace de sa tumeur. Elle s'habille, elle peut resserrer sa robe, sans gêne, sans souffrance.

A peine dans le train, à huit heures du soir, le même jour, elle éprouve une sensation de faim irrésistible, qu'elle n'avait pas ressentie depuis bien des années. Elle mange une aile de poulet. Dans la nuit, elle boit un litre de lait. Le matin, à 5 heures, à la gare de Bordeaux, elle prend une tasse de chocolat.

Cet estomac, malade depuis quatorze ans, dont la muqueuse était ulcérée, les parois enflammées, hypertrophiées, avait retrouvé en un instant l'intégrité de son jeu et la souplesse de son tissu. Depuis le 27 septembre, depuis le bain de piscine pris à 5 heures du soir, il n'y a pas eu le moindre faux pas dans cet organisme.

Instantanée, la guérison est restée complète et sans rechute.

On voit souvent ainsi des malades arriver à Lourdes dans le dernier degré de l'émaciation et du marasme. Ne pouvant supporter depuis des mois ou des années la moindre nourriture, ils reprennent place à la table commune et digèrent aisément les mets les plus lourds, les plus indigestes. Nous les voyons, chose plus surprenante, retrouver leur force sans convalescence. Le Dr de Saint-Maclou recherche toujours la trace de ces souffles vasculaires, de ces anémies profondes, résultat d'une dénutrition prolongée. Au sortir des piscines, au moment même des guérisons tous ces signes ont disparu. A part la maigreur qui ne pourrait s'effacer en quelques secondes sans une création instantanée de tissus, une vie nouvelle anime ces physionomies jusque-là mornes, éteintes.

L'hystérie simule souvent l'ulcère de l'estomac, donne des symptômes pareils en durée et en gravité. Mais pour admettre une semblable thèse dans l'observation de Marie Jarland, il faudrait écarter d'abord la cause première : l'acide sulfurique. Cet estomac avait été brûlé profondément ; et chez les hystériques une fracture de jambe, une plaie, une brûlure sont soumises aux lois ordinaires de restauration des tissus. Sans doute, une lésion traumatique peut devenir l'occasion de complications nerveuses qui se greffent sur elle. Mais alors le tempérament des malades doit nous renseigner.

Sur ce point, nous ne pouvons avoir de doutes. Voilà

une robuste fille de la campagne qui, dans tout le cours de son existence n'a pas présenté un seul trouble nerveux, qui n'a dans ses antécédents aucune tare héréditaire. Pour admettre que pendant 14 ans tous les accidents observés appartiennent à l'hystérie viscérale, il faudrait que cette diathèse eût été bien somnolente, bien cachée jusque-là. Marie Jarland est une femme qui a su conduire sa vie avec une sagesse, une régularité parfaite, qui est restée 20 ans chez les mêmes maîtres, faisant partie de la maison. Elle est à l'heure actuelle à mon service. Je peux l'étudier, l'observer chaque jour. Je ne trouve chez elle aucune trace de nervosisme, et je devrais conclure que le verre d'acide sulfurique n'a été que l'étincelle qui a provoqué un tel incendie; je devrais admettre l'hystérie sans aucun indice, sans aucune preuve, pour donner satisfaction à une doctrine, à une théorie préconçues. La chose n'est pas sérieuse.

Quand nous écrivons l'histoire d'un malade dans un hôpital, d'un client que nous rencontrons sur notre route, nous pouvons faire une étude clinique, mais que d'inconnus devant nous ! Antécédents, caractère, tempérament, tout nous est étranger. C'est avec des notes de convention et sur des données générales que nous traçons le récit de la maladie et de la guérison.

Dans l'observation de Marie Jarland, tous les détails sont personnels. C'est une histoire vivante, une photo-

graphie d'une ressemblance absolue. Tous les éléments sont faciles à grouper. Son intelligence, sa vie morale ont pu se développer lentement et sans secousse, dans un milieu où les occupations matérielles occupent la plus grande place. Le système nerveux se fortifie, s'équilibre à l'abri de ces commotions qui usent, dans les villes, les jeunes organisations. Dans son cœur, la piété se développe sans efforts. Elle a une dévotion particulière pour la Vierge de Lourdes. Avant de pouvoir visiter la Grotte, elle a souvent fait le pèlerinage spirituel et recueilli des souscriptions pour l'église du Rosaire.

A Lourdes, sans impatience du résultat mais sans découragement, elle prend quatre bains de piscine. Ce n'est que dans le train, au retour, qu'elle a la certitude de sa guérison.

Il est facile d'écrire l'histoire de ces malades. C'est à nos côtés et sous nos yeux que leur vie s'écoule. Nous pouvons par une longue étude redresser nos jugements et nous mettre à l'abri de toute surprise.

Les *Annales* offrent un grand nombre d'exemples semblables, même avec des formes plus graves. Des malades portés sans connaissance sur des brancards retrouvent, en quelques secondes, la plénitude de leurs forces et de leur santé.

Le Dr Helot, de Rouen, a publié dans les *Annales* d'octobre, novembre et décembre 1890, une très remar-

quable étude sur la guérison de Mme Fouré, survenue à Lourdes, le 13 septembre 1888.

« Mme Fouré, nous dit M. Helot, avait été frappée le 16 mai 1886, à l'âge de 55 ans, d'une attaque d'apoplexie qui se rapportait à la forme commune de l'hémorrhagie cérébrale. Dès les premiers jours, le médecin qui la soigna n'eut aucun doute sur ce diagnostic. Le début, la récidive, la marche, la paralysie des membres du côté droit et de la face du côté gauche, qui, après une amélioration progressive, resta stationnaire et définitive, jusqu'à la guérison, la délimitation régulière et fixe de la paralysie de la sensibilité, accompagnant partout celle du mouvement, confirmèrent pleinement son opinion.

» Pas un médecin sérieux n'y aurait contredit, et la pensée même d'une erreur de diagnostic ne serait venue à personne, sans la terminaison brusque et complète qui survint, le 14 septembre 1888, et qui est absolument le contraire de ce qui se passe habituellement.

» En effet, lorsqu'un apoplectique doit guérir, dès les premiers jours, la paralysie diminue graduellement, quelquefois même assez rapidement, surtout dans le membre inférieur ; mais cette amélioration devient de moins en moins sensible, et après un temps très variable, qu'on peut évaluer d'une manière générale à quelques mois, les progrès se font si lents que l'état du malade semble définitif.

» Cependant la guérison peut encore exceptionnellement se compléter ; mais plus on s'éloigne du début de la maladie, plus les progrès sont insensibles et moins on a de chances d'obtenir cette terminaison.

» Il faut donc poser en principe que si l'hémorrhagie cérébrale doit guérir, elle ne guérira que lentement et progressivement. C'est l'opinion formelle de tous les méde-

cins, et physiologiquement cette loi s'explique si bien, qu'à défaut même d'observations cliniques, il eût été facile de la formuler *à priori* et de tracer d'avance le tableau complet de cette guérison.

» En effet, c'est une loi physiologique constante qu'une rupture dans le tissu nerveux a pour conséquence nécessaire une paralysie dans les organes et dans les membres correspondants. »

Après avoir bien précisé la nature de la maladie, le Dr Helot démontre qu'une guérison subite ne pouvait être obtenue par aucun traitement. Il conclut par ces paroles.

« Qu'on relise attentivement et sans parti pris l'observation que nous avons publiée, et l'on restera convaincu qu'il est raisonnablement impossible d'assigner à cette maladie une autre cause que celle que nous avons donnée, impossible également d'en expliquer la guérison subite par une cause naturelle.

» Nous pouvons donc affirmer ce qui suit, sans craindre une contradiction sérieuse :

» Mme Fouré, atteinte d'une hémorrhagie cérébrale grave, caractérisée par une hémiplégie persistante et à peu près complète dans le bras droit, incomplète, mais encore très prononcée à la face, du côté gauche, et dans la jambe droite, a été, au bout de deux ans, *instantanément* et *complètement* guérie, en revenant d'un pèlerinage à Lourdes ; et ce fait demeure inexplicable, au point de vue des sciences naturelles.

» Ici doit se borner le rôle du médecin. C'est aux théologiens de décider maintenant si cette guérison, *qui déroge aux lois de la nature*, porte avec elle les autres caractères qui constituent le miracle.

» Nous le croyons et il nous paraît difficile qu'on puisse penser autrement. »

Canteleu-lès-Rouen, 21 novembre 1890.

Dr Ch. Helot.

Nous avons cité dans le cours de notre travail un grand nombre d'exemples de sourds-muets de naissance guéris à Lourdes. Ces guérisons, faciles à constater, frappent les foules d'étonnement et semblent donner une preuve plus directe, plus irrécusable d'une intervention surnaturelle.

Je ne comprends pas, en effet, comment on peut expliquer la guérison d'un sourd-muet de naissance, parvenu à l'âge adulte. En admettant que les organes ne soient pas altérés ou détruits, il y a certainement une atrophie, un arrêt de développement qui rend impossible une reprise fonctionnelle, instantanée. Les *Annales* de Lourdes renferment cependant plusieurs exemples de guérisons semblables. Une des observations les plus importantes est celle d'Aurélie Bruneau, rapportée par le Dr de Lamardelle et que nous avons résumée dans un numéro précédent.

En 1888, le pèlerinage belge amenait à Lourdes, dans les premiers jours de mai, trois sourds-muets de naissance, Désiré et Clémentine Mélain (frère et sœur), et Joséphine Demol.

Deux médecins, les Drs Trousset et Vanpée, attestaient que ces trois personnes étaient atteintes de surdi-

mutité congénitale incurable, ayant résisté jusqu'à ce jour à tous les traitements. A leur retour en Belgique, ces trois infirmes étaient guéris. Les médecins qui avaient constaté la surdité se réunissaient huit jours après pour constater la guérison, et demandaient à leur confrère, le Dr Archambeaud, de vouloir bien se joindre à eux pour reconnaître l'état dans lequel se trouvaient Désiré et Clémentine Mélain, et Joséphine Demol. A la suite d'un examen très minutieux, les trois médecins déclarent que les trois malades entendent. Ils commencent à articuler les mots qu'on leur a déjà appris ; ils répondent directement aux questions qu'ils comprennent.

Les expériences, faites en vue de ce certificat, l'ont été de telle façon que les sujets ne pouvaient voir la personne qui les examinait, ni suivre par conséquent le mouvement de ses lèvres. Le témoignage des trois médecins ne peut laisser aucun doute dans l'esprit sur un événement qui nous paraît absolument inexplicable au point de vue scientifique.

Ces deux exemples sont suffisants pour nous renseigner sur la nature des guérisons que l'on observe à Lourdes. Dans ces deux cas, il n'est pas question d'accidents névropathiques, mais de lésions profondes, qui correspondent bien à ce groupe de maladies dont la guérison instantanée est absolument inexplicable par les données de la science.

CHAPITRE IX

L'HYSTÉRIE A LOURDES

Les hystériques des hôpitaux forment un type artificiel. — Les maladies nerveuses compliquées de maladies organiques. — Mme P. et Mme Tanneur, Drs Hergott, Rémy, de Nancy. — Les hystériques peuvent devenir poitrinaires, — avoir des plaies, des tumeurs.

Lourdes offre un champ très vaste pour l'étude des maladies nerveuses.

On n'observe pas d'ordinaire le malade d'hôpital, type artificiel, exagéré ou créé, que les anthropologistes de l'avenir pourront étudier à côté d'autres types également factices. Sans doute, toutes les formes d'hystérie s'y donnent rendez-vous; mais vous observez surtout la femme qui porte le double poids de ses devoirs et de sa maladie; celle que la religion soutient et relève. Au milieu des souffrances les plus cruelles, vous constatez souvent chez elle des qualités morales, vraiment exquises.

A côté des formes légères, à peine accusées, vous avez les accidents les plus graves, vous avez toutes les notes de l'hystérie. C'est une clinique sans rivale et par le nombre et par la variété des sujets. Souvent, dans ce milieu, nous pouvons démêler les données

d'un problème qui n'est pas encore trop complexe et remonter jusqu'à la cause première des accidents morbides.

Ah ! je comprends qu'avec les clientes de Charcot, nous sommes dans un monde à part. Mais les hystériques de notre monde à nous, celles que nous cotoyons chaque jour, sont séparées seulement par des nuances, par une ligne de démarcation insensible, des limites de la vie commune.

Leur affection, suivant une expression déjà ancienne, particulièrement chère au Dr de Saint-Maclou, est *décomposable.* On peut analyser chaque symptôme, le détacher du groupe, l'étudier isolément. L'intelligence et la volonté s'exercent normalement, malgré l'existence de paralysies étendues. Dans certains cas, les organes des sens ou du mouvement sont seuls atteints. Plus souvent, l'estomac et d'autres viscères supportent en entier le choc des troubles fonctionnels.

Parfois l'économie n'est, pour ainsi dire, touchée qu'à la surface ; les manifestations du mal sont intermittentes, éloignées les unes des autres. Il faut une grande précision, dans l'examen et l'étude, pour interpréter tous ces phénomènes, les ramener à leur point de départ.

Nous observons à Lourdes la disparition d'accidents nerveux comme on en observe à la Salpêtrière et dans les hôpitaux ; mais nous faisons sur ces faits les plus

grandes réserves. Nous ne nous appuyons jamais sur eux pour faire la preuve d'une intervention surnaturelle.

Chez les femmes hystériques, nous rencontrons aussi des lésions organiques. Une hystérique peut se casser une jambe, elle peut devenir poitrinaire. Ses tubercules, sa fracture ou ses plaies sont soumis aux lois connues de réparation des tissus. Si une jambe se soude instantanément, même chez une hystérique, le résultat mérite d'être consigné.

Mieux que tous les raisonnements, l'observation suivante montrera quel caractère peut revêtir, à Lourdes ou dans l'atmosphère morale de Lourdes, la guérison d'un état nerveux compliqué de lésions organiques.

Mme A. P. a toujours été très impressionnable et a présenté de bonne heure des traces de nervosisme très accusé. A 16 ans, elle perd sa mère. Ce premier chagrin, qui ne laisse d'ordinaire à cet âge qu'une impression fugitive, détermine chez elle des hallucinations et des phénomènes de catalepsie. Elle se marie à 18 ans, et, deux ans après son mariage, à la suite d'une contrariété, les phénomènes hystériques éclatent dans toute leur intensité. Les hallucinations reparaissent; la léthargie et la catalepsie se succèdent sans interruption. Spontanément, la malade devient étrangère au monde extérieur et reste des heures entières dans un état d'insensibilité complète. Sa main, ses bras, sa tête conservent la position qu'on leur donne, et la rigidité est absolue.

Les fonctions de l'estomac se troublent, et des vomissements, répétés vingt ou trente fois par jour, apportent un trouble profond dans la nutrition. La famille justement

alarmée d'une perturbation aussi grave, dans la santé de cette jeune femme, tient à s'entourer des plus hautes garanties et des conseils les plus autorisés. On conduit la malade à Velpeau, en 1858. Celui-ci cherche, dans un traitement local, le remède à tous ces désordres; il garde la malade à Paris, en observation, et pratique des cautérisations. Ce traitement exaspère les accidents; la malade rentre chez elle sans amélioration, mais semble pourtant retrouver quelque temps après un calme relatif. On dirait que cette dépense nerveuse a épuisé ses forces, et il se fait une détente momentanée. La période de calme n'est pas de longue durée; les accidents reparaissent.

La malade revient à Paris, et s'adresse à Jobert de Lamballe. Jobert pratique des cautérisations au fer rouge, cautérisations profondes, qui ont pour but de détruire tous les tissus malades. Ce traitement est aussi inutile que le premier. Quelques années plus tard, on fait un troisième voyage à Paris, où l'on consulte Nélaton. A cette époque, séduit par les espérances que nous faisait concevoir la méthode de Sims, j'avais conseillé à Mme A. P. de s'adresser au chirurgien américain, et de chercher, dans une opération nouvelle, un remède plus efficace. Nélaton détourna sagement la famille d'une voie qui pouvait être périlleuse, et qui n'aurait pas eu un résultat utile. La malade revint une troisième fois de Paris, sans guérison, sans amélioration, découragée, désillusionnée. Quelques années s'écoulèrent dans cette triste situation.

La famille, désolée, voulut tenter un dernier essai.

La réputation de Courty était arrivée jusqu'à nous. De tous les côtés de la France, les malades se dirigeaient sur Montpellier. Mme A. P. part pour cette ville. De nouveaux accidents s'étaient, du reste, développés chez elle.

Depuis longtemps, une suppuration continuelle, abondante, indiquait que la lésion constatée dès le début avait évolué et que la métrite avait pris un caractère nouveau,

une gravité plus grande. Il y avait quinze ans que la malade était en traitement. Elle arrive à Montpellier en novembre 1873, et reste cinq mois dans une maison de santé. Courty met tout en œuvre : dilatation avec l'éponge, cautérisation, curage. Rien ne réussit ; la maladie s'aggrave. A la fin, Courty, découragé, reconnaît que le mal est au-dessus de ses forces. Il s'excuse des souffrances inutiles qu'il a infligées à la malade, et sa parole, trahissant sa pensée, il laisse deviner à cette malheureuse femme que son affection est absolument incurable.

Mme A. P. rentre chez elle en mars 1874. Bien des années se sont écoulées depuis le début de la maladie. Toutes les célébrités ont été consultées, tous les traitements mis en œuvre, et cependant chaque jour le mal progresse. Elle ne peut plus se tenir debout ; elle marche appuyée sur deux bras et toute courbée. Ses douleurs sont continuelles, atroces. L'écoulement, toujours plus abondant, d'une suppuration verdâtre, a déterminé des érosions, des brûlures à la peau. Tous les soins, toutes les précautions ne peuvent remédier à ces accidents.

Pendant le séjour de Mme A. à Montpellier, une malade, également en traitement chez Courty, l'avait engagée un jour à visiter une chapelle appartenant aux Jésuites, où se trouvait une statue de Notre-Dame de Lourdes. La distance était grande. Malgré sa fatigue, elle avait fait ce pèlerinage avec une grande foi et une grande confiance. Le souvenir de l'impression qu'elle éprouva auprès de la statue de la Sainte Vierge, lui est toujours resté présent. Elle ne peut encore en parler sans émotion. Avant de quitter Montpellier, elle voulut faire une neuvaine dans cette chapelle et se consacrer spécialement à Notre-Dame de Lourdes.

Quelque temps après, une de ses cousines, sourde de naissance, qu'elle affectionnait beaucoup, lui demande de l'accompagner à Lourdes. Elle fait part de ce projet à son

mari, mais celui-ci y oppose un refus absolu. C'est une folie, dit-il ; la prudence la plus élémentaire défend d'agir ainsi. Il finit pourtant par se rendre. Elle part et arrive à Lourdes, le 22 août 1874. Elle sait qu'elle ne doit pas guérir, qu'elle a une maladie incurable ; elle ne demande pas la santé. Ce qu'elle demande, c'est la résignation aux souffrances, la force de les supporter, la guérison de sa cousine, la conversion des siens.

Elle croit si peu à sa guérison que, pendant les trois jours qu'elle reste à Lourdes, elle ne prend pas un seul bain. Le dernier jour pourtant, sur les instances de ses amies, elle consent à boire un verre d'eau, mais toujours dans la même disposition d'esprit. Elle repart de Lourdes et arrive chez elle horriblement fatiguée. Son mari vient la rejoindre, très préoccupé des suites de ce voyage. Il lui demande de ses nouvelles ; elle secoue la tête : « Rien n'est changé dans mon état. — Si la Sainte Vierge t'avait guérie, reprend M. A., je l'en aurais remerciée tous les jours de ma vie. » Elle se couche en conservant cette pensée : *Mon mal est absolument sans remède.*

Le lendemain, elle se lève, marche sans fatigue, va, vient, sans aide et sans appui, visite ses colons et ses fermiers d'un pas assuré. Ces derniers, accoutumés à la voir, depuis de longues années, avec l'empreinte de la souffrance et de la maladie, courbée, pliée en deux, portée plutôt que soutenue, la regardent avec la plus grande surprise. Les membres de la famille, partagés entre la crainte et l'espérance, n'osent encore s'abandonner à la joie que leur cause ce changement inespéré ; quant à elle, elle est inconsciente du résultat que tout le monde constate. Cependant il faut se rendre à l'évidence. Non seulement ses fonctions ont repris en un instant leur jeu, leur intégrité, mais encore cette suppuration qui, depuis des mois et des années, indiquait qu'une plaie profonde étendait chaque jour ses ravages, s'était tarie du soir au matin.

Cette plaie, qui fournissait un écoulement abondant, que trois et quatre serviettes avaient peine à étancher, que tous les traitements n'avaient pu modifier, qui s'aggravait même par les efforts faits pour en arrêter le développement, cette plaie s'était cicatrisée tout à coup.

La malade, au moment de son coucher, était réduite au dernier degré de l'épuisement et de la faiblesse. Elle se réveillait transformée, animée d'une vie nouvelle. Ainsi, en un instant, s'était évanouie une maladie qui durait depuis seize ou dix-huit ans, qui se compliquait d'accidents matériels, visibles et palpables, qui s'était préparée lentement par un ébranlement de toute l'économie; en un instant la malade retrouvait tout ce qu'elle avait cru perdu !

Depuis lors, quatorze ans se sont écoulés. L'épreuve du temps est décisive ; nous n'avons pas eu une seule rechute. Mme A. n'a eu besoin ni de traitements ni de soins; elle a été rendue à la vie commune, ne conservant que le souvenir de ses souffrances passées. Si je n'étais pas médecin, je ferais ressortir tout ce qu'il y avait de généreux et de grand dans cette âme brisée par la souffrance, qui, dans un élan sublime, s'oubliait elle-même pour ne demander que la résignation et prier pour les autres, pour la conversion de ceux qu'elle aimait. Si je n'écrivais que pour des médecins, j'aurais pu donner bien des détails techniques, bien des indications précises, qui caractériseraient suffisamment les lésions matérielles dont j'ai fait mention. Rappelons-nous que déjà, en 1858, Velpeau croyait trouver

dans la lésion d'un organe, l'explication de cet ébranlement général, qui se traduisait par des troubles nerveux de tout geure. Après Velpeau, les Drs Jobert, Nélaton et Courty, c'est-à-dire les hommes les plus considérables de la médecine contemporaine, ont suivi pas à pas l'évolution de cette métrite qui avait fini par altérer les fibres de l'organe, et se compliquait du côté de la muqueuse, de plaies, d'ulcérations, etc...

Avec des hommes d'une autorité aussi considérable, le diagnostic ne peut être un instant mis en doute. Je n'ai pas à l'établir ; je ne dois pas insister davantage sur la nature des lésions.

Mme A. P. est la fille d'un ancien député, la sœur d'un membre du Sénat. Dans le milieu élevé où elle a vécu, milieu aussi attentif qu'éclairé, tous les détails de cette longue maladie ont été notés, relevés avec soin. Dans le récit que je viens de faire, j'ai pu laisser dans l'ombre des points secondaires ; mais je n'ai pu altérer la physionomie générale de cette observation, qui a laissé dans mon esprit une empreinte ineffaçable. Du reste, dans la famille, dans l'entourage de Mme A., l'évidence de sa guérison s'est imposée avec une telle clarté, que personne n'a eu un moment de doute. Quand on a vu, pendant des années, une personne aimée plier sous le poids de la douleur et que soudain, elle retrouve sous vos yeux, force, santé, jeunesse ; quand on est témoin de ces transformations subites,

complètes, l'esprit n'hésite pas, il s'incline devant la réalité des faits.

Cette observation est des plus importantes. Elle nous montre que les maladies nerveuses se présentent sous des aspects bien divers. La femme du monde ne ressemble pas aux malades de la Salpêtrière, et les malades de Lourdes, prises dans toutes les conditions de la vie sociale, offrent des nuances infinies, mais ne subissent pas les conditions de déchéance que l'on observe dans les hôpitaux. Elles sont souvent affectées de lésions matérielles qui se rattachent, effets ou causes, aux grandes perturbations de l'action nerveuse, et ces lésions, atrophies, plaies, tumeurs, ne peuvent s'effacer ou se cicatriser en un instant.

Chez nos malades, on observe souvent les qualités les plus éminentes et les plus exquises. L'esprit et le cœur ne subissent pas l'impression des troubles physiques. On dirait même qu'au milieu de ces luttes, de ces souffrances, les qualités morales s'élèvent au-dessus du niveau moyen.

Rejeter en bloc, sans examen, toutes les affections nerveuses, les déclarer impropres à une étude scientifique, nous semble une erreur doctrinale. Chaque fait a sa physionomie, renferme son enseignement, peut conduire à des conclusions différentes. Chaque fait mérite une discussion séparée.

Les médecins qui n'ont voulu voir, dans les guérisons

de Lourdes, que des guérisons de maladies nerveuses, ont commis une erreur manifeste dont nous fournissons chaque jour la preuve. Ceux qui rejettent toutes les maladies où l'élément nerveux joue un rôle plus ou moins prépondérant, laissent de côté des faits souvent très importants et qui méritent bien de prendre place dans nos *Annales*.

L'observation que nous venons d'écrire est bien intéressante au point de vue des conditions dans lesquelles le fait s'est accompli. On a cherché le secret des guérisons de Lourdes dans l'eau de la fontaine, dans l'action des piscines, dans une impression, dans un effet de suggestion, dans la confiance qui anime les malades, dans la foi qui les soutient et les inspire, dans l'entraînement de ces foules qui se pressent et se succèdent pendant les grands pèlerinages. Pourtant voilà une malade qui ne prend pas un bain, qui jusqu'au dernier jour ne boit pas une goutte d'eau, qui n'est pas venue à la Grotte pour elle, mais pour accompagner une de ses parentes, qui n'attend ni ne demande sa guérison, et qui, le lendemain de son retour chez elle, se trouve subitement guérie. Ce changement merveilleux s'opère d'une façon inconsciente. Les parents constatent les premiers ce phénomène inespéré.

Répétons-le : en présence de ce résultat, toutes les théories étagées pour expliquer les guérisons de Lourdes croulent et s'effondrent.

Inutile de chercher, ici, l'hypnotisme et la suggestion, l'effet moral, des conditions physiques d'un ordre quelconque; notre malade, par la volonté, la pensée, l'espérance ou le désir, est restée absolument étrangère à sa guérison.

L'observation que je viens de résumer a été prise sur une malade de ma clientèle; malade que j'ai suivie pendant plusieurs années, notant et étudiant avec soin tous les symptômes qui se déroulaient sous mes yeux. Ce fait est resté bien vivant dans mes souvenirs. Il a tenu en éveil toute ma sollicitude et, dans sa longue histoire, je retrouve les noms les plus considérables de la médecine contemporaine.

Je ne pouvais prévoir, quand je commençais à soigner Mme A. P., quel serait le terme d'une affection sur laquelle tous les traitements restaient sans effet; mais je n'aurais jamais cru qu'une lésion aussi ancienne, aussi profonde, guérirait et disparaîtrait en quelques instants; qu'une constitution, usée par la souffrance, retrouverait sans transition son équilibre et ses forces. J'étais au début de ma carrière, plein de confiance dans la puissance de mon art, mais en même temps bien renseigné sur la force des obstacles que le mal y oppose souvent, et si l'on m'eût parlé de Lourdes et de ses guérisons, je n'aurais pas même compris qu'un rapprochement fût possible entre une affection aussi grave et un moyen aussi simple.

La guérison de Mme A. P. ne fit pas sur moi l'impression qu'elle aurait dû faire. Je constatais les résultats, j'en acceptais les bénéfices, je ne voulais pas conclure, je ne voulais pas entrer dans un domaine qui n'était pas le mien, dans une voie inconnue. Un de mes confrères, homme d'esprit, me disait : « Prenez-garde ! ne vous engagez pas dans cette voie ; si vous y mettez le petit doigt, vous y passerez tout entier. » Je n'y mis pas le petit doigt. Que de médecins agissent de même ! Ils reconnaissent la réalité du fait, mais ne veulent pas remonter jusqu'à sa cause. Pas plus que moi, ils ne veulent conclure.

Plusieurs années après l'événement de 1874, me trouvant à Lourdes pendant le pèlerinage national, je vis entrer dans le Bureau des médecins une malade qui venait d'être guérie à la piscine, et racontait en termes nets, précis, tous les détails de sa guérison. Le fait était visible, palpable. Ce jour-là, je compris, et j'arrivai jusqu'à la conclusion. Il ne suffit pas toujours d'un miracle pour déchirer les voiles et soumettre notre esprit. La foi est un don du ciel, mais c'est un don que la volonté doit accepter.

La guérison de Mme Tanneur, que nous avons observée pendant le pèlerinage national de 1889, peut prendre place à côté de l'observation précédente.

Mme Tanneur, de Nancy, phtisique et névropathique, guérie à Lourdes, le 22 août 1889.

J'interrogeai longtemps cette femme, sans pouvoir relier entre eux les symptômes qui devaient caractériser sa maladie. Je ne trouvai, ni dans sa constitution, ni dans ses antécédents, l'explication de tous les désordres qu'elle accusait. Il m'était impossible de reconstituer sur les bases qui m'étaient fournies une entité morbide.

Cependant, les certificats délivrés par ses médecins étaient formels. Le Dr Hergott, de Nancy, déclarait qu'elle était atteinte d'une affection pulmonaire et d'une affection utérine. Le Dr Remy, plus explicite, disait qu'elle avait des tubercules aux poumons et des métrorhagies. La physionomie de cette femme portait les traces d'une cachexie réelle. Ses yeux caves, ses traits altérés, sa maigreur extrême, sa parole éteinte, tout indiquait une usure organique profonde. La phtisie semblait démontrer une tare héréditaire, et cependant ses antécédents ne m'apprenaient rien.

Elle appartenait à une famille nombreuse; sa mère avait eu 14 enfants, 9 sont vivants et bien portants. Elle a encore son père, vieillard de 89 ans. Dans son enfance, dans sa jeunesse, elle n'a eu aucune maladie sérieuse. A dix-neuf ans, elle se marie; elle a 4 enfants. Elle devient veuve après huit ans de mariage. Son mari reste

malade pendant deux ou trois ans. La gêne entre à son foyer, elle supporte seule tout le poids du ménage; mais ni les chagrins ni la fatigue n'altèrent sa robuste santé.

Elle se remarie après cinq ans de veuvage, et, à partir de ce jour, commence pour elle un drame mystérieux, qui, dans un mois ou deux, va ruiner sa constitution et atteindre, dans ses sources, la vie de cette femme.

Elle a épousé un monstre, et, huit jours après son mariage, nous la trouvons couchée dans un lit d'hôpital, où l'ont conduite les mauvais traitements, des sévices de tous genres, que la plume se refuse à décrire. Elle quitte l'hôpital, pour reprendre sa place au foyer domestique; mais, au bout de six semaines, ses voisins eux-mêmes, indignés de la situation épouvantable faite à cette femme, élèvent la voix; la justice s'émeut, et son mari est condamné à cinq ans de prison.

Impossible de dire à quelles humiliations elle fut réduite durant le cours des débats judiciaires. Elle était obligée de mettre à nu ses plaies les plus intimes. Dès ce moment, sa santé est irrévocablement perdue, et avec la maladie, la misère vient l'éprouver rudement. Nous demandons d'ordinaire aux conditions physiques la raison de ces grands ébranlements, qui ruinent la santé, mais les commotions morales usent et tuent plus sûrement encore. Mme Tanneur se couche pour ne plus se relever; toutes ses fonctions sont troublées; des

hémorrhagies se déclarent, des vomissements se répètent chaque jour; elle cesse d'assimiler.

Dans ces conditions, l'idée du suicide hante souvent son esprit. Elle serait morte sans le secours, les consolations d'un membre des conférences de Saint-Vincent de Paul, sans les dames de charité, qui la visitent une ou deux fois par semaine. Mgr Turinaz, évêque de Nancy, qui aime à connaître par lui-même, à consoler ses pauvres, vient chez elle, l'encourage, la bénit. Cette visite fit le plus grand bien à ce cœur ulcéré; dès ce jour, les personnes qui s'étaient retirées de la pauvre femme, encouragées par un exemple venu de si haut, reprirent le chemin de sa demeure.

Depuis cinq ans, cette femme avait des crises nerveuses, des évanouissements prolongés, une telle faiblesse dans les membres inférieurs, qu'elle ne pouvait se tenir debout. Une toux fréquente, accompagnée d'hémoptysies, semblait indiquer que la phtisie allait être le terme prochain d'une existence si compromise. Le Dr Hergott n'a pas voulu prendre sur lui la responsabilité du voyage à Lourdes. Trop pauvre pour faire les plus petites avances, Mme Tanneur a reçu d'une personne de Nancy le moyen d'effectuer son pèlerinage. A son arrivée, elle ne pouvait se soutenir, même avec ses béquilles. Portée sur un brancard, elle perdait connaissance à la moindre secousse; à sa première visite à la Grotte et aux piscines, elle ne voit, elle

n'entend rien; elle a perdu tout sentiment. Et cependant, au sortir de l'eau où l'on vient de la plonger, elle se lève, elle marche, elle va prier longtemps à la Grotte, elle rentre à pied à l'hôpital où elle prend place à la table commune. C'est une véritable résurrection. A l'auscultation, nous ne trouvons à la poitrine aucun signe suspect; elle est d'une maigreur extrême, mais elle a retrouvé tous ses moyens. Ses membres, ses organes ont repris leur jeu, leur action.

Le diagnostic, dans ce cas, était particulièrement délicat, et je cherchai longtemps avant de pouvoir suivre la filiation de tous ces symptômes. Mgr l'Archevêque de Cagliari assistait à mon interrogatoire; il se rendait parfaitement compte de mon embarras. Mais lorsque je trouvai, dans les épreuves de cette femme, le fil conducteur qui devait me guider, il suivit comme moi, avec le plus vif intérêt, tous les détails de ce drame pathologique. C'est ainsi qu'il nous faut souvent nous élever au-dessus des considérations physiques qui tendent à nous absorber et interpréter les causes morales pour surprendre le secret des maladies. Singulières maladies nerveuses, dans tous les cas, que celles qui peuvent nous conduire ainsi à la phtisie et à la mort, et qui revêtent la forme des plus graves diathèses!

La maladie de Mme Tanneur devait son intérêt aux conditions morales qui avaient présidé à son dévelop-

pement; les données anatomiques, les lésions organiques étant insuffisamment établies. Mais il importait avant tout de mettre au jour la valeur de ces conditions morales; une enquête était nécessaire. Mgr Turinaz, évêque de Nancy, a bien voulu se charger de cette enquête; elle a été conduite avec beaucoup de soin et elle a donné des résultats contradictoires.

Les médecins n ont pas varié dans leurs affirmations. En l'absence du professeur Hergott, le Dr Remy a examiné avec soin Mme Tanneur. Il a déclaré ne plus constater la maladie intérieure (la maladie de poitrine), l'état grave de faiblesse, le délabrement complet qu'il avait reconnu avant le voyage de Lourdes.

Dans le voisinage de Mme Tanneur (les pauvres sont entre eux des juges sévères et peu bienveillants), on prétend qu'elle exagérait sa misère et ses infirmités, qu'elle déclarait souvent qu'elle était mourante et que, le lendemain, elle se levait et pouvait se tenir debout. « En résumé, dit Mgr Turinaz, je crois que la femme Tanneur parle beaucoup, qu'elle s'est attirée des antipathies, qu'elle a pu exagérer par moments soit son état d'indigence, soit son état de maladie; mais il a été prouvé que sa conduite était très régulière, qu'elle a élevé avec beaucoup de soins et de dévouement ses deux enfants, qui lui font grand honneur. »

Ces renseignements ne nous paraissent infirmer en rien l'intérêt que présente cette guérison. Sans doute,

dans cette longue maladie, il a dû y avoir des reprises partielles et aussi des moments plus difficiles. L'esprit un peu affaibli de Mme Tanneur a pu parfois exagérer la gravité de tous les symptômes; elle a pu croire qu'elle allait mourir. Ses voisins, témoins de sa vie habituelle, ne partageaient point ses alarmes et s'étonnaient de l'intérêt qu'on lui témoignait dans les milieux élevés et dans les sociétés de charité. De là un mélange d'envie et d'antipathie, qui entretenait autour d'elle une certaine méfiance. Mais cela ne prouve nullement qu'elle n'a pas mené depuis cinq ans une existence misérable, et qu'il ne se soit point développé chez elle des germes de phtisie, ainsi qu'une cachexie profonde, qui avait fini par compromettre sa vie. Cette guérison est importante à conserver dans le cadre des maladies nerveuses, compliquées de lésions organiques.

CHAPITRE X

L'HYSTÉRIE A LOURDES

Le miracle expérimental et les guérisons de Lourdes. — Céleste Mériel, depuis sept ans à la Salpêtrière: sa guérison dans la piscine. — Théorie moderne de l'hystérie et du miracle. — Une morphinomane inutilement traitée pendant deux ans. sa guérison à Lourdes.

Mais à côté de ces grands états morbides dans lesquels tous les éléments de dissolution se trouvent réunis, nous rencontrons des guérisons de maladies nerveuses sans aucun mélange de lésions organiques. Ces guérisons ont servi de thème à toutes les objections de nos adversaires. On n'a plus voulu voir autour de la Grotte que des hystériques et des troubles fonctionnels.

On a fait des miracles dans les hôpitaux. La célèbre Etcheverry, une pensionnaire de la Salpêtrière, a reçu l'ordre de guérir d'une paralysie nerveuse, au moment d'une cérémonie du mois de Marie. La paralysie a disparu à l'heure voulue.

On a fait des miracles! S'il n'y en avait pas d'autres à Lourdes, je n'aurais pas pris la plume pour écrire le récit de ces guérisons.

Toutes ces paralysies hystériques, qui s'effacent avec l'hypnotisme ou la suggestion, semblent marquer le

dernier degré de la puissanee de la nature ou de l'art. Nous les observons aussi; nous voyons ces paralysies s'effacer sous nos yeux; mais nous ne tenons pas compte de ces résultats.

Là où s'arrête l'action de l'homme, commence à peine l'action surnaturelle. On arrive, dans les hôpitaux, à la limite des forces physiques; on ne les dépasse pas.

La guérison de Céleste Mériel est plus remarquable que celle d'Etcheverry. Le miracle expérimental n'est qu'un jeu à côté de ce fait étrange et cependant ce fait nous ne le citons que pour mémoire.

Pour nous, il n'autorise aucune conclusion.

Céleste Mériel, âgée de 34 ans, vient de l'hôpital de la Salpêtrière. Elle porte un certificat du Dr Falret, daté du 18 juin 1888, qui déclare « qu'elle est atteinte de surdi-mutité, et que son état ne l'empêche pas de se déplacer ». Ce certificat est un modèle en son genre, il respecte absolument le secret professionnel. Il n'est besoin ni de titre ni de diplôme pour constater qu'une malade est sourde, qu'elle ne parle pas, et pourtant qu'elle peut monter en wagon sans danger pour sa vie.

Les guérisons de Lourdes inspirent un tel effroi, qu'à ce seul nom, la plume, la main et la pensée hésitent chez les plus vaillants. Mais qu'avait donc Céleste Mériel? Veut-on nous tendre un piège ou veut-on éviter un

rapprochement entre une maladie organique bien constatée et une guérison impossible à récuser? Il ne dépendra pas de nous de soulever le voile qui nous cache l'impression de nos confrères. Depuis 8 ans, ils donnent des soins à cette femme, et depuis 8 ans, ils doivent avoir une opinion bien arrêtée sur sa maladie.

Céleste Mériel nous dit qu'elle s'est mariée en 1878. Deux ans après, elle fut trouvée le matin dans son lit sans connaissance, dans un état comateux, le côté gauche paralysé, la bouche fortement déviée. Il n'y a pas chez elle de signes prédominants d'hystérie mais son histoire est celle de beaucoup de ménages parisiens. A peine mariée, les épreuves, la gêne deviennent les hôtes habituels du foyer; son mari la délaisse, sa santé subit une atteinte profonde, et une première attaque amène une paralysie qui paraît sans remède.

Il faut frapper à la porte de l'hôpital. Elle est soignée deux ans à l'hôpital Necker, dans le service du Dr Rigal. Tous les remèdes restent sans résultat ; elle est placée comme incurable à la Salpêtrière, dans le service du Dr Charcot, au mois d'octobre 1882. Une nouvelle attaque, survenue deux ans plus tard, lui fait perdre la parole. Son économie, ébranlée par ces secousses successives, se détériore chaque jour. Une double otite, accompagnée d'un écoulement abondant, indique l'usure organique qui va en s'accentuant. Cette otite amène une double perforation du tympan et une surdité très

prononcée. C'est dans ces conditions que la malade arrive à Lourdes, paralysée du côté gauche, n'entendant pas et ne parlant pas. A l'hôpital où on la recueille, on la prend pour une idiote. De fait, elle est étrangère à tout ce qui se passe autour d'elle, elle ne peut se mouvoir; son œil vague et sans intelligence ne trahit aucune impression. On la porte à la Grotte et à la piscine.

Après un premier bain, elle se redresse sur ses jambes, pose ses béquilles et marche sans appui ; elle rentre dans la salle des malades et ne peut manifester que par signes la joie que lui cause cette première guérison. Cette guérison pourtant ne soulève autour d'elle aucun enthousiasme, tant elle est restée jusque-là étrangère à la vie, au mouvement général de la salle.

On la reconduit à la piscine une seconde fois, et la parole lui est rendue. Elle vient nous rendre compte dans le Bureau des constatations, de l'heureux changement observé sur elle.

Elle commence, dans un monologue ininterrompu, le récit de ses souffrances. Il nous est absolument impossible de l'interroger, sa surdité est absolue. Nous ne pouvons communiquer avec elle que par écrit, en lui faisant lire quelques mots. Dans ces conditions, il est impossible de reconstituer son observation, surtout avec le certificat en deux lignes qui lui a été délivré.

Nous renonçons donc à poursuivre une enquête impossible et lui donnons rendez-vous au lendemain, sans espoir pourtant de pouvoir arriver à asseoir un jugement sur ces données. Le lendemain, elle revient, marchant librement, s'exprimant parfaitement bien et entendant d'une façon normale. Du mardi au jeudi, une vraie résurrection s'est opérée en elle; et la dernière infirmité guérie a laissé une preuve irrécusable, une marque ineffaçable de sa nature et de sa cause.

On peut aisément dire d'une paralysie, qu'elle est fonctionnelle et sans lésion matérielle, d'un mutisme, qu'il est hystérique. Mais, lorsque pendant des années une suppuration profonde et répétée a profondément désorganisé les organes si délicats de l'ouïe, détruit de plus les deux tympans et supprimé l'audition, on ne peut parler de troubles nerveux; la maladie porte sa signature et la lésion se touche du doigt.

Lorsque Céleste Mériel s'est présentée devant nous, le mercredi, absolument sourde, nous avions avec nous le Dr Henri Martin, d'Orléans, ancien chef de clinique des Sourds-Muets de Paris, bien familiarisé avec l'étude des maladies de l'oreille. Il a examiné longtemps les deux conduits auditifs de cette femme, il a constaté la perforation des tympans, les altérations, les boursouflures des bords. Du reste, Céleste Mériel, bien habituée à toutes les expériences, à tous les examens de ce genre, s'est empressée d'elle-même de

fermer la bouche et le nez et de souffler fortement; l'air expiré passait avec bruit par les oreilles.

Le lendemain, elle entendait parfaitement le mouvement d'une montre à 30 centimètres de distance et au milieu de tout le bruit de la clinique. Elle répondait sans effort, sans difficulté, à toutes les questions qui se croisaient autour d'elle. L'état anatomique de ses oreilles n'était pourtant pas modifié. Les tympans étaient toujours perforés, mais la fonction était rétablie. Une vie nouvelle semblait animer la physionomie de cette femme jusque-là si morne, si terne. Elle répondait à toutes les questions avec une vivacité, une intelligence, une netteté dans l'expression et la pensée, qui surprenaient également. Cependant, que n'avait-elle pas souffert depuis huit ans? Au lendemain de son mariage, abandonnée par son mari, séparée de son enfant, jetée sur un lit d'hôpital, elle avait vu, alors qu'elle n'avait pas encore trente ans, les portes de la Salpêtrière se refermer sur elle.

Depuis six ans dans cet hospice, elle avait été ballottée de service en service, soumise sans résultat aux médications les plus diverses. A plusieurs reprises, on avait essayé de l'hypnotiser, mais toujours sans résultat, car elle était étrangère au monde extérieur. Elle était là sans mouvement, sans voix, sans oreille. Son intelligence survivait seule en elle, et ne pouvait lui servir qu'à comprendre l'étendue de son malheur.

Cette pauvre femme, dont le cœur était fermé à toute espérance humaine, venue à Lourdes sans une amie, sans une parole d'encouragement, déposée sur un lit, comme un être privé de raison, venait de ressaisir santé, force, jeunesse, espérance, de renouer le fil rompu de son existence. Son histoire est bien intéressante, non seulement pour le médecin, mais pour tous ceux qui, s'élevant au-dessus des conditions matérielles de la vie, cherchent dans le secret des cœurs le secret des grâces et des faveurs dévolues à chacun.

On le voit, la guérison de Céleste Mériel laisse bien loin toutes les guérisons de nos hôpitaux. Le résultat est autrement net, saisissant. Si, pendant son séjour à la Salpêtrière, on avait obtenu sur cette malade une modification aussi profonde, une semblable résurrection, cette observation eût été consignée dans tous nos recueils, dans tous nos journaux de médecine. A Lourdes, nous la laissons dans le groupe des maladies nerveuses. Elle nous paraît insuffisante pour établir la preuve d'une action surnaturelle.

Au milieu des hystériques, une jeune fille se présente avec le cachet des maladies nerveuses. Nous avons pourtant beaucoup de peine à établir la nature des accidents qu'elle nous signale. En l'écoutant, nous nous rappelons involontairement cet adage : « Quand une femme vous parle, écoutez-bien ce qu'elle vous dit,

mais cherchez surtout ce qu'elle vous cache. » Ce qu'elle nous cache, il n'est pas toujours facile de le deviner. La jeune fille nous vient en aide.

Depuis deux ans et plus, elle prend chaque jour de la morphine à haute dose (jusqu'à 50 et 60 centigrammes en injections). Cette passion funeste a résisté à tout. Mais la morphinomane a trouvé, à Lourdes, une force qui lui était inconnue. Elle a jeté sa seringue, depuis deux ou trois jours, elle s'est privée de morphine. Sa résolution paraît inébranlable. L'avenir nous dira si elle l'a véritablement été. Un tel triomphe, remporté sur une habitude aussi tyrannique, méritera alors d'être consigné.

Les adeptes de l'hypnotisme reconnaissent qu'ils n'ont pas grande action sur les morphinomanes. Le Dr Luys nous dit que chez elles, les réactions du système nerveux sont infidèles et les suggestions peu durables. Le sujet obéit tant qu'il est à l'hôpital, mais, une fois dehors, il revient à ses inévitables pratiques. A l'hôpital même, il trouve toujours moyen de tromper la surveillance la plus active.

La résolution de notre morphinomane paraissait inébranlable. Nous n'avions néanmoins aucune confiance dans sa parole. On ne triomphe pas en un instant d'une habitude aussi tyrannique.

Six mois après, le 16 mars 1890, cette jeune fille nous écrivait :

« La morphinomane que vous avez vue à Lourdes, le 22 août dernier, est heureuse de venir vous dire aujourd'hui que sa guérison est complète, et que Notre-Dame de Lourdes a daigné la délivrer de sa funeste passion. La piqûre que j'avais faite avant mon départ de Bordeaux, le 19 août, a été la dernière. Depuis ce temps, je n'y pense plus que pour remercier Dieu qui m'a si miséricordieusement retirée de l'abîme.

» Je vous envoie, Monsieur, la pièce à conviction, la seringue de Pravaz qui me servait, et que je vous prie de déposer en ex-voto à la Grotte. Notre-Dame de Lourdes m'a guérie du plus difficile, mais elle ne m'a point enlevé mes autres souffrances, en particulier une maladie intérieure qui s'aggrave chaque jour, pour laquelle je vais subir une opération des plus dangereuses. »

C'était, en effet, ces souffrances intolérables qui avaient nécessité l'emploi de la morphine. Et, chose bien importante à noter, notre malade avait renoncé à cette morphine alors que ses douleurs devenaient chaque jour plus pénibles et plus continues.

Mlle X... a bien voulu me communiquer tous les détails de sa longue et intéressante observation.

En 1885, à la suite de violentes névralgies, son médecin commença l'emploi des piqûres. L'année suivante, elle se trouvait à la campagne et le médecin, qui ne pouvait la voir chaque jour, lui conseilla de faire elle-même quelques injections quand les souffrances seraient trop vives.

« En rappelant mes souvenirs, me dit-elle, je vois que c'est au mois de février 1887 que je commençai à me piquer tous les jours, et même plusieurs fois par jour. Je

me disais bien que je prenais trop de morphine. J'essayais de diminuer les doses; mais alors je ne pouvais plus me tenir debout.

» Dans les derniers jours de mai 1888, ma sœur Gabrielle me fit comprendre la nécessité de cesser l'usage de ce fatal poison. Je le compris et je lui remis tout ce qui me servait: morphine, ordonnance et seringue.

» C'était le matin, en revenant de la messe, j'avais déjà pris ma première dose de 18 centigrammes ; mais, vers midi, je fus fort mal à l'aise. Un peu plus tard, je dus aller me coucher, mes jambes me refusaient tout service. La nuit fut affreuse. Jamais je n'oublierai ce que j'ai souffert ce jour-là et le lendemain. C'est horrible et je prie Dieu de l'épargner à tous ceux qui pourraient l'éprouver.

» Le matin du troisième jour, mes supplications pour obtenir de la morphine ayant été inutiles, je trouvai moyen de tromper la surveillance de ma sœur. Je la priai de me laisser faire une piqûre d'eau de Lourdes. Hélas ! je rougis de ma ruse ! Je pris de la morphine que j'avais retrouvée au fond d'un tiroir et je fis plusieurs injections qui me rendirent un calme momentané.

» Dans la suite, je trouvai toujours le moyen de me procurer seringue et morphine et de me piquer en cachette. Tous les miens étaient extrêmement inquiets de l'état où j'étais. Je m'abrutissais, je devenais indifférente à tout.

» C'est alors, le 24 avril 1889, que ma sœur aînée m'accompagna à Bruges près le Bouscat, pour me remettre aux soins du Dr Régis. Ce dernier ne crut pas qu'il fût possible de cesser brusquement la morphine. Je restai plusieurs mois sous sa direction ne pouvant ni dormir, ni manger, toujours faible et couverte d'abcès très douloureux.

» Au mois d'août, je demandai d'aller à Lourdes. Le docteur m'envoya promener, me disant qu'on le prendrait pour un insensé s'il pensait à une chose pareille dans

l'état où j'étais. Un peu plus tard, voyant la désolation dans laquelle me plongeait son refus, il consentit à me laisser partir, en me recommandant d'emporter avec moi une provision de morphine, une suspension brusque pouvant avoir les plus fâcheux effets.

» Il fut aussi convenu que je ferais immédiatement avant de partir une piqûre de 3 centigrammes pour avoir un voyage moins pénible. Mais, que dirai-je du voyage ! j'arrivai plus morte que vive. Après m'être couchée deux heures, je fus à la Grotte. Je pus me baigner ; mais je n'avais aucune amélioration, j'étais désolée. La nuit fut affreuse : je me fais traîner à la Grotte le matin, ne trouvant aucune voiture pour me porter.

» Je fais la sainte Communion qui semble me donner un peu de force, et j'entre encore à la piscine. Je me baigne et je me sens si bien en sortant que je laisse mes cannes. Pendant plus de deux heures, je fais le service des grands bains, non seulement déshabillant les malades, mais aidant à les baigner, portant les brancards. J'étais ravie. Après avoir pris mes repas à la hâte, je reviens aux piscines jusqu'à 9 heures, après un service des plus fatigants. Le 22, dernier jour de notre séjour, je restais encore 8 heures en service à la grande piscine. Je ne souffrais plus. J'étais telle que vous m'avez vue à ce moment-là, ayant retrouvé mes forces et l'équilibre de mon organisme.

» Je rentre à Bruges. Le docteur vient tout anxieux. En voyant ma bonne mine, il est stupéfait. « Décidément, me dit-il, la médecine du ciel vaut mieux que celle de la terre. » Comme je lui demandai s'il croyait que la volonté seule avait pu me délivrer. « La volonté seule, non, me dit-il, d'ailleurs, vous l'avez bien vu par vous-même, et les accidents qui vous sont arrivés l'ont bien prouvé, mais la volonté, unie aux prières. » Un peu plus tard, le docteur m'écrivait : « Je regrette de n'avoir pu mieux faire pour

vous, j'y ai mis toute ma bonne volonté. Mais le Médecin des médecins est venu bien à point pour me tirer d'affaires. Je ne savais comment m'y prendre, en voyant dans quel triste état vous étiez et quels accidents provoquait la diminution du poison. »

» Depuis ce temps-là, je n'ai plus jamais touché à la morphine, et ma santé générale s'est de beaucoup améliorée. Mon caractère est absolument changé, je suis devenue gaie, rieuse, active, aimant à travailler. »

Pour nous, comme le disait le Dr de Saint-Maclou, la guérison de notre morphinomane n'est pas un miracle. C'est une grâce spéciale de Dieu qui se manifeste par un phénomène naturel. Mais ce phénomène, dans nos hôpitaux, prendrait rang parmi les faits les plus surprenants. En effet, non seulement cette jeune fille a pu vaincre en un instant une habitude aussi tyrannique, mais encore cette cessation brusque, qui devait avoir les plus fâcheuses conséquences, que tous les médecins redoutaient, a été suivie d'une sorte de résurrection. Cette jeune fille, qui, depuis des mois ou des années, menait une vie languissante, se soutenait à peine, a pu sans transition porter et baigner les malades, et passer sa journée à la grande piscine, occupée à ces pénibles fonctions.

Ces deux exemples sont suffisants pour nous montrer que les guérisons des maladies nerveuses que l'on observe à Lourdes sortent du cadre banal des modifications que l'on constate dans les hôpitaux.

D'après la théorie moderne du miracle, le monde entier est en puissance d'hystérie; l'œil le plus exercé, le médecin le plus instruit ne peut reconnaître cette maladie sous une variété infinie de manifestations et de formes.

La suggestion qui naît de tout ou de rien, d une impression légère ou d'une émotion violente; la suggestion spontanée ou provoquée efface en un instant les troubles nerveux les plus anciens et les plus graves.

Cependant l'hystérie ne peut donner une fièvre typhoïde, créer le cancer, creuser une plaie profonde. Avec elle, on aura une fièvre mal définie, une fausse tumeur, une éraillure, ou une vésication légère ; pâle copie de la réalité. — Affirmer que chez l'homme, intelligence, jugement, qualités morales ou affectives, tout est sous la dépendance de la suggestion, n'est-ce pas détruire d'un mot notre personnalité, notre libre arbitre et résoudre ainsi les plus hauts problèmes de philosophie sociale.

Le médecin qui vit journellement au milieu des hystériques, qui imprègne son esprit d'images propres à cette maladie, finit par prendre pour réelles des couleurs subjectives. Le Dr Tony Durand va jusqu'à dire que le savant engagé dans cette voie accuserait certainement d'hystérie les armoires et les pianos des spirites, s'il était appelé à se prononcer sur les cabrioles de ces meubles.

Dans ces études exclusives, longtemps continuées, il y a certainement un danger ; danger d'autant plus grand que les sujets sur lesquels on observe sont préparés, entraînés de longue main et doivent fausser les appréciations.

Dans une ville de deux ou trois millions d'âmes, on a une clientèle de choix pour peupler les services d'hystériques, aux notes exagérées.

En outre, par une culture intensive, la contagion de l'exemple, le séjour prolongé à l'hôpital, on développe toutes les prédispositions, on porte les accidents à leur summum d'intensité, et on trouve des types en dehors de toute moyenne.

On va plus loin. Dans ces services d'hystériques, triés sur le volet, on a deux ou trois sujets hors de pairs. Avec les Élisa, les Wittemann, les Esther, on sort du monde réel et on entre dans le merveilleux.

« Jamais, aucun acteur, dit Delbœuf, aucun peintre, Rachel ou Sarah Bernhardt, Rubens ou Raphaël ne sont arrivés à cette puissance d'expression. J'ai vu une jeune fille de la Salpêtrière réaliser une suite de tableaux qui effaçaient, en éclat et en force, les plus sublimes efforts de l'art ; on ne pouvait rêver de plus étonnants modèles. Jamais, dit toujours Delbœuf, je n'avais eu en main pareille chair à expérience, une véritable grenouille humaine. Je revins de là, la séance finie, la tête pleine de somnambulisme, et pendant tout le reste de la journée et de la nuit, mon cerveau fut réellement un organe à répétition. »

Avec ces sujets, on sort des conditions de la vie réelle, il n'y a ni rapprochement possible, ni conclusion qui puisse se justifier. Irions-nous dans un cirque, prendre un homme entraîné dès l'enfance, rompu à tous les exercices du corps, pour nous donner une idée de notre force et de notre résistance habituelles? Mais, entre les hystériques que nous soignons dans le monde et les grandes hystériques de nos hôpitaux, il y a le fossé creusé par l'éducation et le milieu; il y a les termes divers d'un problème insoluble par une seule donnée : ce sont des quantités dissemblables, qui ne peuvent s'additionner.

En outre, est-il permis d'affirmer que nous effaçons d'un mot, d'un geste, tous les accidents nerveux? Ne savons-nous pas que ces guérisons sont rares, exceptionnelles. Si les manifestations changent, le terrain n'est pas modifié; pourquoi d'ailleurs les hystériques passeraient-elles leur vie dans les hôpitaux? nous ne pouvons croire que ce soit dans un but de pure curiosité, ou même pour le seul profit de la science, qu'on les enferme ainsi pendant la plus grande partie de leur existence.

Il y a de la légende dans cette façon d'écrire l'histoire de l'hystérie, dans toutes ces merveilles enfantées par la suggestion.

Voyez-vous un médecin de maladies nerveuses qui viendrait dire au chirurgien son collègue: Désormais,

vous ne soignerez plus les coxalgies, vous n'enlèverez plus les tumeurs ou les cancers, vous n'opérerez plus les aveugles ou les sourds. Toutes ces infirmités sont des illusions. Il suffit d'un ordre venu de moi pour les faire disparaître, je fais tomber de vos mains les couteaux, les scalpels, tous les appareils inutiles. Avec la suggestion, le transfert ou l'aimant, j'ai le remède à tous les maux.

Comment accueillerait-on ces affirmations? — Par un éclat de rire sans doute.

Les travaux récents sur l'hypnotisme ont pu nous révéler des phénomènes curieux, mais n'ont pu faire table rase de toutes nos connaissances. Chaque homme apporte avec ses maladies, son tempérament, son caractère, sa note personnelle. Avant de pouvoir jeter tout cela dans le même moule, il faudra faire litière de nos traditions et de nos lois les mieux acquises. Quel que soit le champ de l'hystérie, il y a une limite; et cette limite, le médecin la connaît. Quelle que soit la variété de ses formes et de ses aspects, elle se trahit par des signes qui ne peuvent tromper un homme exercé.

Que penseront nos successeurs de l'action des médicaments à distance, des phénomènes de transfert, de la puissance de l'aimant? A l'hôpital de la Charité, nous voyons chaque jour deux ou trois sujets, admirablement dressés, prendre pour leur compte les infir-

mités des nombreux malades qui viennent essayer de se débarrasser de leurs maux.

En face du sujet hypnotisé, le patient s'assied les mains dans les mains, on promène un aimant de l'un à l'autre, et aussitôt le sujet change de personnalité, devient un homme si le malade est un homme, prend ses infirmités, devient hémiplégique, épileptique ou choréïque, et reproduit dans toutes ses nuances la physionomie et la crise du malade. Ce dernier, heureux de trouver un compagnon d'infortune aussi charitable, se déclare d'ordinaire allégé, tandis qu'en soufflant sur les yeux de l'hystérique endormie, on la débarrasse aisément de cette maladie d'emprunt.

Au moyen âge, on ne faisait guère mieux, les miracles de la Charité rappellent les guérisons du cimetière Saint-Médard.

En voulant étendre le champ de l'hystérie au delà de ses limites réelles ; en prêtant à la suggestion une puissance merveilleuse, on veut résoudre par la question préalable tous les faits embarrassants, rendre impossible toute incursion dans le monde immatériel. Mais il y a un péril évident dans cette façon de procéder.

Si nous sommes certains que nos lois ne peuvent être dépassées ou violées, si le miracle est impossible, pourquoi détourner la tête et fermer les oreilles à tous les bruits du dehors ? Pourquoi refuser de faire la preuve d'une vérité évidente pour nous ?

Pendant que nos Académies, nos Facultés se cantonnent dans une négation systématique, des faits, chaque jour plus importants, viennent battre en brèche une théorie insuffisante. Dans nos rangs, de nombreuses personnalités se détachent du groupe ; convaincus, indifférents ou curieux, un grand nombre de médecins ne veulent plus jurer sur la parole du maître. Ils vont contrôler par eux-mêmes toutes les guérisons qui se produisent à l'encontre de nos procédés.

CHAPITRE XI

HYPNOTISME, SUGGESTION ET MIRACLE

Il y a à Lourdes des entraînements d'une puissance inouïe. — Ils sont sans effet sur les guérisons. — Hypnotisme veut dire sommeil. — A Lourdes personne ne dort. — Contrefaçon de Lourdes.

Nous avons surabondamment prouvé que la théorie de la suggestion est impuissante à expliquer les guérisons de Lourdes. Nous ne reprendrons pas cette thèse.

Mais, nous tenons à établir que les plus grands entraînements d'enthousiasme et de foi ne peuvent nous donner la raison de ces guérisons inexpliquées.

L'année dernière, la veille du départ du pèlerinage national, les directeurs traversent les salles d'hôpital, et convient tous les malades à tenter un dernier effort.

— Vous êtes venus, leur disent-ils, de toutes les parties de la France. Rien ne vous a arrêtés, ni la fatigue, ni la longueur du voyage. Vous priez depuis 4 jours, demain il faut partir et vous n'êtes pas guéris! Il nous reste quelques heures pour faire violence au ciel. Venez tous à la Grotte, et là, après la bénédiction, vous vous lèverez, vous marcherez devant votre Dieu et sous son regard. Sa main toute puissante vous portera, vous rendra la force et la santé.

Cet appel électrise ces malheureux. Tous ils viennent ou se font porter devant la Grotte. Vers quatre heures, la procession s'ébranle. Nous voyons entre une double haie de pèlerins qui se tiennent immobiles, un cierge à la main, s'avancer dans un profond silence cinq, six cents malades, défilant lentement un à un, sans un cri, sans une plainte. Il y a les paralytiques, les poitrinaires qu'un dernier souffle de vie anime à peine. Là, une mère porte son enfant dans ses bras. Ici, des enfants soutiennent leur père ou leur mère. Quelques-uns s'affaissent soutenus et relevés aussitôt par les brancardiers. Le plus grand nombre, par des efforts inouïs, remonte les rampes de l'église du Rosaire, et arrive jusqu'à la basilique.

Un officier à mes côtés me disait : Pendant la derniere guerre, après une de nos plus sanglantes batailles, j'ai vu ainsi défiler nos blessés entre une double haie de soldats ; c'était un spectacle pareil, une émotion semblable.

Tous ces malades se sont groupés dans la basilique autour du Saint-Sacrement, et, le visage éclairé d'un rayon divin d'espérance, l'œil fixé sur leur Dieu, dans un suprême effort, une dernière prière, ils ont concentré toutes les puissances de leur âme. Le spectacle était saisissant. Ce n'étaient plus les supplications, les appels bruyants des processions eucharistiques ; c'était un échange muet de sentiments et de pensées avec ce

Dieu dont l'amour égalait la puissance, ce Dieu, seul arbitre de leurs destinées, qui pouvait effacer d'un souffle leurs infirmités, leurs misères. Qui pourra dire quels traits de feu s'échappaient de ces cœurs embrasés? Qui pourra rendre ces colloques silencieux dans lesquels ces malheureux, qui avaient touché le fond de la souffrance et de l'épreuve, traduisaient leur dernière espérance?

Nous sortîmes tous profondément émus de cette solennelle et grandiose manifestation. Nous ne doutions pas que de nombreux malades n'eussent retrouvé la santé, dans un effort qui semblait dépasser les forces humaines, dans une prière dont Dieu seul pouvait mesurer l'ardeur et la confiance. Le directeur du pèlerinage, le R. P. Picard, me disait : Nous aurons demain de nombreuses guérisons. — Je crois comme vous, lui répondis-je, que de nombreux malades se présenteront devant nous, débarrassés de leurs infirmités ; dans tous les cas, toutes les affections que la volonté, la confiance, la suggestion peuvent effacer, auront certainement disparu.

Le lendemain, à 7 heures, nous étions réunis au Bureau des médecins, nous attendions les résultats de la grande manifestation de la veille, les malades allaient partir ; le moment était décisif.

Nous attendîmes vainement ; — *pas un malade ne se présenta.* — Nous vîmes des guérisons déjà connues,

quelques affections organiques améliorées ou guéries, mais pas un malade atteint d'un trouble fonctionnel ou nerveux n'avait retrouvé le libre jeu de ses organes.

La suggestion serait-elle donc un vain mot, ou nos malades seraient-ils devenus réfractaires au choc des émotions les plus profondes? Cet entraînement progressif, soutenu pendant plusieurs jours, aurait-il usé leur suggestibilité et leur force de réaction?

Mais c'est le contraire qui devrait se produire. Dans les hôpitaux, les sujets entraînés deviennent des instruments passifs d'une obéissance, d'une docilité extrêmes.

Qu'importe d'ailleurs l'explication, le fait nous suffit. Il reste prouvé que les plus grands mouvements d'enthousiasme et de foi, que tous les entraînements qui soulèvent les foules ne peuvent nous donner la raison de ces guérisons soudaines, nombreuses, inexpliquées, qui s'observent chaque jour à Lourdes depuis plus de 30 ans.

Le pèlerinage national nous réservait cet enseignement; grande leçon, à la portée de toutes les intelligences, et qui s'impose à la méditation des hommes les plus compétents; car jamais d'un côté la suggestion n'a été poussée plus loin, et jamais le résultat n'a été plus négatif.

Les faits de Lourdes, nous dit-on, appartiennent désormais à la science. La science les accepte, les

classe, les étudie; l'interprétation seule reste en litige. Ainsi posée, la question se précise, se limite et la discussion devient plus facile.

Hypnotisme veut dire sommeil, et c'est, en effet, dans l'état de sommeil provoqué que l'on obtient par suggestion les résultats les plus complets et les plus surprenants.

A l'état de veille, dit Bernheim, beaucoup d'imaginations sont réfractaires au choc des émotions morales.

L'hypnotisme, comme le sommeil naturel, rend le cerveau plus accessible à la suggestion.

A Lourdes, pourtant, personne ne dort. C'est bien à l'état de veille que l'on se plonge dans les piscines, ou que l'on boit l'eau de la source. Dans ces conditions, le cerveau, en possession de toutes ses facultés, peut réagir contre les impressions extérieures, se défendre de tout entraînement.

En outre, ce n'est pas dans l'isolement, dans le demi-jour, dans le silence, ni sous la fascination d'une parole qui commande, d'un regard qui s'attache à leur regard, que vous retrouverez les malades de Lourdes. C'est à la vive lumière, au milieu du bruit, du tumulte de la foule, alors que tout intéresse et distrait, et que toutes leurs facultés sont constamment en éveil.

Il faudrait un narcotique puissant pour les endormir dans un pareil milieu; ce n'est pas dans un bain d'eau glacée, pris souvent dans les conditions les plus péni-

bles, alors que les malades se succèdent sans interruption, que l'on pourrait obtenir un pareil résultat.

D'ailleurs nous n'avons pas là des sujets de choix, comme à la Salpêtrière, sur lesquels on peut agir avec méthode, répéter, multiplier les séances. Non, ce sont des malades de tout pays, de toute condition, de tout âge, de tout sexe.

Comment soumettre ces malades, qui viennent pour la première fois et ne séjournent que quelques heures, à un entraînement progressif et savant? Personne à Lourdes ne les connaît; ils sont entourés de leurs parents, de leurs amis; dans ces conditions, ils peuvent se défendre de toute influence étrangère.

Admettrez-vous la suggestion chez un enfant de trois ans à peine, qui crie et se débat quand on le plonge dans l'eau, qui n'a aucune conscience du résultat que l'on désire?

Comment expliquer la suggestion chez des personnes malades qui ne guérissent que rentrées chez elles, alors qu'elles n'espèrent plus, qu'elles ne pensent même plus à leur guérison?

Tandis que l'hypnotisme peut, à la longue, par des séances répétées, réussir chez tous les sujets, à Lourdes, ni les séjours prolongés, ni les immersions fréquentes ne peuvent garantir le succès. L'eau de la Grotte n'est

pas un médicament dont on peut graduer les doses, prédire à l'avance les effets thérapeutiques. On ne peut promettre ni amélioration, ni guérison; chacun a le soin de sa conduite et le secret de ses espérances.

Mais pour obtenir à Lourdes des effets de suggestion avec ces foules qui se succèdent, avec des éléments si divers, il faudrait créer sur place une sorte d'épidémie suggestive, inoculer dans quelques instants ou dans quelques heures cette épidémie; il faudrait que l'air qu'on y respire, que le sol, que les eaux eussent la vertu de l'aimant.

L'on verrait alors des manifestations d'ensemble, et de même que M. Bernheim peut endormir à son gré toute une salle de malades : poitrinaires, convalescents, rhumatisants; on pourrait, à Lourdes, agir sur un groupe entier et faire relever d'un mot ou d'un geste de longues files de paralytiques ou d'infirmes.

Il n'en est jamais ainsi; les guérisons y sont relativement rares, et dans tous les cas, ne sont au pouvoir de personne.

Si par la suggestion on obtient une modification heureuse, cette modification ne s'opère que sur des symptômes plus ou moins directement liés à la lésion, sur des troubles fonctionnels éloignés.

Nous savons que, chez les ataxiques, on peut faire disparaître momentanément les douleurs. Il y a des

myélites curables ou susceptibles de s'arrêter spontanément. Il y a des arrêts parfois fort longs dans la marche de toutes les affections; mais l'on ne peut retenir, au profit de l'hypnotisme, toutes ces modifications salutaires, qui se produisent par un effort spontané de l'organisme.

A Lourdes, on assiste, sans aucune suggestion préalable, à la guérison instantanée d'un aveugle, d'un sourd, d'un muet de naissance; des plaies se cicatrisent en quelques instants; on voit disparaître et guérir dans les piscines, des tumeurs malignes, des affections organiques de tout genre.

Une dernière considération me semble accentuer, encore plus que toutes les autres, l'opposition entre les faits de Lourdes et les faits d'hypnotisme.

L'hypnotisme ne date que d'hier, et déjà on reproduit partout et à volonté les expériences les plus étonnantes, non seulement à Paris et à Nancy, mais dans toutes nos chaires, dans toutes nos cliniques, sur les planches des théâtres, dans les concerts et sur les places publiques. La science de M. Charcot n'obtient pas des effets plus saisissants que la voix de Donato. Ces expériences sont du domaine commun : chacun peut, son gré, endormir, commander, être obéi, trouver un esclave docile qui n'aura plus d'autre volonté que celle de l'hypnotiseur.

Il y a trente ans que Lourdes existe avec ses foules qui se succèdent, avec ses guérisons et ses miracles sans cesse renouvelés. *Je ne connais pas encore de contrefaçon de Lourdes.* Les lieux de pèlerinages abondent, la foi est vive ailleurs, l'enthousiasme religieux se retrouve partout, comment se fait-il que l'on ne retrouve nulle part, ni pareille affluence, ni d'aussi nombreuses guérisons?

Si, comme le disait M. Diday, en tête de son livre sur les miracles de Lourdes, toutes ces choses n'avaient été inventées que pour gagner de l'argent, le procédé était pourtant bon à retenir et à reproduire. Un pareil trésor ne pourrait rester secret. Faut-il croire que les rochers de la Grotte aient une vertu particulière, et faudra-t-il analyser les pierres des montagnes, l'air qu'on y respire, comme on analysait, il y a 30 ans, l'eau de la source, pour y découvrir des vertus cachées?

Non, la science peut chercher encore, perfectionner ses procédés d'analyse, elle ne trouvera pas ces secrets. Le souffle de Dieu a passé dans cette Grotte; la voix qui parlait, il y a 30 ans, à Bernadette, n'a cessé de se faire entendre, d'appeler les foules, et ces foules sont récompensées de leur foi par des guérisons et des prodiges. Le surnaturel est là; les théories ou les appellations nouvelles ne changent rien au fond des choses.

Par ce temps de libre examen, on ne peut résoudre une question sans l'étudier. Si les médecins croient que les faits de Lourdes sont mal interprétés, qu'ils consentent, la chose en vaut la peine, à dissiper une illusion sans fondement. Mais il n'est plus permis de répondre en haussant les épaules ou par une assimilation dédaigneuse, jetée en passant.

Il y a quelques années, pendant le grand pèlerinage national, un de nos maîtres les plus connus se trouvait à Lourdes. Il voulut bien jeter la nuit, à la dérobée, un regard sur la Grotte, admirer sans doute le spectacle saisissant de cette foule en prières; mais nous l'attendîmes vainement au Bureau des constatations. Cependant, à ce moment-là, 12 médecins se succédaient dans ce Bureau, occupés à relever, à interpréter les observations de 45 malades, qui venaient d'être soulagés ou guéris au sortir des piscines.

Ce spectacle devait avoir pour un savant un puissant intérêt. Erreur ou vérité, il importait de soulever le voile et de faire jaillir la lumière. Ne serait-on pas tenté de croire qu'au seul nom de Lourdes, une suggestion funeste, mélange de respect humain et de préjugé, a pesé jusqu'à ce jour, sur les yeux et l'intelligence d'un grand nombre de médecins?

RÉSUMÉ ET CONCLUSIONS

Bernadette et sa mission. — Faiblesse de l'instrument. — Grandeur du résultat. — Les médecins à Lourdes. — Principales objections. — Clinique pendant les pèlerinages. — Les archives, bulletin officiel de l'œuvre. — Encore le surnaturel dans notre siècle.

Nous avons démontré, dans la première partie de notre récit, que les visions de Bernadette ne furent le résultat ni d'un trouble de ses sens, ni d'une maladie de son esprit.

Une enfant de 14 ans, une bergère ignorante ne pouvait, sans préparation, sans culture, faire entendre au monde de si hauts et si graves enseignements, proclamer le dogme à peine connu de l'Immaculée Conception, nous laisser l'image de cette Vierge idéale que le génie des plus grands maîtres n'avait pas entrevue.

Pour jouer un tel rôle, il fallait plus que l'esprit borné de la fille du meunier Soubirous. Pour subir, pendant plus de 20 ans, le choc de toutes les contradictions, il fallait une volonté ferme au-dessus de toute défaillance, il fallait un mobile, un but bien défini. Pour remplir le monde de ces retentissants échos, une lumière surnaturelle devait éclairer l'âme de cette faible enfant.

L'hallucination et la folie auraient-elles pu jeter

devant ses yeux, comme dans un rêve, l'image de sa Vierge et faire entendre à ses oreilles ces colloques mystérieux dont elle comprenait à peine le sens? — L'hallucination et la folie ne donnent ni le talent ni le génie. Devant son esprit troublé, les visions, les pensées de son enfance devaient seules se réveiller. Un malade ne reproduit pas un tableau de Raphaël, s'il ne l'a jamais vu; il ne récite pas des poésies du Tasse s'il ne les a jamais apprises. L'esprit de Bernadette ne pouvait s'élever à la hauteur d'un programme divin, convier le monde à la pénitence, décrire avec cette méthode, cette sûreté, une Vierge dont aucune image n'avait pu lui donner le modèle.

Entre la cause et les effets, entre l'instrument et les résultats, il y a une disproportion qu'aucune théorie ne saurait combler.

Dès la quatrième apparition, un médecin est auprès de Bernadette. Il s'attache à ses pas, il ne la quittera plus. Il est incrédule, mais il rend hommage à la bonne foi, à la sincérité de l'enfant. Il discute, il écarte toutes les objections que l'on élève. Désormais, il n'y aura pas une heure dans la vie de Bernadette qui puisse échapper à la critique, à l'examen. Jamais âme d'enfant n'a été disséquée de la sorte.

Diday, Voisin affirment qu'elle est hallucinée; mais ils ne la connaissent pas; ils ne l'ont jamais vue. Le

Dr Robert, qui la voit chaque jour, déclare que c'est une femme simple, modeste et d'un rare bon sens.

Les premières guérisons qui se produisent autour de la Grotte viennent donner une confirmation éclatante aux paroles de Bernadette.

Ce n'est plus seulement Dozous, c'est Vergez ; ce sont tous les médecins des malades, qui deviennent les témoins et les juges des modifications obtenues. Ainsi commence cette grande enquête qui se continue jusqu'à nos jours.

Nous avons le nom des malades, le nom des confrères appelés en consultation ; et depuis 30 ans, pas une protestation sérieuse ne s'est élevée. Du moins aucune contre-enquête n'a été tentée. Les faits qui ont reçu la consécration du temps, qui sont appuyés par des documents sérieux, sont restés indiscutés.

Qu'il y a loin de là, disions-nous, à une œuvre de pur enthousiasme sans moyen de contrôle ou de discussion !

L'histoire de Lourdes a été écrite en entier par des médecins. Devant cette série de témoignages qui s'étagent en se prêtant un mutuel appui, la négation ne suffit plus.

On a d'abord souri avec indifférence ; on a détourné la tête. C'est une fable a-t-on dit. — C'est une suggestion grossière. — Ce sont des enfants, des malades, des foules que leur foi soulève et égare. — Mais voilà

que des hommes sérieux, des savants, des médecins sont entraînés à leur tour. C'est donc une folie collective? — Non, tout le monde s'est trompé. Il y a quelque chose dans ces affirmations répétées. La bonne foi est indiscutable ; ce n'est plus qu'une question de point de vue à redresser entre des gens également honorables, également instruits.

L'hypnotisme et la suggestion vont nous permettre de conclure une trêve et de donner satisfaction à toutes les affirmations. Convaincus et incrédules vont pouvoir se tendre la main. Avec l'École de Nancy, toutes ces guérisons merveilleuses sont des phénomènes nerveux, méconnus. Elles sont l'effet d'une immense suggestion. Mais cette suggestion qui nous a tous fait rêver, qui semblait nous ouvrir des horizons sans limites, commence à se ranger dans des limites précises et dans des lois bien connues. Nous savons qu'elle efface des troubles nerveux ; mais qu'elle ne peut guérir en un instant une plaie profonde, restaurer un tissu détruit, enlever les tubercules de nos poumons. Et voilà que nous trouvons à Lourdes plaies et tumeurs qui s'effacent, poitrinaires qui ressuscitent, cancers qui disparaissent, maladies organiques de tout genre qui s'évanouissent, comme une douleur fugace.

Nous notons à peine les maladies nerveuses qui devraient occuper une si grande place dans les résultats obtenus.

Au milieu de ces foules innombrables, des effets de suggestion d'une puissance inouïe restent sans influence sur les guérisons. Ni les immersions répétées, ni les efforts soutenus de la volonté ne peuvent les assurer ; elles se produisent en dehors de toutes les règles, à l'aller, au retour, sur des enfants inconscients, alors que les malades n'osent plus les attendre ou les espérer. *Le programme de ces guérisons n'est pas écrit de main d'homme.*

En vérité, les négateurs obstinés étaient de plus redoutables adversaires, plus difficiles à convaincre. Les suggestionnistes, en voulant préciser leurs objections, nous offrent un terrain de choix pour les réfuter. Si la suggestion est seule en cause, nous ne pouvons obtenir mieux que M. Charcot à la Salpêtrière, M. Bernheim à Nancy. Cependant voilà que les maladies les plus rebelles, celles qui ont résisté aux soins des maîtres les plus éminents, ne semblent être qu'un jeu sous le souffle de cette puissance mystérieuse qui se révèle chaque jour à Lourdes.

Voilà 30 poitrinaires qui figureraient avec honneur dans une statistique de Koch ; voilà des malheureux depuis huit ou dix ans couchés dans nos hôpitaux qui se relèvent et ne retombent plus. Avouons-le, ces résultats ne sont pas à notre portée. Médecins de toute école et de toute doctrine, reconnaissons dans ces événements des manifestations qui nous sont inconnues,

que nous ne pouvons reproduire, qui échappent à toutes nos interprétations.

Disons avec Bernheim : les faits existent, toutes ces observations ont été recueillies par des hommes honorables. — Quant à l'interprétation, si nous voulons la connaître, étudions les faits, non pas à distance, en choisissant les exemples favorables à notre thèse, en écartant les autres ; mais, imitons les confrères qui nous ont précédés. Comme eux peut-être nous trouverons, dans les malades de notre clientèle, une de ces guérisons, que notre science ne pourra expliquer. Mais certainement, dans le grand nombre de faits qui ont été publiés, il nous sera facile de trouver tous les éléments d'une sérieuse enquête. Le corps médical est engagé trop complètement dans ce grand débat, pour qu'il soit possible de fuir une solution qui s'impose. Ce n'est plus à des enfants, à des femmes, à des ignorants, à des abusés qu'il s'agit de répondre. C'est à des amis, à des confrères, à des hommes d'un talent, d'une expérience reconnus, et dont la probité ne fait doute pour personne.

Nous avons vu qu'il y avait à Lourdes un bureau de médecins, une clinique véritable pendant les pèlerinages. Lourdes a de plus ses archives. Les missionnaires ne se sont pas contentés de graver sur la pierre et le marbre l'histoire de ces événements merveilleux, d'élever ces magnifiques basiliques qui continuent les

plus belles traditions de l'art chrétien; dans un recueil mensuel et dans un journal hebdomadaire, ils ont conservé le récit des événements accomplis depuis plus de 30 ans.

Avec les *Annales,* on peut reconstituer toute l'histoire de Lourdes. On trouve là non seulement le résumé des guérisons, les certificats des médecins; mais tous les progrès de ce mouvement inouï pour notre âge, qui commence auprès de la Grotte, en 1858, et s'étend bientôt dans le monde entier.

Quand l'homme veut interpréter une œuvre divine, il y a des lacunes et des imperfections dans son langage. Nous ne pouvons à notre gré déchirer tous les voiles. Mais, par un travail patient, persévérant, en accumulant les preuves que le temps nous apporte, nous arrivons toujours à la démonstration cherchée.

L'histoire de Lourdes doit se lire dans l'ensemble de ces faits merveilleux qui se prêtent un mutuel appui et forment un bloc inébranlable, à l'abri des vaines disputes et des critiques superficielles. Sans doute, on peut détacher un exemple, chercher les côtés faibles, les résultats incomplets. On peut pendant les pèlerinages relever des affirmations prématurées, des espérances que le temps n'a pas confirmées. Ce sont des objections de détails qui n'atteignent pas l'œuvre dans son ensemble. Il ne s'agit pas ici d'une question de nombre mais de doctrine. On peut relever contre nous toutes

les erreurs que l'on voudra. Nous ne saurions prétendre à l'infaillibilité; il nous suffit de démontrer qu'il est un certain nombre de faits qui échappent à toute interprétation scientifique. C'est ce que nous venons de prouver surabondamment, dans le cours de ce travail.

J'ai pu donner à mon raisonnement une forme trop médicale; ma pensée reflète malgré moi l'empreinte de nos traités didactiques ou de nos enseignements cliniques. En comparant les guérisons de Lourdes aux guérisons que nous observons dans notre pratique, je compare des éléments dissemblables. La clinique de Lourdes ne ressemble pas aux nôtres ; nos lois sont dépassées, ou violées. Quoique sur ce seuil nos regards ne puissent s'étendre au loin, il y a là matière à un enseignement grave, à une grande leçon, instructive pour le philosophe, pour le chrétien, pour le médecin, pour le savant. Détourner les yeux ne suffit plus; nous sommes une légion d'hommes, de toute condition et de tout état, qui avons vu et observé. Si une erreur de détail est encore possible, une erreur d'ensemble dans les faits et dans les personnes est inadmissible, à moins de renverser les grandes règles de la certitude humaine.

Trente-deux ans se sont écoulés depuis les apparitions. Cette parole qui, le onze février 1858, s'est fait entendre au pied des Pyrénées, a retenti déjà sous les cieux les plus lointains, jusqu'aux extrémités du monde et

dans les solitudes les plus ignorées. — Il n'est pas un peuple dans l'univers qui ne connaisse, ne bénisse, ou n'implore la Vierge dont Bernadette nous a laissé la ravissante image.

Si nous cherchons la raison ou le secret d'un retentissement aussi rapide, aussi étendu, des considérations d'ordres divers se présentent à notre esprit.

Sans doute, les conditions économiques qui régissent notre époque établissent entre tous les peuples une solidarité jusqu'à nous inconnue.

La pensée vole d'un pôle à l'autre avec la rapidité de l'éclair ; avec les chemins de fer, les multitudes se meuvent et se déplacent ; l'ère des grands pèlerinages, fermée depuis le moyen-âge ou les Croisades, a pu se rouvrir avec des facilités nouvelles. Nous touchons à ces commotions sociales entrevues par Joseph de Maistre qui doivent, tout en nous broyant, nous mêler et nous fondre. Nous ne vivons plus isolés, inconnus les uns aux autres ; toutes les grandes pensées, tous les grands mouvements retentissent dans le monde entier. L'humanité semble vivre d'une seule et même vie, et les peuples, comme les organes divers d'un même organisme, subissent les impressions et le choc de tous les courants qui agitent l'atmosphère.

Cependant, si telle est la raison matérielle de ces grands ébranlements, l'heure n'en est pas moins à Dieu. Il faut remonter jusqu'à lui pour trouver le secret et des

merveilles qui ont apparu, et des grands résultats qui ont été atteints en quelques années.

Il y a trente ans, l'œuvre de Lourdes était bien modeste. Elle s'affirmait péniblement au milieu d'obstacles, de difficultés de tout genre ; les puissances de la terre étaient coalisées contre elle, et la parole d'une enfant faisait seule écho à la voix descendue du ciel.

Depuis, que de chemin parcouru ! Le miracle croît et se développe chaque année ; on ne peut plus compter ceux qui rendent témoignage aux apparitions. Y eut-il jamais affirmation plus solennelle des manifestations surnaturelles ? Dans ces lieux autrefois déserts, aujourd'hui célèbres, la raison rend les armes à la foi, la science confesse sa faiblesse et son néant. Les médecins hostiles, sceptiques ou railleurs, vaincus par l'évidence des faits, sont venus, oubliant théories ou doctrines, rendre hommage à la vérité. Avec les centaines de certificats et d'observations scientifiques, que les *Annales* nous ont conservés, on peut élever, à la gloire de la Vierge de la Grotte, le plus beau et le plus durable monument.

Certes, les œuvres de Dieu sont inimitables et elles ont toutes le même caractère de grandeur ; cependant, je cherche vainement dans le passé, et je ne trouve pas d'exemple pareil. Une Vierge radieuse apparaît à Lourdes, elle dispense à pleines mains les faveurs célestes ; elle déchire les nues sur notre tête, pour

nous transmettre les ordres du Très Haut et nous confier le secret de ses prérogatives les plus chères. Nous la reconnaissons à ses bienfaits mieux encore qu'à ses paroles; depuis plus de trente ans, elle guérit nos souffrances physiques pour atteindre plus sûrement nos cœurs et réveiller nos âmes.

Ces appels réitérés d'un amour maternel, ces accents célestes secouent notre pays et nous donnent, au milieu des plus sombres jours, des gages de surnaturelles et d'invincibles espérances.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

Préface .....

CHAPITRE PREMIER

HISTOIRE ET LÉGENDE

Les historiens de Lourdes. — Incrédules et croyants. — Les maladies et les guérisons. — Grâces et miracles. — Les maladies organiques et les maladies nerveuses. — Chacun écrit à sa guise l'histoire de Lourdes..... 1-13

CHAPITRE II

CERTIFICATS MÉDICAUX

Les médecins refusent de constater les guérisons; — de constater la maladie; — de prononcer le nom de Lourdes. — Les certificats de complaisance. — Comment se produisent les erreurs et comment on peut les éviter. — L'histoire de Lourdes n'est pas une légende..... 14-28

CHAPITRE III

PREMIERS TÉMOINS DE LOURDES

Les médecins, premiers témoins des événements de Lourdes. — L'histoire de Lourdes repose sur une base scientifique. — Bernadette. — Les médecins étudient son état mental. — Leurs appréciations contradictoires. — Encore le surnaturel dans notre siècle. — Division du sujet..... 29-35

CHAPITRE IV

BERNADETTE ET LES APPARITIONS

Récit des apparitions. — Antécédents, caractère, intelligence de Bernadette. — Objet de la curiosité générale. — Elle répète son récit devant des milliers de témoins.... 36-44

CHAPITRE V

BERNADETTE EN PRÉSENCE DES MÉDECINS

Les médecins de Lourdes. — Dozous se sépare de ses confrères. — Le miracle du cierge. — L'extase. — Extase des hystériques. — Extase expérimentale. — Bernadette extatique et hystérique 18 jours dans sa vie entière. — Elle est traitée de folle. — On n'ose pas la faire enfermer dans un asile. — Les médecins les plus hostiles refusent un certificat dans ce sens..... 45-61

CHAPITRE VI

BERNADETTE EN PRÉSENCE DES MÉDECINS

(*suite*)

L'hallucination et le docteur Diday. — Insinuations et rapprochements fantaisistes. — L'hallucination scientifique. — Ses principes et ses lois. — Historien et sculpteur. — La Vierge, ses paroles, ses ordres. — Faiblesse de l'instrument, grandeur du résultat..... 62-75

CHAPITRE VII

BERNADETTE EN PRÉSENCE DES MÉDECINS

(*suite*)

De l'hallucination chez les grands personnages. — La foi et la science. — L'hallucination et la raison, le Dr Diday. — L'hallucination et la folie, le Dr Voisin..... 76-80

CHAPITRE VIII

BERNADETTE EN PRÉSENCE DES MÉDECINS

(*suite*)

Le Dr Voisin affirme qu'elle est enfermée dans un asile d'aliénés. — On lui donne la preuve de son erreur. — Il refuse

de se rétracter. — Le Dr Robert Saint-Cyr déclare que Bernadette est un modèle de raison. — Le Dr Voisin n'a jamais vu Bernadette. — Le Dr Robert Saint-Cyr la voit chaque jour pendant les 10 dernières années de sa vie. — Bernadette et Jeanne d'Arc. — Leur mission providentielle..... 81-96

LIVRE SECOND

CHAPITRE PREMIER

LES PREMIÈRES GUÉRISONS

Les guérisons surnaturelles confirmant la réalité des apparitions. — Louis Bourriette et le Dr Dozous. — La Commission d'enquête et le Dr Vergez. — Blaisette Soupenne, blépharite. — Bouhohorts, athrepsie. — Henri Busquet, plaie lymphatique. — Théorie de la formation des tissus. — Le Dr Diday cherche une explication naturelle. — Son embarras. — Ses distinctions subtiles. — Maladies organiques et maladies nerveuses. — Le Dr Diday reconnaît que ces guérisons dépassent la portée des moyens naturels..... 97-116

CHAPITRE II

LES PREMIÈRES GUÉRISONS

(*suite*)

Mme veuve Rizan, paralysée depuis 25 ans. — Les maladies internes. — Les guérisons chez les hystériques. — Le Dr Vergez résume ses impressions..... 117-130

CHAPITRE III

APERÇU GÉNÉRAL SUR LES GUÉRISONS DE LOURDES

Trois grandes divisions : 1° les tumeurs et les plaies. — Mlle Montagnon hydropique : le Dr Chétail. — Pierre de Rudder, jambe cassée, instantanément soudée après 8 ans. — Marie Marcellin, tumeur volumineuse : le Dr Audibert. — 2° : les maladies organiques. — Mlle Coupel phtisique et le professeur Regnault, de Rennes. — Mlle de Laverrie et le Dr Jouon,

de Nantes. — 3° troubles fonctionnels et maladies nerveuses. — Chouat, paralysie. — Mlle Moreau et le Dr Petit, amaurose. — James Tonbridge, mal de Pott. — Marie Souchet, ulcère de l'estomac 131-146

LIVRE TROISIÈME

CHAPITRE PREMIER

LES ANNALES — PRINCIPALES GUÉRISONS 1868-1871

Le P. Hermann, glaucome. — Mme Clotilde de Larivière, poitrinaire. — Macary François, ulcère variqueux. — Hanquet, de Liège, maladie de la moelle. — Le Dr Béraud. — Lourdes pendant la guerre 147-165

CHAPITRE II

LES ANNALES — 1872

ANNÉE DES GRANDS PÈLERINAGES, NOMBREUSES GUÉRISONS

Léonie Chartron : mal de Pott, le Dr Gagniard. — Caral: cancer; Dr Estremé de Castillon. — Aurélie Bruneau; sourde et muette; Dr de Lamardelle, Poitiers. — Mlle Gilbert; Dr Fabre, de Marseille. — Louise Delpon : paralytique; Dr Chrestien. — Rachitisme; Dr Mazurel. — Tumeur blanche; Dr Moreau. — Maurice Lagorce 166-181

CHAPITRE III

LES ANNALES — 1872-73-74

Mme Ancelin et le Dr Thibaut, de Nantes. — Mme de Lamberterie. — Les médecins de la Corrèze et du Lot. — Coxalgie, par le Dr Gallisson. — Les trois médecins de Millau. 182-190

CHAPITRE IV

LES ANNALES — 1879

Deux poitrinaires guéries. — Jambe cassée, non soudée depuis 8 ans. — Hydropisie : onze ponctions par le Dr Chetail 191-198

CHAPITRE V

LES ANNALES — 1876

Carie costale; le Dr Cochet, d'Avranches. — Paraplégie; Dr Payan, d'Aix, membre de l'Académie de médecine. — Lucie Fraiture : plaie lymphatique ; le Dr Sarret.... 199-204

CHAPITRE VI

LES ANNALES — 1878-1882

Le Dr Constantin James à Lourdes. — Cancer du sein, par le Dr Martel. — Tumeurs blanches, par le Dr Cotin, de Paris et le Dr Froidbise, — poitrinaire, par le Dr Lebon. — Les théories et les faits..... 205-217

CHAPITRE VII

LES ANNALES

Les médecins protestants constatent les guérisons de Lourdes. — Une poitrinaire, par le Dr Regnault, de Rennes. — Une maladie de cœur et un cancer, par le Dr Jouon, de Nantes... 218-223

CHAPITRE VIII

LES ANNALES

Tumeur blanche. — Encore une poitrinaire, par le Dr Lacroix, de Béziers. — Goitre exophtalmique..... 224-228

CHAPITRE IX

LES ANNALES — 1883-1885

Notre-Dame de Lourdes en Belgique. — Notre-Dame de Lourdes à Constantinople. — Principales guérisons. — Mlle A. Blondel, Mlle de Pontbriant, maladie des yeux. — Mlle Lucie Fauré et le Dr Lagasse. — Mlle Pourchet, muette..... 229-245

CHAPITRE X

LES ANNALES

L'histoire de Lourdes écrite par les médecins. — Les théories et les faits. — 300 certificats de guérison. — Motifs d'incrédulité, motifs de certitude. — Les malades de la Salpêtrière, à Lourdes. — Moyens de contrôle..... 246-262

LIVRE QUATRIÈME

CHAPITRE PREMIER

CLINIQUE DE LOURDES

Le bureau des médecins. — Sa composition, son organisation. — Le Dr de Saint-Maclou. — Les religieux de l'Assomption et les missionnaires de Lourdes. — Ils écrivent sous la dictée des médecins. — Leur prudence extrême ; ils ne sont pas responsables des erreurs inévitables. — Le programme des guérisons de Lourdes n'est pas écrit de main d'homme. — Tout est imprévu dans le choix et le nombre de ces guérisons..... 263-279

CHAPITRE II

COMMENT ON CONSTATE UN MIRACLE

La femme à l'aiguille, Célestine Dubois. — 6 médecins consultés sur cette guérison. — Rapport de la Commission nommée par l'évêque de Troyes. — Discussion des médecins. — Il est difficile de voir des miracles. — Comment on conduit une enquête..... 280-302

CHAPITRE III

LES POITRINAIRES A LOURDES

Imagination et miracle. — Impuissance de la suggestion. — Les poitrinaires au pèlerinage national de 1890..... 303-308

CHAPITRE IV

Guérison de Sr Julienne, du monastère de Sainte-Ursule de Brives, le 2 septembre 1889. — Poitrinaire au dernier degré. — Transportée mourante à Lourdes. — Guérison instantanée dans la piscine. — 6 médecins ont constaté la maladie. — 7 médecins constatent la guérison..... 309-330

CHAPITRE V

Guérison d'une de mes malades à Lourdes, au mois d'août 1889. Trente observations de maladie de poitrine. — Ces guérisons

sont contraires à toutes les lois physiologiques. — 100 médecins ont été témoins de ces modifications étonnantes, véritables résurrections instantanées..... 331-356

CHAPITRE VI

Pierre Delannoy, par le Dr Petit. — Ataxique au 3me degré. — Soigné sans résultat pendant six ans, par douze médecins des hôpitaux de Paris. — Guéri instantanément, à Lourdes, au mois d'août 1889. — Cancers. — Tumeurs. — Fractures. — Plaies et caries..... 357-368

CHAPITRE VII

MALADIE DES YEUX

M. Henri Lasserre, rétinite. — Kératite diffuse. — Décollement des deux rétines. — Vion-Dury..... 369-377

CHAPITRE VIII

MALADIES DE L'ESTOMAC

PARALYSIE ET SURDI-MUTITÉ

Ulcère de l'estomac; Marie Jarland : Dr Nave, Dr Sarrazin. — Mme Fouré, paralytique: Dr Hélot de Rouen. — Sourds-muets de naissance..... 378-387

CHAPITRE IX

L'HYSTÉRIE A LOURDES

Les hystériques des hôpitaux forment un type artificiel. — Les maladies nerveuses compliquées de maladies organiques. — Mme A. P. et Mme Tanneur : Dr Hergott, Dr Rémy de Nancy. — Les hystériques peuvent devenir poitrinaires, avoir des plaies, des tumeurs..... 388-405

CHAPITRE X

L'HYSTÉRIE A LOURDES

(*suite*)

Le miracle expérimental et les guérisons de Lourdes. — Céleste Mériel, depuis sept ans à la Salpêtrière : sa guérison dans la piscine. — Théorie moderne de l'hystérie et du miracle.

— Une morphinomane inutilement traitée pendant deux ans. Sa guérison à Lourdes..... 406-423

CHAPITRE XI

HYPNOTISME — SUGGESTION ET MIRACLE

Il y a à Lourdes des entraînements d'une puissance inouïe. — Ils sont sans effet sur les guérisons. — Hypnotisme veut dire sommeil. — A Lourdes, personne ne dort. — Contrefaçon de Lourdes..... 424-433

CHAPITRE XII

RÉSUMÉ ET CONCLUSION

Bernadette et sa mission. — Les médecins à Lourdes. — Principales objections. — Clinique pendant les pèlerinages. — Les archives, bulletin officiel de l'œuvre. — Encore le surnaturel dans notre siècle..... 434-444

INDEX DES NOMS CITÉS

A

Abadie (docteur), 151.
Affenaer (docteur), 193.
Amalric (docteur), 239, 260.
Ancelin (madame), 183.
Annales de Lourdes, 2, 25, 37, 42, 148, 166, 273, 352, 440.
Archambeaud, 387.
Ardouin (docteur), 362.
Arnal (madame), 352.
Artus, 82, 83, 84, 85, 115.
Assomption (les Pères de l'), 269, 270, 272.
Ataxie, 358, 359.
Aubry, de Blois (docteur), 190,
Aubry, de Mohon (docteur), 223. 345.
Audibert (docteur), 133, 256.
Az (docteur), 223.

B

Bacon, 110.
Ball (docteur), 358.
Baptistine (Alexis), 340.
Barbé-guillard (docteur), 242.
Barrault (docteur), 226.
Barret (Marie), 226.
Béchillon (docteur), 362.
Béraud (docteur), 162.
Bermont (docteur), 139.
Bernadette, 29, 37, etc.
Bernet (docteur), 155.
Bernheim (docteur), 47, 117, 275, 303.
Blachez (docteur), 267.
Blondel (Mlle), 239, 259.
Bon (Célestine), 341.
Bonjean (Albert), 303.
Bonneviale (docteur), 190.
Bonniet (R. P.), 34.
Bouisson (docteur), 366.
Bouhohorts, 106.
Bourrasseau (docteur), 367.
Bourriette (Louis), 99.
Bouvier (docteur), 169.
Brierre de Boismont (docteur), 64, 65, 67, 68.
Brin (Louise), 241, 347.
Bréhier (docteur), 242.
Brun (docteur), 184.
Bruneau (Aurélie), 193.
Buchanan (docteur), 251.
Bucquoy (docteur), 257, 358.
Busquet (Henri), 107.
Buurmans (abbé), 229, 346.

C

Caisso (docteur), 256.
Cancers, 208, 223, 361, 362, 363, 365.

Caral (Raymond), 171, 361.
Cassan (docteur), 366.
Catry (Anna), 351.
Cayla (docteur), 345.
Cécile (sœur de Saint-Vincent de Paul), 15, 16, 17.
Chamayou (docteur), 240.
Charcot (docteur), 18, 53, 54, 117, 139, 239, 258, 259, 358, 359.
Charron-Gallot (Berthe), 367.
Chartron (Léonie), 167, 171.
Charuau, de Nantes (docteur), 190, 256.
Chavée (docteur), 348.
Chavée (Joséphine), 348.
Chétail, de Saint-Étienne (docteur), 132.
Chouat, (Catherine), 138.
Chrestien (docteur), 174.
Cochet (docteur), 200.
Constantin (James), 18, 34, 205, 206, 253, 257.
Coqueret, de Troyes (docteur), 289, 349.
Coupel (Mlle), 222, 345.
Courty (docteur), 391.
Cœur (maladies du), 137.

D

Damoiseau (docteur), 85.
Damour (docteur), 347, 348.
Dautras (madame), 366.
Davreux (docteur), 160.
Dehaut (Julie), 210, 212, 231.
Delannoy (Pierre), 357.
Delbœuf de Liège, 419.
Deletang (docteur), 350.
Delmas (madame), 364.
Delord (docteur), 171, 242, 361,
Delot (docteur), 173.
Demol (Joséphine), 386.
Demarres (docteur), 370.
Diday (docteur), 4, 30, 44, 63, 64, 65, 67, 77, 110, 113, 115, 159, 165, 432, 435.
Diffre (docteur), 256.
Dominique (sœur), 349.
Donato, 431.
Dor (docteur), 373.
Dordon (Clémence), 215, 216, 344.
Dozous (docteur), 30, 44, 47, 48, 49, 51, 58, 59, 431.
Dubois (Célestine), 281, 298.
Ducomte (docteur), 255.
Ducouts, 106.
Dufour (docteur), 374.
Dugas (docteur), 339.
Duhamel (docteur), 367.
Dujardin Beaumetz (docteur), 358.
Dulac (docteur), 337.
Dumas (docteur), 190.
Dumont (docteur), 351.
Duplan, de Tarbes (docteur), 267.
Duplay (docteur), 179.
Durand-Fardel (docteur), 358.
Durand Tony (docteur), 418.
Duval (madame), 209.

E

Empis (docteur), 358.
Esserteau (Caroline), 182, 218.
Estomac (maladies de l') 144.

Estrême (docteur), 171, 361.
Etcheverry, de la Salpêtrière, 406.

F

Fabisch, 70, 71.
Fabre (docteur), 174, 190, 251, 255, 339, 340.
Fauguet (Marie), 361.
Fauré (Lucie), 242.
Ferréol (docteur), 358.
Fleury, de Ducey (docteur), 200.
Folin (docteur), 226.
Forest, de Troyes (docteur), 291, 296.
Fouré (madame), 383.
Fracture de jambe, 132, 195, 196, 197.
Franco, 34.
Froidbise (docteur), 210.
Fromond (veuve), 223, 365.

G

Gagniard (docteur), 167, 171.
Gaillard (docteur), 362.
Gallard (docteur), 358.
Galezowsky (docteur), 242.
Galisson (docteur), 186.
Géhier (Marguerite), 187.
Gérin-Roze (docteur), 358.
Gibert (Mlle), 174, 339.
Giraud (docteur), 350.
Giraud-Teulon (docteur), 141, 370.
Glaucome, 149.
Gouord (docteur), 365.
Graefe (docteur de), 149.
Grandon (Alphonse), 348,
Gros (docteur), 265.
Goitre, 226.
Guépin (docteur), 149
Guignes (Marie-Thérèse), 350.
Guilmin (abbé), 200, 362.
Guy, d'Alby (docteur), 240.

H

Hanquet, 160.
Hellot, de Rouen (docteur), 257, 275, 383.
Hergott, de Nancy (docteur), 400.
Hermann (Père), 149.
Hervey (docteur), 284.
Hoffmann, 66.
Hombre (docteur d'), 288,
Hydropisie, 132.
Hypnotisme, 122, 123, 423, 425.
Hystérie, 388, 391, 400.

J

Jacques (docteur), 193.
Jadot (Julie), 191.
Jarland (Marie), 378.
Jean (Mlle Marie), 192, 340.
Jeanne de Jésus (sœur), 338.
Jobert, de Lamballe (docteur), 391.
Joséphine (sœur), 349.
Jouon (docteur), 136, 223, 256.
Julienne (sœur), 310, 325, 328.

K

Koch (docteur), 438.

L

Laboulbène (docteur), 358.
Lacroix (docteur), 225, 345.
Lagasse (docteur), 242, 243,
Lagorce (Maurice), 178.
Lagorce (docteur), 312.
La Mardelle (docteur de), 173.
Lamberterie (baronne de), 184.
Lancereaux (Madeleine), 362.
Larré (docteur), 337.
Larivière (Clotilde de), 338.
Lasègue (docteur), 62.
Lasserre (Henri), 1, 37, 63, 64, 66, 67, 73, 78, 102, 114, 118, 134, 190, 369, 370.
Latapie (Catherine), 107,
Latapie (Madeleine), 337.
Laurisson (Constance), 342.
Lebon (docteur), 216, 344.
Le Bourlier (Mlle), 350.
Lebrun (docteur), 256.
Lecachard (docteur), 341.
Lecomte (docteur), 348.
Lefebvre (docteur), 351.
Léon XIII, 146, 276.
Leys (docteur), 224-364.
Littré, 89, 247.
Lubac (docteur), 189.
Luxation, 210, 212, 242.
Luys 54, 413.

M

Macary, 155.
Mac-Geven (docteur), 143, 218, 221.
Mahol (docteur), 256.
Maignan (de Laverrerie le), 137.
Malherbe (docteur), 223.
Marcellin (Marie), 256.
Marique (Léon, docteur), 231.
Marfan (docteur), 315.
Martel, de Béziers (docteur), 208, 362.
Martin (Henri, docteur), 410.
Massia (comtesse de), 225, 345.
Maurel (docteur), 256.
Mazurel (docteur), 175.
Mélain (Désirée et Clémentine), 386.
Méric (docteur), 34.
Mériel (Céleste), 18, 258, 407.
Mesnet (docteur,) 358.
Missionnaires de Lourdes, 270, 439.
Monseur (Mlle), 367.
Moreau (docteur), 176, 361.
Moreau (Mlle), 138, 140, 208, 362.
Morillon (docteur), 183.
Morineau (docteur), 362.
Morphinomane, 415.
Mun (comte de), 237.
Mustapha, 236.

N

Nave (docteur), 378, 379.
Nélaton (docteur), 169, 391.
Nellen (docteur), 350.

O

Ollivier (docteur), 192, 342.
O'Neill (docteur), 223, 365.
Oostacker, 233.
Oppeneau (madame), 350.

P

Panas (docteur), 226.
Paralysie, 107, 118, 143, 160, 174, 189, 202, 231, 239, 385.
Parise (docteur), 175.
Payan, d'Aix (docteur), 143, 202.
Péan (docteur), 226
Peeters (docteur), 342, 343.
Perard (Joséphine), 348.
Petit (docteur), 141, 256, 275, 357.
Peyrat (docteur), 315, 326.
Picard (R. Père), 426.
Pie (Monseigneur), 183.
Pigeon, de Rogonas (docteur), 347.
Piorry (docteur), 169.
Plaies et ulcères, 107, 202, 203, 210, 231, 361, 363, 365, 378,
Poitrinaires, 136, 152, 191, 192, 216, 222, 225, 229, 241, 303, 309, 328, 333, 337, 399.
Pomarel, de Brives (docteur), 185, 312, 316, 325, 326.
Pontbriant (Mlle de), 242.
Pourchet (Mlle), 245.
Prévat, de Lamalou (docteur), 202.
Puig, de Perpignan (docteur), 225, 345.

R

Rachitisme, 175.
Raynaud (docteur Maurice), 239, 259.
Redry (Joseph), 231.
Régis, de Bordeaux (docteur), 415.
Régis (sœur Marie), 338.
Regnault, de Rennes (docteur), 136, 152, 222, 256, 338, 345.
Remy (docteur), 400.
René de bill, 224, 364.
Rigal (docteur), 358, 408.
Rivière (madame de la), 152.
Rizan (veuve), 118.
Robert Saint-Cyr (docteur), 436.
Rodier (Pierre), 350.
Rossignol (docteur), 155.
Roumégous (docteur), 341.
Rozier, de Cauterets (docteur), 331, 332.
Rudder (Pierre de), 132, 193, 194, 195, 198.

S

Saint-Maclou (docteur de), 9, 34, 35, 146, 263, 266, 267, 269, 294, 296, 326, 333, 389, 417.
Salpêtrière (hôpital de la), 19.
Sarrazin (docteur), 378, 379.
Sarret (docteur), 202, 203.
Scherer (docteur), 252.
Schmitz (docteur), 229, 346.
Sée (docteur), 358.
Ségur (docteur), 155.
Seisson (Élise), 347.
Seméac (docteur), 177.
Severac (Lucie), 353.
Simonneau (Philomène), 176, 361.
Sonis (général de), 164.
Souchet (Marie), 144.

Sourds-muets de naissance, 173, 244.
Sous (docteur), 149.
Subervieille (docteur), 121

T

Talamon (docteur), 134.
Tanneur (madame), 399, 400.
Termonia (docteur), 160.
Terrier (docteur), 243.
Teuwen (docteur), 366.
Thibault (docteur), 183, 256.
Thoinnet (docteur), 256.
Thorens (docteur), 143, 219, 221.
Tonbridge (James), 143, 219, 220.
Trousset (docteur), 386.
Tumeur, 133.
Tumeur blanche, 176, 185, 186. 209, 224.
Turinaz (Mgr), 402, 404.

V

Vachier (Melle), 143, 202.
Van der Camen (docteur), 228.
Van Dromas (docteur), 231, 365.
Vanpée (docteur), 386.
Varices, 155.
Vergez (docteur), 32, 33, 103, 127, 128, 146, 179, 217, 227, 251, 436.
Velpeau (docteur), 391.
Verriert (docteur), 193.
Verthamon (comte Henri de), 164.
Veuillot (Louis), 181.
Viane (Joseph), 231, 365.
Viardin, de Troyes (docteur), 284, 289, 296.
Vion-Dury, 372.
Vizery (docteur), 218.
Voisin (docteur), 30, 78, 79, 81, 83, 84, 85, 90, 435.

Y

Yeux (maladies des), 99, 105, 138, 140, 141, 149, 236, 242, 370, 372.

Imprimerie Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

L8
891b

Accession no.
JFF
Author
Boissarie

Call no.
History

Ex Lib. *J. F. Fulton*